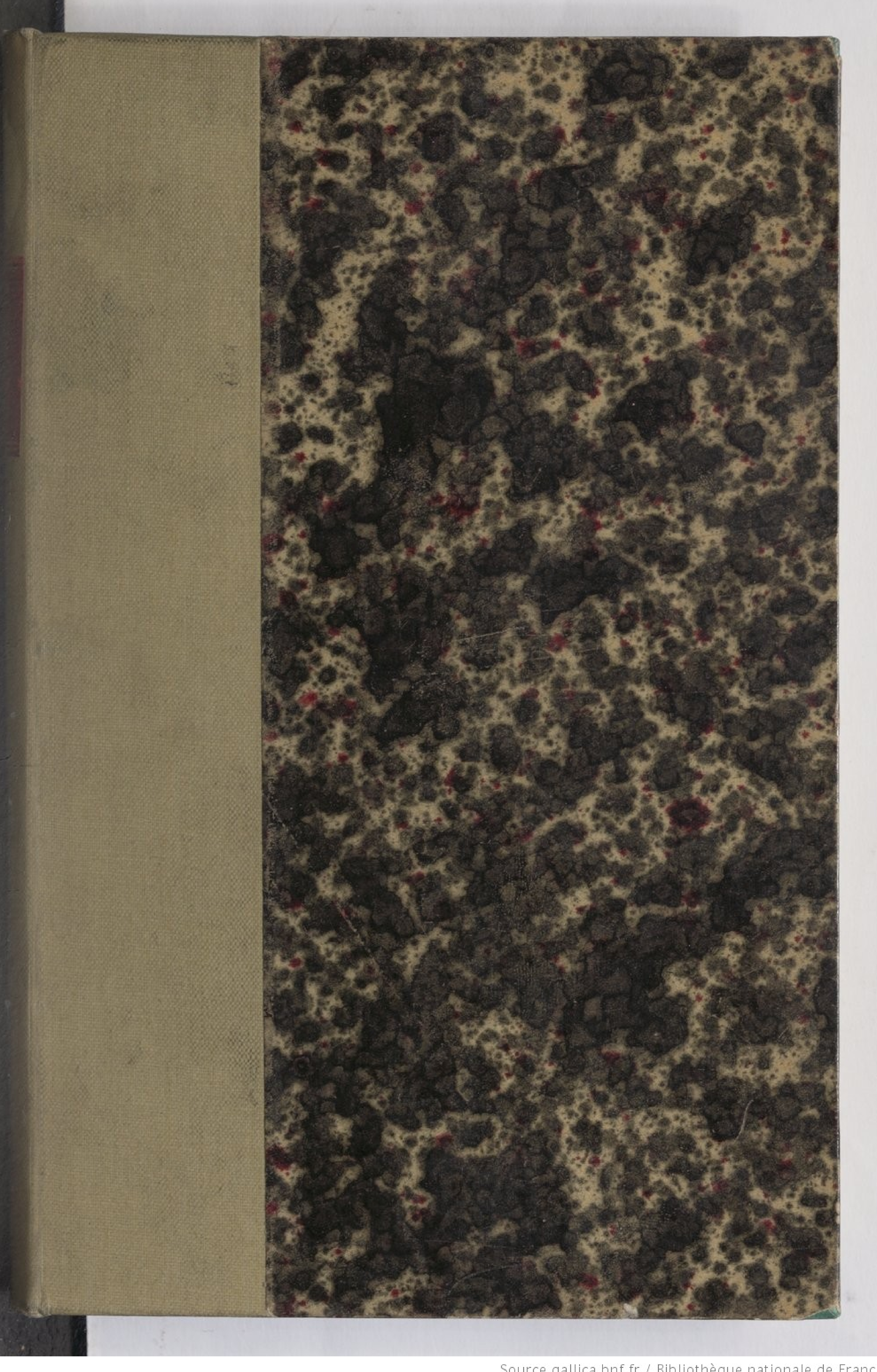
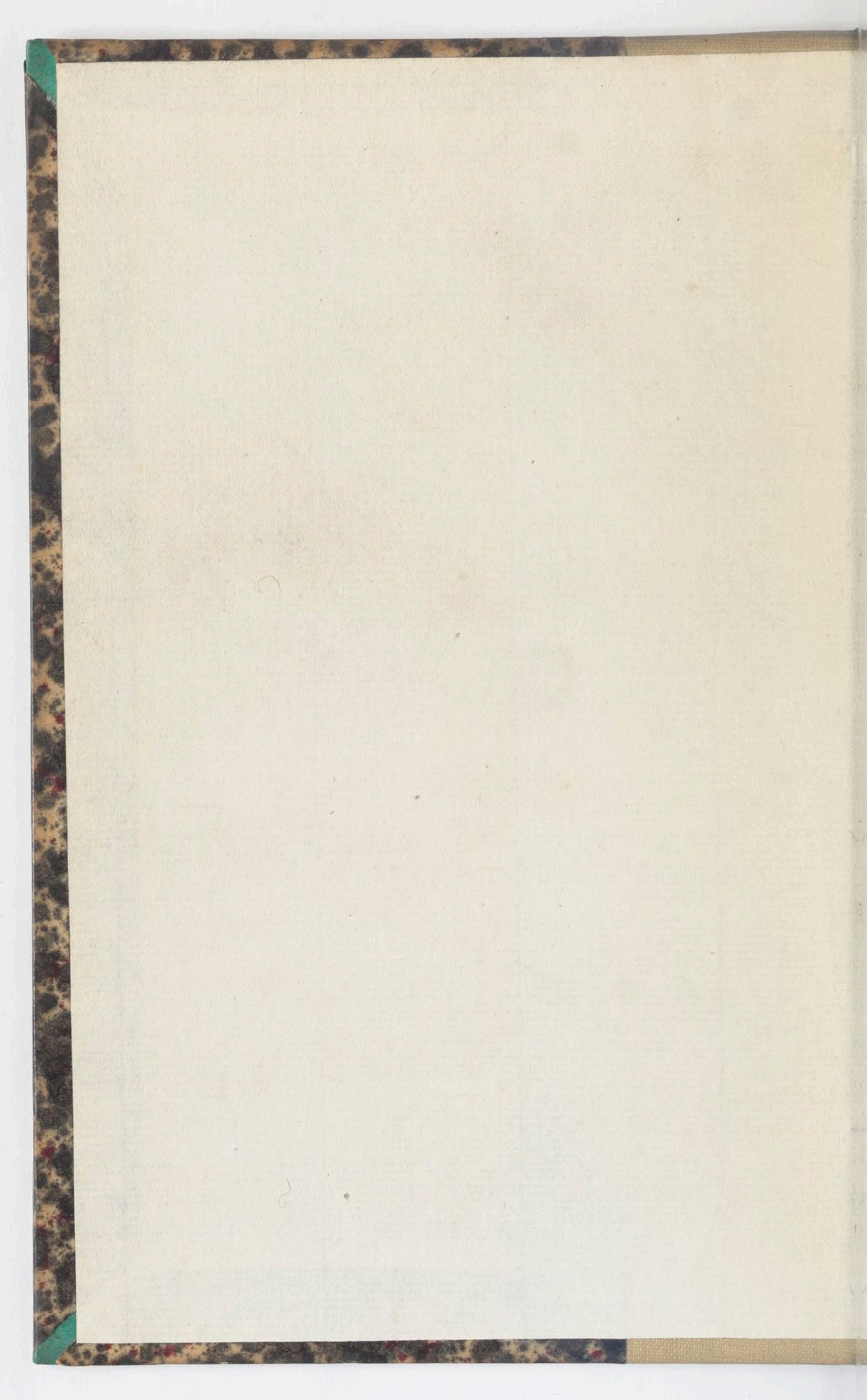


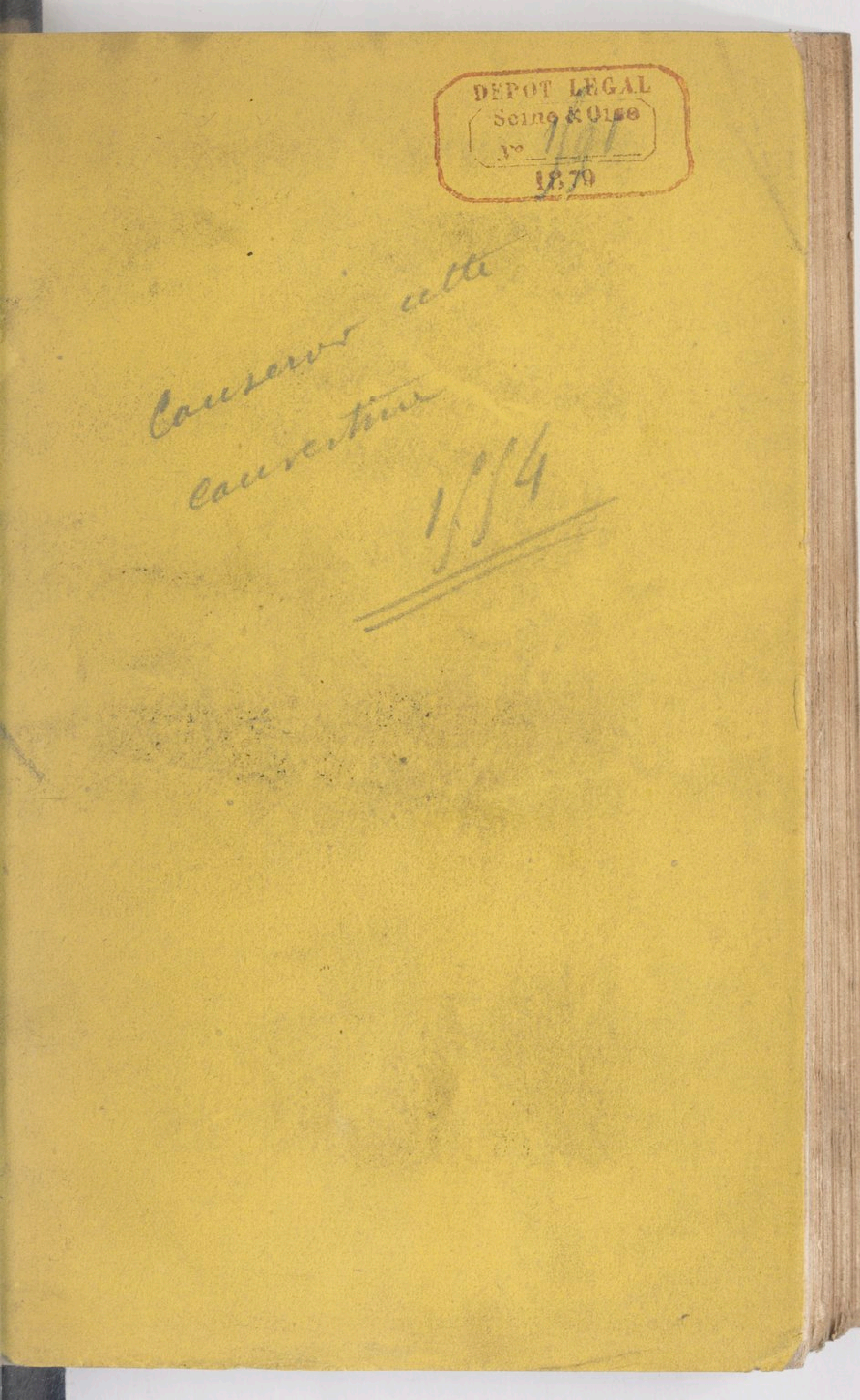
Le pendu de la Forêt-Noire



Stapleaux, Léopold (1831-1891). Le pendu de la Forêt-Noire. 1880.






DEPOT LEGAL
Seine & Oise
N°
1879
Conserver cette
couverture



LE PENDU
DE LA FORÊT NOIRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

La chasse aux blancs, 2e édition.................. 1 vol.
Les cent francs du dompteur...................... 1 —
Le chateau de la rage, 2e édition................ 1 —
La diva tirelire, 2e édition..................... 1 —
Un scandale parisien, 3e édition................. 1 —
Le roman d'un père, 3e édition................... 1 —
Histoire d'une nuit, 3e édition.......
Un dernier amour, 3e édition.........
Les cocottes du grand monde, 6e édit.
} 1res parties des Compagnons du Glaive

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Les Viveuses de Paris, suite du *Pendu de la forêt Noire*.............................. 1 vol.
Les dames de Grandchamp.......................... 1 —
Les belles millionnaires......................... 1 —

THÉATRE

Le piège au mari, comédie-vaudeville en un acte.
Les loups et les agneaux, comédie en cinq actes.
Paris ventre a terre, comédie en trois actes, en société avec Théodore Barrière.
Mademoiselle de Cerdec, comédie en un acte.
Pierrot fantôme, opéra-comique en un acte, en société avec M. Dubreuil.
Le roman d'un père, pièce en trois actes.
L'idole, drame en quatre actes.

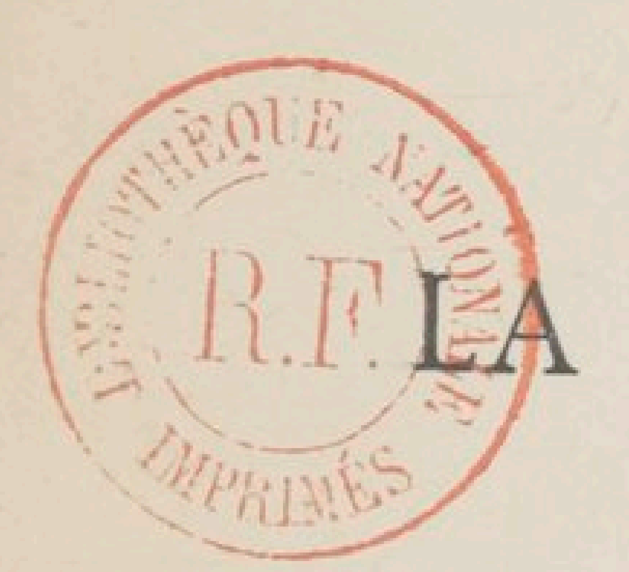
IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

LÉOPOLD STAPLEAUX

LE PENDU

DE

LA FORÊT NOIRE

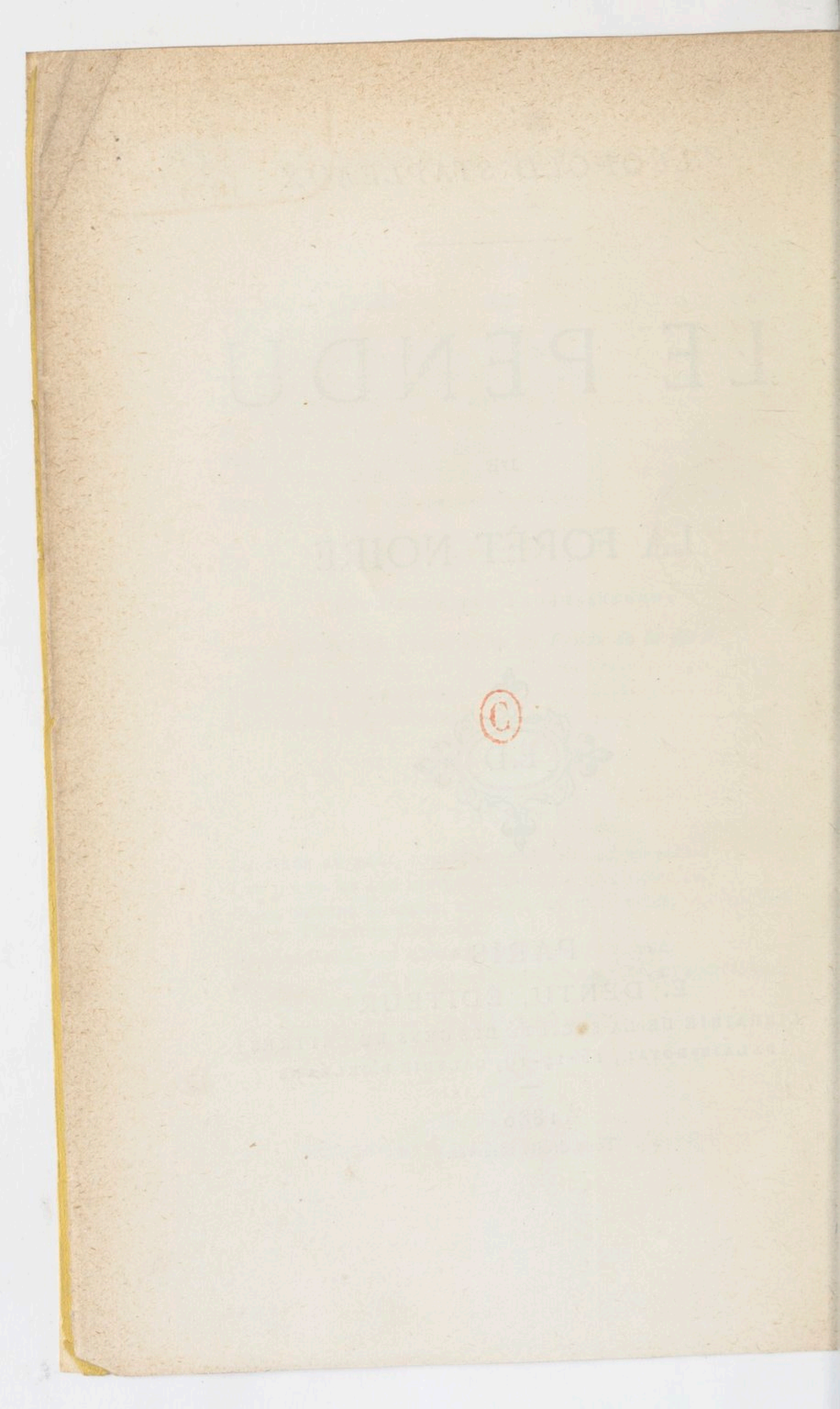




PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1880



LES COMPAGNONS DU GLAIVE

LE PENDU

DE LA FORÊT NOIRE

COCOTTES ET COCODETTES

Bade était Bade.

Tous ceux qui l'ont visité à certaine époque comprendront ce que l'auteur veut dire.

Donc, Bade était Bade.

De plus, on avait atteint le plus beau moment de la saison.

Dès le matin un grand mouvement avait eu lieu dans les rues, relativement tranquilles d'ordinaire.

Les passants étaient nombreux, stationnant devant les principaux hôtels, ainsi qu'aux coins des carrefours.

Un soleil radieux égayait leur flânerie.

Les équipages de toutes sortes : landaus, victorias,

chars-à-bancs, fiacres, coupés, chaises de poste, etc., etc., qui remplissaient les rues la justifiaient.

Tous les Badois étaient endimanchés pour la circonstance ; tous les étrangers — et les hôtels regorgeaient de voyageurs, — avaient quitté leur logis pour rejoindre ou quérir un véhicule.

De vieux carrosses antédiluviens d'aspect avaient été brossés dès la veille, et leurs roues ankylosées gémissaient en tournant sur leur moyeu.

Des chevaux moribonds avaient été réconfortés, pour quelques heures, par de nombreux picotins d'avoine, afin de pouvoir fournir un dernier service avant d'être conduits chez l'équarrisseur.

Disons, sans plus tarder, le motif de tous ces préparatifs et de ce mouvement.

C'était le deuxième jour des courses d'Iffezheim, alors le plus aristocratique et le plus élégant hippodrome du monde entier.

Iffezheim, terrain neutre et d'une originalité grande par la promiscuité singulière qu'il établissait entre le vrai monde et le demi.

Le pesage de Longchamps nous en a parfois offert autant à certaines époques, où les mesures restrictives qui le régissent aujourd'hui n'avaient pas encore été prises ; mais Longchamps était trop près du faubourg Saint-Germain et du quartier Bréda pour que le rapprochement que nous signalons y ait jamais existé aussi complet qu'à Iffezheim, situé entre Oss et Bade, et offrant aux jockeys et aux sportmen un terrain des plus favorables aux grandes luttes hippiques.

Iffezheim était le rendez-vous des cocottes les plus

célèbres et des cocodettes les plus élégantes et les plus réputées.

Nous ne referons pas ici l'historique des mœurs que d'aucuns ont dénommées : la corruption impériale, mais nous tracerons le plus rapidement possible certains courants dont notre génération a subi les effets indéniables, sans se rendre bien compte peut-être de leurs véritables causes.

Après le coup d'État, au bien-être très suffisant qui s'était généralement répandu pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe, succéda une période de prospérité fiévreuse, qui jeta dans la foule, heureux et satisfaits, un tas de gens qui, la veille, étaient plus que besogneux.

Il ressortit de cet état de choses une ardeur de satisfaction sans bornes, un culte du plaisir effréné, une envie folle de tâter de toutes les jouissances humaines, une inextinguible soif d'ivresses.

Le superflu devint le nécessaire, et un monde nouveau se fit place dans l'ancien.

La concurrence s'établit entre le vrai monde et le demi.

On vit trôner ce dernier aux meilleures places de nos théâtres et dans les plus élégantes voitures du Bois.

Les plus luxueuses et les plus excentriques drôlesses devinrent célèbres.

Quelques-unes cumulèrent les fonctions de fille de plaisir avec celles de mauvaise actrice, et l'on applaudit l'une parce qu'on avait aimé l'autre, ou on l'aima d'abord pour aller l'applaudir après, débitant des chansons ineptes grossièrement exprimées, faus-

sement chantées qu'on s'empressa d'apprendre par cœur.

La *Dame aux camélias* — qu'avait précédée la *Vie de Bohème* — marqua le commencement du règne des filles.

Elles s'appelaient à cette époque : les lorettes.

La littérature consacra leur puissance.

Toto et Tata triomphèrent.

L'éclat du succès immense du beau drame de Dumas fils eut pour résultat que toute fille de portier rêva de devenir une Marguerite Gauthier et qu'il n'y eut pas un jeune homme de vingt ans qui ne caressât, comme la plus douce chimère, d'être Armand Duval un jour ou l'autre.

Jules Janin écrivit même dans je ne sais plus quelle préface :

« — Que faisait la France en 1852? dira-t-on.

« — Elle pleurait sur les malheurs de la *Dame aux camélias !* »

Le drame de Dumas fils était fort bien fait ; en outre sa forme était des plus attrayantes ; il initiait aux mystères de l'existence des filles entretenues, c'est vrai ; mais avec un tact si parfait que les plus choquants détails, sauvés par un esprit charmant et une incomparable légèreté de touche, furent admis, si révoltants qu'ils fussent, comme les choses les plus naturelles ; en outre, il montrait un père venant supplier une fille de lui rendre son fils :

La famille luttant contre le concubinage !

Celui-ci reconnu, idéalisé, ayant pour loi suprême l'amour et, par conséquent, offrant à toute la jeunesse un irrésistible attrait.

Puis, pouvait-on en vouloir longtemps à cette pauvre Marguerite, ange déchu qui mourrait à la chute des feuilles comme la jeune malade de Millevoye?

C'était impossible.

Les Marguerite Gauthier devinrent à la mode.

Toutes voulurent avoir un duc qui les couvrît d'or, un comte qui les menât souper et un Armand qui s'enfuît vivre avec elles à la campagne.

Si la famille d'Armand s'en mêlait un jour, eh bien! Marguerite discuterait avec le père Duval et traiterait la question de puissance à puissance.

Et si cet excellent père Duval ne pouvait donner à la rupture demandée d'aussi mauvaises raisons que celles qu'il invoque dans la comédie, on l'enverrait *à la balançoire*.

En attendant, on buvait du vinaigre pour maigrir et avoir le teint de l'emploi.

On apprenait à tousser angéliquement, afin de fendre le cœur des fils de famille.

Une bronchite était un vrai trésor.

Pendant plusieurs années, celles qui eurent leur petite bronchite purent étaler un luxe princier.

Tandis que se formait le demi-monde, qui devenait une classe dans l'État, les spéculations heureuses remplissaient les poches des besogneux de la veille.

L'argent s'acquérait si facilement que ceux qui opéraient sa moisson quotidienne le jetèrent au vent de tous leurs caprices aussi facilement qu'ils le ramassaient dans la corbeille des agents de change ou la cohue de la coulisse.

L'établissement et la reconnaissance publique du

demi-monde d'un côté, l'abondance de l'argent de l'autre, furent les causes principales de la lutte véritable qui s'établit entre les femmes honnêtes et les drôlesses.

De leur côté, les grandes dames qui, par leur position de fortune, pouvaient, beaucoup plus que les bourgeoises, prendre part à tous les plaisirs de la capitale, se trouvèrent coudoyant presque chaque jour les filles de plaisir célèbres.

Celles-ci, afin d'entretenir l'enthousiasme de leurs galants, dépensaient des sommes folles pour leur toilette.

Ecrasées d'abord par ce luxe, que défrayait, la plupart du temps, une véritable commandite d'adorateurs, les femmes du monde augmentèrent leur budget dans des proportions considérables et finirent par adopter des mœurs si luxueuses et tellement analogues à celles que suivaient les courtisanes, qu'à moins de connaître son tout-Paris sur le bout du doigt, on pouvait prendre aisément les unes pour les autres; aussi rien n'était plus difficile que de savoir si l'on avait affaire à une drôlesse ou à une femme du monde.

Et l'on chanta dans la *Vie parisienne:*

— L'une est une femme à la mode
Assez commode,
Qui ne compte plus ses amants;
L'autre, ah! l'autre est une comtesse,
Et sa noblesse
Remonte à deux ou trois cents ans.
Examinez bien leur toilette,
Et puis après, voyons, parlez,
Dites quelle est la cocodette
Et quelle est la cocotte, allez!

Devenir l'amant de telle ou telle fille en renom du monde interlope, était un idéal pour certains jeunes gens égarés ; triompher des exigences vénales des Aspasies idiotes, qui traînaient partout leur bêtise et leur impudence, était pour eux une suprême victoire.

Et le terrain le plus curieux pour l'observateur, fut, nous le répétons, l'enceinte du pesage des courses de Longchamps.

Là vraiment la fusion des deux castes était flagrante, ayant pour trait d'union ces petits messieurs.

On quittait Gredinette pour aller saluer la duchesse et on abandonnait celle-ci pour s'accouder devant la table où paradait Tata.

Les femmes honnêtes, les autres, celles qui étaient connues pour leurs vertus et celles qui l'étaient pour leurs vices, les cocodettes, les courtisanes du monde et celles du ruisseau, toutes les catégories enfin, venaient étaler là les inventions les plus nouvelles de Worth ou de quelque autre couturier fameux.

Disons un mot de ce personnage tout moderne, résultat d'un perfectionnement, d'un raffinement inouï, qui fit naître le couturier au détriment de la couturière.

Il semble d'abord qu'il y ait une anomalie complète dans l'adoption des hommes chargés de la toilette des femmes, et cependant, en y réfléchissant bien, on doit conclure qu'en somme, rien n'est plus logique dans l'état des choses que nous signalons.

Il est évident que, plus les mœurs sont relâchées, et plus les fonctions de la toilette, et surtout de la toilette féminine, changent de but.

Les femmes, à certains moments, ne s'habillent plus pour se vêtir, mais pour plaire.

La coquetterie devint une véritable provocation dont la puissance résume tout le bon goût des accoutrements.

Données par les courtisanes, qui mettaient un art véritable à faire ressortir tous leurs avantages, les modes ne devaien plus être des combinaisons flatteuses et savante résultant des qualités spéciales du physique, des grâces et des charmes de celles qui les portaient, mais de véritables plans de campagne, ne reculant devant rien pour s'assurer une conquête, ayant la couturière pour chef de corps et l'émailleuse pour avant-garde.

Or, à cè point de vue, qui pouvait mieux combiner les effets à réaliser comme les moyens de les atteindre, si ce n'était une classe d'individus pris dans le sexe même qu'on voulait séduire, *épater*, enivrer ?

De là le couturier.

Ah ! disons-le, c'est un grand personnage et son règne n'est pas près de finir.

Il peut tout, ce potentat des destinées de nos élégantes.

Il pouvait tout, surtout, car les abus que nous signalons se sont un peu calmés, heureusement pour tout le monde.

Mais il fut un temps où l'imagination du couturier se montra d'une fécondité vraiment bien étonnante.

Pour certains bals masqués officiels, il trouvait des choses absolument insensées dont le décolleté téméraire faisait la qualité principale.

On y voyait des cocodettes déguisées en neige, en *rayon d'espoir*, en *rayon d'amour;* le mot n'y faisait rien ; le prix du costume et son écourté, tout !

Et la chronique galante dans ses racontars du high-life s'extasiait devant les splendeurs des bras de Mme la comtesse, la finesse des attaches de Mme la marquise, la gorge d'albâtre de la petite baronne et vantait les faux mollets de Mme la duchesse, qui, effrontément, s'était laissé fagoter en chaste Diane.

Mais nous voilà bien loin de Bade, et il est plus que temps d'arrêter ce tableau des choses d'hier dont l'exposé, quoique sommaire, nous a entraînés beaucoup plus que nous ne lé pensions.

Heureusement que des toilettes dont nous venons de parler à l'hippodrome de Lonchamps il n'y a qu'un pas, et que de ce dernier à la plaine d'Iffezheim il n'y a qu'une nuit en chemin de fer et deux heures en voiture.

Nous ne décrirons ni le voyage de Bade à Iffezheim qu'avaient accompli, chacun d'après l'allure que lui permettaient son poids et ses chevaux, les nombreux véhicules dont s'étaient servis les Badois et les étrangers.

Nous ne parlerons ni des premières courses, ni de leurs vainqueurs, mais nous signalerons la présence à Iffezheim de plusieurs personnages, dont le lecteur ne doit pas avoir perdu le souvenir.

Au milieu de parieurs groupés autour de la tribune du milieu, se trouvait le duc d'Ambre.

Très entouré, très fêté, le duc, dans une toilette de circonstance, le carnet dans la main gauche, le

porte-crayon d'or dans la droite, tenait tête à tout le monde, notant les engagements acceptés.

— Je donne *Champion* à quatre !

— Je le prends à cinq !

— Cent louis contre *Champion* à cinq !

— Tenus.

— Qui veut *Trilby* à égalité ?

— A deux ! *Mademoiselle de Longchamps.*

— Une poule, messieurs ?

— Je donne *Monseigneur !*

Tels étaient les cris qui dominaient le brouhaha général, partant du groupe des parieurs qui occupait les abords de la tribune du milieu.

A l'ombre de celle située du côté opposé à l'entrée de l'hippodrome, s'étaient installées les pécheresses.

Au premier rang d'entre elles se faisait remarquer Madeleine de Berny, ou pour lui donner son nom de guerre, la Cagnotte, la maîtresse du duc d'Ambre, le septuagénaire le plus à la mode du continent.

Madeleine, malgré les huit lustres qu'accusait exactement son visage, possédait une taille élégante, souple, pleine de promesses.

Sa physionomie mélancolique avait grand air. C'était une de ces figures pâles et régulièrement graves qui font rêver, et son regard, tantôt voilé, tantôt ardent, filtrait, partant de deux grandes prunelles sombres, au travers de ses longs cils, ce qui ajoutait encore aux attraits de son visage qu'entourait une chevelure opulente qui avait emprunté ses tons vermeils à cette teinture dont font usage les dames du Lac, que l'on connaît généralement sous le nom d'eau d'or.

Madeleine était une déclassée ; elle avait été femme du monde.

L'histoire du passé de la Cagnotte étant le prologue indispensable des événements qui vont suivre, nous sommes forcés de la reproduire ici en renvoyant au chapitre v de ce volume intitulé : *Sur le Turf*, ceux qui la connaissent déjà.

II

LA CAGNOTTE

Élevée en province par un cousin éloigné, qui tout à coup, à la mort de la mère de la future Mme de Berny qu'elle laissait orpheline, s'était trouvé à la tête d'une tutelle embarrassante, Madeleine de Martignac, à l'âge de vingt-deux ans, avait rencontré un officier de marine nommé Robert d'Orchamps, qui s'était follement épris d'elle et avait tout aussitôt demandé sa main, alors que sans dot elle commençait à redouter quelque peu de mourir vieille fille.

Robert était un galant homme dans toute l'acception du mot.

Il possédait trente mille livres de rente.

Sa demande fut accueillie avec joie, et Madeleine, qui ignorait encore les vices latents que renfermait son âme, s'était donnée à lui sincère et reconnaissante, goûtant pleinement de cet idéal du bonheur terrestre qu'on appelle un mariage d'amour.

Un beau matin commence parfois un jour d'orage

Après un an d'une parfaite félicité, un soir d'automne, d'Orchamps, en rentrant vers cinq heures chez lui, dit à Madeleine :

— Ma chère mignonne, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : Paul de Brives est de retour depuis hier.

— J'en suis enchantée pour toi, mon ami.

— Dès demain, je te le présenterai. Tu verras qu'en te faisant maintes fois son éloge, je suis resté bien au-dessous de la vérité.

Robert avait alors trente ans.

C'était un homme robuste, aux larges épaules, aux bras vigoureux, qui adorait la chasse, l'équitation et tous les exercices du corps.

Dès son mariage, il avait donné sa démission afin de se consacrer désormais exclusivement à sa femme.

Plusieurs raisons avaient déterminé l'officier à prendre ce parti.

D'Orchamps ne pouvait, pendant ses longs voyages, imposer au tuteur de Madeleine son chaperonnage, et, en outre, il se sentait trop profondément épris d'elle pour qu'une séparation ne lui parût point un intolérable supplice.

Son amour était fait d'admiration et d'estime.

Robert avait en Madeleine une confiance absolue, et cependant, sans qu'il pût se douter que jamais ce sentiment serait justement éveillé en lui par les fâcheux événements que lui réservait l'avenir, il se sentait dans l'âme le germe d'une instinctive jalousie implacable et sans bornes.

Courir les mers dans des conditions semblables lui avait semblé impossible, et sans regret il avait brisé sa carrière, heureux même de faire ce sacrifice à sa chère idole.

Robert possédait une nature très complète et, par conséquent, accessible aux sentiments les plus divers.

Son âme était un clavier sonore que l'affection, l'amour, la haine et la jalousie pouvaient faire résonner tour à tour.

Ordinairement doux, bienveillant et affectueux, il était capable de violence et ne devait reculer devant rien pour tirer vengeance de quiconque tenterait, n'importe comment, de troubler sa vie.

L'horreur de la banalité l'avait rendu avare d'affection, et ce Paul de Brives, dont il avait joyeusement annoncé à Madeleine le retour en France, était son seul ami.

Celui-ci avait vingt-quatre ans et était officier de marine comme l'avait été d'Orchamps.

Fils d'un contre-amiral, mort glorieusement à bord de son navire, et à qui Robert devait beaucoup, Paul, alors âgé de vingt ans, avait été très recommandé par son père mourant au futur mari de Madeleine.

Pendant trois ans, Paul et Robert ne s'étaient pas quittés.

La nature ardente de Paul plaisait à d'Orchamps et, après Madeleine, de Brives était l'être que Robert chérissait le plus au monde.

Quelques mois avant le mariage de d'Orchamps avec Mlle de Martignac, Paul était parti pour une expédition lointaine; il ne connaissait Madeleine que par les lettres de son ami, et Dieu sait sous quel jour idéal Robert l'avait dépeinte à son intime.

Il en avait fait presque une divinité.

Il l'aimait tant!

Le lendemain du jour où d'Orchamps avait annoncé l'arrivée de Paul à Madeleine, il le lui présenta.

De Brives, physiquement, ne ressemblait en rien à Robert.

Il était de taille moyenne et de complexion délicate. Une chevelure blond cendré estompait légèrement son front rêveur, et son sourire possédait une expression de douce joie et d'extrême franchise.

Sous ces dehors légèrement efféminés se cachaient un cœur bouillant d'une bravouve éprouvée, et une âme ardente capable de renfermer une passion folle.

— Voici mon meilleur ami, presque mon frère, M. Paul de Brives, le plus brave officier de la marine française, dit d'Orchamps à Madeleine.

— Soyez le bienvenu, monsieur; il y a si longtemps que mon mari me fait quotidiennement de vous un si pompeux éloge que je vous avoue que je brûlais du plus vif désir de vous connaître, dit-elle au jeune marin.

De Brives rougit légèrement.

— Robert est trop indulgent pour moi, madame, répliqua-t-il, et je ne sais comment je pourrai soutenir vis-à-vis de vous la réputation qu'il m'a faite si partialement.

— Cher Paul, fit à son tour d'Orchamps, je ne suis pas en peine de vous.

Un dîner à trois suivit cette entrevue, et lorsque Robert, resté seul avec Madeleine, lui demanda :

— Eh bien, n'est-ce pas que mon ami Paul est charmant ?

— Ma foi, répondit-elle, je t'avouerai franchement que M. de Brives me paraît en effet un jeune homme possédant de grandes qualités, mais que jusqu'ici mon admiration pour lui est fort éloignée encore de ton enthousiasme.

Robert fit légèrement la moue, mais au fond et sans qu'il s'en rendît bien compte lui-même, ces paroles l'enchantèrent.

Tout amant est exclusif.

Depuis le paradis terrestre, où la première femme trompa le premier homme pour ce visqueux et répugnant animal qui se nomme serpent, il est un drame éternel qui, des millions de fois raconté déjà, peut l'être encore, car c'est le plus ordinaire, mais aussi le plus poignant de tous.

Ce drame navrant ou ridicule n'a besoin que de trois personnages : le mari, la femme et l'amant.

C'est le drame éternel, et le penseur doit se demander pourquoi Dieu, qui nous donna la jalousie, ce poison de l'amour, n'inculqua pas à toutes les femmes la constance, cette vertu de la passion.

Insoluble problème que la découverte de l'absolu elle-même ne résoudrait probablement pas.

Nous l'avons dit, Robert et Paul s'adoraient.

Deux mois se passèrent sans que rien vînt modifier leur situation.

Madeleine était froidement affectueuse pour de Brives, celui-ci amicalement respectueux envers elle.

Robert, entre l'amour et l'amitié, matérialisait le plus rare et le plus adorable des idéals.

C'était l'été, ils allaient se promener le soir ensemble, causant de tout, en gens qui, le cœur ouvert, laissent leurs lèvres exprimer leurs plus secrètes pensées.

Paul et Robert conservèrent longtemps ce laisser-aller de la franchise complète, mais petit à petit Madeleine devint songeuse.

D'Orchamps ne le remarqua pas.

Un soir, de Brives annonça à ses amis qu'il les quitterait sans doute six semaines après pour se rendre au nouveau poste qui venait de lui être assigné.

Robert éclata en regrets les plus vifs et les plus sincères.

Madeleine resta silencieuse, mais elle regarda longtemps de Brives à la dérobée et un feu singulier brilla dans ses yeux.

D'Orchamps finit pas s'étonner du mutisme de sa femme.

— Tu ne dis plus rien, mignonne?

— Je vous écoute.

— Tu n'es point aussi silencieuse d'ordinaire.

— C'est vous, au contraire, qui l'êtes davantage. Nous ne pouvons parler tous à la fois, mon ami.

— Es-tu souffrante?

— Je suis un peu nerveuse; il y a de l'orage dans l'air.

Et Madeleine, dardant ses grands yeux noirs vers une déchirure du ciel, au fond de laquelle un soleil d'août étendait sa pourpre litière, fit refléter dans leur prunelle son ardente couleur.

— Rentrons, alors.

Ils regagnèrent par Meudon la villa que d'Orchamps habitait entre Sèvres et Bellevue.

Comme ils traversaient l'avenue Mélanie un orage éclata.

Un bruit sourd, immédiatement suivi d'un terrible éclair, se fit entendre, et la pluie, en larges gouttes, se mit à tomber, crépitant sur les feuilles et rebondissant sur le pavé.

Madeleine poussa un cri et se précipita vers d'Or-

champs, dans les bras duquel elle chercha à enfouir sa tête comme une colombe effarouchée.

— Peureuse, dit-il; allons, du calme.

— Ne craignez rien, madame, ajouta de Brives, le danger est passé; nous avons vu l'éclair.

— C'est plus fort que moi, dit Madeleine, qui profita de l'incident pour donner un libre cours à l'émotion qu'elle éprouvait.

Son cœur battait avec violence, des larmes mouillaient ses yeux, d'Orchamps les essuya avec son mouchoir.

— Pauvre mignonne! Allons, allons, rassure-toi.

— Je n'ai plus peur, dit-elle.

— Mettons-nous à l'abri, reprit Robert.

Tous trois se réfugièrent sous un grand chêne; mais bientôt son épais feuillage ne put même plus les garantir contre l'averse, et l'eau tomba sur eux.

Madeleine portait un grand chapeau de paille.

Au plus fort de la pluie, d'un geste brusque elle l'ôta, et malgré les insistances de Robert, qui voulut le lui faire remettre aussitôt, elle releva la tête pour l'exposer tout entière à l'averse en disant :

— Non! non! laisse-moi; cela me fait du bien.

D'Orchamps prit alors le parti de regagner sa demeure. Arrivé sur le seuil de sa villa, il engagea de Brives à entrer un instant.

— Merci, répondit Paul, je suis trempé jusqu'aux os, je cours me changer.

— Attends au moins que la pluie ait cessé.

— A quoi bon? Sèvres n'est pas loin. A ce soir.

D'Orchamps lui serra la main sans insister davantage.

— A ce soir, répéta Madeleine.

Et, s'emparant à son tour de la main que leur tendait Paul, elle la serra sans doute plus que de coutume, cette main ; car, après avoir fait quelques pas malgré la pluie qui tombait toujours par torrents, de Brives s'arrêta pendant un moment, sans savoir pourquoi ni comment, troublé, indécis, tremblant presque, et ce ne fut qu'après un effort qu'il put reprendre son chemin.

Vous est-il arrivé parfois de vous arrêter songeur devant un plâtre ou un marbre représentant une main de femme et de vous poser ces questions :

— A qui fut-elle ? Où est-elle ? Quelles destinées a-t-elle tenues dans ses cinq doigts ? Quels frémissements a-t-elle fait naître par son contact ?

La main d'une femme, n'est-ce pas elle tout entière, et ne dit-on pas à la mère de celle qu'on adore et dont on veut faire la compagne de toute sa vie :

— Donnez-moi la main de votre fille, madame.

Que se passa-t-il dans l'âme de Madeleine, le soir dont vous venons de parler ?

Quel trouble nouveau, inconnu, envahit le cœur de Paul après que la main patricienne de Mme d'Orchamps eut serré la sienne ?

C'est ce que ni elle ni lui n'eussent pu dire.

De même que la circulation du sang, les sensations s'opèrent en nous sans que notre volonté y soit pour rien, et leur action est indéfinissable.

De Brives ne reparut pas le soir.

Madeleine ne sembla pas le remarquer, et elle se montra plus affectueuse que jamais avec Robert.

Paul appela vainement le sommeil.

Il ne s'endormit qu'au jour, et pour la première fois se trouva bien seul dans la vie.

Un mois s'écoula.

Au bout de ce temps, Robert fit une chute de cheval, et se foula le pied.

L'accident n'avait aucune gravité, mais nécessitait un repos absolu de quelques semaines.

Madeleine fut admirable de dévouement.

Paul de Brives prit place avec elle au chevet du blessé.

Entre la pensée d'une faute et son accomplissement, lorsque ceux qui doivent la commettre ne sont pas encore les fidèles du mal, il existe une époque de transition ou plutôt de lutte intime et secrète que la psychologie la plus savante ne peut complètement définir.

Madeleine aimait Robert, ou du moins, sentant qu'elle avait besoin de se bien persuader qu'elle avait pour lui un amour immense, elle se répétait sans cesse qu'elle l'adorait à la folie.

Ainsi qu'un photographe place devant son objectif celui dont il veut reproduire les traits, elle plaçait l'image de son mari dans son souvenir, et les yeux fermés, murmurait :

— Je l'aime! oh! oui ! le l'aime! je n'aime que lui.

Mais soudain l'ombre évoquée devenait diffuse, et quand la lumière se faisait de nouveau, au corps robuste un corps grêle avait succédé, une tête blonde avait pris la place de la tête brune, et ce n'était plus Robert, mais Paul qu'elle voyait apparaître.

Alors les idées mauvaises traversaient son esprit, et elle souriait bizarrement en aspirant à longs traits

le parfum qui montait des champs au coteau sur lequel était située la villa qu'elle habitait.

C'était un trouble étrange, une soif singulière.

Madeleine désirait.

Quoi?

Qui pourrait le dire?

Un soir, las d'un repos forcé, Robert s'endormit.

Madeleine et Paul étaient près de lui.

Au dehors, une brise embaumée agitait doucement les feuilles des clématites abritées dans des caisses de bois peint en vert, posées sur les croisées de la chambre.

De la place qu'occupait de Brives on pouvait apercevoir, lumineuse dans les ténèbres qui cerclaient l'horizon et qu'éclairaient en haut les reflets d'un soleil couchant, une sorte de plaque d'acier sur laquelle retombaient sonores les gouttes d'eau d'un jet occupant le centre du petit lac, qui, dans la pénombre, offrait cet aspect bizarre.

Dans une échancrure du ciel, faite par le caprice des vents, la lune, se détachant jaune et placide sur le sombre azur de la nuit, poursuivait lentement son chemin céleste.

Madeleine et Paul gardaient le silence.

— Il dort, murmura Mme d'Orchamps après avoir jeté sur Robert un regard investigateur.

— Je le crois, répondit de Brives également à voix basse.

La chambre dans laquelle ils se trouvaient n'était éclairée que par une veilleuse.

L'huile manqua.

La mèche calcinée fit entendre son dernier hoquet.

Une odeur fétide empoisonna l'air pendant quelques secondes; et l'obscurité se fit.

Soit par sollicitude, soit pour s'assurer si Robert dormait vraiment, Madeleine posa doucement la main sur la poitrine de son mari, et, dans le même but sans doute, celle de Paul vint la rejoindre.

Alors ces deux mains s'effleurèrent dans l'ombre et tressaillirent, puis ouvrirent les doigts pour se les refermer les uns sur les autres dans une étroite et enivrante étreinte.

Il y avait longtemps que Paul, malgré tous les efforts qu'il avait faits pour n'y plus penser, songeait au bras auquel appartenait cette main qui brûlait dans la sienne, et non-seulement à ce bras, mais au corps entier dont cette main et ce bras, merveilles déjà pourtant, n'étaient encore que les moindres perfections.

L'amour, comme l'ivresse, a son moment fatal où, plus fort que la raison, seul il gouverne, seul il guide !

Fou de passion, Paul s'abandonna, en se sentant dominé par cette femme pâle, aux chastes regards, qui s'appelait Madeleine, il voulut parler.

Elle le devina, et, de son autre main, brûlante aussi comme celle que Paul étreignait dans la sienne, elle lui ferma la bouche.

Aussitôt les lèvres du jeune homme se collèrent sur les doigts de Madeleine.

Eût-elle été de fer rougi à blanc, sa bouche n'eût point pu quitter cette main adorée au parfum subtil et enivrant.

Épuisée par l'émotion, Madeleine poussa un soupir.

Sa tête se posa languissamment sur l'épaule du

jeune officier, et il sembla à ce dernier que tout son être venait d'être plongé dans un bain de volupté.

Dès ce moment, il résolut de ne plus partir.

Le lendemain, pourtant, sa résolution lui parut monstrueuse.

Il aimait, il adorait Madeleine ; il n'en pouvait douter, car seule elle occupait son cœur et sa pensée, et, quoi qu'il fît pour l'en bannir, elle semblait y régner davantage encore, plus absolue et plus puissante; et Madeleine était la femme de Robert, son meilleur et son plus intime ami, presque son frère.

— Oh! je la fuirai, se disait-il, et au moment de s'éloigner, une force invincible le faisait s'en retourner à la villa, et dès qu'il revoyait Madeleine et qu'elle le couvait de son regard, il oubliait sa noble et loyale résolution.

Il finit par chercher à s'excuser lui-même.

Quel tort faisait-il à d'Orchamps en aimant sa femme?

Cet amour ne serait-il pas toujours platonique?

Si même, par impossible, Madeleine tentait, à un moment donné, qu'il n'en fût pas toujours ainsi, ne se sentait-il pas assez de force et de courage pour ne point trahir Robert?

Pouvait-il, en tout cas, quitter ce dernier avant qu'il fût rétabli?

Sa fuite inexplicable ne donnerait-elle pas à d'Orchamps de vagues soupçons qui pourraient rompre entre Madeleine et lui la bonne harmonie?

Il se dit tout cela et bien des choses encore, et finalement resta, en demandant au ministre une prolongation de congé qui lui fut malheureusement accordée.

La guérison de Robert fut assez prompte.

Huit jours après que Paul avait saisi, sur le lit du blessé, la main de Madeleine, d'Orchamps était debout.

Un matin, une dépêche télégraphique arriva. Le cousin de Mme d'Orchamps était mort à Orléans, d'indigestion, en véritable égoïste.

— Nous partirons demain, dit aussitôt Robert à Madeleine, afin d'aller rendre à ton parent les derniers devoirs.

— Bien, mon ami, répondit-elle.

Paul de Brives, qui se trouvait là au moment où d'Orchamps communiquait cette résolution à sa femme, pâlit horriblement; mais un regard de Madeleine rasséréna aussitôt son visage. Ce regard lui disait clairement :

— Rassurez-vous, il partira seul.

Malgré cette muette promesse, de Brives passa une nuit d'anxiété inexprimable.

Robert devait partir le lendemain.

Madeleine le suivrait-elle?

Oh! certes, il ne doutait point qu'elle ne fît le nécessaire pour ne point accompagner son mari, mais réussirait-elle?

Trouverait-elle un prétexte pour demeurer?

Robert l'aimait trop pour ne point exiger qu'elle l'accompagnât.

Que se passait-il entre lui et Madeleine?

Avait-elle déjà réussi?

Robert résistait-il encore?

Qu'arriverait-il au dernier moment?

Ces diverses questions, insolubles alors pour lui,

de Brives se les posait, et tout en désirant que rien ne vînt contrecarrer les projets de Madeleine, ce n'était point sans une terreur étrange qu'il se voyait seul avec elle, lorsque Robert serait loin.

Lorsque Paul revit le lendemain Madeleine, Robert, une petite valise à la main, se disposait à se rendre, sans elle, à la gare pour prendre le train de Paris.

— Êtes-vous content? demandèrent les yeux de Madeleine à Paul.

Il baissa les siens.

La joie qu'il éprouva le rendait honteux de lui-même; il n'osait la montrer.

Madeleine et lui accompagnèrent d'Orchamps jusqu'à l'embarcadère.

Pendant qu'ils marchaient pour s'y rendre, Paul se creusait vainement l'esprit pour deviner par quel habile stratagème Madeleine avait pu déterminer Robert à partir sans elle.

Rien n'avait été si simple cependant : une migraine habilement invoquée, jointe à l'absence d'habits de deuil convenables pour se présenter dans une ville de province, à la maison du défunt, sans éviter la médisance, avait suffi.

L'instant du départ arriva; d'Orchamps embrassa sa femme.

— A bientôt! lui dit-il.

Puis s'adressant à de Brives :

— Je te la confie! ajouta-t-il en lui serrant la main. Dieu! que tu as froid!

— Ce n'est rien, va, va, tu n'as que le temps.

Robert prit place dans un compartiment.

Le train partit.

D'Orchamps se pencha à la portière et jusqu'à la courbe qui le déroba aux regards de sa femme et de son ami, tendre et confiant, il agita naïvement son mouchoir.

Madeleine répondit de même à ce dernier adieu.

Paul resta immobile jusqu'au moment où le train ayant complètement disparu, ne sachant plus quelle contenance garder pour cacher à Mme d'Orchamps l'émotion à laquelle il était en proie, il se mit à marcher.

— Eh bien, où allez-vous donc? lui dit-elle.

De Brives s'arrêta.

— Donnez-moi votre bras.

Il obéit.

Madeleine prit le bras que Paul lui tendait, et s'appuyant sur lui, sans faire aucune remarque sur le tremblement qui agitait l'officier, elle lui dit :

— Vous voyez que je suis restée.

De Brives garda le silence, et sans échanger un seul mot, ils regagnèrent lentement et silencieusement la villa.

Pendant plusieurs heures, une visible contrainte régna entre eux; leur causerie fut d'une banalité extrême.

De Brives parlait de Robert.

Malgré lui, il en parlait mal.

Madeleine faisait tous ses efforts pour lui faire abandonner ce thème; enfin Paul lui demanda :

— Pourquoi n'êtes-vous point partie?

— Ingrat! lui répondit-elle, comme si pour rester elle avait dû accomplir un sacrifice énorme.

Suprême science des coquettes qui consiste à tou-

jours faire croire qu'elles ont remué des mondes, alors que, pour satisfaire leurs propres caprices, elles n'ont usé que des procédés les plus vulgaires, et, disons-le à la grande humiliation de la partie masculine de l'humanité, les plus sûrs de tous par leur vulgarité même.

Un regard profond de Madeleine avait accompagné ses dernières paroles; subjugué, vaincu par la passion, Paul s'écria :

— Tu m'aimes donc?

Madeleine ne répondit pas, mais dardant sur lui ses yeux avec encore plus de persistance, elle lui brûla l'âme par le feu de ses regards, et dans un de ces sourires, que certaines femmes possèdent seules, elle lui fit entrevoir un ciel d'ivresses inconnues et de voluptés folles.

Ève présentant la pomme à Adam devait sourire ainsi.

Paul oublia d'Orchamps.

— C'est la fatalité! se dit-il en se jetant aux genoux de Madeleine : — Désire, commande, ordonne, je suis ton esclave. Veux-tu ma vie? elle t'appartient!

Elle pencha sa tête vers lui et effleura son front de ses lèvres, laissant les boucles de sa chevelure d'ébène caresser le visage de l'officier.

A leur contact, il tressaillit, se releva, enlaça la taille de la jeune femme, et, la pressant contre sa poitrine avec une sorte de fureur, il murmura à son oreille dans un souffle brûlant :

— Je t'adore, Madeleine, je t'adore!

Mais presque aussitôt, comme si une ombre se fût soudainement dressée entre elle et lui, ses bras aban-

donnèrent la taille souple qu'il tenait étroitement et, jetant sur Mme d'Orchamps un regard terrifié, il s'enfuit tout à coup en s'écriant :

— Non, non, je serais un misérable !

La surprise laissa la jeune femme muette et immobile; puis, au bout d'un instant, elle secoua sa belle tête pâle, et s'étant approchée d'une glace, elle la questionna du regard en se souriant à elle-même comme elle avait souri à Paul quelques instants auparavant.

Après quelques secondes de cet examen intime, son visage n'exprima plus que la satisfaction du triomphe, et ces mots s'échappèrent de ses lèvres :

— Il reviendra.

. . . .

Lorsque dix heures sonnèrent ce soir-là à l'église de Meudon, la lune projeta, sur une des allées de la villa d'Orchamps, l'ombre d'un homme qui, après s'en être approché mystérieusement, franchit la haie en tâchant de faire le moins de bruit possible.

La villa était un de ces chalets suisses qui peuplent maintenant en si grand nombre les environs de Paris.

Il se composait de deux étages, surmontant un rez-de-chaussée qui contenait le salon, la salle à manger et le boudoir de Mme d'Orchamps.

Au premier se trouvait la chambre de Robert et celle de Madeleine, reliées entre elles par une bibliothèque où l'ancien marin se retirait pour fumer et qu'il avait ornée de râteliers portant ses armes de chasse.

Un escalier qui s'apercevait du dehors à travers

la ligne verticale de la troisième croisée de tous les étages partant du rez-de-chaussée, montait jusqu'au second, qu'habitaient les domestiques, Pierre et Ursule.

Pierre avait précédé son maître à Paris le matin même.

Ursule et Madeleine étaient donc seules à la villa.

A l'heure dont nous parlons, sauf la chambre de Madeleine, qui était éclairée, aucune lumière ne brillait plus dans la villa.

Les croisées de l'appartement de Mme d'Orchamps étaient ouvertes.

L'homme s'avança lentement à travers les massifs sous l'une d'elles.

La voix de Madeleine se fit entendre.

— Je n'ai plus besoin de vous, bonsoir, Ursule, dit-elle.

La porte se referma.

L'escalier s'éclaira pendant quelques secondes pour rentrer dans l'obscurité complète, au moment où le bruit d'une seconde porte, plus éloignée que la première, qu'on fermait aussi, se fit entendre.

La lumière de la chambre de Madeleine, dans laquelle le regard de celui qui suivait anxieusement tous ces détails, ne pouvait pénétrer, les stores peints des croisées étant baissés, sembla s'éloigner.

Paul de Brives, car, ainsi qu'on le devine déjà sans doute, ce visiteur nocturne n'était autre que lui, connaissant les dispositions des appartements, comprit que Mme d'Orchamps venait de déposer sa lampe dans un petit boudoir attenant à sa chambre à coucher.

Une vague crainte s'empara de nouveau de lui, et il allait reprendre le chemin qu'il venait de suivre, lorsque la silhouette de la jeune femme se dessina sur l'un des stores comme une ombre chinoise; puis ce store se leva et elle parut tout de blanc vêtue, aux rayons argentés d'une lune splendide, qui fit rayonner son apparition dans l'embrasure presque complètement obscure de la croisée, comme nous voyons dans les théâtres de féeries celle du génie bienfaisant briller aux rayons de la lumière électrique.

Paul fut ébloui.

Il fit un pas, et pour attirer sur lui les regards de Madeleine, qu'elle promenait rêveuse dans le ciel argenté, il cassa une branche de rosier que le soleil avait desséchée.

A ce bruit sec, la jeune femme pencha la tête et aperçut de Brives.

Celui-ci lui adressa un geste suppliant.

Elle y répondit en mettant un doigt sur ses lèvres, puis elle disparut.

La lumière s'éteignit.

Quelques secondes après, la porte principale, à laquelle conduisaient les marches du perron, qu'abritait une marquise, s'ouvrit lentement.

Paul s'élança.

— Pardon, oh! pardon, c'est moi, dit-il.

— Enfant ! murmura Madeleine, et la porte se referma sur Paul et sur elle.

III

ROBERT D'ORCHAMPS

Lorsque le lendemain, Paul de Brives se rendit à la villa, Madeleine lui tendit une lettre.

Le jeune officier la prit, mais il tressaillit aussitôt en reconnaissant l'écriture de Robert, et voici ce qu'il lut :

« Chère femme,

« Maudit voyage, je suis encore ici pour huit grands jours au moins. Ah ! que ne m'as-tu accompagné ? Sans ta douce présence, je ne vis pas. Sais-tu bien, mignonne, que depuis que tu m'appartiens, c'est la première fois que nous nous quittons ? L'as-tu pensé ? Oui, n'est-ce pas ? Quand on aime autant que moi, il est impossible de n'être pas largement payé de retour. Merci d'avance pour ton regret.

« L'enterrement de ton tuteur aura lieu demain, mais l'ouverture de son testament et la levée des scellés ne pourront être opérées que dans quelques jours.

« Juge de ma mauvaise humeur : le notaire vient

de me déclarer que ma présence est indispensable à l'accomplissement de ces formalités. Heureusement que Paul est près de toi, Paul, mon meilleur, mon plus sincère ami, Paul qui, après toi, est l'être que je chéris le plus au monde... »

De Brives s'arrêta ; le papier s'échappa de sa main, et une vive rougeur envahit son visage.

— Qu'as-tu ? lui demanda Madeleine. Tu n'as donc pas lu ? Il ne revient que dans huit jours.

Et elle lui sauta au cou.

Paul se laissa embrasser, mais il lui sembla que les lèvres de la jeune femme lui brûlaient le visage comme un fer rouge, tandis que Madeleine ne paraissait éprouver aucune autre émotion que celle du plaisir que lui inspirait la prolongation de l'absence de Robert.

Sa sérénité parut inexplicable à de Brives.

N'avait-elle donc aucun remords ? ou était-elle assez forte pour les vaincre ?

Il ne savait que penser, car, malgré sa passion qu'il sentait décuplée depuis la veille, il n'avait pu un seul instant, dès qu'il avait quitté Madeleine, chasser de son esprit le souvenir de d'Orchamps.

Il resta muet, immobile sous l'empire d'un malaise visible.

— Qu'as-tu ? lui dit Madeleine.

— Vous me le demandez ?

— N'en ai-je pas le droit ?

Cette réponse redoubla l'étonnement pénible du jeune homme.

Quelle était donc cette femme qui, pour l'inter-

roger, se faisait forte ainsi du crime qu'ils avaient commis ?

Il la regarda et resta confondu.

Le visage de Madeleine n'exprimait que la sollicitude la plus douce, jointe à la satisfaction la plus complète ; sa pâleur ordinaire était plus grande que de coutume et faisait ressortir davantage l'éclat de ses grands yeux, qui brillaient tout chargés de langueur, à travers ses cils, comme des diamants noirs sous des franges de velours.

— Cette lettre n'est-elle pas la plus sanglante ironie que nous puisse adresser celui que nous avons trahi ? dit-il.

Les pensées qui faisaient Paul s'exprimer ainsi étaient si loin de l'esprit de Madeleine qu'elle recula d'un pas.

— Est-ce que je vous parle de lui, moi ? reprit-elle.

— Pourquoi m'avez-vous montré cette lettre ? lui demanda Paul,

— Je vous l'ai montrée, parce qu'elle nous assure quelques jours de bonheur.

Puis, avant que de Brives eût répondu :

— Tu ne m'aimes donc pas ? ajouta-t-elle.

— Moi, répondit-il, mais si je ne t'adorais pas de toutes les forces de mon être, je me serais tué cette nuit, après t'avoir quittée. C'est dans la grandeur seule de ma passion pour toi que je puise l'audace de vivre après la lâcheté que j'ai commise.

— Eh ! ne suis-je pas aussi coupable que toi ?

— Non ! oh non ! répondit naïvement Paul. C'est moi qui t'ai entraînée, séduite, perdue; c'est moi seul qui suis un misérable.

Il se cacha la figure dans les mains.

Madeleine jeta sur lui un regard singulier auquel le sourire légèrement railleur qui se dessina sur ses lèvres donna une expression triomphante.

— Je suis aussi coupable que toi, te dis-je, répéta-t-elle, ou plutôt, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre. Est-ce ma faute si je t'ai aimé? Est-ce la tienne si tu m'adores?

— Si je trompe Robert assez adroitement pour qu'il ne s'en doute point, je ne puis tromper ma conscience. La passion t'égare, j'en suis fier et je le déplore. Nous avons mal fait tous deux, ne continuons pas à suivre cette voie fatale.

A ces mots, Madeleine feignit d'éprouver une indignation qu'elle était loin de ressentir, car elle ne pouvait douter de la réalité des remords de son amant.

— Et pour quelle femme m'avez-vous donc prise? s'écria-t-elle. Oh! honte et malheur sur moi! A peine suis-je à lui qu'il veut rompre. Peut-on humilier davantage celle qui s'est abandonnée, ayant foi dans des serments d'amour!

— Oh! Madeleine, interrompit Paul en protestant.

— Taisez-vous, poursuivit-elle, ce sont les remords qui vous font agir, me dites-vous, tandis que, pour vous calmer, j'étouffe les miens, afin que tout ce qui vous vienne de moi ne soit que joie et bonheur. Mais de cette suprême délicatesse vous ne tenez aucun compte. Que vous importe? Votre but est atteint; maintenant que je vous ai tout donné et satisfait, vous ne cherchez plus qu'à fuir, sous l'ingénieux pré-

texte que la loyauté nous défend de créer un lendemain au jour qui devrait nous lier à jamais l'un à l'autre.

— Mon Dieu ! pouvez-vous penser cela ?

— Tenez, vous voulez me traiter comme une courtisane !

C'en était trop ! Paul tomba à genoux.

— Je t'aime et te vénère, dit-il. Si tu étais libre, Madeleine, demain tu serais ma femme, entends-tu bien, ma femme, c'est-à-dire la compagne de toute ma vie, la mère de mes enfants, la gardienne de mon honneur.

Elle le releva doucement en l'enveloppant tout entier dans le plus charmant des regards.

— Bien vrai ? dit-elle.

— Sur mon salut éternel, je te le jure.

— Ainsi, tu ne me méprises pas ?

— Toi ! toi ! répéta-t-il, comme si ce que supposait, ou plutôt feignait de supposer Madeleine, était une impossibilité.

— Et tu sais bien que je ne me serais jamais donnée à un autre qu'à toi.

Tout cela fut dit avec un attendrissement doux et pénétrant qui allait droit au cœur de Paul ; bien habile eût été celui qui, dans un pareil moment, eût pu se méfier de Madeleine, et Paul était un novice.

— J'en suis sûr, répondit-il avec conviction.

— Merci, reprit-elle, je vais tout te dire. Tu es et tu fus mon premier amour. Au moment où Robert m'épousa, j'ignorais tout dans la vie. L'idée du mariage n'éveillait en moi qu'un vague pressentiment d'une chose nécessaire à la femme, lui assurant une

position en lui faisant atteindre un but caressé dès l'adolescence. On ne nous élève pas de même que les hommes, nous autres, pauvres jeunes filles. A peine ne sommes-nous plus des enfants, qu'on nous dépeint le célibat éternel comme un enfer terrestre. C'est à qui se mariera le plus vite. Et comme on a bien soin de ne nous dire du mariage que juste ce qu'il faut pour que nous soyons complètement ignorantes de ses obligations essentielles, nous épousons le premier homme qui demande notre main, s'il ne nous déplaît pas trop ; puis, plus tard, mais trop tard, la femme comprend, et elle se dit qu'il est un autre idéal que cette vulgaire association d'un homme ayant quelques biens avec une jeune fille élevée convenablement qui saura surveiller sa maison et en faire les honneurs, et un jour celui qu'elle attend paraît. C'est ainsi que tu es venu, et pourquoi? parce qu'il fallait que tu vinsses ; parce que la destinée n'avait placé Robert entre nous que comme un trait d'union ; parce que nous étions faits l'un pour l'autre, et que nos âmes jumelles s'attendaient mutuellement sans même avoir conscience de leur isolement relatif, et que dès qu'elles se comprirent, elles ne formèrent plus qu'un tout qui devait exister, parce que la fatalité, la Providence même en avaient décidé ainsi.

Madeleine avait prononcé cette thèse fataliste et immorale avec une chaleur qui grisa Paul ; en vain son esprit droit lui cria que rien n'était plus faux que ces théories.

Vaincu par un ascendant énorme, il oublia son crime, ou plutôt, trouvant dans l'amour de Madeleine un dérivatif indispensable, il rechercha l'ivresse qui

seule pouvait rendre un peu de calme à son âme endolorie.

Trois jours se passèrent pour les coupables dans une fièvre où le monde entier fut oublié par eux ; ils ne pensaient plus à Robert ; Madeleine, d'ailleurs, l'avait complètement oublié à partir du moment où le mouchoir blanc qu'agitait d'Orchamps pour lui adresser un dernier adieu avait disparu ; dès cet instant, elle avait décidé qu'elle serait à Paul.

Si vicieuse que soit la nature d'une femme comme Madeleine, si déterminée qu'elle puisse être à faire le mal, avant de commettre une première faute il y a des hésitations qui troublent son cœur et lui font redouter l'avenir.

Madeleine, après s'être donnée à Paul, se dit que le lendemain serait peut-être terrible pour elle ; néanmoins elle s'endormit toute frémissante encore.

Lorsque Ursule pénétra dans la chambre de sa maîtresse le lendemain, Mme d'Orchamps dormait encore.

Sa belle chevelure ruisselait en boucles éparses, dont les tons noir-bleu tranchaient sur la blancheur des oreillers garnis de dentelles ; sa chemise entr'ouverte laissait à nu une gorge admirable, taillée par le mystérieux ciseau du sculpteur divin qui crée les Vénus.

Rien de plus paisible et de plus adorable que l'expression de sa figure, à laquelle ses lèvres entr'ouvertes prêtaient une expression de sérénité complète.

A la voix d'Ursule, Madeleine s'éveilla ; le soleil dorait la campagne ; à la nuit sereine avait succédé un jour radieux ; les oiseaux chantaient, la brise ap-

portait du dehors le parfum des fleurs du jardin, l'ombre était fortement dessinée et le ciel, en tons vermeils et azurés, s'apercevait splendide à travers le feuillage ; tout était joie et bonheur.

Madeleine éprouva immédiatement l'influence du milieu charmant où elle se trouvait ; elle se rappela, resta songeuse pendant quelques instants et ne se sentant point trembler, se prit à sourire en se disant :

— J'ai un amant !

Et dès qu'Ursule, après l'avoir aidée à passer un élégant peignoir et à relever en une opulente torsade sa chevelure, se fut retirée, elle se mit devant son armoire à glace, et s'étant adressé un regard investigateur, elle répéta avec une joie étrange, presque sauvage même, ces mots terribles :

— J'ai un amant !

Une heure après, la lettre de Robert était arrivée ; en reconnaissant l'écriture de son mari, Madeleine avait tressailli ; mais en apprenant que d'Orchamps resterait plus longtemps à Orléans qu'elle ne l'espérait d'abord, sa joie chassa ses craintes.

La scène qui précède avait été le résultat de la disposition d'esprit de la jeune femme ; dès lors, et voyant jusqu'à quel point Paul se laissait guider par elle, suivant ses impulsions et acceptant toutes ses paroles avec une crédulité sans bornes, elle se sentit tout à coup un pouvoir qu'elle n'avait jamais soupçonné posséder jusque-là.

Les instincts de la courtisane se révélaient en elle, sans les définir, car elle ne prévoyait nullement l'avenir ; pendant ces trois jours, elle se complut à met-

tre en œuvre toutes les ressources que son imagination lui fournit pour exercer sur de Brives une sorte de fascination, et elle atteignit si bien son but que Paul, dans une sorte de folie, sans force et sans volonté, au lieu de déplorer encore son crime, en savoura toutes les délices avec une âpreté sans égale.

Vers une heure du matin, la nuit du troisième jour, une voiture de remise s'arrêta sur la route de Meudon, au pied de l'étroit sentier qui menait à la villa de d'Orchamps.

Un voyageur tenant une petite valise à la main en descendit ; c'était Robert.

Il gravit d'un pas allègre le sentier, ouvrit la grille et entra dans la villa.

L'ennui l'avait pris à Orléans.

Le notaire du défunt l'avait menacé de devoir passer dans le Loiret une dizaîne de jours encore.

Cette perspective avait déterminé d'Orchamps à venir chercher Madeleine, dont la présence lui paraissait indispensable, tellement il se sentait triste et chagrin loin d'elle.

Arrivé à la porte de la chambre de sa femme, il la trouva fermée.

Il l'appela.

— Madeleine !

Elle ne répondit pas.

— Madeleine ! c'est moi, moi, Robert ; ouvre, ma mignonne, reprit-il en cognant du doigt.

Nulle réponse ; seulement une sorte de chuchotement inexplicable.

— Madeleine ! fit-il d'une voix plus forte. Ursule, Madeleine, ouvrez-moi.

Il lui sembla alors entendre des pas étouffés et le bruit d'une croisée qui s'ouvre.

Nous avons déjà dit que la chambre de Madeleine était reliée à celle de Robert par une bibliothèque où se trouvaient ses fusils de chasse.

En ce moment, il se rappela que l'un d'eux était chargé.

Il le saisit, ouvrit la croisée et sonda du regard les allées du jardin.

Il ne vit rien, mais il entendit un pas hâté qui foulait les chemins empierrés, puis, quelques secondes après, une ombre se dressa tout à coup près de la haie, à l'extrémité du jardin.

Un homme fuyait.

D'Orchamps fit feu, et ayant brisé d'un coup de pied le pêne de la serrure de la chambre de Madeleine, il s'élança dans cette chambre ou régnait une obscurité complète, en s'écriant ivre de colère :

— Misérable ! tu vas mourir.

— Ah ! Robert, c'est toi? répondit Madeleine d'une voix altérée ; tu m'as fait peur.

— Infâme, tu me trompais !

— Es-tu fou? Je dormais. C'est toi, toi, mon Robert. Quel bonheur !

Robert s'élança à la croisée ; le jardin était désert, la nuit sombre, mais calme ; l'ombre avait disparu, d'Orchamps douta.

— Pourquoi cette croisée est-elle ouverte?

— Nous ne la fermons pas toujours lorsqu'il fait très chaud, tu le sais.

— Il y avait quelqu'un ici.

— Mais non.

— Tu mens.

— Je te le répète, je dormais.

— Un homme a sauté dans le jardin; c'est sur lui que j'ai tiré.

— Si c'est vrai, tu m'as peut-être sauvé la vie, reprit-elle avec une rare présence d'esprit, car ce ne pouvait être qu'un voleur.

Jamais d'Orchamps n'avait douté une seconde de la vertu de Madeleine; la jalousie le mordait au cœur pour la première fois; les dernières paroles de Madeleine le calmèrent un peu : nous sommes si prompts à admettre ce que nous souhaitons! néanmoins Robert n'était qu'à demi convaincu; lorsqu'il eut allumé de la lumière, il s'approcha de Madeleine, elle était fort pâle, mais souriait.

— Vilain jaloux! lui dit-elle.

D'Orchamps l'enveloppa d'un regard terrible; le sourire resta sur les lèvres de Madeleine.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! fit Robert en se laissant tomber sur un siége.

Tout à coup son regard prit une fixité effrayante; Madeleine qui le suivait se mit à trembler; un objet venait d'être aperçu par d'Orchamps, c'était une montre qui se trouvait sur une table; Robert se leva, saisit la montre et poussa un cri terrible.

— Paul!

Et armant son fusil, il l'épaula et fit feu sur la coupable.

Une faible détonation seule retentit, le second canon, quoique armé d'une capsule, n'était pas chargé.

— Je suis innocente! s'écria Madeleine folle de terreur.

Elle était lâche.

— Tu vas mourir, répondit-il; et il s'élança dans la bibliothèque pour y prendre un poignard.

Mais lorsqu'il revint, la chambre de Madeleine était vide.

Elle avait fui par son boudoir pour se réfugier chez Ursule. Robert crut qu'elle avait gagné le jardin, il descendit et se mit à fouiller les allées; une pluie d'orage se mit à tomber en larges gouttes; l'eau du ciel, en inondant sa tête, calma la fureur de d'Orchamps; il s'arrêta haletant, épuisé et s'écria :

— Non! ce n'est pas elle la plus coupable, donc ce n'est pas elle qui doit mourir, mais lui.

. . . .

Le lendemain, vers six heures, sept hommes suivaient la route de Villebon.

Rien de plus charmant que ce chemin connu par tous les touristes des environs de Paris; il coupe la forêt de Meudon et mène droit à un restaurant très fréquenté pendant la belle saison.

Généralement, lorsque des promeneurs s'engagent dans cette route, c'est qu'il s'agit de quelque joyeuse partie qu'un gai et cordial repas doit terminer; aussi l'allure de ceux qu'on rencontre généralement, se dirigeant vers l'ermitage de Villebon, est-elle allègre.

Celle des sept hommes n'était point ainsi.

Arrivés, du reste, à un sentier qui formait un angle droit avec la route, ils s'y engagèrent.

Ils marchaient en deux groupes.

Trois d'entre eux formaient le premier, quatre le second; tous se taisaient, et une sorte de gravité morne était répandue sur leurs physionomies.

Un des hommes de chacun des groupes portait, cachée sous leur pardessus, une boîte à pistolets.

Un duel allait avoir lieu; mais, à la gravité de la physionomie de tous ceux qui allaient y prendre part, les conditions de ce duel devaient être terribles; on a deviné sans doute que les combattants n'étaient autres que Robert d'Orchamps et Paul de Brives.

Faisons un pas en arrière afin de révéler les circonstances de la provocation et la façon dont les belligérants avaient amené leurs témoins à accepter les règles meurtrières qui devaient présider le combat.

Chacun des adversaires ayant deux pistolets à lui appartenant devait être placé à vingt pas.

Il pourrait faire cinq pas en avant.

Le tir aurait lieu à volonté après un signal convenu.

Quatre coups de feu seraient échangés à dix pas.

On rechargerait les armes au besoin.

Après avoir vainement cherché Madeleine dans les allées du jardin et ayant résolu enfin de lui faire grâce de la vie, d'Orchamps, par la pluie battante, avait gagné Sèvres, sans trop savoir où le menaient ses pas; ses membres agissaient, mais Robert ne se sentait pas vivre; un abîme s'était tout à coup ouvert sous lui et il était tombé; la douleur, la surprise, la colère et surtout la perte de son bonheur avaient produit en lui un trouble inexprimable et si grand qu'il n'avait été que le précurseur d'une prostration de toutes ses facultés.

L'homme qui vient de recevoir un coup de massue n'éprouve pas autre chose.

Quoi! Madeleine, sa femme, son trésor, l'être qu'il vénérait comme une idole et chérissait en tendre amant, cette femme adorée pour qui, selon lui, le mal ne pouvait exister, cette créature chérie à qui il croyait autant de vertu que de beauté, cet ange de sa vie, n'était qu'une infâme, une misérable adultère!

Il l'avait quittée pendant trois jours, trois jours seulement, et il n'en avait pas fallu davantage pour qu'elle trahît ses sentiments et le déshonorât!

Ce n'était pas possible, il ne le croyait pas encore, et pourtant, le bijou accusateur, cette montre, il la tenait dans sa main, elle ne mentait pas, marquant de ses aiguilles arrêtées par un des railleurs caprices du hasard, l'heure maudite de la trahison; et avec qui l'avait-elle lâchement trompé? Avec Paul de Brives, son ami le plus cher, presque son frère.

— Oh! les infâmes, les infâmes! s'écria d'Orchamps. Chez moi, pendant mon absence, alors que, confiant et calme, je m'étais éloigné, sûr de l'amour et de l'amitié, sans avoir même le soupçon de leur odieuse complicité.

Puis, suivant un autre ordre d'idées:

— C'est lui qui est cause de tout. Je croyais le connaître, je ne le connaissais pas. Je le croyais loyal et sincère, il est fourbe et hypocrite; il s'est introduit chez moi comme un malfaiteur et m'a volé ma femme. Malheur sur moi et malheur sur lui! il aura surpris la crédule créature; il m'aura calomnié; il aura usé de tous les stratagèmes pour l'obtenir. Les femmes sont confiantes et faibles; ce n'est souvent que lorsqu'il est trop tard qu'elles comprennent la grandeur du danger. Madeleine était honnête, elle l'est peut-être encore,

malgré son crime! Il l'aura menacée, grisée d'amour ; il lui aura versé quelque philtre étrange. Elle m'aimait, elle doit m'aimer encore.

Toutes ces pensées, qui démontraient bien le bouleversement de son esprit, vinrent à la fois à Robert jusqu'au moment où, succombant à l'immense douleur qu'il ressentait, il fondit en larmes.

C'était la première fois que d'Orchamps pleurait depuis qu'il avait perdu sa mère ; terribles sont les larmes qu'un homme de l'énergie de Robert ne peut retenir après un malheur aussi grand que celui qui venait de le frapper au cœur ; car douloureuses, amères et brûlantes, ces larmes s'échappent d'une source presque tarie et qui ne s'est ravivée que parce que toutes les fibres se sont tordues comme broyées dans un étau.

La pluie tombait toujours; l'eau ruisselait sur son visage, se mêlant à ses pleurs.

Ce fut après avoir cédé à cet accès de désespoir qu'il sentit tout à coup ses facultés l'abandonner, et qu'il marcha devant lui comme un cheval aveugle; une heure après, ne sachant pas où il avait passé, il se trouva dans la grande rue de Sèvres, en face d'une auberge où il était entré quelquefois pour lire les journaux dans le café qui existait au rez-de-chaussée.

Il ne voulait point retourner à la villa.

L'eau avait trempé ses vêtements et le froid le gagnait. Il frappa à la porte.

Tout le monde dormait.

Il s'adossa alors contre cette porte et heurta violemment du talon.

Le chien de garde hurla dans la cour.

Quand les chiens hurlent, c'est le drame.

Une fenêtre s'ouvrit, et l'hôtelier, en bonnet de coton, après avoir lancé un formidable juron, demanda :

— Que voulez-vous ?

— Une chambre.

L'hôtelier ne reconnut pas Robert.

— Passez votre chemin, vagabond, lui répondit-il.

— Je suis M. Robert d'Orchamps qui habite Meudon. Ouvrez-moi, je vous prie, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Un instant, monsieur, c'est différent.

Quelques minutes après, la porte de la rue s'ouvrit.

— Comment, c'est vous, monsieur Robert ? s'écria l'hôtelier. Mon Dieu ! dans quel état !

— Je me suis absenté, on n'attendait pas mon retour ; ma femme est à Paris, impossible de rentrer chez moi ; elle a emporté les clefs, je n'ai pas trouvé de voiture. Vite une chambre.

— Tout de suite. Comment ! vous n'avez pas de chapeau ?

— Il faisait si noir dans l'avenue que j'ai heurté un arbre, mon chapeau est tombé, je n'ai pu le retrouver. Marchons, je grelotte.

— Suivez-moi.

Un quart d'heure après, Robert, revêtu d'habits appartenant à l'hôtelier, était assis devant un grand feu, dans la chambre que son hôte lui avait donnée.

Là, plus maître de lui, il ébaucha le plan qu'il aurait à suivre.

De Brives avait occupé une si haute place dans son

estime qu'il ne lui fit pas l'injure de douter un seul instant de sa bravoure.

S'il eût pu croire que Paul par la fuite se fût soustrait à sa vengeance, il eût couru chez lui et lui eût planté dans le cœur, sans lui adresser un seul mot, le poignard dont il était armé.

Donc, il se dit qu'un duel aurait lieu entre eux dès le lendemain, duel terrible, dont il se voyait d'avance vainqueur, se confiant à la divine justice, et il médita les conditions du combat; seulement, il se promit, afin de sauvegarder son honneur et la réputation de Madeleine, de ne point révéler à ses témoins la véritable cause de la rencontre.

Dès que le jour parut et qu'il put, un des garçons s'étant levé, demander du papier et de l'encre, il écrivit la lettre suivante :

« Voici votre montre. Inutile de vous dire où je l'ai trouvée. Vous me devez une réparation. Soyez à onze heures à Paris, au café Anglais, dans la grande salle, avec deux de vos amis qui pourront vous servir de témoins. Ne leur dites rien d'avance. Je saurai vous provoquer sans compromettre celle que je ne veux pas nommer, et faire accepter, par ceux qui nous seconderont, les conditions d'un combat que je prétends régler moi-même.

« Si vous n'êtes pas le dernier des misérables, vous serez exact.

« ROBERT D'ORCHAMPS. »

Joignant la montre à cette lettre, il les envoya, à six heures du matin, chez de Brives.

Paul n'avait point fermé l'œil de la nuit.

Après avoir essuyé le feu du coup de fusil dirigé sur lui par Robert, il était rentré chez lui en proie à une émotion bien compréhensible, en mesurant pour la première fois toute la grandeur de l'irréparable trahison qu'il avait commise.

Que n'eût-il donné en ce moment pour que ces trois jours si remplis d'ivresse n'eussent jamais existé pour lui !

Il se sentait d'ailleurs résolu à tout, prêt à payer largement son crime ; mais ce qui le préoccupait le plus, c'était le sort de Madeleine et le chagrin de Robert.

Que s'était-il passé après sa fuite ?

D'Orchamps l'avait-il reconnu ?

Madeleine, malgré ce coup de feu qui avait démontré à de Brives que sa présence avait été découverte par Robert, n'avait-elle point réussi à donner le change à son mari ?

Paul, repentant, se jurait à lui-même de renoncer à tout jamais à Madeleine et de partir le plus tôt possible pour ne plus revenir en France ; la lettre de Robert et l'envoi de la montre lui enlevèrent tout espoir.

— J'y serai, répondit-il, j'y serai et je suis de l'avis de M. d'Orchamps.

Le porteur rapporta cette réponse au mari de Madeleine.

— C'est bien, fit-il, puis il quitta l'auberge, désespéré toujours, mais calme et presque heureux par cette idée : — le soleil ne se couchera pas sans que je me sois fait justice.

A la pluie torrentielle de la nuit, un jour radieux avait succédé.

Robert jeta sur tout ce qui l'entourait un regard long, et un sourire railleur plissa ses lèvres. Il reprit le chemin de la villa.

Si sûr qu'il fût de sortir vainqueur de son duel avec Paul, il n'avait pas complètement repoussé la possibilité du contraire, et il ne voulait pas mourir sans revoir une dernière fois Madeleine.

— Je veux encore me trouver près d'elle pendant quelques instants, s'était-il dit. Ce serait lâche, si je n'allais point courir un danger réel ; mais qui sait, je puis être tué dans ce duel et il faut au moins que j'obtienne d'elle, soit même en la menaçant de la déshériter et de faire publier après ma mort sa lâche trahison, le serment que, quoi qu'il arrive, elle ne reverra jamais son complice. Allons !

La douleur et la jalousie égaraient ainsi sa raison.

Lui qui, pour rien au monde, n'eût voulu que son déshonneur fût connu, il songeait, s'il mourait, à lui donner le plus grand retentissement ; la haine ou le chagrin peuvent seuls égarer à ce point un esprit droit.

D'Orchamps comptait sans la lâcheté de Madeleine, car elle avait fui avec Ursule dès le point du jour, et s'était réfugiée à Paris dans un hôtel, sous un nom supposé.

Lorsque Robert rentra dans la villa, elle était vide, une lettre cachetée à son adresse était placée en évidence sur le socle de la pendule du salon.

« Je crains votre courroux, Robert. J'ai peur de votre justice, écrivait Madeleine. J'étais folle. Dieu

m'a abandonnée. Je vous aime toujours, je vous le jure. Soyez clément. Je vous ferai bientôt connaître le lieu de mon refuge. »

Pas un mot sur Paul, pas une crainte sur les conséquences que pouvait avoir pour lui ou pour son mari la situation qu'elle leur avait faite à tous deux.

— Je savais bien qu'elle m'aimait, se dit d'Orchamps. Ce misérable est donc le démon!

Il partit pour Clamart et alla trouver un des amis de sa famille qui avait été le témoin de son mariage et qui dirigeait, dans cette localité, une maison d'aliénés dont il était le propriétaire; c'était le docteur Blanchard, aliéniste de premier ordre et en même temps chirurgien très distingué; le docteur Blanchard était une des sommités de la science; dès que Robert se fut fait annoncer, le docteur le reçut.

— Lisez, lui dit d'Orchamps sans préambule et en lui tendant la lettre de Madeleine.

— Que signifie? demanda Blanchard, après avoir pris connaissance de ce que contenait le papier.

— Mon vieil ami, reprit Robert, cela signifie que ma femme a un amant, que je me bats avec cet amant aujourd'hui et que je vous prie de vouloir bien m'assister sur le terrain.

— Qu'entends-je; mon cher Robert, ne vous trompez-vous pas?

— Hélas, non.

— Souvent les apparences accusent les plus innocentes.

— Elle avoue, vous le voyez, donc elle n'est pas innocente.

— Mon Dieu! fit Blanchard atterré, car il con-

naissait trop Robert pour ne pas comprendre la grandeur du coup qui venait de le frapper.

— C'est à confondre, n'est-ce pas? reprit ce dernier.

— Et comment avez-vous découvert?

— Mon Dieu, comme on découvre toujours ces choses-là. J'étais absent, je suis revenu avant l'heure convenue, une croisée s'est ouverte au milieu de la nuit, un homme a fui oubliant sa montre. J'ai voulu tuer ma femme, elle s'est sauvée, que sais-je? Ne me demandez plus rien et suivez-moi.

Blanchard aimait beaucoup Robert, il ne se fit pas prier.

Une heure après, ils étaient à Paris.

D'Orchamps avait de nombreux amis.

Dès qu'il fut arrivé il en choisit deux dont l'énergie et l'amour du point d'honneur lui étaient depuis longtemps connus.

L'un était un capitaine de frégate qui, à la suite d'une blessure grave, avait été mis en disponibilité; l'autre, un peintre, très fort tireur, qui avait servi vingt fois de témoin dans les rencontres.

Il est inutile de relater ce que d'Orchamps leur dit pour les amener au café Anglais.

On le comprendra suffisamment par la façon dont il s'y prit pour provoquer de Brives.

Lorsque, accompagné du capitaine et du peintre, Robert pénétra dans la salle du restaurant, Paul s'y trouvait déjà, attablé avec deux jeunes gens de son âge.

Tous deux appartenaient, comme de Brives, à la marine française et étaient étroitement liés d'amitié avec lui.

Paul, sans les prévenir de rien, les avait tout bonnement invités à déjeuner, mais il savait qu'il pouvait compter sur eux d'une manière absolue.

— Tiens, d'Orchamps ! fit un des convives de Paul, en voyant entrer le mari de Madeleine.

Robert, d'un air grave, s'avança vers la table et s'adressant aux jeunes officiers après avoir salué tout le monde, excepté de Brives :

— Messieurs, leur dit-il, que diriez-vous d'un ami en qui vous auriez une confiance telle que, partant pour un voyage de quelques jours, vous le chargeriez de distraire votre femme, jeune et belle, et de la protéger au besoin comme vous le feriez vous-même ; que diriez-vous si cet ami, aussitôt votre départ, tentait de la séduire en usant de violences telles, que la pauvre créature eût été forcée, pour sauver son honneur, de fuir sa maison? Ne serait-il pas, ce traître, le dernier des misérables?

— Oui, certes, répondirent les invités de l'amant de Madeleine.

— Eh bien, ce faux ami, cet infâme, c'est monsieur! et d'Orchamps, faisant un pas en avant, désigna de Brives du geste.

Paul se leva.

— Vous en avez menti, s'écria-t-il en levant la main comme pour souffleter Robert ; mais celui-ci arrêta son bras, que Paul, du reste, n'osait se presser d'abattre.

— Fort bien, dit d'Orchamps, je me considère comme souffleté, et, par conséquent, j'entends régler moi-même les conditions du combat, à moins que monsieur... (et d'un geste dédaigneux, il désigna de

Brives) ne soit trop lâche pour m'accorder la juste réparation que j'exige.

— Je suis à vos ordres, dit Paul, et quelles que soient vos conditions, je les accepte.

— Je descends sur le boulevard ; vous êtes quatre. Ces messieurs connaissent mes intentions, reprit Robert en désignant ses témoins ; tout peut être réglé séance tenante.

Et, après avoir désigné le capitaine et le peintre, qu'il avait convertis à ses idées meurtrières, en leur dépeignant le crime de Paul comme un véritable viol heureusement avorté, il alla rejoindre le docteur Blanchard, qui l'attendait au café Riche.

— Eh bien? lui demanda ce dernier.

— Il a loyalement agi, dit d'Orchamps : après avoir subi mon insulte, il a feint de vouloir me souffleter pour me permettre de tout exiger.

Le reste du temps s'était écoulé en pourparlers et en diverses démarches, et enfin, les adversaires, accompagnés de leurs témoins et du docteur Blanchard, étaient arrivés à l'endroit où nous les avons abandonnés.

Le capitaine de frégate mesura vingt pas et en marqua les limites en jetant deux cannes sur le terrain ; puis, partant de l'endroit mesuré, il compta encore cinq pas de chaque côté, et en indiqua l'extrémité en plantant dans la terre deux branches cassées.

Pendant ce temps, un des témoins de Paul jeta un louis en l'air, afin de déterminer les places des deux combattants ; à Paul échut la moins favorable.

Il alla s'y mettre près d'une des cannes.

D'Orchamps gagna l'autre.

Tous deux avaient un pistolet tout armé dans chaque main.

— Apprêtez-vous, messieurs, dit le capitaine de frégate, et il frappa trois coups.

A ce signal, sans bouger de place, Paul leva son pistolet et cassa une branche élevée d'un chêne qui se trouvait à quelques pas de lui.

— Je vous jure, monsieur, que je ne vous ferai pas grâce, lui dit Robert d'une voix grave, tout en se couvrant de son arme et en demeurant immobile.

De Brives fit cinq pas, et prenant son second pistolet, le leva, et ayant fait feu de nouveau, brisa une autre branche du même arbre, plus élevée encore que la première.

D'Orchamps fit alors cinq pas à son tour.

Il ne fut plus bientôt qu'à dix pas de Paul.

Celui-ci avait jeté ses pistolets et faisait face à son adversaire.

L'émotion des témoins était indescriptible.

— Garez-vous, cria l'un d'eux à de Brives.

Au même instant, Robert fit feu et Paul tomba sur un genou.

— Robert, dit-il, je vous demande pardon, mais j'ai mérité la mort, tirez.

Pendant une seconde, d'Orchamps crut qu'il n'en aurait point le courage, et à la vue de Paul blessé, la compassion allait entrer dans son âme, lorsque, par un hasard singulier, il vit briller en pleine poitrine de son adversaire un point vermeil.

C'était l'anneau de la montre du blessé que sa chute avait fait sortir de sa poche.

D'Orchamps vit rouge et visa au cœur.

Tout cela ne dura qu'un éclair.

Les témoins voulurent s'élancer; mais avant qu'ils aient pu arrêter le bras de Robert, son second coup partit, et de Brives tomba foudroyé, la face contre la terre.

Les assistants poussèrent un cri. Blanchard s'approcha de Paul.

Il le retourna après s'être agenouillé, et ayant mis la main sur la poitrine du blessé :

— Il est mort ! dit-il d'une voix grave.

Et il ajouta tout bas :

— Oh ! les femmes !

IV

LE REMORDS DU MARI

Le lendemain de ce duel terrible, Madeleine s'armant de courage, envoya à son mari l'adresse de l'hôtel où elle était allée chercher un refuge.

Aussitôt d'Orchamps lui ordonna de revenir immédiatement à Meudon.

Elle obéit.

Au moment où elle rentra dans la villa, Robert venait, pour la centième fois depuis la veille, d'analyser sa conduite, en demandant à sa conscience s'il n'avait pas outrepassé ses droits.

Pour lui, Paul seul avait entraîné Madeleine.

Sa déloyauté avait fait deux malheureux, et sa mort n'était que justice.

Quant à sa femme, Robert était résolu à se séparer d'elle, en se félicitant de l'avoir épargnée pendant cette nuit terrible où la révélation de son infortune l'avait frappé si inopinément.

— Je ne puis plus l'aimer, je ne l'aime plus ! s'était-il dit. Nous nous séparerons sans éclat.

Madeleine ignorait le duel.

Elle n'avait pas osé écrire à Paul et ne se doutait

nullement des terribles événements qui avaient eu lieu la veille.

Le rappel de Robert ne fut regardé par elle que comme une occasion de pouvoir peut-être reconquérir, sinon son estime, du moins une partie de son amour, et de spéculer sur la passion qu'elle lui avait toujours inspirée pour qu'il la gardât près de lui.

Tout en elle indiquait un abattement rempli de soumission et de regrets; sa mise simple seyait à l'expression douce et navrée de son visage, le léger désordre de sa chevelure ajoutait encore à l'aspect résigné de toute sa personne, et son visage, dont la pâleur accusait l'insomnie, semblait avoir été longuement mouillé de larmes.

Elle arriva sans trembler, sûre d'avance que d'Orchamps ne se livrerait à aucune brutalité.

Elle était, du reste, résolue à tout, même à faire retomber le poids entier de sa faute sur de Brives si son propre salut exigeait qu'elle le calomniât.

Lorsqu'elle entra, elle releva le voile épais qui cachait ses traits, et jetant sur Robert un regard plein de prière, elle lui dit de la plus douce voix qu'elle put prendre :

— Vous m'avez rappelée, Robert, me voici!

Elle comptait énormément sur la première sensation qu'elle produirait, et, d'après elle, son attitude désolée devait plaider fort éloquemment sa cause; d'Orchamps resta froid, il se dit qu'elle avait appris la mort de de Brives, et que son désespoir était une nouvelle injure; aussi répliqua-t-il d'une voix brusque :

— Je ne vous ai pas rappelée, madame. Il me fal-

lait avec vous un dernier entretien, voilà pourquoi vous êtes ici.

Elle baissa la tête et garda le silence.

— Comprenez-vous? reprit-il.

— Je vous écoute.

— Madame, poursuivit Robert, j'avais deux biens en ce monde qui m'étaient aussi chers que la vie, votre amour et mon honneur. Or, vous m'avez trompé, broyant mon cœur et déshonorant mon nom.

Elle fit un geste de dénégation.

— Ne niez pas, ne mentez plus, c'est tout ce que je vous demande. Votre lâche et perfide trahison a failli vous coûter la vie. Je remercie Dieu de n'avoir point permis que le crime que je méditais pût s'accomplir. Sans doute, en vous soustrayant à ma vengeance, a-t-il voulu vous laisser le temps nécessaire pour que le repentir touche un jour votre cœur.

Madeleine était assise, pâle et tremblante; à ces derniers mots, elle se laissa glisser sur les genoux, et levant sur Robert ses yeux noyés de pleurs :

— Oh! je me repens, Robert, dit-elle avec un sanglot.

Sa vue fit mal à d'Orchamps.

— Relevez-vous, reprit-il. Et, comme, tout en pleurant, elle refusait du geste :

— Mais relevez-vous donc! répéta-t-il d'une voix impérieuse.

Elle eut peur et obéit. Robert se mit à marcher pendant quelques instants.

Il avait peine à rassembler ses idées.

— Où en étais-je? dit-il. Oui, voilà ce que je voulais dire. N'attendez pas de moi un pardon impossi-

ble. Si le ciel clément, touché par vos remords, vous absout jamais, ne comptez point que je l'imite. Je vous avais tout donné : mon nom, ma fortune; j'avais mis en vous tout mon espoir, vous étiez pour moi l'amante vénérée et l'épouse chérie, tout cela, vous l'avez oublié! Vous êtes donc une infâme!

— J'ai été folle. Je ne comprends pas encore comment j'ai pu agir comme je l'ai fait.

— Folle de Paul, oh! je le sais, et vous l'avez bien prouvé.

— Je vous jure que je ne l'aime pas, s'écria-t-elle avec un accent de conviction digne d'une comédienne consommée. Ah! malheureuses que nous sommes, poursuivit-elle avec des gestes de désespoir, car elle avait vu qu'à ces dernières paroles le visage de d'Orchamps avait perdu un peu de sa dureté, malheureuses! on nous assiège, on nous presse : prières, menaces, serments, plaintes, douces paroles, tout est employé, mis en œuvre; on endort notre conscience, on touche notre cœur, on grise nos sens, et tout cela pour nous jeter dans l'abîme sans fond, sans espoir, immense, éternel, où nous n'inspirons plus que la colère et le mépris!

Ce discours, prononcé avec une ardeur persuasive, répondait parfaitement aux dernières illusions de d'Orchamps.

— Je sais que votre complice est un misérable, dit-il.

— Sur mon salut éternel, je ne l'aimais pas, reprit-elle, en voyant qu'elle regagnait du terrain.

Robert sentit les dangers qu'avait pour lui la tournure que l'entretien avait pris.

— Je ne vous ai pas fait venir pour savoir si vous aimiez ou non cet homme, reprit-il; peu m'importe, du reste, je vous ai à jamais séparés.

Madeleine ne comprit pas.

— Il l'aura fait partir, se dit-elle.

— Si, du reste, vous ne l'avez pas aimé, continua d'Orchamps, quelle excuse invoquez-vous donc? Brisons là, madame. Je vous disais tout à l'heure que vous m'aviez déshonoré. Heureusement tout le monde l'ignore, et je veux que nul jamais ne s'en doute.

— Oh! merci, lança Madeleine.

— Ne me remerciez pas; ce n'est point par pitié pour vous que je veux cela, mais par respect de moi-même. Lorsqu'un homme a fait pour une femme ce que j'ai fait pour vous, lorsqu'il lui a procuré le bien-être et lui a donné un nom sans tache, lorsqu'il a rempli scrupuleusement ses devoirs d'époux, lui faisant dans sa vie et son cœur une place si grande qu'elle excluait toute autre affection que la sienne, tout autre soin que celui de la rendre heureuse et de lui plaire; si l'ingrate créature, oubliant tout cela, le trompe, il doit avoir la pudeur de ne point avouer ouvertement qu'il est trompé. Pour ma part, j'aime mieux faire envie que pitié; mais, sachez-le bien, je ne saurais assez vous le répéter : à dater d'aujourd'hui, vous n'êtes plus qu'une étrangère pour moi.

— Mon Dieu! interrompit-elle, vous me haïssez donc bien?

— Non! je ne vous hais point. Ma colère s'est éteinte, ma haine est assouvie, mais je ne vous aime plus et je vous plains.

— Alors, ayez pitié de moi. Tenez, Robert, j'ai été

bien coupable ; ah ! Dieu, si l'on pouvait racheter son passé, je le ferais au prix de ma beauté, de ma vie même. Dieu pardonne au coupable. Faites comme lui, gardez-moi près de vous, je serai votre servante, votre esclave. Non, non, laissez-moi parler. Vous me verriez si prévenante, si résignée, que vous oublieriez tout.

— De grâce, madame, ne continuez pas. Ma résolution est prise, vous dis-je ; cette résolution est irrévocable. Je vais partir. J'irai en Normandie me retirer dans la petite propriété qui me vient de ma mère. Là, je me ferai oublier. Vous direz que des intérêts graves, entamés par moi jadis pendant que j'étais marin, ont nécessité impérieusement ma présence là-bas. Le temps calmera la curiosité publique, et dans quelques années, vous croyant abandonnée par moi, on vous plaindra, et, dans ces sympathies qui, sachez-le bien, ne s'éveilleront pour vous que si par une conduite exemplaire vous savez conserver l'estime de tous, vous puiserez la suprême consolation nécessaire à votre isolement.

— Quel avenir ! Oh ! quel avenir !

— C'est vous qui vous l'aurez fait.

— Mais vous, vous qui n'êtes pas coupable ; toi, le meilleur des hommes, hasarda-t-elle en faisant un pas vers lui.

— Ne vous inquiétez pas de moi ; je suis touché là, et il se frappa le cœur.

Le moment était décisif, Madeleine tomba à genoux.

— Au nom de l'amour que tu as eu pour moi, au nom de l'affection que je te porte, en souvenir des jours de bonheur que nous avons passés ensemble, au

nom de ta mère qui m'aimait, pauvre, sainte et digne femme, au nom de Dieu qui t'approuvera, pardonne-moi, Robert!

— Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire, madame, reprit d'Orchamps. Relevez-vous et recevez mes adieux.

— Robert!

— Adieu, madame, adieu pour jamais!

— Je t'en conjure!

Et elle se releva pour barrer le passage à son mari, qui se dirigeait vers la porte.

— Non, tu ne sortiras pas.

— Ne me forcez point à employer la violence, madame, et faites-moi place.

— Tu ne franchiras cette porte qu'après m'avoir brisée, s'écria-t-elle.

Sans répondre, Robert ouvrit une fenêtre; rien ne lui était plus aisé que de la franchir pour gagner le jardin, puisque cette scène se passait dans le petit salon du rez-de-chaussée de la villa.

Madeleine devina son intention.

— Par pitié, s'écria-t-elle, ne partez pas encore, il y va de votre honneur.

A ce mot, d'Orchamps s'arrêta.

— Je comprends que vous vouliez m'abandonner, mais avez-vous bien réfléchi aux conséquences que cet abandon pourrait avoir pour moi? Dans l'horrible isolement que vous voulez m'imposer, les pensées mauvaises peuvent m'assaillir de nouveau, je puis prendre une résolution désespérée et aller réclamer de celui qui m'a perdue l'appui que vous me refusez.

Le regard de Robert se chargea de colère.

— Oh ! quant à cela, je t'en défie, s'écria-t-il.

— Et pourquoi, ne pouvant plus être épouse, ne vivrais-je pas avec mon amant ?

— Parce que je l'ai tué, répliqua d'Orchamps.

— Ah ! fit Madeleine avec un cri terrible, et elle tomba évanouie sur le parquet, tandis que Robert franchissait d'un bond la croisée et traversait le jardin, afin de quitter la villa pour ne jamais plus y revenir.

L'évanouissement de Madeleine fut de courte durée.

L'effroi plus que la douleur en avait été la cause.

Depuis l'instant où Robert l'avait surprise avec Paul de Brives, une révélation singulière s'était faite en elle.

S'interrogeant consciencieusement pour la première fois, elle avait dû s'avouer qu'elle n'avait même pas pour excuse, vis-à-vis d'elle-même, d'avoir été entraînée au mal par une de ces violentes passions, torrents de lave ardente qui renversent tous les préjugés, brisent tous les obstacles et se précipitent fatalement, sans que l'on puisse leur opposer la moindre résistance.

Certes elle avait éprouvé pour Paul un sentiment nouveau qu'elle avait pris pour cet amour immense dont sont avides les âmes ardentes ; mais elle n'avait point tardé à se dire que, malgré les transports de son amant et la joie qu'ils lui procuraient, il devait y avoir, pour les cœurs réellement épris, des joies plus vives, des transports plus enivrants encore.

Il est ainsi des femmes terribles dont l'âme affamée reste toujours inassouvie et cherche perpétuellement l'aliment vainement rêvé.

Madeleine, espérant le pardon de Robert, avait songé sans grand regret à renoncer à jamais à Paul.

Lorsque d'Orchamps lui annonça la mort de son amant, elle ne ressentit qu'une commotion qui eût été la même si, au lieu de de Brives, il se fût agi d'un ami.

Elle chercha à dominer son émotion et se dit que Robert avait menti : que Paul n'était pas mort et que son mari n'avait cherché à le lui faire croire que pour favoriser quelque plan mystérieux dont le but était de les séparer à jamais.

Néanmoins, un doute persistant assombrissait ses pensées, et elle quitta à son tour la villa pour se diriger vers Sèvres.

Chez Paul, pensait-elle, elle aurait de ses nouvelles, et, d'ailleurs, puisque d'Orchamps lui échappait, elle voulait ne pas perdre l'appui que de Brives ne pouvait point lui refuser.

Pénible et irréfragable loi de l'adultère, qui change en chaînes de fer les chaînes de fleurs de l'arbre du fruit défendu !

En face de d'Orchamps, Madeleine avait renié Paul.

Elle marchait maintenant en se disant qu'en face de Paul, elle renierait d'Orchamps.

Sûre d'ailleurs de l'amour de son amant, elle se sentait renaître, et envisageait sans frémir sa future situation de concubine.

— Je perdrai mes relations, mais Paul m'en créera d'autres. Robert a menti, il ne s'est pas battu avec lui. Un duel eût rendu public ce qu'il appelle son déshonneur, et nous n'aurons plus rien à craindre de lui, si ce n'est la provocation d'une séparation judiciaire qui n'atteindrait que moi et consoliderait encore notre

liaison. Robert reprendra sa fortune. Celle de Paul, si elle n'est point aussi grande aujourd'hui que celle de Robert, sera un jour beaucoup plus considérable, et, d'ailleurs, mon tuteur a dû me laisser de quoi vivre. Allons, tout n'est pas désespéré, marchons.

En raisonnant ainsi, elle arriva devant la demeure de son amant.

Pour se rapprocher de d'Orchamps, Paul avait loué, dans une des rues adjacentes à la route de Versailles, un appartement meublé dont les croisées donnaient sur celle-ci.

Lorsque Madeleine arriva devant la maison, elle trouva ces croisées fermées.

— Que veut dire cela? se demanda-t-elle. Aurait-il quitté Sèvres?

Elle fit le tour de la demeure de Paul et y entra.

De Brives, un soir qu'il se promenait avec elle et Robert, la leur avait montrée, mais Madeleine n'avait jamais été chez lui.

— M. de Brives? demanda-t-elle au concierge.

Voyant une femme vêtue en noir, celui-ci la prit pour une parente.

— Au premier à droite, madame, répondit-il à Madeleine, en lui montrant un escalier dans la cour.

— Merci, dit-elle, et elle monta.

L'appartement de Paul se composait de deux pièces, un salon et une chambre à coucher.

Une petite antichambre les précédait.

Lorsque les trois portes étaient ouvertes, le regard pouvait pénétrer jusqu'au fond de l'appartement où se trouvait le lit.

La porte de l'antichambre n'était pas fermée.

Madeleine la franchit ; son cœur battait violemment ; une inexplicable et invincible émotion s'était emparée d'elle ; des voix se firent entendre dans le salon ; un homme et une femme causaient ; Madeleine écouta ; il lui sembla reconnaître la voix de Paul.

Tout à coup un sanglot retentit, et celui qui parlait paraissait prendre à tâche de consoler la personne qui pleurait.

— Il me trompe ! se dit Madeleine, et elle ouvrit brusquement la porte du salon, sur le seuil de laquelle, à la vue du navrant spectacle qui s'offrit à ses yeux, elle resta immobile en poussant un cri terrible.

— Ah !

L'homme qui se trouvait là était un des deux jeunes officiers qui avaient servi de témoins à Paul dans son fatal duel.

La femme qui pleurait était la mère de l'amant de Madeleine, une sainte et vénérable femme à cheveux blancs, dont le visage pâle apparaissait, dans le voile de deuil qui l'entourait, empreint d'une expression navrée qui faisait peine à voir.

Au fond, sur le lit, un corps était étendu sous un drap mortuaire.

Le jeune officier, en voyant Madeleine, comprit immédiatement qu'elle ne pouvait être que celle pour laquelle Paul avait dû se battre ; car, malgré la fable inventée par d'Orchamps afin de sauver son honneur, il n'avait, ainsi que l'autre témoin du mort, fini par admettre les conditions terribles du duel imposées par l'adversaire de de Brives, qu'après que l'insistance de ce dernier pour les y contraindre leur eut fait soupçonner la vérité entière et par conséquent admettre

un de ces motifs de combat d'une gravité telle qu'un honnête homme ne peut le faire oublier qu'en se soumettant à toutes les exigences de son adversaire.

L'officier, par un sentiment de pudeur que tout le monde comprendra, arrêta Madeleine du geste, et, désignant Mme de Brives, il dit :

— Sa mère !

— Mon Dieu ! s'écria Madeleine, c'est donc vrai ?

— Oui, c'est vrai, répéta Mme de Brives en sanglotant et en s'avançant vers Madeleine, mon Paul est mort, et c'est vous qui l'avez tué. Je le comprends et je vous maudis, madame !

Madeleine chancela, ses yeux se troublèrent, elle voulut parler, mais elle ne put y parvenir ; alors, faisant un suprême effort, elle se courba sous le geste terrible dont Mme de Brives avait accompagné sa malédiction et en se traînant regagna l'escalier, qu'elle descendit sans le savoir, ivre de honte et de remords.

. . . .

D'Orchamps, après avoir prié son ami Blanchard, qui, seul, à ce qu'il croyait, connaissait toute la vérité, d'être désormais entre sa femme et lui l'intermédiaire chargé de régler les questions d'intérêt, partit le soir même pour la Normandie.

Il possédait, à trois lieues de Pont-de-l'Arche, une petite propriété où il s'installa avec ses fusils et ses chiens, ainsi qu'il en avait annoncé le projet à Madeleine.

Les jours s'écoulèrent.

L'isolement de Robert ne fit qu'augmenter son chagrin.

L'idée que son bonheur, souillé de honte et de sang,

était à jamais perdu, le rendit taciturne et sombre à ce point que des pensées de suicide lui vinrent à la longue.

Heureusement ses croyances religieuses arrêtèrent son bras, et au bout de quelques mois, il finit par tolérer, sans trop de peine, sa nouvelle existence.

Deux images qui revenaient sans cesse dans son souvenir lui causaient cependant une perpétuelle irritation qu'il ne pouvait vaincre, il s'épuisait en efforts superflus afin de les chasser de sa pensée.

L'une était celle de Madeleine, l'autre celle de Paul.

Robert la revoyait souriante ainsi qu'il l'avait vue dans cette nuit fatale où ses illusions les plus chères s'étaient brusquement écroulées, écrasant à la fois son seul amour et sa plus vive, sa plus sincère amitié.

Il la revoyait aussi à genoux, les mains jointes, les yeux noyés de pleurs, lui demandant grâce en lui jurant qu'elle n'avait pas aimé de Brives.

Ces visions le troublaient. Il comprenait combien elles étaient malsaines pour son calme, dangereuses et perfides pour son repos, car il trouvait la vie insupportable, regrettait le passé, et, vaincu par la passion persistante, s'écriait en rougissant :

— Lâche que je suis ! je l'aime toujours !

Lorsqu'au lieu de l'image de Madeleine, c'était celle de Paul qui apparaissait, si sanglante et si terrible qu'elle fût pour lui, sa vue n'inspirait à Robert qu'un redoublement de haine.

— Serpent ! se disait-il, j'ai bien fait de t'écraser, j'ai fait justice !

La seule personne avec laquelle il fût en correspondance était Blanchard.

Madeleine s'était réfugiée chez le docteur ; certes, c'était un homme d'expérience ; mais Madeleine sut agir avec tant de tact et de finesse qu'elle le persuada de son complet repentir et s'en fit un allié.

Blanchard se hasarda de plaider sa cause devant Robert.

D'Orchamps lui répondit immédiatement qu'il le conjurait de ne jamais plus revenir sur ce sujet, qu'il serait inflexible et que, d'ailleurs, si sa femme se conduisait bien et s'était volontairement condamnée à une vie très retirée, elle n'avait fait que son devoir et ce que la raison lui dictait de faire.

Un incident vint tout changer.

Un jour, une lettre de Madeleine arriva.

Robert, qui l'avait ouverte sans méfiance, l'adresse ayant été écrite par Blanchard, frémit en reconnaissant l'écriture de sa femme.

Madeleine allait être mère, et voici en quels termes elle l'apprenait à Robert :

« Mon juge,

« Si vous ne voulez plus de moi qui pleure chaque jour, et payerais volontiers de ma vie votre pardon, par grâce ne repoussez pas l'enfant que je vais vous donner. Il est *vôtre*. C'est Dieu qui, dans sa miséricorde infinie, m'envoie ce petit ange ; mais comme Dieu peut me rappeler à lui en me faisant mère, je ne veux point que le sang de mes veines et la chair de votre corps portent le poids de mon crime.

« MADELEINE. »

Il y avait six mois à peine que Paul de Brives était revenu en France.

Huit jours après avoir subi cette lettre, d'Orchamps en reçut une autre de Blanchard, fort éloquente par son laconisme même.

« Tu es père, la mère et l'enfant se portent bien. »

D'Orchamps ne répondit pas et, pendant un mois, ne sachant quel parti prendre, il garda un silence obstiné.

Un soir, l'enfant, — une fille — lui fut apportée par une paysanne. D'Orchamps s'appelait Robert-Antoine.

« Je l'ai nommée Antonine, écrivait Madeleine à Robert ; par pitié, embrassez-la. »

Il y a des voix secrètes.

Celle du sang plaida si éloquemment la cause du petit être rose et frêle que la bonne grosse fille présentait en riant à Robert, qu'il le prit dans ses bras et le couvrit de larmes et de baisers.

Blanchard entra chez Robert en cet instant, et lui dit qu'il venait chercher l'enfant de la part de Madeleine qui la nourrissait en ajoutant, en outre, que d'Orchamps, selon lui, n'avait pas le droit de priver sa mère des caresses de la mignonne créature, à moins qu'un tribunal n'eût prononcé.

Un procès était la publication du déshonneur de Robert.

Plus que jamais il était certain que, dans son malheur passé, Paul de Brives avait plutôt surpris Madeleine qu'il ne l'avait obtenue.

Il prit une résolution grave.

« Venez, je n'ai pas le droit de vous séparer de

votre fille, écrivit-il à la future Cagnotte ; désormais vous serez ma sœur. »

Une heure après la coupable était près de lui ; dès cet instant commença pour d'Orchamps un de ces supplices ignorés dont toute la cruauté ne peut être comprise que par ceux que les hasards malheureux de la vie ont mis dans une situation analogue à celle où se trouvait ce mari miséricordieux.

Madeleine se mit moralement à genoux devant lui, et se montra si bonne, si prévenante, qu'elle lui apparut sous un jour tout à fait nouveau qui lui donnait un charme irrésistible.

Parfois, vers le soir, assise dans le jardin, à l'ombre de la paisible maison qu'ils habitaient, la fausse repentie dévoilait sa gorge d'albâtre où l'enfant ne tardait pas à incruster ses lèvres, formant avec elle le plus charmant et le plus poétique tableau que pût offrir la nature dans ce qu'elle a de plus grand.

D'Orchamps, à quelques pas de sa femme et de son enfant, les contemplait en silence, et son cœur tendre bondissait dans sa poitrine comme s'il allait la briser.

Si quelque passant les avait surpris tous trois ainsi, le père, Madeleine et la petite Antonine, il n'eût pu s'empêcher de dire :

— Voilà trois êtres pour qui le vrai bonheur ne peut plus avoir de mystère. Cependant un abîme que Robert considérait comme infranchissable, et pourtant qu'il eût donné tout au monde pour combler, séparait cet homme de cette femme, et leur existence n'était plus reliée que par le trait d'union représenté par le petit ange.

Parfois, n'y tenant plus, d'Orchamps rentrait brusquement dans la maison et allait s'enfoncer la tête dans son oreiller, afin que le bruit de ses sanglots n'arrivât pas jusqu'à Madeleine ; mais celle-ci comprenait pourquoi Robert s'en était allé, et son éternel sourire éclairait son visage pâle.

Souvent d'Orchamps, pour se donner une contenance et chasser les idées dangereuses qui lui venaient en foule à l'esprit lorsqu'il sentait ainsi déborder son cœur, lisait un peu ; les lignes suivantes tombèrent sous ses yeux...

« J'en conviens, ma tante, ma cousine est jolie, très jolie même ; mais le serait-elle moins dans une maison modeste, au bas d'une colline de l'un de ces pays privilégiés où le printemps est presque éternel ? Tenez, je l'y vois sur le seuil, abritée par un toit de chaume ; un peignoir simple entoure sa taille élégante : elle n'a pour coiffure qu'un chapeau de paille duquel s'échappe, en flots d'ébène, sa chevelure soyeuse et parfumée. Assise sur un banc rustique, respirant l'air frais du matin, souriant au soleil qui dore tout ce qui l'entoure, elle berce d'une douce chanson un petit être qui déjà lui ressemble, comme s'il voulait se presser d'être beau comme elle.

« Plus de diamants, de dentelles, de fêtes bruyantes, mais la simplicité touchante, la chanson du cœur et, pour collier, au cou, deux bras d'enfant. Ah ! elle est plus que reine ainsi, plus que femme, elle est mère et ne peut inspirer que le plus sincère, le plus loyal, le plus complet amour qu'un homme puisse ressentir. »

D'Orchamps ne put lire davantage ; étouffé par les sanglots, il jeta loin de lui le roman qui contenait ce

passage ; car ce livre lui redisait ce qu'il s'était dit cent fois déjà en contemplant à la dérobée Madeleine et Antonine.

L'adultère leva les yeux sur lui ; Robert comprit qu'elle devinait son émotion, et il fut embarrassé comme si des deux, le coupable eût été lui.

Cet embarras n'échappa point à Madeleine.

Son visage exprima la contrition ; mais pas un mot, pas une question ne sortit de ses lèvres.

Lorsque d'Orchamps fut monté chez lui, elle ramassa le volume.

Robert ne redescendit pas au salon ce soir-là ; vers dix heures Madeleine monta et, pour la première fois depuis son retour, osa franchir la porte de la chambre de son mari.

Étendu sur une chaise longue, le visage pâle et les yeux fermés, faiblement éclairé par une lampe dont un abat-jour vert tamisait la clarté, d'Orchamps semblait dormir.

Madeleine s'avança doucement sur la pointe du pied ; mais avant qu'elle fût près de Robert, celui-ci se leva brusquement et d'une voix émue :

— Va-t'en, lui dit-il.

— Robert, pardon, je croyais...

Il ne la laissa pas achever.

— Mais va-t'en donc ! s'écria-t-il avec désespoir ; je ne suis pas un lâche.

Et du geste il lui montra la porte.

Elle baissa la tête et sortit accablée; une crise était imminente ; Madeleine ne négligea rien pour qu'elle eût lieu le plus tôt possible et qu'elle en sortît victorieuse.

Cette victoire opiniâtrément poursuivie par elle était le pardon complet de Robert.

Déjà, par la régularité de sa vie, son amour pour sa fille, les tendres soins dont elle l'entourait ainsi que son mari, elle avait jeté dans l'âme de ce dernier un trouble brûlant qui forçait d'Orchamps à se livrer contre lui-même au plus pénible des combats.

Jamais Madeleine ne lui avait semblé plus touchante, plus belle et plus digne d'amour, et pourtant il se jurait de n'être plus un époux pour elle.

Mais quel est l'homme assez fort pour tenir un pareil serment lorsqu'une femme jeune et belle met tout en œuvre pour qu'il y manque ?

La maternité avait prêté aux charmes de Madeleine un attrait nouveau ; comme ces arbres qui, après avoir donné des fruits, semblent puiser dans leur production même des ressources plus grandes, dont l'effet est de rendre leur feuillage plus luxuriant, ses couleurs plus attrayantes et plus vives, Mme d'Orchamps avait subi matériellement une transformation tout à son avantage, et sa beauté avait atteint son apogée.

Une sorte de gravité recueillie était d'ordinaire répandue sur ses traits, et l'éclat de ses regards étincelait dans une langueur douce dont le charme était inexprimable.

Elle acquit bientôt, par ce pouvoir étrange que ne possèdent que ces femmes créées pour faire de nous d'éternels esclaves soumis, le tact suprême d'être constamment lascive, tout en restant strictement chaste.

Elle semblait ignorer sa puissance, et, sans sortir

d'une réserve habilement étudiée, agissait de telle sorte que la tentation qu'elle exerçait sur Robert était sans trêve ni merci.

Se souvenant des procédés dont elle avait usé avec Paul, elle en faisait usage de nouveau.

D'Orchamps, qui découvrait en elle une femme inconnue, luttait en désespéré, miné par les désirs les plus ardents, les tortures les plus épouvantables, et tout cela sans qu'un mot provocant s'échappât des lèvres de Madeleine, sans qu'une plainte sortît des lèvres de Robert.

Du passé, il n'en était jamais question, et l'entente la plus complète semblait régner entre les deux époux.

Un soir, une forte brise les força à quitter le jardin plus tôt que de coutume.

Robert attendait deux voisins qui lui avaient promis de venir faire avec lui une partie de whist.

Ils ne vinrent pas.

Madeleine se mit au piano et chanta.

Cela lui arrivait rarement, et jamais les airs qu'elle disait au temps où Paul venait les voir à Meudon, n'étaient redits par elle.

Elle ne voulait pas que Robert pût se souvenir; aussi ne lui chantait-elle que des airs nouveaux.

Ce soir-là, elle commit une légère infraction à cette règle; mais la romance qu'elle choisit était celle que préférait d'Orchamps à l'époque où il n'était encore que son fiancé.

Robert lisait le journal en ce moment ; il feignait d'abord ne pas entendre, et pourtant la voix de Madeleine, douce et tendre, et qu'elle s'efforçait de

rendre langoureusement passionnée, faisait vibrer tout son être ; tout à coup elle s'interrompit.

— Je ne vous gêne pas? lui demanda-t-elle.

— Non, du tout, répondit-il.

Elle recommença, puis, presque sans transition, entama l'adagio célèbre du duo de la *Favorite :*

Fernand, imite la clémence
Du ciel à qui tu t'es lié,
Tu vois mes pleurs et ma souffrance...

Et sur ce dernier vers elle s'interrompit brusquement de nouveau.

Robert la regarda et la vit essuyer furtivement une larme.

Il eût tout donné pour boire cette larme, et, sentant qu'un cri compromettant allait s'échapper de sa poitrine, il prétexta une indisposition pour se retirer.

Lorsqu'il fut seul, une fièvre véritable s'empara de lui.

Il se dit que cette existence était intolérable, que ses forces étaient à bout, qu'il adorait encore Madeleine de toute son âme, et que s'il ne la fuyait pas, il oublierait bientôt qu'entre elle et lui, l'adultère avait creusé un abîme.

Il lui fallait donc fuir, mais que ne souffrirait-il pas loin d'elle, loin d'Antonine, de sa fille qu'il adorait, et sur le front de laquelle il pouvait encore retrouver, chaque jour, la trace des baisers de Madeleine.

Cet affreux avenir le jeta dans un désespoir profond, immense, qui dura plusieurs heures.

Il pleurait comme un enfant !

Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit au large et Madeleine, toute de blanc vêtue, les cheveux relevés, l'œil en feu, adorablement belle, parut.

— Vous, s'écria Robert, vous encore! que venez-vous faire ici?

— Ah! ne me chassez plus, je vous en conjure. Ce que je viens faire, mon ami? je vous ai entendu pleurer et je viens chercher ma part de votre chagrin, souffrir avec vous si vous êtes inconsolable, vous consoler si la tendresse d'une femme est assez puissante pour tarir vos pleurs.

— Vous devez bien rire de moi, n'est-ce pas, madame? reprit Robert en s'essuyant le visage avec son mouchoir.

— Moi, rire de vous, Robert, le plus loyal et le plus noble des hommes! Tenez, est-ce ainsi qu'on parle aux gens dont on rit?

Et elle se jeta à genoux.

Son peignoir s'entr'ouvrit.

Haletante et les mains unies dans une attitude d'un charme enivrant elle personnifiait la volupté.

— Relevez-vous, je vous en prie. Vous ne pouvez rien à mon chagrin, dit-il en frémissant.

— Je n'ai jamais aimé que toi, murmura-t-elle.

— Ah! fit Robert fou de désirs, et unissant ses lèvres à celles de l'adultère, il lui pardonna.

. . . .

Dès lors Madeleine reconquit tout son empire, et bientôt, comme jadis, d'Orchamps se complut à satisfaire tous ses désirs.

Ils revinrent à Paris et reprirent leur existence d'autrefois.

Madeleine fut d'abord sincère, l'amour et le pardon de Robert la touchaient; un an s'écoula et pendant cette année, pas une pensée mauvaise ne traversa l'esprit de la future Cagnotte; mais il est certaines natures pour qui le bien est une sorte d'atmosphère pesante dans laquelle elles ne peuvent longtemps vivre; foncièrement vicieuses, les joies pures, les enivrements sacrés ne leur offrent qu'un attrait passager.

Le tuteur de Madeleine lui avait laissé cent mille francs: lorsqu'elle était chez Blanchard, d'Orchamps avait accompli les formalités nécessaires pour que sa femme pût disposer entièrement de cette somme à sa convenance.

Après lui avoir pardonné, il n'avait pas songé à modifier cet état des choses.

Il ne pensait qu'à rendre Madeleine heureuse et à créer à Antonine un avenir brillant.

Afin de réaliser ce dernier but, il se lança dans des spéculations que le plus brillant succès signala; cela créa à d'Orchamps des relations et des obligations nouvelles; souvent il était contraint, s'il conduisait sa femme au théâtre, de l'y laisser seule dans sa loge pendant une heure ou deux.

Madeleine ne lui en faisait du reste aucun reproche; ne fallait-il pas qu'il veillât sur sa fortune, vît les personnes qui pouvaient l'aider à l'accroître, recherchât les occasions de le faire?

Ils s'abonnèrent à l'Opéra-Comique, Madeleine l'avait voulu; un soir, d'Orchamps rentra dans sa loge vers onze heures et la trouva vide.

— Ma femme est partie? demanda-t-il à l'ouvreuse.

— Oui, monsieur, il y a fort longtemps.

Robert courut chez lui.

— Madame est-elle rentrée? demanda-t-il au concierge.

— Oui, monsieur...

D'Orchamps n'en écouta pas davantage, il monta à son appartement et entra.

Une obscurité complète y régnait.

Robert traversa l'antichambre, la salle à manger et le salon dont les portes étaient ouvertes, en appelant :

— Madeleine! Madeleine!

Sans recevoir aucune réponse, il pénétra ainsi jusque dans la chambre de sa femme, et, redoutant quelque malheur, alluma de la lumière.

Tout aussitôt il remarqua qu'un grand désordre régnait dans cette pièce; les meubles avaient été dérangés, leurs tiroirs étaient vides, les armoires d'un cabinet dans lequel Angélique, la femme de chambre de Mme d'Orchamps, rangeait les vêtements de sa maîtresse, étaient complètement vides aussi.

— Nous sommes volés! Pourvu que les malfaiteurs aient épargné les jours de Madeleine et d'Antonine, se dit Robert.

Et en proie à une terreur indescriptible, il entra chez sa fille; éclairée par la douce lueur d'une veilleuse, sa chère Antonine dormait paisiblement dans son petit lit; ni Angélique, ni Jean Lenoir, le valet de chambre de d'Orchamps, n'étaient auprès d'elle.

Robert les sonna vainement, et après avoir parcouru de nouveau l'appartement sans rien découvrir, finalement il appela le concierge.

— Pourquoi m'avez-vous dit que ma femme était rentrée? lui demanda-t-il.

— Monsieur n'a pas entendu la fin de ma réponse, car, sans cela, il saurait qu'après être rentrée, madame est partie.

— Partie ! répéta d'Orchamps, dont le pressentiment de la terrible réalité s'emparait.

— Oui, monsieur, avec ses malles.

— Quand cela?

— A neuf heures.

Robert fit un suprême effort pour que sa colère et son désespoir n'éclatassent point devant cet homme.

— C'est bien, dit-il, allez.

Puis, rouvrant la porte, que le concierge venait de refermer sur lui en se retirant :

— Où est Jean, où est Angélique? Le savez-vous.

— Oui, monsieur.

— Allez les chercher, je vous prie.

— Ceci m'est impossible, monsieur, car je sais bien qu'ils sont allés au spectacle, où madame les avait envoyés, mais j'ignore complètement à quel théâtre ils se sont rendus.

Robert ne se retint plus ; il commençait à comprendre.

Madeleine avait fui !

Cette conviction détermina d'abord chez lui un abattement complet, auquel une colère effrayante succéda bientôt, puis il pleura.

Cette femme avait donc été créée pour le faire souffrir ; c'était donc une créature perdue, plus que cela même, une mauvaise mère ; son pardon à lui,

pardon suprême de l'époux offensé qui a daigné retirer la coupable de l'abîme en lui rendant son amour, n'avait donc pas moralisé cette nature pervertie.

— Mais qui donc me l'a prise encore ? s'écria-t-il. Oh ! cet homme, je le tuerai comme l'autre, comme ce misérable Paul. Et, afin de découvrir quelque trace de l'intrigue nouvelle, nouée par Madeleine et qu'il n'apprenait que par son irrémédiable dénouement, il se mit à fouiller les moindres recoins des meubles dont se servait sa femme pour y serrer ses papiers ; il ne trouva rien que des choses insignifiantes ; pas un écrit compromettant, pas un indice, et il allait renoncer à poursuivre sa perquisition lorsque tout à coup une lettre dont l'écriture lui était bien connue, tomba sous ses yeux : cette écriture était celle de de Brives, qui avait fait parvenir à Madeleine, par les soins de l'un de ses témoins, une dernière missive au moment du combat.

Madeleine n'avait reçu cette lettre que deux jours après la mort de son amant.

Voici ce que lut d'Orchamps :

« Madeleine,

« Je vais mourir. Dans deux heures je me bats avec Robert, et un secret pressentiment me dit qu'il me tuera. Il fera justice, car j'ai été traître et lâche, et le sacrifice de ma vie ne pourra même pas, selon moi, racheter la faute que j'ai commise en oubliant son amitié et en me laissant séduire par vous ; mais je ne veux pas mourir sans faire peser tout le poids de notre crime sur celui de nous deux qui fut le plus coupable. C'est vous qui me tuez, et, tout décidé à mourir que

je suis, je ne veux pas que vous puissiez croire que j'ai quitté ce monde en l'ignorant.

« Que n'avez-vous pas fait pour m'inspirer pour vous la folle et coupable passion que j'ai ressentie? Que n'avez-vous tenté pour que je divinsse le complice de notre odieux adultère? Ah! sirène dangereuse et perfide, j'aurais dû fuir vos regards et mettre entre nous un monde, afin que vos baisers ne pussent m'atteindre; je serais resté honnête homme! Tâchez, vous, de redevenir honnête femme, et si vous rencontrez encore sur votre chemin un être naïf et bon, épargnez-le en souvenir de moi, que vous avez perdu, que vous allez tuer.

« Adieu!

« PAUL. »

L'effet que produisit la lecture de cette lettre sur Robert est indescriptible; il la relut dix fois avant de bien la comprendre.

Quelle créature avait-il donc choisie pour en faire la compagne de sa vie? elle ne s'était pas rendue, elle s'était offerte, usant de toutes les séductions dont d'Orchamps ne connaissait que trop le puissant empire, et, pour cette femme perverse, dégradée, sans foi, sans honneur, pour cette fange vivante, il avait versé le sang!

— C'est elle que j'aurais dû punir, je suis un assassin! s'écria-t-il. Pour cette misérable, cette brebis galeuse, j'ai tué le plus loyal et le plus honnête homme que j'aie jamais rencontré ici-bas. O Paul, mon pauvre et cher Paul, pardonne-moi!

La rentrée de Jean Lenoir et d'Angélique interrompit Robert.

D'Orchamps connaissait Lenoir depuis longtemps et il le considérait comme un parfait honnête homme, quoique Jean eût subi une peine grave pour rébellion envers un chef.

Jean Lenoir était matelot ; depuis que Robert était entré dans la marine, il ne l'avait pas quitté jusqu'au jour où il avait osé porter la main sur un officier du bord.

Pourquoi Jean s'était-il livré à cette violence?

C'était un mystère; l'officier, du reste, n'était sympathique à personne, et, quelques années après, avait péri au port de Toulon, dans un accident qui resta toujours inexplicable.

Quelques jours après, Jean Lenoir, qui depuis quelque temps avait recouvré la liberté, était venu prier Robert de le prendre à son service.

D'Orchamps venait de quitter la Normandie pour revenir se fixer de nouveau avec Madeleine à Paris.

La jeunesse d'Antonine réclamait des soins dévoués.

Lenoir répondit d'Angélique comme de lui-même, à son ancien officier.

Robert les prit tous deux, et Madeleine approuva son choix.

— Pourquoi n'es-tu pas venu à moi plus tôt ? avait dit Robert à Jean en le revoyant.

— J'avais un devoir à accomplir, avait-il répondu ; maintenant, mon officier, j'arrive, parce que je puis être à vous, tout à vous, rien qu'à vous!

Il résultait de leurs relations passées qu'une sorte d'intimité relative régnait entre d'Orchamps et so

domestique, qui apportait dans son service cette régularité méthodique qu'inculque la discipline et cette familiarité respectueuse dont usent les matelots envers les chefs vers lesquels ils se sentent entraînés par une sympathie complète et un respect rempli de dévouement.

Jean avait pour Madeleine tous les égards qu'un bon serviteur doit avoir pour sa maîtresse; mais, au fond, il ne l'aimait pas.

— Elle fait virer de bord mon lieutenant comme une voile tendue, cette femme-là, se disait-il.

Et, selon lui, d'Orchamps n'était pas fait pour subir les volontés des autres, mais bien pour leur imposer les siennes.

— Ah! te voilà, enfin, s'écria Robert dès qu'il l'aperçut. D'où viens-tu?

— Du théâtre du Cirque, mon lieutenant. — Jean adorait les pièces militaires. — Mme Madeleine nous a offert le spectacle.

— Et vous laissez ma fille seule! poursuivit Robert d'un ton courroucé, en s'adressant à Angélique.

— Madame m'avait promis de se charger de veiller sur elle, monsieur, répondit la brave femme en tremblant.

— C'est bien, fit d'Orchamps, qui comprenait enfin que Madeleine n'avait rien négligé pour assurer sa fuite, mais avec qui avait-elle fui? Robert l'apprit bientôt par l'entrefilet suivant qui parut le surlendemain dans un des petits journaux de théâtre :

« Une modification importante vient d'avoir lieu à l'Opéra-Comique dans la distribution du nouvel opéra de M. Auber.

« Le rôle du marquis, que devait créer le ténor Valbranche, sera créé par M. X..., pour qui, du reste, il avait été écrit.

« Une aventure romanesque est la cause de la détermination prise par la direction, qui se méfiera à l'avenir des abonnées trop sensibles. »

Cinq ans auparavant, un mélomane, passant dans une cour du faubourg Saint-Antoine, avait entendu chanter un ouvrier tonnelier qui battait la mesure en s'accompagnant de grands coups de marteau ; il avait une voix superbe, mais inculte ; néanmoins le mélomane écouta ; la curiosité succéda chez lui à l'étonnement, et il alla trouver le jeune tonnelier.

Petite fleur des bois
Toujours, toujours cachée,
Longtemps je t'ai cherchée
Par les prés, par les bois...

chantait celui-ci.

— Pardon, mon ami, lui dit le mélomane.

Pour te dire une fois...

— Mon ami...

— Hein, quoi!

— Vous avez une bien jolie voix ; êtes-vous musicien, savez-vous vos notes?

— Mes notes, qu'est-ce que c'est que ça? est-ce qu'on a besoin de savoir des notes pour chanter? En voilà une bonne farce! Allez, allez, mon bon bourgeois, c'est pas pour rien que les camarades m'appellent Alphonse le Rossignol.

— Que gagnez-vous? poursuivit le mélomane sans

se décourager; car le jeune ouvrier, malgré ses allures communes, avait une figure avenante, et était un jeune gars solide et bien découplé.

— Ah çà, où voulez-vous en venir avec toutes vos questions? demanda Rossignol.

— A faire peut-être votre fortune.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette conversation dont on connaît l'issue et de laquelle nous n'avons recueilli que ce fragment, pour donner du nouvel amant de Madeleine, une idée exacte.

En trois ans de soins assidus, le mélomane avait fait du tonnelier un garçon présentable et un artiste qui ne manquait pas de mérite; mais on comprend facilement que, dans un espace aussi court, une transformation aussi complète que celle qu'il eût fallu opérer ne put se faire; aussi le beau Valbranche ne possédait-il qu'un vernis très faible, rapidement étendu sur sa nature grossière.

Comment Madeleine s'était-elle éprise de lui?

Demandez à la libellule, folle de lumière, pourquoi, au prix de sa vie, elle vient brûler ses ailes au foyer éblouissant.

Il y a des destinées fatales, et la pente est rapide pour les mauvaises natures qui se précipitent dans le gouffre des passions coupables.

Madeleine avait retiré les cent mille francs qui constituaient sa fortune personnelle de chez le banquier où ils étaient déposés, et était partie avec Valbranche pour les États-Unis, où des propositions brillantes avaient été faites au ténor.

Lorsque d'Orchamps découvrit tout cela, il ne lui esta plus que haine et mépris pour celle qui avait été

sa femme, et une pensée obsédante vint s'emparer de son esprit.

Cette pensée, qui ne fut d'abord qu'un regret profond, se transforma en remords épouvantable.

Un fantôme sanglant se dressait constamment devant lui : celui de Paul de Brives.

En vain Robert voulut chasser cette épouvantable image de son esprit ; il employa inutilement tous les moyens.

L'amour même qu'il portait à sa fille fut impuissant.

Il devint taciturne et sombre, sa santé s'altéra, la fièvre précéda le délire, et ce délire, enfin, horrible, hideux, fait de rires et de pleurs, devint de la folie.

Blanchard prit Robert chez lui, espérant qu'il lui rendrait la raison.

Les soins les plus assidus lui furent donnés, les ressources les plus efficaces de la science furent employées, mais le mal persista.

Au bout d'un an, il n'était plus que l'ombre de lui-même ; ses cheveux étaient devenus blancs, son dos s'était voûté, son corps était d'une maigreur extrême ; dans un rire strident, il s'écriait parfois, avec un accent indescriptible :

— Ah ! ah ! ah ! j'ai tué mon ami ! Oui, moi je l'ai tué !

C'était tout. Jamais aucune autre parole ne s'échappait de ses lèvres.

Une nuit, le gardien qui le veillait le vit se lever péniblement sur son lit.

— Là, là, le voyez-vous ? s'écria le pauvre insensé, en désignant du geste l'ombre sanglante imaginaire.

Va-t'en; grâce! pitié! mais va-t'en donc, Paul, mon pauvre et cher Paul. Ah! ah! j'ai tué mon ami!

Puis il retomba. Blanchard, prévenu immédiatement, accourut; il ne put que constater le décès de l'infortuné.

— Pauvre Robert, dit-il. Ah! que de maris, s'ils pouvaient prévoir d'avance l'avenir dégradant de celle pour qui ils veulent tuer un homme, que de maris ne se battraient pas!

. . . .

D'Orchamps ne laissait rien; aux premières atteintes du mal qui devait le tuer, il s'était ruiné dans de folles entreprises.

Le docteur se chargea de veiller sur la pauvre orpheline, et, comme Jean Lenoir et Angélique adoraient Antonine, il la leur laissa, se promettant d'assurer son avenir; mais la mort le surprit à son tour : une fluxion de poitrine le tua en vingt-quatre heures.

Alors, Jean Lenoir dit à sa femme :

— Puisque Dieu ne nous a pas donné d'enfant, Antonine sera notre fille.

Quant à Madeleine, elle ne revint en France qu'au bout de dix ans, complètement ruinée aussi; bientôt abandonnée par Valbranche, qui avait rapidement dévoré avec elle sa petite fortune, elle avait commencé, par un dernier reste de pudeur, sous le nom de Mme de Berny, à New-York, cette vie de courtisane qui devait plus tard la jeter dans les bras du duc d'Ambre.

De retour à Paris, elle connut la misère, puis un hasard heureux lui fit rencontrer un jeune prodigue qui la lança dans ce monde où il est indispensable de

posséder des chevaux de prix et des femmes de luxe, et acquit, enfin, en ruinant bon nombre de désœuvrés vaniteux, ce surnom de *la Cagnotte*, sous lequel devait la désigner bientôt tout le Paris viveur.

SUR LE TURF

Retournons à Iffezheim.

Auprès de Madeleine de Berny se trouvaient Olympe et Yanka, deux courtisanes célèbres.

Olympe était une grande fille aux yeux à la chinoise, au visage gras, ayant non point de la beauté, mais une originalité saisissante dans la physionomie; depuis longtemps elle appartenait à la galanterie parisienne; son âge était un problème, ses ressources un mystère, elle menait grand train, jouait gros jeu et son salon était le rendez-vous des riches étrangers qui, tous les ans, viennent d'Amérique, de Russie, de Turquie — n'oublions pas encore la Turquie — dans cette capitale des plaisirs qui a nom Paris.

Quel était son passé?

On l'ignorait.

Un beau jour de printemps, une calèche à huit ressorts, toute neuve, et guidée par des laquais dont les livrées étaient élégantes, avait paru au Bois, contenant une femme sur le visage de laquelle les habitués avaient vainement cherché à mettre un nom.

Cette femme était Olympe.

Bientôt la fleur des oisifs opulents apprit qu'il ve-

nait de s'ouvrir, rue du Helder, une alcôve de plus, dans laquelle il était de bon goût de passer, et dès cet instant Olympe eut sa place au pâle soleil de la prostitution fastueuse.

Par quels écœurements, par quelles immondes complaisances, par quels moments d'ennui, par quels faux éclats de rire, par quels transports d'une gaieté forcée, par quelles protestations mensongères, quelles combinaisons ténébreuses, quelles coupables manœuvres avait-elle soutenu constamment son luxe ? elle seule le savait.

La vie de ces femmes a des bas-fonds insondables et il faudrait à la fois être entreteneur, médecin, marchande à la toilette, maquignon, joueur de profession, agent du Mont-de-Piété, notaire, proxénète et femme de chambre pour pouvoir en décrire seulement une partie.

Le luxe a son bagne dont les chaînes ne s'allègent complètement que lorsqu'elles sont d'or massif.

Pour les courtisanes, ces chaînes ne sont jamais que du doublé, à moins de rares exceptions, car sur mille créatures abandonnées qui adoptent le triste métier de femme galante, il n'en est pas dix qui meurent dans l'opulence; et pourtant, que d'argent dépensé, de ruines consommées, d'avenirs perdus, de crimes accomplis! mais on ne peut bâtir sur le sable : tôt ou tard l'édifice si péniblement élevé s'écroule et celle parfois qui s'est non-seulement vendue, mais encore a vendu sa fille pour soutenir ce que ces femmes appellent leur position, retombe misérable et infirme dans la fange du ruisseau, d'où la débauche fastueuse l'avait tirée pour la jeter dans la boue dorée.

Yanka était moins connue qu'Olympe, car, ainsi que Madeleine, cette dernière avait son surnom : on l'appelait l'*Abcès*.

Ah! dame, ces messieurs n'y vont pas de *langue* morte lorsqu'il s'agit de mettre une étiquette sur une de leurs poupées à huit ressorts.

Yanka ne s'appelait ordinairement que Yanka ; ses plus intimes savaient pourtant qu'elle se nommait Nikalowitz ; de même que Madeleine, Yanka avait appartenu au vrai monde.

Née à Varsovie, elle avait épousé un riche bourgeois polonais, qui s'était éperdument épris d'elle alors qu'elle avait seize ans ; elle racontait volontiers son mariage, car il est à remarquer que dans certain monde, le titre de femme mariée est celui que les aventurières qui le composent estiment le plus ; aussi, pourquoi le mot fille est-il employé comme terme de mépris lorsqu'il s'applique à elles?

La légende prétendait que, séduite par une altesse moscovite, Yanka avait dû quitter Varsovie à la suite d'un scandale si grand que toute la noblesse russe, l'empereur en tête, s'en était mêlée.

On l'avait beaucoup accusée, et elle avait trouvé de nombreux défenseurs : sa grande beauté devait semer des sympathies sur son chemin ; elle était svelte et élancée, et possédait dans la tournure une grâce dont le charme était irrésistible.

Les fats indiscrets qui se flattaient de l'avoir surprise dans le costume traditionnel de la vérité pure, prétendaient cependant que ce corps, souple comme un roseau, était d'une maigreur extrême, et qu'il ne possédait aucune des qualités opulentes dont les

sculpteurs grecs ont doté leurs déesses; mais on ne s'arrêtait point à ces médisances pour n'admirer que la tête charmante de la Nikalowitz.

Des yeux bleu de ciel un jour de mai, grands, clairs et limpides, doués d'une expression de douceur enfantine, remplis d'étonnement et de chasteté, une chevelure opulente du blond le plus parfait, un galbe de madone, des lèvres de chérubin et un sourire d'ange, telles étaient les perfections nombreuses qui faisaient de son visage la plus adorable réalité qu'on pût contempler.

Hélas! la perfection n'est pas humaine. Yanka Nikalowitz en était un exemple frappant, car si son âme et son cœur avaient possédé autant de qualités que ses traits, elle eût été à la fois la plus pure et la plus spirituelle des femmes; malheureusement, si bien douée du côté du visage, son moral était loin de l'égaler en perfections.

Cachant sous une éducation première, qui avait été très soignée, une bêtise vaniteuse, elle trouvait dans ce qu'on nomme vulgairement *la pose*, un refuge et un masque. Incapable, en outre, de bien placer ses affections et même d'en ressentir une sincère, elle avait pris ses caprices nombreux pour des passions, n'ayant aucune idée juste, aucune appréciation équitable.

Elle appartenait comme Madeleine à cette catégorie de femmes qui, tout en vivant des mêmes ressources que les biches tarifées, se flattent d'être du demi-monde, à qui elles ne touchent pourtant que par un point de ressemblance typique, — l'absence du mari.

Au milieu des parieurs dominait la tête bien connue du duc d'Ambre; grand, mince, très sanglé dans ses vê-

tements d'une recherche juvénile poussée au ridicule, il semblait être l'objet d'une déférence générale toute particulière. Le duc était en effet une des hautes personnalités dans ce que le tout Paris compte de gens les plus opulents, surtout depuis que la mort de son oncle, le duc Jean d'Ambre, lui avait donné le titre et la fortune du mort, alors que le futur protecteur de la Cagnotte s'appelait : le marquis Olivier de Beaupré.

Cité pour le luxe qui régnait dans son hôtel de la rue Matignon, l'élégance de ses équipages, son écurie de courses, ses prodigalités avec les pécheresses qui toutes l'avaient quelque peu affiché, il possédait en outre une réputation de financier opulent, car aucune grande société de crédit, de banque ou de chemin de fer ne naissait sans que le nom du duc d'Ambre figurât sur la liste des membres de leur conseil d'administration.

« Le duc en est » était un mot consacré par les lanceurs de ces sortes d'opérations chaque fois qu'une affaire nouvelle venait à éclore.

Assez bien en cour, n'ayant jamais eu pour opinion que celle du pouvoir, qui, disait-il, représente toujours l'autorité respectable, le duc d'Ambre jouissait d'une certaine influence dont il avait fort habilement su tirer tout le parti possible.

Sa fortune se comptait par millions, disait-on, et plus d'un agent de change ne dédaignait nullement d'assister, chaque matin, à son petit lever.

L'opinion quotidienne du duc était d'ailleurs un s gne de hausse ou de baisse.

« Le duc d'Ambre a dit ceci, le duc d'Ambre a dit cela » était une formule.

Il est à Paris certains privilégiés dont le nom est sans cesse répété sous le péristyle de la Bourse, et qui y font autorité, on ne sait trop pourquoi, à moins de rares exceptions, car dans le temple de Plutus, les événements gouvernent mieux encore que les individus.

Le duc était de ces privilégiés-là.

Il savait lancer une affaire au bon moment, s'en retirer à temps, après lui avoir fait rendre tout ce qu'elle pouvait donner, et, tout en ruinant quelquefois les actionnaires, réaliser des bénéfices énormes sans que la loi fût le moins du monde transgressée.

Un profond mépris des autres, une conscience élastique, un amour effréné du luxe, une soif constante des plaisirs, expliquaient la conduite du duc.

Sa physionomie n'accusait nullement toutes ces qualités brillantes et extra modernes; cependant le duc avait été un des plus beaux et des plus élégants cavaliers de Paris.

Lié avec le comte d'Orsay, lord Seymour et tous les lions d'autrefois, il avait emprunté au premier sa suprême élégance et partagé toutes les folies du célèbre Anglais.

— D'Ambre porte d'azur sur champ de gueules, et ne fait que chanter, avait-il dit jadis dans une bacchanale nocturne où le plaisir était arrivé à la furie.

Ce mot était resté.

Trois ou quatre reparties plus ou moins fortes posent un homme à Paris et le rangent éternellement parmi les esprits les plus fins et les plus délicats.

Le duc d'Ambre avait conquis plus encore par le hasard que par son intelligence cette place enviée, et il attachait une énorme importance à sa conservation.

La teinture, le maquillage, un râtelier et un corset dissimulaient les avaries que le temps avait produites à ses cheveux, à son teint, à ses dents et à l'élégance de sa tournure.

Le duc d'Ambre était un vieux beau dans toute l'acception du mot.

On le voyait à l'Opéra où il avait sa loge, au club où chaque nuit, sortant de chez la Cagnotte, il se rendait depuis quelque temps, pour y faire sa partie de baccarat infernal cinq fois au moins par semaine; et sur le turf, où, cité pour ses gros paris, son écurie lui rapportait bon an, mal an, une centaine de mille francs, qu'il consacrait à ce qu'il appelait ses petites dépenses.

Tout cela lui donnait une situation complètement exceptionnelle, et les réunions que le monde viveur nommait « les soupers du duc d'Ambre » étaient extrêmement recherchées par les hommes de plaisir et par les femmes... d'affaires.

En outre, depuis qu'Henri II créa, en 1154, les courses de chevaux, depuis que Darley-Arabian fit naître la race des chevaux anglais; depuis que lord Godolphin trouva à Paris, attelé à une charrette, le cheval barbe, réputé arabe, qui, sous le nom d'Arabian-Godolphin, devait devenir le plus célèbre des étalons; depuis que, le 5 novembre 1776, eut lieu à Paris la première course régulière dans laquelle le duc de Chartres et le major Banks étaient les parieurs, aucun d'eux ne surpassa en habileté le duc d'Ambre.

Son écurie, savamment dirigée par un entraîneur appelé Canter, était de premier ordre.

Le prix d'un cheval ne l'effrayait jamais, dût-il le

payer aussi cher que jadis le duc de Chartres paya *King-Pepin*, qui lui coûta dix-sept cents livres, soit quarante-deux mille francs, chiffre exorbitant pour l'époque où s'accomplit le marché.

A Iffezheim, un reporter nommé Finet, qui était très lié avec les journalistes de la presse hippique, ce qui lui permettait d'être renseigné de première main, se montrait fort assidu auprès du duc.

Dans les groupes on voyait circuler Gaston d'Arteville et le comte de Limours, deux turfistes élégants.

Madeleine et ses amies pariaient comme ces messieurs, lorgnant les équipages et les cavaliers, les promeneurs et le public des tribunes, faisant à haute voix leurs réflexions sur tout ce qui les entourait, passant, en un mot, en revue, bêtes et gens.

Comme le duc, Madeleine avait son carnet à la main.

Finet allait du duc à elle, galant intermédiaire des paris tenus par la Cagnotte d'après les sagaces conseils de d'Ambre.

Deux ou trois pécheresses, dont Madeleine voulait bien protéger les intérêts pour la circonstance, suivaient ses inspirations et Finet les aidait également, véritable trait d'union entre le groupe des parieurs et celui des pécheresses.

Ces paris réguliers notés de part et d'autre et qui s'opéraient d'après les variations de la cote des chevaux, n'étaient pratiqués, nous venons de le dire, que par la minorité de ces dames.

Mais des poules les unissaient toutes et constituaient un passe-temps des plus agréables pour elles.



Le chapeau de Finet servait d'urne aux noms des chevaux à tirer par chacune des joueuses.

Finet s'était vraiment rendu indispensable.

Il venait de murmurer à l'oreille de Madeleine :

— C'est fait, j'ai placé vos cinquante louis sur Trilby, de l'argent sûr...

Lorsque la Cagnotte, qui promenait depuis quelques instants ses jumelles au milieu des voitures qui bordaient la piste en face de l'endroit où elle était assise avec ses amies, se contentant de remercier Finet par un signe de tête, dit :

— Voyez donc, mesdames, la jolie jeune fille.

Cette invitation, que refroidissait énormément l'éloge qui l'accompagnait, ne produisit qu'un médiocre effet sur les assistantes.

Néanmoins Olympe, après avoir daigné relever ses jumelles à la hauteur des yeux, demanda par condescendance, d'un air des plus nonchalants :

— Où ça?

— Mais là, justement en face de nous.

— Dans le landau?

— Non, à côté, dans le fiacre jaune.

Le jaune est la couleur ordinaire des fiacres badois.

Celui que désignait Madeleine n'avait rien de particulier ; seulement il était évident qu'un tel véhicule n'avait pu être loué, pour un pareil jour, que par des bourgeois.

— Pas mal, en effet, reprit Olympe après un court examen.

— Dis ravissante ! s'écria Madeleine.

Les yeux de Finet avaient suivi ceux de la Cagnotte.

— Je la connais, mesdames.

— Bien vrai? demanda Madeleine avec un sourire railleur.

— Vrai de vrai, ma chère amie, c'est la demoiselle de comptoir de la Restauration, la petite Antonine.

A ce nom, qui n'avait jamais vibré à son oreille sans lui aller droit au cœur, Madeleine tressaillit; mais trop maîtresse d'elle-même pour laisser en aucun cas deviner la moindre de ses émotions par ses bonnes amies, elle cacha derrière son éventail la pâleur qu'elle sentait envahir ses traits, et d'une voix qu'elle rendit assurée par un effort soudain, elle dit :

— Joli nom!

— Joli nom et jolie fille, reprit Finet.

— Vous occuper des demoiselles en fiacre jaune, c'est vraiment bien votre affaire, mon petit Finet, dit aigrement une des pécheresses.

— Ma chère amie, répondit en souriant le reporter, la couleur du fiacre ne fait rien à la chose; je ne vois ici que celles des yeux, des lèvres, des dents, des cheveux, du teint, de tous les charmes enfin de cette jeune fille, et je constate que ce n'est pas un fiacre jaune qu'il lui faudrait, mais un huit ressorts, traîné par quatre carrossiers aussi beaux que ceux du duc d'Ambre lui-même.

Les jumelles de Madeleine étaient de nouveau braquées sur la jeune fille qui, souriante et insoucieuse, toute au plaisir d'être distraite par le spectacle varié qui s'offrait à ses yeux, ne se doutait nullement des attentions qu'elle avait fait naître.

Un étrange sourire errait sur les lèvres de la Cagnotte dont le visage avait repris son calme ordinaire.

Elle murmura :

— Antonine !...

Et comme pour chasser une pensée obsédante :

— Finet, dit-elle, la cloche sonne, les chevaux vont partir, allez donc prier le duc de venir un instant ici.

— J'y cours.

Et Finet s'élança vers l'endroit occupé par les parieurs.

La cloche qui annonce l'instant de la course venait en effet de retentir, ainsi que l'avait dit Madeleine.

Les chevaux, menés par des jockeys aux costumes multicolores, sortaient du pesage et se livraient devant les tribunes, à ce qui se nomme le galop d'essai.

En ce moment, la jeune fille se dressa dans le fiacre ; son buste sortit par la portière et son visage s'offrit en pleine lumière à l'examen attentif de la Cagnotte.

Les éloges que Finet venait de lui prodiguer n'avaient rien d'exagéré.

Celle qu'il avait nommée la petite Antonine était réellement une beauté dans toutes les exigences de ce mot, si mal employé parfois.

Physionomie distinguée, yeux noirs superbes, bouche ravissante, cheveux châtains abondants et naturellement bouclés, traits fins, teint mat mais chaud, plein de vie, tout était adorable en elle.

— Elle serait ainsi peut-être, se dit Madeleine, si Dieu ne me l'avait pas enlevée. Pourquoi celle-ci s'appelle-t-elle Antonine comme elle ?

Puis, cédant à une sorte de jalousie singulière qui s'adressait à ceux qui pouvaient aimer l'enfant qu'elle examinait :

— Je hais cette Antonine ! murmura Madeleine.

Nous avons dit que lors de sa fuite du toit conjugal avec le ténor Valbranche, celle qui s'appelait alors Mme Robert d'Orchamps, avait abandonné dans son berceau, en adultère et en marâtre, un chérubin blond et rose, une adorable enfant qui s'appelait Antonine comme la jeune fille du fiacre jaune.

On sait qu'après la mort de d'Orchamps, son ami, le docteur Blanchard s'était chargé du soin de l'orpheline confiée à la garde de Jean Lenoir et d'Angélique sa femme.

Ce qu'il importe d'expliquer est ce qu'avait fait le docteur quelque temps après.

Madeleine, lorsque après l'abandon de Valbranche elle s'était trouvée sans ressource aucune à New-York, n'osant plus s'adresser à Robert dont elle ignorait la fin tragique, effrayée par la misère qui commençait à l'étreindre de ses mains glacées, avait imploré la pitié du docteur dans une lettre qui, venue de toute autre, eût certainement ému le digne homme au dernier point.

Mais, émanant de Madeleine, cette épître, si désespérée qu'elle fût, laissa froid l'ami intime de ce pauvre mari trompé, mort autant de son pardon que de sa vengeance.

Il répondit à la coupable non pour lui venir en aide, mais pour lui apprendre la fin terrible de Robert, et désireux de protéger l'enfant contre son indigne mère, Blanchard ajouta qu'Antonine aussi était morte.

— Je la protégerai ; elle sera ma fille et pas celle de cette infâme pour laquelle on ne peut plus avoir que du mépris, s'était-il dit.

Frappé trop subitement pour accomplir son bienfaisant projet, Blanchard, en s'endormant du dernier sommeil, n'avait laissé à Antonine que Jean et Angélique, et alors ces braves gens avaient adopté la petite fille et l'avaient considérée comme leur propre enfant.

Pendant que Finet cherchait vainement le duc d'Ambre près de la tribune du milieu, les parieurs s'étaient disséminés pour suivre, qui dans l'enceinte, qui dans les tribunes, les péripéties de la course prochaine.

Olympe proposa une dernière poule.

Elle fut acceptée par les pécheresses et devint un dérivatif aux idées sombres de la Cagnotte.

Cherché par Finet de l'autre côté de l'enceinte, le duc passa devant le groupe formé par Madeleine et par ses amies, accompagnant deux femmes du monde des plus élégantes, cocodettes de première grandeur, dont le froufrou des toilettes attira l'attention des joueuses de poules.

— Voilà d'Ambre qui se dérange, remarqua Olympe.

— Si vous croyez que je suis jalouse, vous vous trompez fort, riposta Madeleine, en adressant au duc un signe imperceptible que le vieux beau comprit à merveille.

— Oh ! cette toilette, reprit une autre femme, en désignant une des élégantes qui accompagnaient le duc. On l'a dessinée pour moi, mais je n'en ai pas voulu.

— A-t-elle vieilli, cette marquise !

— Autant que peut vieillir une femme de vingt-huit ans.

— Vingt-huit ans, elle, allons donc, Raoul m'a affirmé qu'elle a la trentaine sonnée.

— Carillonnée même, et Raoul doit le savoir.

— Si Gaston d'Arteville vous entendait, Yanka, il y aurait un duel demain.

— Ah! c'est Gaston, maintenant?

— A ce qu'il dit.

— Non, mesdames, à ce qu'il laisse dire.

— C'est la même chose.

— Pas tout à fait.

— Allons donc, mesdames, si ces messieurs étaient si aimés que cela par les femmes du monde, pas une de nous n'aurait des diamants.

— Bien répondu! lança une voix masculine.

— D'Arteville!

— Gaston! s'écrièrent en même temps la Cagnotte et ses amies.

Gaston d'Arteville, imitant les autres parieurs, avait également quitté la tribune du milieu, pour faire un tour dans l'enceinte.

Pendant que les pécheresses se livraient sur les femmes du monde qu'accompagnait le duc d'Ambre, aux réflexions que nous venons de mentionner, celles-ci, c'est-à-dire la marquise de Puy-Gaillard et la petite baronne de Maureval, avaient également daigné s'occuper de ces demoiselles en raison de la promiscuité dont nous avons signalé l'existence, indiqué les causes et constaté les effets.

— Mon cher duc, je crois que nous faisons des jalouses, dit la marquise en riant, après avoir jeté un léger coup d'œil sur le groupe des pécheresses.

— Chère madame, vous vous trompez, je vous l'as-

sure, répliqua le duc avec une désinvolture tout à fait juvénile.

— Nierez-vous que vous connaissez intimement ces dames? reprit Mme de Maureval : la petite baronne, ainsi que l'appelait le monde qui s'amuse.

— Je n'ai jamais renié mes amis, à plus forte raison mes amies.

— Voilà qui est parler en gentilhomme.

— D'Ambre ne peut parler autrement.

— Merci, mesdames.

— Dites donc, duc, celle à gauche, qui a une ombrelle doublée de soie jaune et de si beaux cheveux noirs...

— C'est Mme de Berny.

— Ah ! la Cagnotte, interrompit la petite baronne.

Le duc se pinça les lèvres.

— Comment, vous savez ces choses-là ?

— Est-ce que ces messieurs ne nous racontent pas tout ?

— Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?

Le duc connaissait l'origine véritable de ce surnom, peu flatteur; mais, en homme d'esprit et de goût, il répondit :

— C'est bien simple, mesdames. Vous n'ignorez pas qu'une cagnotte est une sébile dans laquelle chaque joueur consent à déposer son obole, selon des conventions particulières ; or, il est avéré qu'au jeu de l'amour, chacun s'empresse de déposer son plus ardent et son plus respectueux hommage, aux pieds de la belle Mme de Berny.

— Mais le mot est d'une galanterie rare. Ah ! vous

traitez bien les impures, comme dit le curé de Maureval.

— Pas toutes, ma chère ; car, il m'a semblé voir auprès de la Cagnotte certaine dame qui, m'a-t-on dit, porte l'ignoble sobriquet de l'*Abcès*.

Tel était, en effet, nous venons de le dire, le surnom de Yanka, et la marquise ne l'ignorait pas.

— Horrible ! reprit la petite baronne.

— Mais vrai, conclut Mme de Puy-Gaillard.

Un second coup de cloche, annonçant le départ, interrompit cette étrange causerie.

On ne fut plus qu'aux chevaux.

Champion, bel alezan de cinq ans, menait la course ; Trilby, le favori, était confondu dans le groupe des autres chevaux.

Bientôt cependant Trilby gagna du terrain et prit, dès le dernier tournant, une avance de deux longueurs sur tous ses concurrents.

Alors on vit ce qu'on voit toujours en pareille occasion, le jockey du premier cheval, à moitié tourné sur sa selle pour surveiller les autres, tout en maintenant l'allure du futur vainqueur et les jockeys suivants sanglant de coups de cravache, fort inutiles, les battus doublement en un cas semblable.

Trilby n'était plus qu'à cent mètres du poteau d'arrivée, lorsque des cris partirent de toutes parts.

— Trilby ! Trilby !

— Bravo !

— Comme il veut ! comme il veut !

— Vive Multon !

Multon, c'était le jockey.

Trilby passa comme le vent, arrivant premier, et

aussitôt le chiffre 3, qui lui était échu sur le programme, reparut au poteau qui désigne, par des numéros, les chevaux qui partiront dans la course sonnée.

Il y eut un mouvement général.

Les groupes se divisèrent pour se reformer.

On cria, on courut.

Olympe, prenant le bras de d'Arteville, se dirigeait vers la grande tribune, lorsqu'elle fut arrêtée par ces mots :

— Mille pardons, belle dame; mais vous me devez deux louis.

Mis avec une sorte de recherche légèrement outrée, le nouveau venu était un homme de quarante ans environ au teint bistré, les cheveux et les favoris taillés à l'anglaise, d'un roux très vif, le nez long, la lèvre rasée de près à l'américaine, souriant d'une bouche aux lèvres minces sous un regard éteint.

— En effet, dit Olympe.

Et tirant deux pièces d'or d'un élégant porte-monnaie en écaille, sur laquelle se détachait un O en or, elle les remit à son interlocuteur, qui, les glissant dans son gilet, dit à la pécheresse, d'un air des plus dégagés :

— Mille grâces, belle dame.

Puis saluant Gaston :

— Monsieur d'Arteville.

Gaston répondit à peine et pressa le bras d'Olympe, qu'elle venait de reglisser sous le sien.

Celle-ci comprit que d'Arteville lui demandait une explication, aussi reprit-elle, en désignant le nouveau venu :

— J'ai parié ces deux louis avec monsieur tout à

l'heure. Monsieur défendait Trilby et je croyais à Champion : j'ai tenu les deux louis qu'il offrait contre.

— A égalité, belle dame, remarqua l'homme aux favoris roux.

— On n'est pas plus galant, lança Gaston d'un ton railleur.

— En effet, monsieur?... affirma Olympe.

Et comme son adversaire restait muet, elle reprit :

— Monsieur?...

— Ah! c'est vrai; vous ignorez mon nom; c'est vrai! belle dame. Veuillez m'excuser et daignez prendre ma carte.

La remise d'un petit carton glacé accompagna ces paroles, et l'inconnu, s'inclinant de nouveau, s'éloigna en disant :

— Mille pardons de vous quitter aussitôt; mais voici ce cher comte.

Olympe jeta les yeux sur la carte.

Sous un casque absolument étranger à l'art héraldique, ces mots étaient gravés :

Le chevalier Théobald de Boulingrin

— C'est un homme comme il faut, dit Olympe avec ce tact exquis qui n'appartient qu'aux filles de concierge. Voyez, mon cher Gaston.

— Parbleu! je le connais, dit en riant celui-ci.

— Le chevalier de Boulingrin?

— C'est un professeur de roulette.

Et, cette fois, d'Arteville éclata de rire.

Olympe n'était pas tout à fait bête.

Elle rit aussi.

On a pu croire que le nouveau venu, c'est-à-dire le chevalier Théobald de Boulingrin, ainsi que s'intitulait impudemment le professeur de roulette dévoilé à Olympe par Gaston, en disant à la pécheresse et à celui-ci pour les quitter : — Voici ce cher comte, ajoutait une gasconnade de plus à toutes celles dont il était capable.

Cette croyance serait injuste.

A vingt pas, les jumelles braquées sur le fiacre jaune où se trouvait Antonine, se tenait un homme de trente-quatre à trente-cinq ans, fort ordinaire d'aspect, mais dont le physique sans charme dénotait une origine bordelaise ou italienne.

Boulingrin alla droit au but.

— Eh quoi ! mon cher comte, c'est vous? dit-il. Ah ! que je suis heureux de vous voir !

Celui que Boulingrin venait d'interpeller ainsi abaissa ses jumelles, et, après avoir jeté un regard froid sur son interlocuteur, lui dit :

— Ah ! c'est vous, monsieur le chevalier ? bonjour.

— J'ai des relevés de taille tout nouveaux à votre service.

— Merci ; je ne joue plus.

— Vous, monsieur le comte ?

— Moi-même. J'ai gagné trois millions à Wiesbaden et à Hombourg, et je veux les garder. monsieur de Boulingrin.

— Il faut doubler cela, au contraire.

— Je ne joue plus, vous dis-je, répéta le comte en se remettant à lorgner Antonine.

Boulingrin, n'osant insister pour l'instant, tâcha de

découvrir quel était l'objet de l'attention du millionnaire et ne tarda pas à l'apercevoir.

— Vous lorgnez la petite Antonine : charmante enfant, dit-il.

— Vous la connaissez ?

— Oui, Excellence ; j'ai cet honneur, et je puis même vous présenter à elle.

— J'allais vous demander de vouloir bien le faire.

— Suivez-moi, monsieur le comte ; rien n'est plus facile.

Et, sur ces mots, Boulingrin entraîna le jeune homme vers le fiacre jaune.

Obéissant au signe que lui avait adressé la Cagnotte, le duc d'Ambre, après avoir reconduit la marquise de Puy-Gaillard et la petite baronne de Maureval à leurs chaises, avait rejoint la pécheresse.

Celle-ci était restée seule depuis quelques instants, et, de même que celui que Boulingrin appelait M. le comte, s'était remise à lorgner Antonine.

— Ma chère, je suis à vos ordres, lui dit d'Ambre.

— Ah ! vous voilà, monsieur le duc, s'écria Finet, qui arrivait en courant. Je vous cherchais partout pour Mme de Berny.

D'Arteville ramena Olympe, et le groupe des parieuses se reforma.

Boulingrin s'était approché du fiacre jaune et présentait son protégé à Antonine et à sa mère, qui, assise dans le fond de la voiture, n'avait pas été aperçue jusque-là par ceux qui avaient admiré la jeune fille.

Le sentiment indéfinissable, mélange singulier

d'intérêt et de haine, auquel la Cagnotte avait cédé depuis que le gracieux visage d'Antonine avait frappé ses regards, la poussait à s'inquiéter de tout ce qui se passait autour de la jeune fille.

— Quel est ce jeune homme qui cause là-bas avec la jeune grue du fiacre jaune ? demanda-t-elle.

— Ce roux ? le chevalier Théobald de Boulingrin, professeur de roulette, lui répondit Gaston d'Arteville.

— Non, l'autre ?

— C'est le comte Fabiani, répondit Olympe.

— Le célèbre joueur ? demanda le duc.

— Celui qui a fait sauter la banque plus de dix fois ? ajouta Madeleine.

— Lui-même ! affirma Finet, Fabiani-Fabiano, dit Maximum ! Le roi du trente et quarante !

Les courses étaient finies.

On regagna les voitures, et le départ pour Bade s'opéra par un temps admirable, un soleil radieux, dont les rayons légèrement affaiblis par l'approche du crépuscule, donnaient un aspect merveilleux au pittoresque pays hérissé de montagnes couvertes de mélèzes qui s'étend depuis Oss jusqu'à la Forêt-Noire.

V

MAXIMUM

ROI DU TRENTE ET QUARANTE

Quelques heures après le retour d'Iffezheim, les abords de la Conversation, ainsi qu'on nommait le casino de Bade, étaient des plus animés.

Les salons, resplendissants de tout l'éclat des lustres et des girandoles, étaient remplis par les acharnés du tapis vert, qui profitaient de l'heure du dîner et de celle du concert pour jouer plus à leur aise.

Les croisées, ouvertes au large, afin de rafraîchir l'atmosphère des salles de jeu, que les nombreux becs de gaz rendaient brûlantes, laissaient arriver jusqu'au dehors le bruit de l'or et les sons nasillards de la voix des croupiers disant :

— Faites vos jeux, messieurs ; faites vos jeux. Rien... ne va plus !

Au dehors, devant le palais, — la Conversation est, ou plutôt était, un palais. Qu'est-elle maintenant ? — Au dehors, le vaste espace qui sépare les bâtiments de la grande pelouse carrée, bordée d'arbres, qu'encadraient les boutiques savamment garnies, de manière

à tout offrir aux porte-monnaies rebondis des rares joueurs heureux, était envahi par une foule compacte, assise soit devant le café situé à gauche du palais, soit sur les marches mêmes de son péristyle, soit enfin en quadruple rang autour de la pelouse ; ou se promenant autour de l'élégant kiosque brillamment illuminé qui faisait face au café, kiosque privilégié dans lequel un orchestre d'élite se faisait entendre tous les jours.

En face du kiosque à côté du café, qui n'est que leur annexe, s'ouvraient les vastes salons de la Restauration, ayant pour dìneurs ce jour-là la fine fleur du vrai et du demi-monde, ainsi que les sportmen, les gens riches et les joueurs que la chance avait favorisés.

Une soirée superbe encadrait de son beau ciel, tout constellé d'étoiles, ce tableau féerique d'élégance, de gaieté et de poésie, car la lune, dans son plein, argentait les arbres, dont les ombres, nettement accusées par l'éclat de toutes les lumières, semblaient être plus sombres que de coutume, ce qui donnait aux montagnes qui dominent Bade et qui se dressent en face de l'endroit que nous décrivons, un aspect grandiose que parachevait admirablement, à la cime de l'une d'elles, les ruines du vieux château ; et plus bas, au milieu de la splendide verdure des sapins, le palais tout illuminé du grand-duc.

Le restaurant, comme les salons de la Conversation, resplendissait de lumière.

Les dìneurs, qui avaient eu le soin de retenir leur table d'avance, avaient envahi jusqu'au dernier gradin du large escalier qui mène aux salles de la Restauration.

Entre celles-ci et celles du palais, le café, quoique suffisamment éclairé, paraissait sombre.

Les dîneuses, en pleine lumière, étalaient leurs élégantes toilettes, encadrées par les habits noirs de leurs cavaliers.

Le duc d'Ambre occupait chaque soir, depuis quelques jours, une grande table placée le plus près possible des escaliers, afin de pouvoir jouir, ainsi que ses convives, pendant toute la durée du repas, de la vue des alentours de Kursaal.

La Cagnotte et le duc faisaient ce soir-là les honneurs d'un splendide dîner, dont la somptuosité constituait une élégante façon pour un sportman heureux de fêter une journée de courses.

Olympe, Yanka, d'Arteville, de Lhimours et Finet avaient été invités par le duc et par Madeleine.

Leur table, très en vue, se signalait encore à l'attention des nombreux promeneurs et des gens assis devant le café, par l'élégance des femmes qui s'y trouvaient.

Chargées de bijoux du plus haut prix, Madeleine et ses amies avaient mis toutes voiles dehors.

Aussi les invités du sexe faible, — nous ne parlons pas des femmes, — étaient-ils un sujet d'envie pour les autres dîneurs qui ne connaissaient pas le duc, ou qui ne le connaissaient que de vue et de nom, n'ayant pas eu l'honneur de lui être présentés.

Finet, dans une toilette irréprochable, le gardenia à la boutonnière, posait pour la galerie.

Olympe et Yanka, selon le principe de certaines natures prévoyantes qui se disent constamment :

— On ne sait jamais ce qui peut arriver, semaient

sur les tables voisines, dont les convives mâles semblaient être des gens calés, des regards vagues chargés de langueur, précurseurs d'une riche récolte peut-être.

Disons que cette *flirtation* des plus inconvenantes attirait l'attention de quelques dîneurs isolés qui y répondaient par des relevés de manchettes effectués les bras en l'air et des passades de mains dans les boucles de leurs cheveux frisés.

Au fond de la première salle, à gauche, était le comptoir de palissandre derrière lequel se tenaient deux femmes, la plume à la main, l'œil attentif, tout à la surveillance de nombreux garçons que dirigeait le maître d'hôtel, ainsi qu'au calcul des additions qui, comme la mer de la légende, montaient toujours !

Nous connaissons déjà de vue l'une de ces deux femmes.

C'était Antonine, la jeune fille du fiacre jaune de l'hippodrome d'Iffezheim.

L'autre, qui marquait la quarantaine, était Angélique Lenoir, la femme de Jean, l'ancien marin, l'ex-valet de chambre de Robert d'Orchamps.

Angélique Lenoir n'étant que la mère adoptive d'Antonine, la différence qui existait entre ses traits et ceux de la jeune fille, s'explique toute seule.

Blonde, petite, grassouillette, toute sa physionomie qu'illuminait un franc et joli sourire, respirait un air de réelle bonté qui lui donnait un charme véritable.

D'une politesse exquise avec les clients, sans morgue mais sans faiblesse avec ceux qu'elle surveillait, Mme Lenoir conquérait facilement toutes les sympathies.

Madeleine de Berny avait pris place à la table du duc, alors qu'Antonine n'était pas encore venue s'installer à côté de celle qu'elle appelait : maman.

Tournant le dos au comptoir, la Cagnotte n'avait pas vu Antonine qui se trouvait ce jour-là, pour la première fois, dans la salle du restaurant, à l'heure du dîner.

Près de la mère et de la fille, à la table la plus rapprochée du comptoir, un dineur solitaire s'était installé, commandant tout ce qu'il y avait de plus cher sur la carte.

Ce dîneur était le comte Fabiani.

Profitant de la présentation qui avait eu lieu à Iffezheim le jour même, sous les auspices du chevalier Théobald de Boulingrin, Fabiani avait entamé avec Antonine une conversation qu'interrompaient à chaque instant les fonctions de la jeune fille, à la grande satisfaction d'Angélique, fort peu désireuse de voir la moindre intimité s'établir entre Antonine et les clients.

Tout à son admiration et à son dîner, Fabiani n'avait accordé qu'une fort médiocre attention au duc d'Ambre, ainsi qu'à ses convives.

Revenons à eux.

En pareille circonstance, à deux lieues d'un hippodrome et à cinquante mètres d'une roulette, les hommes parlent chevaux et les femmes causent jeu.

Gaston d'Arteville venait de terminer l'exposé d'une brillante théorie sur les performances et leur influence dans l'entraînement, lorsque quelques mots, prononcés à une table voisine de celle du duc, attirèrent l'attention de ses invités.

— Eh bien! mon cher comte, dit un dîneur à un

homme très élégant d'une soixantaine d'années, qui venait de se lever pour aller prendre son chapeau et son pardessus, suspendus à une patère, près de son interlocuteur, êtes-vous content ?

— Enchanté; mon épingle est à vingt-quatre ! répondit le vieillard d'un air de satisfaction très marqué.

— Bravo ! Et vous allez jouer ?

— Non, pas ce soir; il y aura trop de joueurs; mais ma place est retenue pour demain, à l'ouverture.

— Comme toujours ?

— Oui. Bonsoir.

— Bonsoir et bonne chance.

Dès que l'inconnu se fut éloigné :

— Avez-vous entendu ? demanda la Cagnotte à d'Arteville, qui se trouvait à côté d'elle.

— Quoi, chère amie ?

— Ce qui vient de se dire là ?

— Parfaitement.

— Qu'est-ce que cela peut bien vouloir signifier : Mon épingle est à vingt-quatre ?

— Ma foi ! c'est probablement un de ces nombreux mystères que seuls les joueurs de systèmes peuvent comprendre ; il est évident que l'épingle en question marque la marche que suit ce monsieur. Est-elle mieux à vingt-quatre qu'à vingt-trois ou à vingt-cinq ; l'ascendante lui est-elle plus favorable que la descendante ? Je l'ignore; mais j'ai remarqué déjà ce joueur se livrant à des calculs terribles, et je vous jure qu'il ne vole pas à la Banque l'argent qu'il lui gagne en ce moment, si son air satisfait répond à un bénéfice, ce dont je m'étonnerais, plutôt qu'à une diminution de perte, ce qui me semblerait beaucoup plus logique.

— Moi, je crois aux systèmes, dit Olympe, après avoir attentivement suivi l'explication demandée par Madeleine à Gaston.

— En amour, ma charmante ?

— Au jeu.

— J'ai vu à Wiesbaden, l'année dernière, interrompit Yanka, un monsieur avec deux dames, qui étaient associés. Le monsieur avait en main un petit carnet plein de chiffres, et les deux dames deux coussins semblables à ceux sur lesquels les Bruxelloises font de la dentelle. Ces coussins étaient garnis, comme ceux dont je parle, de fuseaux, qu'elles brouillaient. Le monsieur consultait les fuseaux, puis son petit livre, et il mettait sur un numéro.

— Et le numéro ?

— Le numéro ne sortait pas !

— Ah ! ah ! ah !

— Ça n'est jamais arrivé.

— Tout est arrivé au jeu, mesdames et messieurs, s'écria Finet ; moi, j'ai vu jouer de la serinette sur la table du trente et quarante.

— L'hiver, quand le jeu est fermé ?

— En pleine saison, messieurs.

— Au fait, c'est possible. Expliquez-nous la serinette.

— Ça devait joliment troubler tout le monde, cette musique-là.

— Permettez, ma chère Yanka ; je ne vous ai pas dit que la serinette en question fût semblable en tous points à celle des éleveurs de marmottes.

— A la bonne heure !

— Laissez parler Finet.

— Oui, n'interrompez pas l'orateur.

— La machine en question... reprit Finet.

— Ah! c'était une machine.

— Silence donc, Olympe!

— La machine en question n'avait de la serinette que l'aspect. Sa manivelle, au lieu de tirer de la boîte les sons aigus que vous connaissez, faisait jaillir d'une petite ouverture pratiquée au-dessus, un numéro qui aussitôt était couvert sur le tapis, d'une forte mise, par le propriétaire de l'instrument.

— Et ce numéro?

— Ne sortait pas non plus. Alors, le joueur de serinette se mordit les lèvres, puis se mit en colère, puis en rage, si bien que la serinette enfin se détraqua, et qu'alors que mon joueur n'avait plus devant lui qu'une pièce de monnaie, dernière épave d'une liasse très respectable de billets de mille francs, deux numéros au lieu d'un, jaillirent à la fois de son indicateur : le 4 et le 6; je les vois encore. Mon homme, fort embarrassé, rouge comme un homard, le front baigné de sueur, les cheveux en désordre, la chemise froissée, les mains tremblantes, hésita un moment. Mais la bille était lancée; il fallait agir sans perdre une seconde; il se décida enfin et mit sur le 4. Six! dit aussitôt le croupier. Mon joueur s'esquiva dans un état voisin de la folie, en abandonnant sa machine détraquée sur le tapis.

Cette histoire, qui n'a rien d'exagéré pour tous ceux qui ont parcouru les villes de jeu et étudié les types bizarres qui entourent les tapis verts, obtint un grand succès de gaieté.

Finet, radieux, savourait son triomphe, lorsque le duc,

qui l'avait écouté comme ses convives, dit à son tour :

— Si le comte Fabiani avait acheté la serinette en question, il n'aurait jamais fait sauter la banque de Hombourg.

— Et gagné les millions qui l'ont enrichi.

— Ne parlons pas si haut.

— Pourquoi?

— Maximum est là.

— Où cela? demanda Madeleine.

— Derrière vous, près du comptoir, répondit le duc.

— Ah!

Et, doucement, la Cagnotte imprima à sa chaise un mouvement qui lui permit de rester à table et de pouvoir examiner Fabiani du coin de l'œil.

Tout à Antonine, qui cependant ne semblait l'écouter qu'avec plus de politesse que de plaisir, le comte ne soupçonnait nullement qu'il fût le sujet de cette conversation.

Fabiani, d'une voix légèrement traînante, bombardait la jeune fille de compliments avec cette affectation naturelle que les Italiens possèdent à un si haut degré.

Madeleine devina sans peine son manège.

Un pâle sourire écarta ses lèvres sèches.

Pendant quelques secondes, elle enveloppa le comte Maximum et Antonine d'un mauvais regard, digne de l'ange du mal.

Puis, tout à coup, elle lança cette question aux convives du duc :

— Qui de vous, messieurs, connaît assez le comte Fabiani pour lui faire l'honneur de le présenter au duc d'Ambre?

A ces mots celui-ci releva la tête.

— Moi, répondit Gaston, après avoir consulté le visage ridé du protecteur de la Cagnotte; il est de mon cercle.

— J'ai un caprice, mon cher duc, reprit Madeleine.

— Parlez, ma belle.

— Je voudrais voir jouer le roi du trente et quarante.

— On m'a affirmé qu'il ne joue plus, objecta Finet.

— Eh bien! il rejouera, répliqua Madeleine, du ton d'une femme accoutumée à voir tout le monde, considérer ses moindres désirs comme des lois.

Le duc sourit.

Son caractère autocratique lui faisait priser fort les aptitudes dominatrices de la Cagnotte.

— Présentez-nous le comte Fabiani, je vous prie, mon cher d'Arteville, dit-il.

Aussitôt Gaston se leva.

Pendant que s'accomplissait ce petit incident, Antonine, sur l'ordre de Mme Lenoir, qui venait de trouver un prétexte pour arracher sa fille, — nous nous servirons désormais de ce mot, Mlle d'Orchamps se croyant vraiment celle de Jean et d'Angélique, — aux beaux discours de celui qu'on surnommait Maximum, avait quitté le comptoir, et le comte n'avait plus pour se distraire qu'un gros régalia, dont il lançait au plafond, d'un air passablement contrarié, des bouffées de fumée odoriférante.

D'Arteville l'aborda en lui disant :

— Mon cher comte, voulez-vous me permettre de vous présenter à mes amis? Le duc d'Ambre, ainsi que Mme Madeleine de Berny, désirent ardemment faire votre connaissance.

La moindre hésitation eût été ridicule.

Le duc, on le sait, était un de ces hommes trop à la mode pour que n'importe qui ne fût charmé d'entrer en relations avec lui.

— Je suis à leurs ordres, monsieur, répondit Fabiani en se levant.

Quelques minutes après, les formalités d'usage ayant été remplies, Maximum prenait place à côté de Madeleine.

Relater les premières phrases échangées entre eux, phrases banales comme le sont d'ordinaire celles que s'adressent les inconnus au premier abord, serait inutile, elles sont faciles à deviner.

Madeleine avait le don précieux de mettre tout de suite les gens à leur aise, de façon à leur faire croire qu'ils étaient déjà depuis longtemps en relation avec elle.

Le duc, par éducation, avait acquis la même qualité, ce qui fait qu'il n'y eut, entre les dîneurs de la table du vieux beau et le roi du trente et quarante, aucune froideur préliminaire.

Les courses de la journée firent d'abord le sujet de la conversation; puis un silence propice s'étant établi, Madeleine s'empressa d'en profiter pour aborder de front le comte Maximum.

— Vous avez, paraît-il, au jeu une chance extraordinaire, monsieur le comte, dit-elle.

— Extraordinaire me paraît exagéré, madame; j'ai gagné, en effet, des sommes assez fortes; mais, depuis six mois, je ne joue plus.

— On nous l'a dit; mais nous n'avons pas voulu le croire.

— Vous avez eu tort : c'est l'exacte vérité.

— Qui a bu boira ! lança Finet.

— Qui a joué jouera, ajouta sentencieusement de Lhimours.

— Cela se dit, messieurs, riposta Fabiani ; mais je trouve une réelle satisfaction à faire mentir ces proverbes.

— Cela doit être beau pourtant, une banque qui saute, reprit Madeleine.

— Cela dépend du chiffre de la banque, remarqua Fabiani.

En cet instant une détonation partit du jardin, et une clarté assez vive, qui illumina pendant quelques secondes le ciel, vint s'ajouter à toutes les lumières qui égayaient les abords du palais de la Conversation, ainsi que les salons du restaurant.

— Le feu d'artifice ! mesdames.

Le mot circula comme si une traînée de poudre enflammée le portait de table en table, et la première salle fut envahie en un instant, par les dîneurs de celle du fond.

Tout le monde se précipita vers les marches du perron.

Les hommes aidèrent les femmes à monter sur des chaises, et chacun s'installa le mieux possible pour assister au spectacle.

Dans le mouvement général, Madeleine et Fabiani furent séparés de leurs amis et ne trouvèrent plus place qu'à l'autre extrémité, devant le comptoir.

Le comte fit monter Madeleine sur une chaise et s'apprêtait à se dresser lui-même sur un autre siège, lorsque, attirée par la détonation de la première fu-

sée, en dépit de l'ordre que lui avait donné Mme Lenoir de se retirer, Antonine reparut.

Madeleine la vit aussitôt.

— Mon cher comte, dit-elle, offrez donc votre chaise à cette belle enfant.

La jeune fille rougit en entendant ces paroles :

— Oh ! merci, madame, dit-elle ; je suis bien ici.

Mais Maximum était trop heureux de l'occasion pour la laisser échapper :

— Je ne le permettrai pas, mademoiselle ; montez là, madame vous en prie et moi aussi ; si vous refusez, je vous saisis et de force je vous hisse sur mes épaules, dit-il en riant.

— Oh ! j'accepte la chaise ! s'écria Antonine.

Et, mettant sa main dans celle que lui tendait Fabiani, la jeune fille prit place aux côtés de Madeleine.

Celle-ci put alors examiner de près Antonine à loisir.

Dans un sens cet examen fut très favorable à Mlle Lenoir, ainsi que l'appelaient les garçons du restaurant, car la Cagnotte constata qu'elle était encore mieux de près que de loin ; mais, dans l'autre, il ne fit qu'accroître ce sentiment de jalousie singulière et d'incompréhensible irritation qui s'était emparé de Madeleine à Iffezheim, quelques heures auparavant.

— Vous étiez aux courses d'aujourd'hui, mademoiselle ? demanda Madeleine entre deux fusées, comme si elle n'avait pas aperçu Antonine à Iffezheim.

— Oui, madame.

— Vous y êtes-vous amusée ?

— Pas trop.

— Ah! C'était charmant, cependant; beaucoup de monde, des toilettes ravissantes et un temps de paradis.

— Certes! mais j'ai dû rester dans un fiacre tout le temps, ce qui n'est pas gai.

— Prisonnière. Pourquoi cela?

— Maman avait mal au pied. Je ne pouvais me promener toute seule.

— Mais vous auriez trouvé facilement vingt cavaliers pour un, qui tous se seraient fait une fête d'offrir leur bras, à une aussi jolie personne que vous.

— Maman ne me permet jamais de me promener sans elle.

Cette courte conversation, si banale en apparence, avait suffi à la Cagnotte pour se former une certaine idée du caractère et des mœurs d'Antonine.

Son but était atteint.

— Ah! fit-elle, avec une sorte de lassitude blasée, tous ces feux d'artifice sont les mêmes.

Et s'appuyant de la main sur l'épaule de Fabiani, elle sauta à terre, en murmurant à l'oreille du comte :

— Prenez ma place.

Le roi du trente et quarante se hâta d'obéir.

— Je connais Mme de Berny depuis une demi-heure à peine, mademoiselle, dit-il à Antonine.

— Mme de Berny? répéta Antonine.

— Oui, la dame qui causait avec vous, à ma place, il y a un instant. Je ne la connais que depuis une demi-heure, et elle vient de me rendre un si grand service que ma reconnaissance éternelle lui est acquise désormais.

— Tant mieux pour vous, monsieur, et tant mieux

aussi pour cette dame, répondit la jeune fille d'un ton froid.

Ces paroles causèrent à Fabiani une véritable déception, néanmoins il reprit :

— Oui, un grand service, reprit-il ; et je m'étonne que vous sembliez ne pas le comprendre.

— Oh ! que c'est beau ! s'écria Antonine ; voyez donc ! c'est la grande pièce : un palais indien, avec une fontaine au milieu. Tenez ! ses couleurs changent ; le palais devient rouge et l'eau bleue. Que c'est joli !

Un murmure approbateur qui circula dans la foule en ce moment prouva que l'admiration de la jeune fille était partagée par la plupart des spectateurs.

Fabiani se mordait les lèvres de dépit, sentant bien que le feu d'artifice lui faisait une de ces concurrences victorieuses contre lesquelles toute lutte est inutile.

Néanmoins un court entr'acte ayant suivi la combustion du palais indien, avec une ténacité rare, le comte continua :

— Je n'oublierai jamais que Mme de Berny, m'ayant cédé sa place auprès de vous, m'a permis de vous exprimer librement toute l'admiration que vous m'inspirez ; car, souffrez que je vous le dise, vous êtes la plus ravissante, la plus adorable créature que j'aie jamais vue.

— Voilà le bouquet ! interrompit Antonine.

Une gerbe de feu, qui embrasa tout ce que les yeux des assistants pouvaient apercevoir, monta vers le ciel, avec force détonations.

— Que vous êtes cruelle ! Vous ne voulez donc pas m'écouter ?

Antonine regarda le comte en face pendant une seconde ; puis :

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai un fiancé : il s'appelle Germain Bonard, et, dans quelques mois, je serai sa femme.

Et, sautant de la chaise, elle se perdit dans la foule, qui opérait en ce moment ce mouvement aux multiples buts qui marque la fin de tous les spectacles en plein air.

Madeleine n'avait pas perdu de vue le comte Maximum et la jeune fille.

Elle se mit sur le passage de Fabiani.

— J'ai cru vous être agréable en vous ménageant un tête-à-tête avec cette belle enfant.

— Je voudrais pouvoir vous remercier à genoux, madame.

— C'est une petite sauvage ou du moins elle en a les allures.

— Oui, approuva Fabiani, d'un air légèrement penaud.

— Pauvre comte ! Mettez donc à profit votre infortune. Malheureux en amour, heureux au jeu !

Olympe, d'Arteville, le duc et ses autres invités rejoignirent Fabiani et Madeleine.

Le concert s'était terminé quelques instants avant l'heure du feu d'artifice.

Les alentours du palais se vidaient lentement.

Les Badois, à qui l'accès des salons de jeu était interdit pendant toute la saison, sauf le dernier jour, regagnaient leur domicile.

Des promeneurs se dirigeaient vers l'avenue de Lichtenthal, ayant formé le projet d'aller souper au restaurant de l'Ours.

D'autres s'arrêtaient devant les boutiques qui bordaient la pelouse.

Enfin, les salles du palais se remplissaient, et chacun s'arrangeait de façon à terminer la soirée au gré de ses désirs.

D'Ambre et ses amis quittèrent le restaurant et montèrent en voiture pour aller faire une promenade d'une heure au clair de la lune, afin de jouir de la belle soirée dont le temps les favorisait.

Au moment où Madeleine s'apprêtait à inviter le comte à prendre une place dans les calèches du duc, on s'aperçut qu'il s'était déjà éloigné.

En effet, très contrarié de l'insuccès de sa cour, maudissant Antonine, Angélique, Germain Bonard et même la Cagnotte, le roi du trente et quarante était allé tristement s'asseoir tout seul sur une chaise, fumant avec rage, tout en se demandant comment il pourrait agir afin de damer le pion à ce Bonard qui l'avait devancé auprès d'Antonine.

Fabiani faisait à ce sujet les réflexions les plus sombres, lorsqu'il fut abordé par Boulingrin.

— Mon cher comte, je vous cherche partout depuis une heure; taille des plus curieuses, trois séries de suite, je parie que nous n'aurons plus que des intermittences pendant toute la soirée.

Lorsque la même couleur ou le même tableau gagnent plusieurs fois de suite, cela se nomme une série.

Par exemple, au trente et quarante, le point le plus favorable est trente et un.

Le point le plus défavorable est quarante.

La première rangée des cartes formée par le croupier indique le point de la noire.

La seconde celui de la rouge.

Si la noire l'emporte plusieurs fois de suite, il en résulte une série de noires.

Si le contraire arrive, une série de rouges.

Les intermittences sont l'inverse des séries, c'est-à-dire des gains successifs fait par l'une et l'autre couleur, sans que l'une d'elles l'emporte trois fois de suite sur l'autre.

Le coup de deux n'est ni une intermittence, ni une série, c'est un coup de deux.

Ces détails sont très connus, mais quelques lecteurs pouvant n'avoir pas bien compris les éloquentes paroles de notre professeur de roulette et de trente et quarante, il nous a semblé utile de les expliquer.

— Tout cela m'est parfaitement égal, répondit le comte. Croyez-moi, vous perdez un temps précieux en cherchant à me faire revenir sur ma résolution formelle.

— Décidément? demanda Boulingrin d'un air navré.

— Absolument, décidément, cher monsieur, et pour vous prouver que je fuis le jeu, je vais entrer au bal.

Sur ces mots, le comte se leva, gagna la grande salle du palais et se dirigea vers la droite, au fond, d'où partaient les accents d'un joyeux orchestre.

A Bade, il y avait bal au Kursaal trois ou quatre fois par semaine, c'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir même signaler celui qui s'était ouvert ce soir-là.

La salle où on dansait, élégante et vaste, était plus remplie que de coutume.

De fort jolies danseuses, appartenant au meilleur monde, qui seul avait ses grandes entrées dans cette partie du palais, exclusivement réservée aux femmes de la bonne société ou à celles qui, peu connues, avaient l'air d'en être, se faisaient remarquer par leurs grâces et par l'élégance de leur toilette.

Fabiani jeta sur elles un regard très indifférent.

Il avait beau vouloir chasser l'image d'Antonine de sa pensée, il était forcé de s'avouer que, depuis l'instant où la tête ravissante de la jeune fille émergeant de la portière du fiacre jaune avait frappé ses regards, elle seule y régnait.

Dans des conditions semblables, rien de moins gai qu'un bal, pour un amoureux.

Fabiani analysa son ennui.

— Je deviens bête, dit-il; et il invita une jeune fille brune, d'une réelle beauté, mais ce remède énergique ne produisit aucun effet salutaire.

Après la brune, il choisit une blonde et polka avec elle.

La blonde, quoique ravissante, ne fut pas plus puissante que la brune.

La polka n'eut pas plus d'action que la valse.

Polkant ou valsant, il semblait au comte Maximum qu'il courait après cet horrible fiacre jaune d'où rayonnait la tête adorable, mais froide et railleuse de Mlle Lenoir.

Fabiani abandonna la partie après la seconde épreuve.

— Décidément, je suis pincé, se dit-il, archi-pincé,

c'est évident. Allons boire une demi-bouteille de Cliquot près d'elle.

Et il regagna la grande salle, où le duc et ses convives venaient de faire leur entrée, leur promenade étant finie.

Pendant la durée de celle-ci, un petit complot avait été imaginé par la Cagnotte contre le roi du trente et quarante.

Nous en connaîtrons bientôt le but.

— Où donc allez-vous, cher comte? lui dit Madeleine.

Arrêté brusquement par ces paroles, Fabiani, qui n'avait pas aperçu ses nouveaux amis, s'inclina sans répondre.

— Je gage que je le sais.

— Vraiment?

— Vous venez de sortir du bal, vous vous dirigez vers cette porte, et si je vous laissais passer, dans cinq minutes, vous seriez attablé près du comptoir où trône la belle Antonine.

Aussi complètement deviné, Fabiani se sentit rougir de dépit.

— Oh! vous allez nier, mais je suis sûre de ne point me tromper. Eh bien, vous commettriez une faute grave.

— Vraiment?

— Je vous l'affirme.

Le comte eut un élan de franchise.

— C'est plus fort que moi, dit-il.

— Vous êtes sincère, je le vois, et je m'intéresse à vous. Voyons, voulez-vous vous laisser guider par moi? Ne dites pas non, les conseils féminins sont des

plus précieux en matière d'amour, et j'ai la prétention de pouvoir vous en offrir d'une qualité tout à fait supérieure.

— Vous daigneriez?

— Devenir votre conseillère, très volontiers, mais il faut pour cela que vous me promettiez de me prendre pour seule et unique confidente.

— Et je réussirai?...

— Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent.

— Vous croyez cela?

— Je vous le prouverai.

Le duc et sa compagnie pénétrèrent dans la salle de jeu.

Le comte fut bientôt reconnu et sa présence causa une certaine émotion qui flatta son amour-propre, car on chuchotait son nom et son surnom autour de lui.

D'Ambre s'approcha de Fabiani.

— Monsieur, lui dit-il, Mme de Berny, dont l'amitié semble vous être chère, n'a jamais vu sauter une banque, elle vous saurait un gré infini de vouloir bien nous offrir ce spectacle.

— Je vous en prie, monsieur, ajouta Madeleine en souriant.

Conquérir à la fois les bonnes grâces du duc et celles de la Cagnotte était une occasion trop précieuse pour la laisser échapper.

Fabiani hésita cependant quelques secondes.

— J'avais bien juré de ne plus jouer jamais, dit-il.

— Serment de buveur!

— Une fois n'est pas coutume!

— Les croupiers tremblent déjà !

— Profitez des dédains de la jolie Antonine, ils ne seront pas de longue durée.

Toutes ces phrases assaillirent Fabiani en même temps ; la dernière, dite à voix basse presqu'à l'oreille du jeune homme, produisit tout l'effet qu'en attendait la Cagnotte qui l'avait prononcée.

— Je jouerai, dit le comte.

Et, s'adressant au chef de partie, qui ne le perdait pas des yeux depuis l'instant où il avait franchi le seuil du salon :

— Combien y a-t-il en banque ?

— Beaucoup, nous sommes en gain, trois cent cinquante mille francs environ.

— Merci.

— Tiendrez-vous les cinq maximum à tout coup ?

— Vous allez donc jouer ?

— Si vous tenez soixante mille francs, oui.

— Je vais en référer immédiatement à l'administration.

— Fort bien, mais je ne jouerai que si la banque accepte mes conditions.

— Je crois qu'elle y consentira.

— Mesdames, dit Fabiani, en s'adressant à la Cagnotte et à ses amies, le temps d'aller chercher mon portefeuille à l'hôtel et je suis à vous.

Il s'inclina et gagna le jardin.

En passant devant la Restauration, il vit de loin Antonine assise à côté de Mme Lenoir.

Toutes deux étaient occupées.

Angélique faisait ses comptes.

Antonine brodait.

Son attitude calme donnait à sa gracieuse physionomie un air de quiétude rempli de distinction.

— Oh ! la belle créature ! se dit Fabiani, que je fasse sauter la banque, et les trois cent cinquante mille francs sont à elle, si elle le veut !

Il continua sa route et monta dans un fiacre en lançant ces mots au cocher :

— Hôtel Victoria, vivement, il y a cent sous de pourboire.

Le Badois savait juste assez de français pour comprendre.

Il fouetta vigoureusement ses deux haridelles, et, quelques minutes après, Fabiani était dans son appartement.

Il ouvrit un meuble et en tira un petit carnet rouge à son chiffre, qu'il serra dans la poche de son habit.

C'était le portefeuille dont il avait parlé aux amies du duc d'Ambre, ou plutôt ce portefeuille n'était qu'un porte-cartes.

Nous allons savoir comment, malgré son exiguïté, il contenait de quoi permettre au roi du trente et quarante d'entamer avec la banque, un véritable duel à raison de soixante mille francs le coup.

Mais, auparavant, un pas en arrière est indispensable.

Aussitôt la sortie du comte Maximum du salon de jeu, quelques propos surpris par les voisins du groupe formé par le duc d'Ambre et ses amis suffirent pour que la nouvelle : « Le comte Fabiani, le roi du trente et quarante, va jouer, » se répandit dans tout le Kursaal avec une rapidité vertigineuse.

Un tel fait était un événement véritable pour le

public de la Conversation, qui ne chercha nullement à déguiser son émotion.

Dès qu'il arriva aux oreilles du chevalier Théobald de Boulingrin, celui-ci se précipita dans la salle du trente et quarante.

— Que m'a-t-on dit, belle dame, fit-il en s'inclinant devant Olympe, le comte Fabiani va jouer?

— Oui, monsieur, il est allé à son hôtel chercher de l'argent pour cela.

— Ce sera très curieux, très curieux, reprit Boulingrin.

Et, s'inclinant, il traversa les salons afin de guetter Fabiani au passage.

Celui-ci parut bientôt.

— Monsieur le comte, j'ai les tailles d'hier et d'avant-hier.

Fabiani réfléchit pendant un moment.

— Prenez la première taille d'avant-hier, dit-il, et apportez-la-moi.

— A l'instant.

Et Boulingrin se précipita immédiatement vers la Restauration où, s'adressant à Mme Lenoir, il lui dit:

— Chère madame, voudriez-vous avoir l'extrême obligeance de me donner un instant ma petite cassette?

— La voici, monsieur, répondit Angélique en prenant dans un des tiroirs du comptoir une petite boîte carrée en palissandre que Boulingrin ouvrit à l'aide d'une clef faisant partie d'un trousseau qu'il avait en poche.

La boîte ne contenait, symétriquement rangées dans des cases différentes, que des cartes blanches

divisées en colonnes alignées horizontalement et verticalement.

Chacune de ces colonnes était surmontée soit de la lettre N, soit de la lettre R, alternant avec l'autre.

N signifiait : noire.

R voulait dire : rouge.

Courant en suivant alternativement les lignes verticales des colonnes en question, des trous percés à l'aide d'une grosse épingle, marquaient la marche que le jeu avait suivie, indiquant les séries et les intermittences dont nous avons parlé.

Chacune de ces cartes portait une date et un numéro écrits par Boulingrin.

On était le 5 septembre.

Notre homme choisit les cartes portant :

« *3 septembre, n*° 1. »

C'est-à-dire celles qui se rapportaient à la première taille du jour indiqué par Fabiani.

Cela fait, il prit encore quelques autres petits paquets de cartons percés, et, après avoir remis sa précieuse cassette à la garde de Mme Lenoir, il regagna la salle du trente et quarante, où il eut grande peine à se frayer un passage, la foule y ayant suivi le comte Maximum.

Revenons maintenant au petit carnet rouge.

— Eh bien ? demanda Fabiani au chef de partie.

— Ainsi que j'avais eu l'honneur de le faire espérer à M. le comte, répondit-il, l'administration m'a autorisé à tenir le coup de soixante mille francs [1].

---

1. Ce fait n'a jamais eu lieu à Bade, mais il s'est passé à Hombourg. Le maximum, à Bade, était de 8,000 francs ; à

— Fort bien, dit le comte, en sortant de sa poche le petit carnet rouge dont il tira un papier plié en quatre.

— Voici, dit-il au chef de partie, une lettre de crédit de la maison Rothschild sur Mayer et Cᵉ, vos banquiers. Elle est de deux millions. Veuillez me faire donner trois cent mille francs.

— A l'instant, monsieur le comte, le temps de les faire prendre à la caisse, répondit le chef de partie qui, aussitôt, remettant à un garçon de jeu la lettre de crédit sur laquelle il avait jeté un rapide regard, dit à ce dernier :

— Demandez trois cent mille francs sur ceci pour M. le comte Fabiani.

Madeleine avait entendu ces dernières paroles.

— Trois cent mille francs, répéta-t-elle.

— La banque en a trois cent cinquante mille environ, répliqua Maximum. Qui veut la fin veut les moyens.

Puis, s'adressant au groupe des amis du duc :

— Mesdames et messieurs, dit-il, je vais jouer soixante mille francs par coup. Or, le règlement est formel : une seule personne ne peut mettre au plus que douze mille francs sur le tapis. Il me faut donc trois personnes de bonne volonté.

— Non, quatre, observa le duc.

— Trois, monsieur le duc ; j'ai déjà monsieur, ré-

Hombourg, il était de 12,000. Garcia fut autorisé à faire placer cinq maximum sur la même couleur pour un seul coup, par cinq personnes différentes. Nous signalons cette particularité pour prévenir toute objection, si peu importante qu'elle puisse être.

pliqua le comte en désignant Boulingrin qui venait de réussir à se frayer un passage jusqu'à lui.

— Je m'offre, dit Madeleine.

— Moi aussi, ajouta Yanka.

— Moi de même, s'écria Olympe.

— Aussi bien secondé que je vais l'être par vous, mesdames, reprit le roi du trente et quarante, je suis presque certain de réussir.

Une sorte de frémissement parcourut la foule en cet instant.

Les joueurs attablés qui, malgré tout l'intérêt que leur offrait le tapis, n'avaient pu, pour la plupart, s'empêcher de prêter une certaine attention aux préparatifs de la grande lutte qui allait avoir lieu, furent délivrés de toute préoccupation par la fin de la taille.

Comme nous voulons être compris par tout le monde, la fin de la taille est l'épuisement, par le jeu, du paquet de cartes posé devant le tailleur, c'est-à-dire le croupier qui prend les cartes en main et forme les deux rangées déterminant, par la valeur de chaque carte, le point de la noire et celui de la rouge.

Une taille comprend six jeux de cinquante-deux cartes.

Elle se compose ordinairement de vingt-huit à trente coups.

Lorsqu'une taille est terminée, quelques joueurs cèdent toujours leur place assise à d'autres, durant le temps que les cartes sont mêlées par les croupiers.

Pendant que s'opérait le mouvement que nous venons de décrire, Fabiani était devenu le point de mire de toute la salle.

Olympe, Yanka et Madeleine s'assirent à la table, les unes à côté des autres.

Le chef de partie donna à Fabiani une liasse de billets de mille francs, composée de trente paquets de dix billets chacun, reliés entre eux par une épingle.

Fabiani remit soixante mille francs à chacune des femmes, c'est-à-dire six paquets de dix mille francs chacun.

Boulingrin lui dit :

— Voici la taille que vous m'avez demandée.

Et il passa au roi du trente et quarante une des cartes piquées qu'il était allé chercher à la Restauration.

— Merci, reprit Fabiani.

En tendant au chevalier Théobald une liasse de dix paquets :

— Voici soixante mille francs, lui dit-il.

Puis, s'adressant à la fois aux quatre personnes qui devaient l'aider :

— Nous allons jouer cela en cinq coups, ajouta-t-il. Lorsque je mettrai, vous aurez la bonté, mesdames, de jeter chacune douze mille francs sur le même tableau que moi.

Il y eut un silence.

Tous les yeux étaient fixés sur Fabiani, qui, entouré du duc d'Ambre et de ses amis, supportait, avec une sorte de modestie admirablement jouée, l'attention dont il était l'objet.

En ce moment la salle du trente et quarante était littéralement pleine.

Tout le monde voulait voir opérer le comte Maximum.

La duchesse de Puy-Gaillard et la petite baronne de Maureval, ayant appris, à leur sortie de la salle de bal, que l'illustre joueur se disposait à entamer contre la banque, un de ces combats dont les projectiles valent mille francs pièce, et sont signés *Soleil*, s'étaient tout aussitôt dirigées vers le théâtre de la lutte.

En vraies jolies femmes, elles avaient adroitement conquis leur place au premier rang, en face de Fabiani et de Boulingrin.

Celui-ci, enchanté de se poser en lieutenant du grand capitaine dont il allait suivre la fortune, rayonnait de béatitude, d'impertinence et de gravité tout à la fois.

La voix du croupier qui allait tailler se fit entendre.

— Faites vos jeux, messieurs ; faites vos jeux.

Fabiani jeta douze mille francs sur la noire.

Ses quatre aides l'imitèrent.

Quelques joueurs mirent également sur le même et sur les autres tableaux ; mais la galerie n'eut d'yeux que pour ces cinq liasses de billets de banque, valant soixante mille francs, qui allaient être doublés ou engloutis en quelques secondes.

— Faites vos jeux, messieurs, répéta le croupier.

Puis, pour la bonne règle, son collègue, qui lui faisait face, désignant tour à tour chacune des mises du roi du trente et quarante et de ses partners, dit :

— Tout va aux billets.

Ce que répéta le tailleur, en ajoutant :

— Rien ne va plus.

Les cartes, maniées par lui avec une dextérité rare, fournirent bientôt la première rangée.

Elle se composait de trois rois et d'un as.

Au trente et quarante, les figures valent dix, les autres cartes leur point : le dix, dix; le neuf, neuf; etc., etc. ; l'as seul fait un ou onze, à volonté.

Dans le cas présent, trente points étant marqués par les trois rois, l'as valait un, formant le trente et unième point de la première rangée de cartes, c'est-à-dire de celle qui représente toujours le point de la noire.

— Un! dit le croupier.

Un murmure vague accueillit ce mot.

Il annonçait le point le plus favorable que pouvait désirer le comte Maximum.

— Nous avons gagné plus que probablement, murmura Boulingrin, en se penchant avec une désinvolture des plus conquérantes vers l'oreille d'Olympe.

— Après ! dit le croupier, qui venait de faire tomber successivement pour la rouge : un six, un cinq, un trois, un deux et un six, qui, additionnés, donnaient vingt-deux ; plus, comme dernière carte, un neuf, ce qui faisait trente et un pour la rouge *après* trente et un pour la noire, c'est-à-dire un refait, le point dont bénéficie la banque qui, dans ce cas, emprisonne toutes les mises, sur lesquelles, si les joueurs désirent ne pas continuer, elle a le droit de prélever la moitié.

C'était trente mille francs de perdus.

— Pincés! murmura Boulingrin.

Fabiani, un peu pâle, mais calme, le sourire aux lèvres, ne tressaillit même pas, laissant le soin de manifester ce qu'il devait éprouver à tous les spectateurs de cette formidable partie.

Le coup suivant lui fut favorable.

— Sept ! dit le croupier ; huit !... Rouge perd.

Les mises furent *désemprisonnées*.

Fabiani fit passer les soixante mille francs sur la rouge.

Il gagna.

Mais six coups de perte successifs ajoutèrent aux trois cent cinquante mille francs de la banque, les trois cent mille francs du comte Maximum.

Boulingrin était devenu rouge comme une écrevisse.

Olympe, Yanka et Madeleine voulurent se lever.

— Restez assises, mesdames, je vous prie, leur dit avec le plus grand sang-froid Fabiani. Je vais prendre ma revanche.

Et, s'adressant au chef de partie :

— Veuillez me faire donner trois cent autres mille francs, monsieur, je vous prie, ajouta-t-il.

Malgré la prière que Fabiani lui avait adressée, Madeleine se leva.

— Permettez-moi de me faire remplacer, dit-elle au comte.

— Laissez-la donc ; c'est elle qui nous fait perdre ! souffla Boulingrin à l'oreille du roi du trente et quarante.

— Pourquoi cela ?

— Elle a un oiseau sur son chapeau.

— C'est vrai !

Que ceci n'étonne personne.

Les joueurs sont superstitieux, les joueurs italiens plus que les autres, et l'oiseau est pour eux un signe de malheur de toute espèce, bien plus effrayant que le mauvais œil ou autres croyances aussi répandues qu'absurdes en elles-mêmes.

— Finet me remplacera, dit Madeleine.

— Avec grand plaisir, répondit Finet, en s'empressant de s'installer sur la chaise que la Cagnotte venait de quitter.

La curieuse nature de celle-ci, qui d'instinct la poussait avec avidité vers tout spectacle extraordinaire, si terrible qu'il fût, n'avait été qu'à demi satisfaite, pendant la première partie de la lutte de Fabiani contre la banque.

Elle avait bien vu l'émotion de la galerie, le stoïcisme des croupiers, l'implacabilité des râteaux recueillant les liasses de billets de banque, mais non l'acteur principal, Fabiani ; elle n'avait pas vu sa physionomie, sa torture dissimulée, le frémissement de ses doigts et de ses lèvres, la chose intéressante enfin pour cette chercheuse d'émotions, chez les autres comme chez elle-même, le palpitant pour cette voyageuse vers l'inconnu.

C'est pourquoi elle s'était levée.

Le comte se contenta de s'incliner devant elle et d'installer, à nouveau, Boulingrin, Finet, Olympe et Yanka, aussitôt que le chef de partie lui eut donné les trois cent autres mille francs qu'il lui avait demandés.

Fabiani, consultant toujours la carte piquée par Boulingrin, à l'appel traditionnel du croupier, qui, plein de déférence pour le comte Maximum, avait attendu pendant quelques minutes qu'il fût en mesure de continuer la partie, plaça son enjeu sur la rouge.

— Je fais des vœux pour vous, lui dit Madeleine.

— Merci, madame; mais tout à l'heure, pour que

la banque saute, il ne me fallait gagner que six coups, et, maintenant, pour arriver au même résultat je dois en gagner onze... Ah ! le premier m'a réussi !

Le coup suivant lui fut également favorable.

Une série de quatre coups de gain rétablit promptement un équilibre presque complet.

Un refait suivi d'un coup de perte rompit la veine momentanée du comte.

A chaque insuccès :

— C'est le maudit oiseau, murmurait Boulingrin en maugréant, car il savait, par expérience, que ses services lui seraient bien moins rétribués par Fabiani en cas de perte qu'en cas de gain.

Celui-ci, toujours calme, en apparence du moins, poursuivait son jeu avec une tranquillité parfaite.

Madeleine, placée cette fois aux premières loges, scrutait la physionomie du comte avec une cruelle avidité.

— Cet homme est vraiment de bronze, se disait-elle.

Pendant une heure, le combat se poursuivit sans que la banque pût gagner les six cent mille francs de Fabiani et sans que celui-ci pût s'approprier les trois cent cinquante mille francs de la banque.

Lutte énervante au suprême degré et qui eût mis les neuf dixièmes des assistants dans un état de surexcitation voisin de la folie, mais que le roi du trente et quarante subissait avec une force de domination sur lui-même qui devait donner la plus haute idée de sa puissance de volonté.

Onze heures, — c'est-à-dire l'heure réglementaire de la fermeture du salon du trente et quarante, — allaient sonner trente minutes après.

— La dernière taille, messieurs, annonça le croupier !

Elle fut moins heureuse que les précédentes pour Fabiani.

Lorsqu'on annonça les trois derniers coups, il lui restait cent quatre-vingt mille francs.

Il les perdit tous les trois.

— C'est l'oiseau, soupira Boulingrin.

On se leva.

— Monsieur le comte, dit alors Madeleine, vous jouez en véritable grand seigneur.

Ce mot de la Cagnotte ne valait-il pas les six cent mille francs que venait de perdre Fabiani pour la distraire ?

VII

APRÈS LE COMBAT

Sous l'impression du jeu d'enfer auquel le roi du trente-et-quarante venait de se livrer devant elle, la foule se dispersa dans les salons et le jardin.

La table de roulette, à peu près abandonnée pendant les trois derniers quarts d'heure, fut envahie de nouveau.

Madeleine, qui désirait y jouer, y fut suivie par ses amis.

— Duc, quelques louis, je vous prie ?

D'Ambre ne se fit pas prier.

Il tira de son portefeuille un billet de mille francs, et le passant à l'un des croupiers :

— De l'or ! demanda-t-il.

Un rouleau de cinquante louis enveloppés d'un épais papier bleu, percé de trous qui permettaient de distinguer les pièces de monnaie, lui fut immédiatement passé.

— Tenez, ma chère, reprit le duc en le remettant à la Cagnotte.

Madeleine se mit à jouer.

Tous ceux qui l'accompagnaient l'imitèrent, sauf le duc et Fabiani.

Laissant la place aux ponteurs, ils s'écartèrent un peu et se mirent à causer.

— Vous n'avez pas eu de veine, monsieur, dit d'Ambre, je le regrette infiniment et je déplore, je vous assure, la fantaisie de Mme de Berny qui m'a poussé à vous engager à jouer ce soir.

— Ne vous alarmez pas pour si peu, monsieur le duc, répliqua Fabiani.

— La somme que vous avez perdue en vaut la peine.

— Je ne dis pas non, mais la banque n'a pas fait faillite, l'interdiction du jeu dont on menace depuis longtemps ce pays n'aura lieu que dans quelques années, et j'ai assez d'argent et de sang-froid pour regagner dès demain ce que j'ai laissé sur le tapis.

— Je vous souhaite de grand cœur une heureuse et prompte revanche.

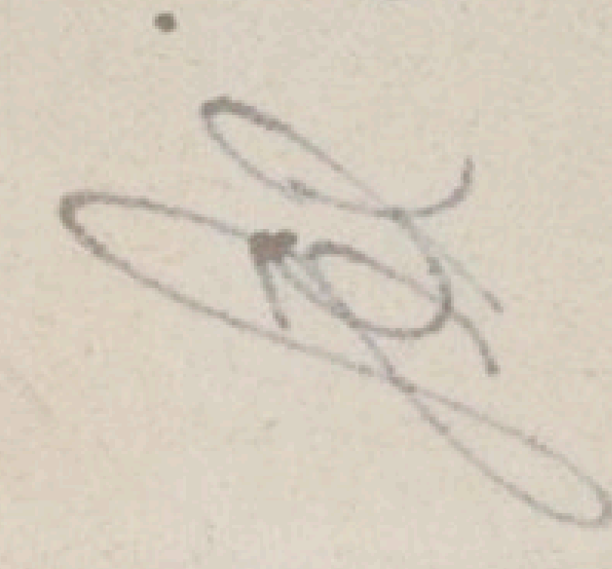
— J'y compte aussi, ajouta Fabiani avec un sourire. Si je ne puis la prendre ici, j'irai la chercher à Hombourg, où on peut s'assurer contre le refait, ce qui est très prudent lorsqu'on joue ma partie.

La conversation continua ainsi.

Il serait oiseux de la reproduire dans son entier; mais il était nécessaire d'accuser le ton courtois et d'un vrai gentleman qu'avait pris immédiatement le comte avec le duc, ce qui assurait la continuation de leurs rapports amicaux dans l'avenir.

— Ces dames et nos amis sont tous à la roulette, remarqua d'Ambre; si nous allions fumer un cigare en les attendant

— Très volontiers, monsieur, répondit immédiatement Fabiani en suivant le duc dans le jardin.



Fumant et marchant, ils continuèrent leur causerie pendant quelques instants, et le roi du trente-et-quarante trouva l'occasion de parler de Madeleine dans les termes les plus flatteurs.

D'Ambre fut très sensible à cette attention que Fabiani sut pratiquer avec un tact parfait ; rien dans ses paroles, si éloquentes qu'elles fussent, ne pouvant faire soupçonner qu'il professât pour la Cagnotte aucun sentiment dont son vieux protecteur pût prendre ombrage.

— Il faut que j'entre à la Restauration, dit d'Ambre ; voulez-vous bien m'y accompagner?

— Volontiers, répondit le comte, subissant de nouveau l'attraction de la beauté d'Antonine.

La première salle du restaurant était vide.

Assis au fond, Jean Lenoir et Angélique causaient ensemble.

Jean, qui devait entrer au café Anglais comme maître d'hôtel, en novembre, se trouvant encore libre de tout engagement, avait obtenu la direction générale du restaurant pour lui et celle du comptoir, c'est-à-dire de la caisse, pour sa femme depuis le commencement de la saison.

Il y avait alors plus de quinze années qu'ils avaient adopté, non légalement, mais de fait, Antonine, et que Madeleine avait fui avec Valbranche en Amérique.

La Cagnotte, tout en restant fort belle, avait beaucoup changé depuis cette époque.

De plus, ainsi que nous l'avons constaté, Madeleine faisait usage de l'Eau d'or, ce qui modifiait énormément l'ensemble de sa physionomie.

Néanmoins, la première fois qu'elle avait franchi le

seuil de la Restauration, quelques jours auparavant, Jean n'avait pu s'empêcher de tressaillir en se disant :

— Voilà une femme que je connais ou qui ressemble beaucoup à certaine personne que j'ai vue jadis. Où? quand? Je ne saurais le dire, mais il est bien certain que mes souvenirs ne me trompent pas.

Et sous l'empire de ces pensées, il avait communiqué ses réflexions à sa femme.

Angélique, après avoir enveloppé Madeleine d'un regard scrutateur, n'avait pas hésité.

— Tu as raison, Jean, dit-elle, cette dame ressemble à quelqu'un que nous avons connu. Elle lui ressemble même d'une façon prodigieuse, mais l'autre était brune, souviens-toi.

— Mme d'Orchamps, dit-il au bout d'un moment.

— Oui, c'est cela, et si celle-ci n'était pas morte, je serais tentée de me dire : voilà la mère d'Antonine.

— Jamais tu ne te dirais cela, n'est-ce pas, Angélique? La mère d'Antonine, de notre Antonine, c'est toi, toi seule ; si tu ne lui as pas donné le jour, tu lui as donné la religion qui console, le courage qui ennoblit, la vertu qui glorifie ; ne fût-elle pas morte, la misérable femme de mon pauvre lieutenant, qu'Antonine est morte pour elle ; le bon docteur Blanchard nous l'a bien fait promettre et notre devoir est de veiller sur l'orpheline abandonnée.

Ces paroles exigent une explication.

Le docteur Blanchard avait affirmé la mort de Madeleine à Jean et à Angélique, comme il avait affirmé à Madeleine la mort d'Antonine.

La pensée que venait d'exprimer Jean Lenoir lui avait fait commettre ces deux mensonges afin d'élever

à tout jamais, entre la pauvre petite créature et sa marâtre, une barrière infranchissable.

— Dès que j'aurai cinquante ans, j'adopterai Antonine, s'était dit le bon docteur. Sa mère est indigne d'elle. Qu'importe la mort des enfants aux parents qui les abandonnent! On doit s'attendre à ce que les petits meurent lorsqu'on déserte leur nid. La mère est partie, l'enfant sera morte pour elle!

Le nom de Berny, nom de guerre qu'avait pris la Cagnotte, était également fait pour dérouter ceux qui s'étaient volontairement faits les parents d'Antonine.

Pourquoi Madeleine d'Orchamps, l'épouse adultère, l'impudente créature qui n'avait reculé ni devant le scandale, ni devant le désespoir et le déshonneur de son mari, ni devant l'isolement dans lequel elle devait craindre de laisser sa pauvre petite fille, aurait-elle changé de nom?

D'Orchamps valait de Berny.

Les cocottes qui n'ont pas de nom ou qui n'en possèdent qu'un trop vulgaire ou trop ridicule pour le conserver en *débutant*, — c'est leur mot : ces dames débutent dans la galanterie! — en prennent un plus coquet, c'est rationnel.

Mais ni Jean, ni Angélique ne pouvaient soupçonner le motif qui avait déterminé Madeleine à ne point conserver impudemment dans la vie galante le nom de son mari.

Ce motif était le remords.

Une page de sa vie, page sanglante et terrible, ne s'était jamais complètement effacée de son souvenir.

Malgré son amour, que dis-je? son affolement pour

Valbranche, malgré sa vie aventureuse, les orgies, les luttes, la fièvre d'une existence comme la sienne, Madeleine avait toujours été poursuivie par le fantôme de Paul de Brives, cet homme d'honneur, ce jeune officier charmant dont elle avait causé la mort, après l'avoir fait lâche et infâme vis-à-vis de celui à qui il devait tout.

Or, les témoins du terrible duel de Meudon, dans lequel Paul avait succombé, étaient vivants.

Les hasards de sa vie pouvaient mettre quelque jour Madeleine en face de l'un d'eux.

Son nom de d'Orchamps devait la faire reconnaître à ces hommes, qui ne pouvaient avoir non plus oublié de Brives, tombé mortellement frappé sous leurs yeux, et Madeleine ne voulait pas avoir à supporter les regards de haine et de mépris qui devraient certainement signaler cette reconnaissance.

Voilà pourquoi Madelon de Berny avait remplacé Madeleine d'Orchamps.

Ces faits étant posés et la situation de Madeleine vis-à-vis d'Angélique et de Jean parfaitement définie, ajoutons que la Cagnotte, à qui manquait la mémoire des physionomies et qui avait vu beaucoup de monde depuis sa fuite, se disait bien aussi que Jean et Angélique ne lui étaient pas complètement inconnus, mais n'avait pu attacher ni le moindre souvenir, ni un nom quelconque à leur figure.

Et maintenant, nous pouvons rejoindre le duc d'Ambre et Fabiani.

— Nous désirons souper après la fermeture des jeux, dit le duc à Jean, qui s'était levé en le voyant venir à lui.

— Bien, monsieur le duc. Combien de couverts?

— Dix ou douze, dans le grand salon.

On désigne ainsi la seconde salle, plus fréquentée que la première pendant la nuit, les abords du palais de la Conversation n'offrant plus alors les attraits qu'explique la vogue de la première salle pendant le jour et durant la soirée.

— Monsieur le duc sera satisfait. Veut-il faire son menu?

— Des choses légères, du bon vin, du champagne, ce que vous voudrez : un souper pour des personnes qui n'ont pas faim.

— Je comprends. Monsieur le duc peut s'en rapporter à moi. Dans un quart d'heure, tout sera prêt.

— C'est bien, dit d'Ambre.

Puis, s'adressant à Fabiani.

— Rentrons. Beaucoup de monde doit avoir quitté les salons. Allons jouer les trois dernières à la roulette.

Comme c'est une boule qui, lancée dans le cylindre, marque le coup, — à la roulette, on dit : les trois dernières, tandis qu'au trente-et-quarante on dit : les trois derniers.

Ils regagnèrent les salles de jeu.

Près de l'entrée, Fabiani remarqua Boulingrin.

Le chevalier Théobald, qui n'avait pas perdu de vue un seul instant le comte depuis sa sortie du salon du trente-et-quarante, et l'avait même suivi à distance pendant sa promenade avec le duc, adressa au roi Maximum son plus obséquieux sourire.

Fabiani comprit.

— Je vous suis, monsieur le duc, dit-il à d'Ambre, mais il faut que je dise un mot à monsieur.

Et il désigna Boulingrin du geste.

— Quelle épouvantable séance, mon cher comte, dit Boulingrin, dès que le duc se fut éloigné ; j'en suis encore tout ému ; c'est l'oiseau, cet horrible oiseau, soyez-en sûr. Il m'a porté malheur à moi-même. Je viens de jouer la huitième décomposée, un coup sûr, et j'ai sauté en dix minutes.

— Ayez-moi toutes les tailles de la matinée demain, reprit Fabiani, sans s'apitoyer sur la déveine imaginaire de son interlocuteur, et prenez ces vingt-cinq louis, que je vous engage à ne pas risquer ce soir.

Disant ces mots, il tira de son carnet un billet de banque et le remit à Boulingrin.

— Mille grâces ! Vous comptez donc prendre votre revanche dès demain ?

— Peut-être.

— Je me tiendrai à vos ordres dès l'ouverture ; mais, plus d'oiseau, mon cher comte, je vous en conjure ; plus d'oiseau ! méfiez-vous de l'oiseau.

Fabiani s'était dirigé depuis quelques secondes vers la salle de la roulette, que le chevalier Théobald parlait encore.

Au moment où le comte Maximum en franchissait le seuil, la dernière boule était lancée.

— Vous avez encore le temps de mettre ; mais dépêchez-vous, lui dit Olympe.

Un sourire dédaigneux erra sur les lèvres du roi du trente-et-quarante.

— Je ne joue jamais à la roulette, dit-il.

Le dernier coup fut favorable aux amis du duc et les fit gagner tous.

Finet, qui, après une perte assez forte pour lui, venait de tout rattraper en quelques coups, était dans le ravissement, car, chose singulière et qui peut être constatée fréquemment, l'argent que recupère le joueur le rend souvent bien plus joyeux que l'argent qu'il gagne.

De là l'immense avantage des maisons de jeu, car, sur vingt joueurs, dix-neuf sont très hardis dans la perte et d'une ridicule prudence dans le gain ; ils exposeront mille francs pour en rattraper cinquante et hésiteront à risquer deux louis pour en gagner cinq ou six fois plus.

Cette particularité, jointe aux avantages qui résultent des refaits ou des deux zéros, et surtout du maximum, dont d'Alembert a démontré si savamment la portée dans l'Encyclopédie, explique qu'une maison de jeu doit fatalement ruiner à la longue tous ceux qui la fréquentent.

Rentrons dans la salle de la roulette.

Tous nos personnages étaient enchantés.

Madeleine, qui jouait plus gros jeu que ses amies, avait gagné cinq à six mille francs.

Olympe et Yanka s'étaient trouvées également favorisées par le sort, dans des proportions notables.

D'Ambre, au milieu de ses amis, écoutait leurs joyeuses exclamations.

La soirée se terminait très gaiement.

— Mesdames et messieurs, dit-il, je suis ravi de vous voir tous en joie, car je suppose que la proposition que je vais vous adresser sera bien accueillie

unanimement. Mme de Berny nous invite à souper; dix couverts sont dressés dans la grande salle de la Restauration. Qui l'aime la suive!

— Bravo! fut la réponse générale.

— Merci, mes amis, reprit Madeleine. Le duc a raison : Qui m'aime me suive!

Et, prenant le bras de Fabiani :

— Venez, mon cher comte, dit-elle en se dirigeant vers la sortie.

Quelques minutes après, le duc et ses amis étaient attablés dans la seconde salle de la Restauration.

Jean Lenoir leur avait composé un menu des plus légers, fait pour grignoter, boire, causer et passer le temps.

Aussi la conversation était-elle des plus animées.

Tout le monde parlait à la fois.

Placé à la droite de Mme de Berny, qui tenait à lui faire honneur, afin de le récompenser d'avoir si malheureusement essayé de faire sauter la banque pour lui plaire, Fabiani restait silencieux.

Depuis l'heure qui avait suivi le feu d'artifice, Antonine n'avait plus paru au comptoir.

Cette disparition, jointe à la perte de six cent mille francs, faite par le roi du trente-et-quarante dans la soirée, explique amplement l'air morose qu'avait pris malgré lui sa figure.

— Vous êtes bien sombre, mon cher comte, dit Madeleine à Fabiani en entamant par ces mots la conversation au milieu du brouhaha général.

— J'ai un peu de migraine...

— Je n'en crois rien.

— Pourquoi cela, madame?

— Parce que, lorsqu'on a l'amour en tête comme vous l'avez, la migraine n'y trouve plus place. Voyons, je vous ai promis mon concours ; espérez.

— Au fait ! pourquoi mentirais-je ? reprit Fabiani ; oui, je suis très amoureux, vraiment, de cette belle enfant, mais sans aucun espoir.

— Vous êtes trop modeste. Tenez, je suis bien certaine que si elle vous avait vu perdre les six cent mille francs de tout à l'heure avec la grâce vraiment princière que vous y avez mise, elle se sentirait déjà une vive sympathie pour vous.

— Vous êtes fort aimable en m'encourageant ainsi ; mais je vous affirme qu'il ne me reste aucun espoir. Je tâcherai d'oublier cette jeune fille, et j'y parviendrai certainement. Songez qu'arrivé d'hier seulement, je l'ai vue aux courses aujourd'hui pour la première fois. Un amour d'un jour n'est pas éternel. La petite m'a dit qu'elle allait se marier et qu'elle était déjà fiancée ! Adieu paniers, vendanges sont faites !

— Vous vous dites amoureux et vous parlez ainsi ?

— La force des choses m'y contraint.

— Savez-vous bien que si je ne m'intéressais pas à vous d'une façon particulière, je ne devrais plus vous dire que ceci : Vous êtes indigne de ma protection, mon cher comte, et je suis furieuse de vous l'avoir offerte.

— Mais, puisque la belle Antonine se marie !

— Avec un garçon de café ?

— Oh !

— Vous vous récriez ! Croyez-vous qu'elle épouse un prince ?

— Elle m'a dit le nom de son fiancé.

— Il s'appelle?

— Germain Bonard.

— Oh! oh! fit Madeleine d'un ton railleur. Germain Bonard : ce doit être au moins un photographe?

Et Mme de Berny éclata de rire.

— Hein! quoi? dit Finet.

— Pourquoi riez-vous? demanda d'Arteville.

Madeleine ouvrit la bouche pour répondre.

— De grâce! pas un mot, je vous en prie, madame, lui souffla Fabiani.

— Je me tais, dit Madeleine; mais, pour votre naïveté, vous mériteriez que je racontasse votre odyssée à nos amis.

— Ce n'est pas ma faute à moi si le fiancé de Mlle Antonine ne s'appelle ni de la Trémoille, ni Montmorency, répliqua Fabiani avec un dépit mal déguisé.

— Là! là! mon cher comte; ne prenez pas les choses ainsi; je ne m'inquiéterais pas plus de M. Bonard à votre place que s'il n'existait pas. Un M. Bonard, est-ce que ça compte pour nous?

— Enfin, que me conseillez-vous?

— La question est grave et mérite réflexion. Mais je crois pouvoir vous affirmer que vous n'avez pas à désespérer. Quand doit avoir lieu ce beau mariage avec M. Germain Bonard?

— Dans quelques mois.

— Eh bien! vous lui rendrez la belle à cette époque-là, mon cher comte, répliqua Madeleine, avec un froid cynisme.

La journée avait été trop bien remplie pour que le souper pût se prolonger bien longtemps.

Ce fut Madeleine qui, la première, donna le signal du départ.

Les femmes s'enveloppèrent dans leurs sorties de bal, les hommes mirent leurs pardessus et se disposèrent à quitter le restaurant.

Madeleine, ouvrant la marche et donnant le bras à Fabiani, arriva dans la première salle.

Deux tables y étaient occupées.

A la première, devant deux bouteilles de champagne vidées, se trouvait un homme élégant, de grande taille, décoré de plusieurs ordres, à en juger par la multiplicité des couleurs de la rosette honorifique qui jaillissait de la boutonnière de son habit noir.

Le physique de ce personnage accusait le type autrichien d'une façon indéniable.

Sa tête blonde, coiffée et rasée à la François-Joseph, quoique empreinte d'un certain caractère martial qui révélait le militaire, était privée de moustaches.

Un sourire railleur, presque cruel, apparaissait sur ses lèvres assez épaisses.

Ce personnage, mis avec une élégance du meilleur goût, pouvait avoir de quarante à cinquante ans et n'était autre que le baron Karl Christian Stein-Steiner, ancien colonel du régiment autrichien des dragons de Windischgraetz, le mari de la belle Diane de la Roche-Carignan.

Un ancien militaire sans moustaches est une chose assez rare pour ne point passer inaperçue.

Les dragons de Windischgraetz n'en portent pas et s'en font gloire.

Pendant la guerre de sept ans en Silésie, ce régi-

ment se distingua d'une façon toute particulière à la bataille de Kolyn.

Furieux de leur victoire, le grand Frédéric s'écria :

— Comment a-t-on pu se laisser battre par de pareils blancs-becs?

— Blancs-becs, soit, nous acceptons le mot, Sire, répliquèrent les dragons, et toutes les moustaches du régiment tombèrent.

Cette tradition se perpétua chez les dragons de Windischgraetz.

Voilà pourquoi la lèvre du baron Karl Christian Stein-Steiner était rasée.

Lorsque nous aurons dit que ses yeux bleus ne manquaient d'ordinaire ni d'intelligence, ni d'éclat, et que son nez droit donnait de la distinction à sa physionomie, nous aurons fait de l'ancien colonel une description assez complète pour qu'il ne puisse plus passer inaperçu dans les scènes que nous essayons de raconter.

Le baron, qui avait été très joli garçon, enfant gâté de Mars et de Vénus — si nous osons encore nous servir de ce vieux cliché — avait beaucoup fait parler de lui dans le monde [1].

Le mot d'ordinaire dont nous venons de nous servir à propos de l'intelligence et de l'éclat des yeux du baron était indispensable, vu l'état dans lequel se trouvait Stein-Steiner au moment où il apparaît pour la première fois dans ce récit.

On sait que, devant lui, sur la table, se trouvaient deux bouteilles de champagne.

1. Voir les *Cocottes du grand monde.*

Elles étaient vides.

Lentement, l'ancien colonel les avait taries.

Nous ne voulons pas dire, pour cela, que le baron fût ivre, oh! non, mais il était légèrement gris.

Son œil, plein de mélancolie, au regard vague et éteint, suivait avec une indécision marquée les spirales de fumée que ses lèvres aspiraient d'un cigare pour les lancer vers le plafond de la salle.

Visiblement étranger à tout ce qui se passait autour de lui, l'ancien dragon semblait complètement plongé dans une profonde rêverie.

Aussi n'avait-il prêté et ne prêtait-il aucune attention aux personnes qui occupaient comme lui la seconde table prise dans la première salle.

Et cependant les deux hommes qui s'y étaient installés ne s'étaient occupés que du baron Stein-Steiner.

Nous avons dit que Mme de Berny, donnant le bras au comte Fabiani, gagnait la sortie.

D'Arteville les suivait avec Olympe.

Apercevant l'ancien colonel, il poussa la pécheresse du coude et murmura :

— Stein-Steiner.

— Où cela? demanda vivement Olympe.

— A droite.

— Ah!

Finet, qui suivait avec Yanka sans se douter de ce qui venait de se passer entre Gaston et Olympe, imita absolument d'Arteville dès qu'il aperçut l'ancien colonel.

— Stein-Steiner, murmura-t-il.

— Je le connais, sait-on ce que sa femme est devenue?

— Je ne le pense pas.

Les lecteurs des *Cocottes du Grand Monde* savent déjà la cause de la sorte de célébrité dont jouissait le baron Karl Christian Stein-Steiner.

D'Ambre fermait la marche.

Il ne jeta sur le baron qu'un regard rapide.

Le temps de s'apercevoir qu'il n'était pas remarqué par lui et que, par conséquent, un salut eût été non-seulement inutile, mais encore fût resté probablement sans réponse.

Le duc allait passer de même sans s'arrêter devant la table à laquelle se trouvaient les deux personnages dont nous avons parlé, lorsque l'un d'eux, dont les regards croisaient par hasard les siens, le salua.

— Quoi! vous à Bade? dit le duc en tendant la main à celui auquel il venait de rendre son salut.

— Je suis arrivé ce soir, monsieur le duc.

— C'est parfait, mon cher notaire. Vous êtes ici pour quelques jours?

— Vraisemblablement.

— Et quoi de nouveau à Paris?

— Rien que je sache; je serais fort en peine de vous donner même des nouvelles de Courbevoie.

— Toujours un peu sauvage! Je suis ravi de vous avoir rencontré. Nous nous reverrons, je suppose.

— Ce sera un honneur pour moi, monsieur.

— Bonsoir.

— Bonne nuit.

Et le duc hâta le pas pour rejoindre sa société.

Madeleine avait repris avec Fabiani le seul sujet de conversation capable d'intéresser ce dernier.

— Plus j'y réfléchis, dit Madeleine, et plus je suis

certaine que mon alliance vous est nécessaire, plus je crois aussi qu'elle vous sera propice. Le temps des Jeanne d'Arc n'est plus, mon cher comte, et vos hommages ne peuvent qu'être bien accueillis par cette petite Antonine. Espérez et dormez d'un bon sommeil pour jouir demain de tout votre sang-froid afin de reprendre à la banque ce que je vous ai fait lui laisser ce soir. Vous devez m'en vouloir.

— Nullement, je devais perdre ou gagner; ce n'est pas de votre faute si j'ai perdu.

Ils venaient de s'engager dans l'avenue de Lichtenthal, lorsque le duc les rejoignit.

— Mille pardons, dit-il à Madeleine; mais je viens d'échanger quelques mots à la Restauration avec quelqu'un que je ne m'attendais pas à rencontrer à Bade.

— Pourquoi cela? L'Europe entière n'y vient-elle pas?

— L'Europe qui s'amuse, oui; mais celui dont je parle n'en fait pas partie.

— Tant pis pour lui.

— C'est un homme grave.

— Qui s'embête...

— Oh! Olympe!...

— Mon cher duc, il est plus de minuit.

— Et nous sommes à la campagne, ajouta Finet.

— Et cet homme grave qui fait ce que vient de dire Olympe? demanda Madeleine en s'adressant à d'Ambre.

— Vous ne le connaissez pas, ma chère.

— Et nous?

— Vous non plus, messieurs.

— Mais encore, reprit Madeleine, est-ce un moine, un député, un banquier, un quaker ?

— Non. C'est un homme qui représente le dévouement et la probité sur la terre, un homme qui jouit d'une telle considération que tous ceux qui le connaissent n'hésiteront jamais une seconde à lui confier leur honneur et leur fortune.

— Allons, ce n'est pas un caissier, lança Finet.

— Ah ! ah ! ah !

— Ne riez pas, mesdames, et apprenez que celui dont je parle est Me Allain, le notaire de Courbevoie.

VIII

LE GLAIVE A BADE

Nous n'avons plus vu Jean Lenoir depuis le moment où le duc d'Ambre, accompagné du comte Fabiani, était venu lui commander le souper qui devait clore la belle journée si heureusement commencée, pour tout le monde, à l'hippodrome d'Iffezheim.

Comme tous les restaurants, la Restauration restait toujours déserte pendant les heures qui séparent le déjeuner du dîner et le dîner du souper.

Angélique s'était retirée après la sortie du duc d'Ambre.

Le service de nuit du comptoir de la première salle était fait par la même personne que celui de la seconde, les clients étant beaucoup moins nombreux après la fermeture des jeux que pendant la journée.

Jean, qui laissait à sa femme le soin de tout surveiller le matin, se chargeait à son tour de ce soin dès qu'arrivaient onze heures du soir.

Il était seul dans la première salle lorsque M[e] Allain et deux personnes, qui l'accompagnaient, pénétrèrent dans la Restauration.

Sans remarquer Lenoir, les trois nouveaux venus s'attablèrent à l'endroit d'où nous venons de voir deux

d'entre eux observer le colonel des dragons de Vindischgraetz.

Un garçon s'avança.

— Que faut-il servir à ces messieurs ?

— A souper. Ce que vous voudrez.

L'indication était très vague.

Le garçon s'empressa d'avoir recours à Jean Lenoir.

— Qu'y a-t-il, Joseph ?

— Ces messieurs demandent à souper sans rien désigner. Que faut-il leur servir ?

— J'y vais moi-même.

Et Jean Lenoir s'avança vers les trois clients.

En ce moment, maître Allain, le dos tourné, suspendait son pardessus au-dessous de son chapeau, à une patère.

— Ces messieurs désirent-ils un bon consommé, suivi d'une mayonnaise de poulet ? demanda Jean Lenoir.

— Ce que vous voudrez, répéta Allain, en se retournant.

A sa vue, Jean Lenoir étouffa un cri prêt à s'échapper de ses lèvres tremblantes, et son front, qu'il baissa, se couvrit instantanément d'une pâleur livide.

En apercevant Jean Lenoir, Me Allain avait tressailli à son tour, et son regard, si bienveillant d'ordinaire, avait pris une expression de sévérité qui augmentait à mesure qu'il examinait Jean avec une effrayante fixité.

Il y eut un silence de quelques secondes qui parurent des siècles au mari d'Angélique.

Enfin Allain parla :

— Ah ! tu m'as reconnu, renégat ! dit le notaire à demi-voix, de façon à ce qu'aucune de ses paroles ne

pût franchir le groupe qu'il formait avec les trois personnes qui étaient près de lui.

Jean ne répondit pas ; mais, d'un geste désespéré, il désigna les deux amis du notaire.

— Ces messieurs sont des Compagnons, reprit Allain. Ils ont le droit de te juger comme moi.

— Mes frères, pardonnez-moi, murmura Jean Lenoir, je vous jure que je ne suis ni un lâche ni un ingrat.

— Tu es le maître de ce restaurant?

— Oui, maître Allain.

— Nous arrivons tous trois de France.

— Tous trois ! répéta Jean avec effroi.

— Nous avons faim. Va et éloigne les importuns. Il faut que je te questionne tout de suite pendant que tu feras préparer ce qu'il nous faut.

— A l'instant, maître Allain, à l'instant, répliqua Jean Lenoir, qui se hâta de donner ses ordres et revint aussitôt vers les Compagnons pour leur dire :

— Voulez-vous bien me suivre, mes frères ? Dans mon cabinet, nul ne pourra nous entendre.

D'un signe les trois nouveaux venus acquiescèrent à cette demande, et, guidés par Jean Lenoir, ils pénétrèrent avec lui dans un petit salon auquel conduisait un long couloir, au fond de la seconde salle.

Cet endroit, relativement isolé, convenait parfaitement au grave entretien qui allait avoir lieu.

Arrivé au seuil de ce lieu retiré, Jean Lenoir tira une clef de sa poche pour l'ouvrir et, après avoir allumé le petit lustre au gaz qui éclairait son cabinet, offrit des sièges à Me Allain et aux deux personnages qui l'accompagnaient, en leur disant :

— Frères, veuillez prendre place.

Puis il ferma la porte.

Les trois hommes s'assirent; Me Allain au milieu des deux autres.

Nous connaissons déjà celui qui prit la droite du notaire.

Du même âge que Me Allain, à en juger par les rides qui sillonnaient son front dénudé, qu'encadrait une couronne de cheveux blancs, le frère dont nous parlons unissait à une grande distinction des traits, une noblesse d'allures véritablement saisissante pour l'œil d'un observateur.

Dans les assemblées des Compagnons du Glaive on l'appelait:

— Frère Séran.

Dans le monde, il se nommait:

— Le comte Maurice de Séran.

Et était le plus riche agronome du Poitou.

L'autre était le frère Morin, qui devait venir dans la maison mystérieuse de l'île Saint-Louis, pour y demander, une nuit, aux frères assemblés, de sauver de l'échafaud le docteur André Sergent de Clamelle [1]

Maintenant, revenons à Jean Lenoir.

La porte du cabinet une fois fermée par lui, Jean s'était croisé les bras sur la poitrine, prenant une attitude de fermeté résignée qui semblait vouloir dire aux Compagnons du Glaive:

— Je vous écoute, accusez-moi, je saurai me défendre.

Me Allain prit la parole :

1. Voir *Histoire d'une Nuit.*

— Cet homme, dit-il, mes frères, est le frère Jean Lenoir. Frère Morin, ni vous, frère Séran, vous ne le connaissez, et cependant, il est plus ancien Compagnon du Glaive que vous. Nous l'avons vengé, nous avons puni celui dont il avait à se plaindre il y a plusieurs années, et, malgré cela, Jean Lenoir nous a reniés. Est-ce vrai, dis, Lenoir, est-ce vrai?

— Moi, vous renier! s'écria Jean; oh! frère Allain, comment pouvez-vous le penser? Je vous ai oubliés, voilà tout.

— Oubliés, dis-tu, et ton serment? Un pour tous, tous pour un. Celui que nous condamnerons, fût-il ton frère, ton père même, ne doit pas trouver grâce devant toi; celui que nous protégerons, fût-il ton plus mortel ennemi, tu le sauveras avec nous! Avant d'être frère, fils, époux, tu seras Compagnon du Glaive; lorsque le maître te dira : frappe! tu frapperas. Lorsqu'il te dira : meurs! tu devras mourir. Telles sont nos lois, tel est le pacte éternel que tu as accepté, car tu as juré d'être à nous et de subir ses lois suprêmes. Tu l'as juré sur ton honneur, sur ta vie et sur Dieu! Est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Et pourtant, tu as disparu. C'est en vain que nos convocations te sont arrivées; tu as déserté le temple, oublié sa route; tu nous as trahis peut-être...

— Oh! pas cela, pas cela, maître Allain.

— Eh bien! je t'écoute. A ton tour, parle; justifie-toi.

Jean Lenoir hésita pendant quelques secondes; puis, après s'être recueilli, il se mit lentement à ge-

noux et, d'une voie émue, pleine de larmes, mais loyale et sincère, il dit :

— Mes frères, je suis un grand coupable vis-à-vis de vous, je le reconnais. Oui, vous m'avez accueilli et vous m'avez vengé. J'aurais dû rester fidèle à notre belle et sainte association, j'aurais dû marquer parmi ses membres les plus actifs; mais le bonheur m'est venu et j'ai concentré toute ma vie dans deux êtres qui représentent pour moi le monde entier : ma femme et ma fille !

— Ingrat ! interrompit Me Allain.

— Ne m'accablez pas, laissez-moi poursuivre, je vous en conjure, supplia Jean.

Et il continua :

— L'amour de l'époux et l'amour du père m'ont absorbé. Protéger une femme et une jeune fille lorsque le travail vous prend chaque jour, est une tâche suffisante pour faire oublier bien des choses. Qu'auriez-vous fait de moi ?

— Justice ne t'aurait pas été rendue si les Compagnons avaient pensé comme toi, Lenoir. Je te le répète : avant d'être époux, avant d'être père, tu es Compagnon du Glaive !

— C'est vrai. Que faut-il que je fasse ?

— Ne plus l'oublier désormais et être à nous comme par le passé. Le pacte qui nous lie ne peut être rompu que par la mort ; tu ne l'as jamais ignoré. Redoute le terrible châtiment qui viendrait t'atteindre jusque dans les bras de ces deux êtres chéris par toi, de ces deux femmes auxquelles tu nous as sacrifiés ; en un mot, sois loyal, dévoué, fidèle.

— Oui, oui, je le serai, balbutia Lenoir dont le trouble était extrême.

— Vous l'entendez, mes frères !

— Oui, frère Allain, répondirent en même temps Morin et le comte de Séran.

— Relève-toi, Jean Lenoir.

Le père adoptif d'Antonine obéit.

Ce qui venait de se passer depuis le moment où il avait reconnu Me Allain, l'un des plus puissants membres de la terrible association mystérieuse dont il faisait partie, avait été pour Jean Lenoir une suite d'émotions des plus pénibles, car, depuis longtemps, une sorte de remords s'était emparé de lui, et il s'était dit bien des fois qu'un jour viendrait où les reproches, peut-être même les représailles des Compagnons viendraient l'atteindre.

Mais il était à cent lieues de supposer que ces reproches lui seraient adressés à Bade, dans ce milieu de plaisirs et de fêtes.

De plus, Me Allain n'ayant pas hésité à lui présenter Clément Morin et le comte de Séran comme étant des Compagnons, Lenoir, d'après les statuts de l'association, avait compris immédiatement que la présence à Bade et la réunion de ces trois hommes ne pouvait avoir pour but qu'une de ces interventions secrètes d'où ne sortait jamais que la perte ou le salut de quelqu'un, condamné ou protégé par le maître.

— Vous êtes trois, vous vous dites Compagnons ? reprit Jean Lenoir. Puis-je vous être utile ?

Ce qui signifiait :

— Notre association ne permet la réunion de trois membres et la reconnaissance de cette qualité devant

un quatrième frère que si les trois premiers frères sont en mission. Toute mission est accomplie par trois membres. Le quatrième frère, que le hasard réunit aux trois autres, est obligé de les aider et de leur obéir.

— Cela dépend, reprit Me Allain. Connais-tu le baron Karl Stein-Steiner, ancien colonel autrichien des dragons de Windischgraetz, ex-attaché militaire de l'ambassade d'Autriche à Paris?

— Oui, répondit Lenoir, mais...

Me Allain poursuivit :

— Sais-tu où il loge à Bade ?

— Il habite une villa isolée, au bout de l'allée de Lichtenthal.

— C'est bien cela, interrompit M. de Séran, qui, depuis que le nom du baron avait été prononcé, semblait être en proie à une vive émotion.

— Connais-tu les habitudes du colonel ? reprit Me Allain.

— Depuis huit jours qu'il est à Bade, il vient souper ici chaque soir.

— Tu vas nous montrer l'endroit où il se place d'ordinaire, car nous voulons ne pas le perdre de vue ; et, pour couper court à toute explication, Me Allain ajouta :

— Nous l'avons condamné à mort ! [1]

1. Pour le lecteur qui n'a pas lu les trois volumes qui précèdent celui-ci, *Histoire d'une nuit*, *Un dernier amour* et les *Cocottes du Grand Monde*, il est indispensable de dire que les compagnons représentent une association mystérieuse de justiciers solidaires les uns des autres, qui sauvent les innocents ou punissent les coupables, ne relevant que

de leur conscience et des décisions prises en commun. Le baron Stein-Steiner, à trente ans, avait été l'amant de la princesse de Chagny et le prince l'ayant découvert s'était battu avec lui et avait été blessé.

Vingt ans plus tard, soupçonnant la vertu de Diane, la femme qu'il avait épousée à son tour, au lieu de provoquer l'amant de la baronne, Stein-Steiner a feint un voyage et a tué dans les bras de la coupable, son jeune secrétaire Henri de Séran, dont le père, le comte Maurice, qui est Compagnon du Glaive, fut jadis le témoin du baron avec le prince.

Cette explication étant donnée, on comprendra aisément ce qui suit; nous renvoyons du reste le lecteur aux *Cocottes du grand monde* pour ce qui concerne les faits ayant motivé la condamnation du baron Stein-Steiner par les terribles justiciers.

IX

JUSTICE!

Lorsque le comte Maurice de Séran avait repris ses sens à la vue du corps inanimé de son pauvre fils, dès qu'il reconnut Me Allain qui venait de lui prodiguer tous les soins que réclamait son état :

— Avec qui s'est-il battu? fut la première question qui sorti de ses lèvres.

Le moment de tout dire était venu.

— Passons là, mon ami, fit Me Allain, en désignant le salon d'Henri, je vais tout vous apprendre.

Maurice obéit.

Lorsqu'il se fut assis ainsi que le notaire sur le canapé qui ornait cette pièce, Me Allain reprit :

— Votre malheureux fils ne s'est pas battu.

— Pas battu, répéta le comte, sans comprendre encore, car il était bien loin de soupçonner la vérité. Mais alors, ajouta-t-il au bout d'un moment, on l'a donc assassiné?

— Oui, mais le Code excuse les assassinats du genre de celui dont le pauvre Henri a été la victime.

— Le Code?

— Article 324, reprit le notaire. « En cas d'adul-

tère, le meurtre commis par l'époux sur son épouse, ainsi que sur le complice, à l'instant où il les surprend en flagrant délit dans la maison conjugale est excusable. »

— Oh ! Henri...

— Était l'amant d'une femme mariée.

— Grand Dieu ! Et le mari...

— Les a surpris.

— Et les a tués tous les deux ?

— Non, pas la femme.

— Ah ! et ce meurtrier de mon fils se nomme ?

— Armez-vous de courage, mon cher comte.

— J'en ai, je vous le jure. Parlez. Eh bien, ce meurtrier se nomme ?

— Le baron Stein-Steiner, répondit lentement Me Allain.

— Lui ! s'écria Maurice en bondissant.

— Lui, répéta Me Allain.

Et de Séran se mit à marcher, en proie à une agitation indescriptible.

Dans les dernières années, sa maladie nerveuse, cette maladie qui l'empêchait déjà, à l'époque où il présentait le baron Karl au château de la Roche, de tenir une épée ou un pistolet, avait pris des proportions plus grandes. Tremblant et articulant des mots inintelligibles, il battait l'air des mains sans savoir presque ce qu'il faisait.

Me Allain le prit dans ses bras et le força doucement à s'asseoir.

M. de Séran se calma un peu.

Me Allain reprit son récit et révéla l'incident de Langlade qu'il avait appris par le médecin la veille.

— Misérable femme! s'écria le comte.

Puis après un temps :

— Stein-Steiner ne mourra que de ma main! s'écria-t-il en sanglotant, je le jure sur ton cadavre, mon pauvre enfant !

Et il étendit le bras dans la direction de la chambre à coucher de son fils.

— Revenez à la raison, mon ami; il n'y a pas d'article 324 en faveur des pères dont on a tué les enfants, et par cela même qu'il est le meurtrier de votre fils, le baron Stein-Steiner ne pourrait pas accepter un cartel émanant de vous.

— Ah! il s'agit bien de cela. Un cartel! mais je ne puis tenir ni une épée, ni un pistolet, et il le sait, le misérable, le lâche qui a tué mon enfant.

— Alors quel est votre projet?

— M'adresser au Maître du Glaive et lui demander la vie de l'assassin de mon fils.

— C'est votre droit, reprit Me Allain, mais l'obtiendrez-vous?

— Oui.

— Vous vous faites illusion, peut-être, mon cher Séran; loin de moi la pensée d'accuser le pauvre garçon qui n'est plus; entraîné par une irrésistible passion, il a bravé la mort pour satisfaire son amour, et la mort l'a frappé sans pitié; je le plains de toute mon âme, mais l'offense qu'il avait commise envers le baron Stein-Steiner, qui lui avait ouvert sa maison et qui l'honorait d'une confiance sans borne est une offense mortelle que les Compagnons pourront juger plus sévèrement que vous ne le faites dans votre paternel désespoir.

— Vous pourriez avoir raison s'il s'agissait d'un autre mari que Stein-Steiner, car vous ignorez son passé, mais moi je le connais, maître Allain.

Et le comte Maurice raconta au notaire l'histoire du baron Karl, de la princesse Hermine et de M. de Chagny.

— Voilà donc, dit-il en terminant, un homme qui, à l'âge qu'avait mon fils, entraîné par une passion coupable, comme l'était celle de mon pauvre enfant, s'est trouvé en face d'un gentilhomme qui, au lieu de lui dresser un guet-apens, l'a loyalement provoqué et a été victime de sa générosité, puisque tandis que le mari tombait sous la balle de son adversaire, l'heureux complice de la femme coupable s'éloignait sain et sauf; et alors que, vingt ans plus tard, ce complice épargné devient, à son tour, l'époux offensé, au lieu de provoquer l'amant de sa femme, il le tue sans pitié, ayant prémédité son crime! Est-ce loyal? est-ce juste? je le demanderai à nos frères, aux Compagnons du Glaive assemblés, et ils me vengeront, maître Allain, j'en suis sûr; car ce n'est pas Henri qu'il devait frapper, c'est cette femme, cette créature corrompue qui trompait ses deux amants comme elle trompait son mari! Les Compagnons le comprendront.

— Oui, reprit le notaire, en effet, le baron Stein-Steiner devait ou pardonner ou provoquer votre fils, mais non l'assassiner, et je commence à croire comme vous que sa vie vous sera donnée, mais sous certaines conditions, dont la première sera de remettre votre vengeance à quelques mois au moins, afin que nul soupçon ne puisse nous atteindre.

— Que m'importe cela! pourvu que je vive assez

pour le voir mourir, j'obéirai au Maître sans une plainte et j'attendrai ce qu'il faudra ; un procès va avoir lieu sans doute, car j'imagine qu'il est arrêté, l'assassin de mon fils.

— Non, il est libre.

— Libre !

— Sur parole, on l'a laissé partir pour Vienne; mais il s'est engagé sur l'honneur à revenir au premier appel de la justice. J'ai appris hier tous ces détails.

— Et Diane?

Le notaire ignorait que la petite baronne s'appelât ainsi.

— La baronne, la femme de Stein-Steiner? demanda le comte Maurice.

— Elle a fui quelques instants après le meurtre, et on ne sait ce qu'elle est devenue.

— Qu'importe, d'ailleurs! cet homme lui pardonnera sans doute et la reprendra un jour, maintenant que sa jalousie est satisfaite, et ils seraient heureux tous les deux, tandis que moi, je n'aurai plus de fils! Non, non, cela ne sera pas, dussé-je assassiner un jour tout seul, malgré la défense du Maître du Glaive, cet homme qui vient d'empoisonner les dernières années de ma vie!

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée du médecin légiste.

S'armant de courage, le comte Maurice assista à ses constatations.

Elles affirmèrent que la mort du vicomte Henri de Séran avait été causée par un projectile de petit calibre qui, effleurant le cœur et traversant le poumon gauche, avait déterminé une hémorragie interne, à

laquelle le blessé avait dû succomber quelques heures après.

Lorsque ces tristes formalités furent terminées, le médecin se retira, suivi du sergent de ville.

Resté seul avec Me Allain dans le salon de son fils, M. de Séran se mit à examiner les papiers laissés par le malheureux jeune homme.

Au fond d'une cassette se trouvait un paquet de lettres.

Toutes émanaient de Diane.

Leur lecture confirma le comte Maurice dans la conviction que Henri avait été entraîné à trahir son protecteur par une de ces femmes dont la nature vicieuse, toujours inassouvie, cherche partout l'amour qu'elles ne rencontrent jamais aussi puissant que le leur fait désirer leur imagination ardente, ce qui leur inspire le doute éternel sur son éloquent mystère.

Les lettres reliées entre elles par une faveur rose montraient les hésitations, les remords et la lutte du jeune homme. Puis s'ouvrait la phase brûlante qui avait suivi la chute; plus de perfides conseils, d'appels à l'amitié, de réprimandes capricieuses, Diane avait vaincu, et sa joie éclatait impudique et passionnée.

— L'horrible femme! s'écria le comte; tenez, lisez, lisez, maître Allain, et voyez si mon pauvre enfant pouvait résister à une telle créature. Et son mari l'a épargnée! C'est mon fils qu'il a tué, sans pitié, sans remords sans doute, ayant froidement prémédité sa lâche vengeance; maître Allain, il me faut sa vie! je vous le répète, il me la faut!

— Nos frères décideront, répliqua le notaire; mais dès aujourd'hui vous avez ma voix, et si le Glaive vous

est tendu par le maître pour frapper votre ennemi, pour vous aider dans l'accomplissement de votre vengeance, je vous suivrai sans hésiter.

— Merci, mon ami, merci, mon frère.

Le lendemain, à l'heure indiquée, les obsèques du vicomte Henri de Séran eurent lieu à l'église de la Madeleine, au milieu d'une affluence d'amis et de curieux telle que bon nombre de personnes ne purent trouver place à l'intérieur.

Le soir, le comte de Séran, accompagné de Me Allain, partit pour Poitiers avec le corps du jeune homme, afin de le déposer dans le caveau de famille, où sa mère dormait son dernier sommeil à l'ombre des grands arbres du château qui l'avait vu naître.

Après avoir fébrilement occupé, pendant quelques jours, l'esprit public, le drame de la rue du Faubourg-Saint-Honoré entra dans cet oubli momentané qui succède toujours aux curiosités vives, oubli d'autant plus complet, en apparence du moins, que l'ardeur avec laquelle on s'est occupé d'abord de l'événement était plus grande.

Les préliminaires de l'instruction entamée par le parquet furent promptement terminés, et quinze jours après avoir quitté Paris, le baron Karl reçut à Vienne une dépêche qui lui enjoignait de se mettre immédiatement aux ordres du juge chargé d'instruire son procès.

Fidèle à sa promesse, le colonel revint aussitôt à Paris.

On hâta les choses.

Le baron Stein-Steiner comparut devant la cour d'assises de la Seine.

Le procès et les plaidoiries ne durèrent pas plus de quatre heures, après lesquelles, acquitté par le verdict du jury, qui répondit « non » à toutes les questions, le mari de la belle Diane put reprendre, le soir même, la route de l'Autriche.

Le comte de Séran n'avait pas voulu se constituer partie civile, et personne n'entendit parler de lui depuis l'enterrement de son malheureux enfant.

Quelques jours après, le *Moniteur universel* annonça le remplacement, sur sa semande, du baron Karl-Christian Stein-Steiner comme attaché supérieur militaire à l'ambassade d'Autriche.

Cette nouvelle, à laquelle M. de Séran et Me Allain ne s'attendaient nullement, modifia certain plan qu'ils avaient arrêté pendant leur séjour dans le Poitou, d'où le comte était revenu avec le notaire aussitôt après l'enterrement d'Henri.

Néanmoins, à la prière de Me Allain, les Compagnons furent convoqués par le Maître, et la maison mystérieuse de la berge de l'île Saint-Louis se remplit discrètement et lentement, une nuit, de ceux qui se disaient frères et considéraient l'autorité du Maître comme la plus grande qui fût au monde.

Lorsque la grave et terrible assemblée fut au complet :

— Un homme a tué le fils du frère Séran, dit Me Allain, et le frère Séran vient vous demander la vie du meurtrier.

— Son nom? demanda le Maître.

— Le baron Karl-Christian Stein-Steiner.

— Nous connaissons les faits, du moins ceux qui ont été révélés à ce que d'autres que nous appellent

la justice. Si quelque frère les ignorait, qu'il se lève.

Personne ne bougea.

— Mes frères, reprit le Maître, celui dont le frère Séran vient nous demander la vie a été acquitté par le jury; le frère Séran est admis à faire la preuve que cet acquittement est inique.

Et se tournant vers le comte Maurice, qui jusqu'alors était resté immobile et muet, le Maître lui dit :

— Frère Séran, vous avez la parole.

Le père du pauvre Henri se leva et commença le discours qui devait justifier sa terrible supplique.

Nous savons déjà sur quels motifs il devait l'appuyer. Du moment où, coupable envers M. de Chagny, il avait trouvé en lui non pas un assassin, mais un loyal et chevaleresque adversaire, Stein-Steiner avait perdu à tout jamais le droit de substituer le meurtre au duel le jour où, offensé à son tour, il s'était dit : Je dois punir.

Telle fut la thèse principale que soutint le comte Maurice avec toute l'autorité d'une conviction profonde et celle que lui donnait son désespoir paternel.

— Des deux, de la femme et de l'amant, reprit-il, cet homme, oublieux du passé, a frappé le moins coupable, j'en ai les preuves, et ces preuves, les voici; écoutez-moi, mes frères.

Et M. de Séran lut quelques lettres de Diane.

Cela terminé :

— Jugez, maintenant, dit-il, j'attends votre arrêt avec confiance; mais, selon moi, devant Dieu et devant les hommes, sur mon honneur et ma vie, je déclare que le baron Stein-Steiner a mérité la mort.

Le Maître consulta les assistants du regard.

Aucun ne protesta.

Alors, après un court silence qui sembla interminable à M. de Séran :

— Frère, lui dit le Maître, tu nous as demandé la vie de l'assassin Karl-Christian Stein-Steiner; moi, Grand-Maître du Glaive, au nom de ma suprême justice et de celle de nos Compagnons assemblés, lesquels ont approuvé ta demande par leur silence, cette vie, je te la donne et requiers tes frères de t'aider à la prendre, en observant les règles qui régissent notre association judiciaire et protectrice, chaque fois qu'un cas semblable s'est présenté. Le Glaive t'est tendu par moi pour frapper ton ennemi. Sois sans pitié, et Dieu te garde!

— Ah! merci, Maître; merci, Compagnons! s'écria le comte de Séran en fondant en larmes.

Me Allain et un frère nommé Clément Morin vinrent alors se mettre aux côtés de M. de Séran.

— Nous nous offrons pour aider notre frère, dirent-ils.

— Bien, reprit le Maître. Quand l'heure sera venue, si le concours d'autres Compagnons vous est nécessaire, je vous donne, dès aujourd'hui, le pouvoir de disposer d'eux. Allez en paix!

Le frère introducteur s'avança alors.

— Cinq frères ont manqué à l'appel cette nuit, dit-il.

— Trois sont absents et excusés, reprit le Maître; je vous ai donné leurs noms, frère introducteur.

— Oui, Maître.

— Les deux autres sont Bastien Gervais et Jean Lenoir.

A ce dernier nom un murmure général se fit entendre.

— Reconnu renégat du Glaive, reprit le maître, Jean Lenoir est soumis par nous à l'action directe de tous les Compagnons, qui devront tâcher de le ramener à nous par tous les moyens et sévir contre lui en cas de résistance. La séance est levée.

Il était alors deux heures du matin.

Tous les frères quittèrent les uns après les autres, et au plus trois à la fois, la maison de la berge de l'île Saint-Louis, prenant toutes les précautions nécessaires pour n'être remarqués par personne, malgré l'heure si favorable à la liberté complète des allées et venues dans ce quartier désert.

Me Allain et le comte Maurice de Séran gagnèrent ensemble les quais.

— Depuis la mort de mon pauvre enfant, voici la première heure pendant laquelle je me sens vivre, dit le père d'Henri.

— Patience! reprit Allain. Dieu seul sait combien nous devrons attendre de temps pour agir et dans quel lieu nous trouverons une occasion favorable.

— Je le sais, mon ami, et vous me voyez résigné à tout dès à présent, car aujourd'hui j'ai la consolation suprême de pouvoir me dire : L'assassin de mon fils sera puni!

X

PRÉPARATIFS

Six mois s'écoulèrent entre ces événements et les courses de l'hippodrome d'Iffezheim que nous avons décrites.

Le lendemain du soir où le comte Fabiani, le roi du trente-et-quarante, avait perdu six cent mille francs en voulant montrer à Madeleine de Berny comment on s'y prenait pour faire sauter la Banque, dès onze heures du matin, c'est-à-dire à l'ouverture des jeux, on le vit paraître dans la salle du trente-et-quarante, accompagné du chevalier Théobald de Boulingrin.

En l'absence des personnes qui l'avaient aidé à jouer la veille, Maximum trouva sans peine des officieux de bonne volonté qui se montrèrent enchantés de pouvoir se procurer l'émotion de jeter une liasse de douze billets de banque de mille francs chacun, à chaque coup, sans risquer de perdre un centime.

Dès le début la chance favorisa le comte Fabiani, et, en une taille, il regagna trois cent mille francs.

— Je vous le disais bien hier, remarqua Boulingrin, c'était l'oiseau de Mme de Berny qui vous portait malheur.

La seconde taille procura cent vingt autres mille francs de bénéfice au roi du trente-et-quarante.

Il se retira alors prudemment, n'étant plus en perte sur la veille que de cent quatre-vingt mille francs, c'est-à-dire de trois coups.

Sur ce résultat favorable, le comte Fabiani se dirigea vers la Restauration, où il trouva le duc d'Ambre, Gaston d'Arteville, Madeleine et Olympe prêts à se mettre à table.

Il s'approcha d'eux, salua les femmes et serra la main aux hommes, après avoir jeté un regard sur le comptoir, où il ne put que constater l'absence d'Antonine.

— Jouerez-vous aujourd'hui? demanda Madeleine.

— J'en viens déjà, madame.

— Eh bien? dirent en même temps les trois autres personnages.

— La Banque ne me doit plus que cent quatre-vingt mille francs, répondit le comte Maximum, avec un aplomb superbe.

On le félicita.

Sur l'invitation de Madeleine, Fabiani se mit à table avec le duc et ses amis.

Aussitôt Jean Lenoir les fit servir avec cet empressement dont les principaux clients d'un restaurateur sont toujours l'objet.

Au milieu de leur repas, l'attention des convives fut attirée par l'entrée à la Restauration du baron Stein-Steiner.

La physionomie du colonel était grave et triste.

Le moindre examen démontrait que le mari de la belle Diane de la Roche-Carigan était en proie à une

sombre mélancolie dont son visage accusait toute l'intensité.

Ses yeux rencontrèrent ceux du duc.

Le baron et d'Ambre se saluèrent.

Il y eut une seconde d'hésitation de la part de Stein-Steiner, puis il se décida à s'approcher de la table du protecteur de Madeleine.

Le duc se leva, ainsi que d'Arteville.

On se serra la main et quelques paroles furent échangées.

— Depuis quand à Bade, mon cher baron?

— Depuis trois jours.

— Pour longtemps?

— Je ne sais.

— Il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

— J'habite Saint-Pétersbourg.

— Ah!

— Oui, mon gouvernement m'y a envoyé sur ma demande.

— Vous verra-t-on aux courses, demain?

— Non.

— Et au jeu?

— Peut-être; mais, mille pardons, la faim me talonne horriblement; vous m'excuserez si...

— Comment donc, à votre aise. A bientôt!

— A bientôt!

Stein-Steiner s'inclina et gagna une table au fond de la seconde salle, qui était entièrement vide.

— De loin c'est le même homme, dit d'Arteville, lorsque le colonel se fut éloigné, mais de près il a vieilli de dix ans.

— C'est bien étonnant, puisqu'il n'a plus sa femme ! dit Madeleine, pour faire de l'esprit.

Sa plaisanterie fut médiocrement goûtée et c'était justice.

Aussitôt que le café fut absorbé, Olympe et Gaston se levèrent pour aller au jeu.

C'était la bonne heure ; on était sûr de pouvoir s'asseoir. Il fallait devancer la foule qui serait grande, puisque ce n'était pas jour de course.

Puis Olympe aimait à jouer sans être troublée par la musique du kiosque, qui ne se faisait entendre qu'à trois heures.

Fabiani avait des comptes à régler avec la caisse de la Banque.

Il y monta.

Le duc prit un journal.

Madeleine, immobile et silencieuse, regardait d'un œil distrait les promeneurs qui peuplaient l'allée des boutiques.

Angélique Lenoir et Antonine entrèrent en ce moment, venant de l'intérieur, dans la première salle et prirent place au comptoir.

A peine y étaient-elles installées que Madeleine, se levant, s'approcha d'elles.

— Auriez-vous une épingle ? demanda-t-elle à Mme Lenoir.

— Certainement, madame, répondit la femme de Jean, en présentant à la Cagnotte une pelote bien garnie qu'elle venait de sortir d'un tiroir.

— Merci !

Et s'adressant à Antonine :

—Voudriez-vous bien avoir l'extrême obligeance de me la mettre, mademoiselle? demanda-t-elle.

— Très volontiers, madame, répondit Antonine en quittant sa place. — Où?

— Sur mon épaule gauche, pour tenir mon châle de dentelles.

Prestement la jeune fille exécuta ce que lui demandait Mme de Berny.

— Vous êtes très adroite, je vous remercie beaucoup.

— A votre service, madame.

— Quel beau temps! continua Madeleine.

— En effet, approuva Angélique.

— Le baromètre est au beau-fixe, appuya Antonine.

— Les courses de demain seront certainement splendides, alors.

— Ah! oui, dit la jeune fille avec un soupir.

— De quel air triste dites-vous cela, mademoiselle!

— Ne faites pas attention, madame, c'est une enfant qui ne sait pas borner ses désirs.

— Oh! méchante petite mère!

— C'est donc bien grave, mademoiselle, dit en riant Madeleine.

— Non, répondit Angélique, mais j'ai conduit mademoiselle aux courses hier, et, sous le prétexte qu'elles étaient fort belles, mademoiselle voudrait y retourner demain.

— C'est fort naturel, dit Mme de Berny.

— Là, tu vois bien, maman.

— C'est fort naturel pour madame, mon enfant, mais non pour toi. Madame va aux courses avec ses amis, qui ne sont venus à Bade que pour se distraire:

mais j'y suis pour travailler, moi, et comme tu n'as que moi pour chaperon, il faudra bien que tu te résignes à rester à l'attache dont je ne puis m'affranchir deux fois de suite.

— Mais j'y suis toute résignée.

— Décidément, vous êtes la raison même, dit la Cagnotte en adressant à Antonine son plus gracieux sourire.

Quelques minutes après, elle quittait la Restauration avec le duc.

— Avez-vous remarqué la fille de la dame du comptoir ? lui demanda-t-elle.

— Peu.

— Elle est charmante, il faut que vous m'aidiez à lui faire un grand plaisir.

— Très volontiers. De quoi s'agit-il ?

— Mademoiselle Antonine, c'est son nom, brûle du désir d'aller aux courses et meurt de chagrin en songeant que cela sera impossible, sa mère ne pouvant quitter ses affaires pour satisfaire au caprice de la jeune personne.

— Ah ! Eh bien ?

— J'ai résolu de faire une surprise à cette jeune fille qui me plaît beaucoup, et, comme je tiens essentiellement à réaliser mon projet, je vous ai choisi pour ambassadeur. Demain je prendrai la petite avec moi aux courses, et comme la maman pourrait refuser de me la confier, c'est vous qui irez lui demander d'accorder à Mlle Antonine la permission de m'accompagner.

— La singulière idée !

— Qu'a-t-elle de déraisonnable ?

— Rien, mais votre sympathie pour cette enfant me surprend un peu par sa vivacité même.

— C'est possible, mais elle existe. Puis-je compter sur vous ?

— Certainement, quoique vous eussiez pu faire la demande vous-même et dès aujourd'hui.

— Je n'avais garde.

— Madame Lenoir n'aurait pas osé vous refuser.

— Je le sais; mais voilà ce qui pouvait se passer. On m'aurait dit oui, et demain la petite aurait été trop souffrante pour m'accompagner à Iffezhein; tandis que trouvant demain Antonine fraîche et guillerette, lorsque vous ferez la démarche, il sera impossible à Mme Lenoir d'invoquer un prétexte de santé pour retenir sa fille auprès d'elle.

— Vous pensez à tout, ma chère; mais, encore une fois, permettez-moi de vous exprimer tout l'étonnement que je ressens en vous voyant tenir autant à distraire cette jeune fille.

— Olympe et Yanka me racontent toujours la même chose depuis des années, répliqua Mme de Berny, cela me changera.

A Bade, le palais de la Conversation est l'endroit où fatalement tout le monde se rencontre.

Les amis du duc et de Madeleine s'y trouvèrent tous vers trois heures.

D'Arteville proposa de faire une excursion jusqu'au château de la Favorite et de s'arrêter, en revenant, pour dîner, au restaurant de l'Ours, dans l'avenue de Lichtenthal.

Son plan fut immédiatement adopté, et toute la bande joyeuse, Finet et Fabiani en tête, prirent bien-

tôt place dans le grand break du duc d'Ambre, qui, sur l'ordre envoyé à son hôtel immédiatement par ce dernier, vint prendre les promeneurs au grand galop des quatre chevaux qui le traînaient élégant et rapide.

Pendant qu'ils s'éloignaient, un joueur se faisait remarquer à la roulette par l'ardeur fébrile qu'il mettait à risquer de grosses sommes.

Ce joueur n'était autre que le baron Karl Stein-Steiner.

Qu'un coup fatal lui enlevât son or ou qu'un coup heureux vînt décupler sa mise, le même sourire paraissait sur ses lèvres.

Dans les deux cas, il éprouvait une émotion cherchée, c'est-à-dire une distraction à sa morose humeur, car, depuis la nuit où le vicomte de Séran avait été tué par lui, le colonel autrichien n'avait pas ri une seule fois.

Était-ce le remords qui paralysait ainsi ses lèvres et l'avait fait taciturne et morne?

Seuls, ceux qui auraient connu toute la vie du baron dans ses moindres détails auraient pu se le demander.

Stein-Steiner pensait moins à Henri qu'à Diane, et plus les événements graves qui s'étaient accomplis s'éloignaient dans le passé, plus l'image séduisante de la reine des cocodettes paraissait rayonnante de grâce et de beauté dans ses souvenirs.

Il avait tout fait pour chasser loin de lui cette ombre adorable et maudite, et il n'y était pas parvenu.

Néanmoins, il luttait constamment contre lui-même

et avait été assez fort pour ne faire aucune démarche dans le but de découvrir ce qu'était devenue la belle, mais non chaste Diane.

Le travail opiniâtre, le bruit des fêtes, l'ivresse du vin, tous les moyens avaient été vainement employés par lui. Quoique éloigné d'elle et complètement résolu à ne la revoir jamais, il sentait qu'il appartenait encore entièrement à cette femme, à cette misérable, ainsi qu'il la nommait lorsque, descendant en lui-même, il se rendait compte de toute la grandeur de la passion qu'il avait conservée pour elle, malgré tous les crimes de la petite baronne.

Depuis deux mois, pour échapper aux sanglants reproches de sa dignité révoltée, Stein-Steiner se grisait tous les soirs. Fatale ivresse que celle qu'il obtenait non sans peine, et qui, peuplée de fantômes les plus étranges, redoublait sa fièvre jusqu'au moment où, arrivé à son paroxysme, elle paralysait sa mémoire et immobilisait son être dans le plus lourd et le plus profond sommeil.

Après cette torpeur, le réveil était horrible, mais arrivait fatalement à son heure comme toutes les échéances, obligeant le baron Karl à payer à la douleur son tribut de remords et de regrets.

Après son acquittement, dès qu'il était revenu à Vienne, il avait sollicité d'abord un congé de trois mois qu'il avait passé à la campagne chez une parente.

Il espérait que l'espèce de retraite qu'il s'imposait ainsi serait salutaire à son moral dont il considérait le trouble, non sans raison, comme étant des plus graves; mais cet espoir fut de courte durée et un mois ne s'é-

tait pas écoulé qu'il aspirait ardemment déjà à atteindre le moment où il rentrerait en fonctions.

Après Paris, Saint-Pétersbourg lui parut la capitale la plus agréable pour lui.

La Russie était loin de la France, le baron y avait de nombreuses relations et peut-être le fantôme de la belle Diane ne le poursuivrait-il pas jusque sur la perspective Newski?

Nous savons déjà que cet espoir ne s'était pas réalisé.

Ceci dit, rentrons dans la salle de la roulette où le baron Karl jouait très gros jeu, couvrant d'or dix à douze numéros à chaque coup, malgré les exclamations de Boulingrin qui, s'étant glissé près du colonel, tâchait de capter sa confiance par des réflexions savantes.

— Bien arrosé, mais trop; couvrez-vous par une chance simple; passe est surchargé; équilibrez à manque, ou mieux encore, à cheval sur manque et impair: dix numéros sont pairs des douze que vous avez choisis.

Stein-Steiner n'écoutait pas, que lui importait le gain ou la perte! ce n'était pas de l'argent qu'il venait chercher là.

Aussi la galerie suivait-elle avec un intérêt marqué la partie du colonel, qui se montrait aussi beau joueur qu'il est humainement possible de l'être.

En face de lui, perdus parmi les spectateurs de la lutte du baron contre la banque, Me Allain et Clément Morin la suivaient également avec un intérêt marqué.

— Il est devenu joueur, paraît-il!

— Cela peut nous servir.

Après un silence de quelques minutes, le notaire entraîna son compagnon hors du palais.

— Oui, reprit-il, ce jeu nous servira, et j'ai eu raison, dès que nous avons appris par les journaux l'arrivée du baron Stein-Steiner ici, de vous dire, ainsi qu'au frère Séran : Partons ; le moment d'agir est venu.

— Alors, vous avez un plan ?

— Oui, mais il est incomplet encore ; seulement, tout me porte à croire que je pourrai promptement l'achever à la satisfaction générale, et que nous agirons dans trois ou quatre jours avec la sûreté complète dont les Compagnons se sont toujours assurés avant que de faire justice. D'ici là il faut que le comte évite soigneusement toute rencontre avec le colonel, afin que celui-ci ne puisse nullement soupçonner le sort terrible qui l'attend.

— M. de Séran vous obéira aveuglément, vous le savez bien, Me Allain.

— Oui, et cela est essentiel ; puis il faudrait aussi que Jean Lenoir nous aidât.

— Son concours n'est pas douteux.

— Je le sais bien ; aussi ne m'adresserai-je à lui qu'au dernier moment. Ce que nous devons faire sans tarder, c'est de trouver un appartement, et il me semble que, près de la station, nous pourrons nous installer.

— Mais vous comptez donc rester ici longtemps ?

— Non ; quatre ou cinq jours au plus.

Ils avaient marché tout en parlant.

Descendus la veille à l'hôtel de la Cour de Bade, situé sur la route qui mène du palais de la Conversa-

tion à la gare du petit chemin de fer qui va à Oss, où passe la ligne du Grand-Duché qui conduit à Francfort, ils se trouvèrent bientôt devant l'hôtel, dont Me Allain franchit le seuil.

— Je croyais que nous allions jusqu'à la gare? objecta Clément Morin.

— Dans un instant; j'ai d'abord une recommandation à faire au comte.

Disant ces mots, le notaire s'engagea dans l'escalier de l'hôtel, suivi de Morin, et tous deux pénétrèrent bientôt dans la chambre où ils avaient laissé le comte Maurice de Séran une heure auparavant.

— Vous a-t-on fait signer le registre de l'hôtel, mon cher comte? demanda Me Allain.

— Pas encore.

— Bien. Ne le signez pas. Si, pendant notre absence, on vous le présente, remettez la formalité à plus tard, sous un prétexte quelconque.

— C'est convenu, mais comment resterons-nous tous les trois dans cet hôtel sans qu'aucun de nous s'y fasse connaître?

D'abord, nous le quitterons aujourd'hui même, puis il n'y a aucun inconvénient à ce que M. Morin et moi nous signions le livre des voyageurs. Que nos noms figurent ou ne figurent pas sur la liste des étrangers et qu'on les publie, cela nous importe peu; mais il est essentiel, pour l'accomplissement de notre terrible mission, qu'en lisant cette liste, le baron Stein-Steiner n'y voie pas le nom du comte de Séran; car la vue de ce nom seul pourrait lui faire quitter Bade, et c'est ici, à Bade, qu'il doit mourir.

— Oui, vous avez raison, mon cher Allain, et je me

conformerai entièrement à vos prudentes recommandations.

— Bien, attendez-nous ici, nous allons chercher un gîte qui nous laissera toute liberté d'agir.

Sur ces paroles, Me Allain et Clément Morin, après avoir serré la main du comte, regagnèrent la rue et se dirigèrent vers l'ambarcadère.

Presque en face de la station, dans une rue montante, il trouvèrent, entourée de jardins, une habitation meublée, composée de deux étages, auxquels étaient adossées une écurie pour quatre chevaux et une remise pour deux voitures.

Au-dessus de la porte pendait un .écriteau :

PAVILLON DE CHASSE, MEUBLÉ, A LOUER
PRÉSENTEMENT

S'adresser Léopold-Strasse, n° 29, pour les conditions.

— Ceci fera parfaitement notre affaire, plus que probablement, dit Me Allain. Les chasses ne commencent que dans un mois, il est plus que probable que le propriétaire nous louera volontiers ce pavillon pour quinze jours. Nous aurons sans doute des renseignements au cabaret que vous voyez là.

Et le notaire désigna du geste une enseigne représentant Gambrinus vidant une énorme chope de bière mousseuse.

Une sorte de tonnelle, donnant entrée sur un jardinet formé de petits bosquets abritant des tables et des bancs de bois peints en vert, se trouvait au pied d'un escalier par lequel on pénétrait dans l'intérieur du rez-de-chaussée.

Me Allain frappa de sa canne la table qui se trouvait sous la tonnelle.

A cet appel, une jeune fille parut au haut du petit escalier, dans l'encadrement de la porte d'entrée au-dessus de laquelle Gambrinus étalait sa face riante et rubiconde.

Me Allain savait assez d'allemand pour se renseigner, et la conversation suivante s'engagea dans cette langue avec la jeune fille.

— Que désirez-vous, messieurs?

— Un renseignement d'abord, et deux verres de bière ensuite.

— Je vais vous donner les deux verres de bière et le renseignement viendra après, si vous voulez bien le permettre.

Et la jeune fille disparut aussitôt.

— Le fait est que c'est plus logique, remarqua Me Allain.

La jeune fille reparut bientôt portant un plateau sur lequel, dans deux chopes, la bière, blonde et claire, pétillait sous la mousse blanche qui la couronnait.

Pour se faire bien venir de la petite servante, qui était une brune enfant, rose et blanche, avec un charmant sourire, le notaire lui tendit sa chope, en lui disant :

— Buvez d'abord, Gretchen.

— Non, pas Gretchen, mais Lisbeth, monsieur.

— Eh bien! Lisbeth, buvez, mon enfant, je vous en prie.

La jeune fille trempa ses lèvres dans le verre de Me Allain, et lui ayant dit :

— Merci, monsieur! l'interrogea du regard.

— Ce pavillon est à louer?

— Oui, monsieur.

— Connaissez-vous le propriétaire?

— C'est M. Hobermann, le tailleur de la Léopold Strasse.

— Croyez-vous qu'il consente à louer pour quinze jours?

— Je ne pourrais vous l'affirmer.

— Avez-vous vu l'intérieur du pavillon?

— Oui, monsieur.

— Est-il confortablement meublé?

— Je crois bien, c'est superbe à l'intérieur.

— Et où sont les clefs?

— Nous les avons.

— Eh! que ne le disiez-vous plus tôt!

— Vous ne me l'avez pas demandé.

— C'est juste. Réparons le temps perdu, mon enfant, et allez chercher ces clefs, je vous prie.

Cet ordre fut immédiatement exécuté, et quelques minutes après, guidés par la jeune fille, Me Allain et le frère Morin pénétraient dans le pavillon de chasse.

En affirmant que l'intérieur était devenu superbe par la somptuosité du mobilier qui le décorait, Lisbeth avait fait preuve d'un zèle extraordinaire pour les intérêts du tailleur Hobermann.

Néanmoins, tout était propre, suffisamment confortable pour un court séjour et assez spacieux pour que les trois compagnons pussent s'y installer commodément.

Après la maison, on visita l'écurie et la remise, ainsi que le jardinet.

Me Allain, qui avait suivi Lisbeth dans toutes les pièces du pavillon sans dire un mot, au moment où la jeune fille ouvrit la remise, s'écria en français :

— Voilà notre affaire.

Et il ajouta aussitôt, en s'adressant à Lisbeth en allemand :

— Croyez-vous que M. Hobermann soit chez lui, à cette heure-ci?

— A quatre heures, certainement, monsieur; M. Hobermann doit finir de dîner en ce moment.

— Allons immédiatement Leopold-Strasse 19, mon cher Morin, reprit Me Allain en français.

Il glissa cinq francs dans la main de Lisbeth, ce qui fit rougir prodigieusement de plaisir la jeune Badoise, et, entraînant Clément Morin vers la gare, il prit place avec lui dans un des fiacres qui stationnaient en cet endroit, après avoir donné au cocher l'adresse du tailleur Hobermann.

Nous ne suivrons pas les futurs terribles exécuteurs du baron Stein-Steiner dans leur visite chez le tailleur.

Disons qu'elle se termina à la satisfaction générale, car une heure ne s'était pas écoulée, que Me Allain et Morin rentrèrent à la Cour de Bade, dans la chambre de M. de Séran.

— Nous avons trouvé ce qu'il nous faut, mon cher comte; faites vos malles tous les deux, puis remontez avec Morin dans le fiacre qui est en bas : il vous conduira à notre pavillon, où j'irai bientôt vous rejoindre avec vos bagages.

M. de Séran et Morin obéirent au notaire, qui, dès qu'il fut seul, sonna.

— Nous partons, dit-il au garçon, veuillez me faire donner mon compte, ainsi que celui de mes deux amis.

— Bien, monsieur.

Me Allain, dès que le garçon reparut, lui donna l'ordre de faire descendre les trois valises qui composaient tout le bagage des trois Compagnons, paya et mit tant de précipitation dans l'accomplissement des formalités du départ, que le livre des voyageurs ne lui fut pas présenté, à son entière satisfaction.

Lorsqu'il eut rejoint au pavillon Hobermann le comte Maurice et Clément Morin, celui-ci se rappela le contentement qu'avait manifesté le notaire en voyant la remise et lui en demanda la cause.

— C'est qu'une remise nous est indispensable pour l'accomplissement du plan que j'ai conçu et que je soumettrai dès demain à votre approbation, mes très chers frères, répondit le notaire.

Au moment où les trois Compagnons s'installaient ainsi dans le pavillon de chasse du tailleur Hobermann, le duc d'Ambre et ses amis, de retour de leur excursion, s'attablaient devant un dîner des plus confortables au restaurant de l'Ours, à l'extrémité de l'avenue de Litchtenthal.

Madeleine qui, pendant la promenade, ne s'était pas trouvée à côté du comte Fabiani, s'installa à table auprès de lui.

— Je vous ménage une surprise pour demain, mon cher comte, lui dit-elle.

— Une surprise!

— Ne faites pas l'étonné, ne vous ai-je pas promis de protéger vos amours?

— Vous avez eu en effet cette extrême bonté, mais...

— Vous ne comprenez pas? Eh bien, qu'il vous suffise de savoir que ma surprise de demain se rattache à ma promesse.

Fort intrigué par cette déclaration, Fabiani sollicita vainement une plus ample explication.

Mme de Berny se montra inflexible, à la grande contrariété du roi du trente-et-quarante.

La journée avait été superbe.

La soirée était fort belle, et tandis que la grande salle de l'Ours resplendissait de lumières éclairant la Cagnotte et les amis du duc, le jardin du restaurant servait de salle à manger à de nombreux dîneurs.

Parmi eux se trouvait placé, en face de la porte de la grande salle, le chevalier Théobald de Boulingrin.

Au moment où la voiture du duc arrivait près des promeneurs, Boulingrin s'en était approché sans affectation, car depuis que Fabiani avait recommencé à jouer, il voyait en lui une proie qu'il ne pouvait trop surveiller, et, ayant entendu Gaston d'Arteville proposer à ses amis de s'arrêter à l'Ours pour y dîner, en revenant du château de la Favorite, il ne manquait pas d'y paraître.

Le comte Maximum s'étant montré généreux le matin, Boulingrin s'était commandé un dîner succulent qu'il arrosait en véritable grand seigneur, de deux bouteilles de Johannisberg cabinet.

Le vin capiteux lui avait légèrement troublé la cervelle, et, tout en attendant patiemment la sortie du comte Fabiani, qu'il se promettait de suivre immédiatement à la Conversation, il se livrait à de nombreuses réflexions, qui, pour la plupart, n'avaient pas la logique pour qualité principale.

Ayant absorbé le moka, la fine champagne et fumé deux cigares de la Havane, baigné par la chaude brise, sous le ciel étoilé, les coudes sur la table, les yeux fixés sur le bec de gaz qui éclairait le bosquet où il était installé, sentant l'ennui le gagner, il se dit:

— Je crois, ma parole d'honneur, que Maximum veut coucher ici; ils n'en finissent pas là-dedans. Filons!

Il demanda son addition.

Elle s'élevait à quarante florins, c'est-à-dire quatre-vingt-dix francs environ.

— Bigre! ça n'est pas donné, dit Boulingrin, Lucullus a donc dîné chez Lucullus.

Et tendant un billet de cent francs au garçon :

— Tiens, esclave, dit-il, le reste est pour payer ton silence.

Et majestueusement il gagna l'avenue de Lichtenthal, en ajoutant à part lui :

— Cette fripouille de garçon doit me prendre pour quelque tête couronnée en vacances; cinq louis pour un dîner! Bast! ne puis-je pas me croire millionnaire, après tout, et d'ailleurs le meilleur moyen de vivre bien, c'est de bien vivre!

Sur cet axiome, il s'engagea sous les grands arbres en sifflant une fanfare de chasse.

Il était alors près de dix heures.

Boulingrin n'avait pas fait trois cents pas qu'il vit sortir d'une des villas qui bordent l'avenue, le baron Karl Stein-Steiner.

Une voiture attendait le colonel sur la route, et elle s'éloigna dès qu'il y fut installé.

Sur le seuil de la villa un domestique en livrée était resté après la sortie du baron.

Aussitôt un petit panier d'osier, sorte de véhicule à un cheval, que les loueurs badois cèdent à leurs clients, au mois et à la journée, gagna, dirigé par les deux personnes qui l'occupaient, l'entrée de la villa du mari de Diane.

Cette voiture était restée près d'une heure à la même place avant le départ de ce dernier.

Un des deux étrangers qui s'y trouvaient en descendit et, s'adressant au domestique :

— Mon ami, lui dit-il, pourriez-vous me donner un renseignement ?

— Très volontiers, monsieur.

Eclairés par la lampe de l'antichambre du rez-de-chaussée de la villa, le visage du domestique, ainsi que celui de son interlocuteur, pouvaient être mutuellement examinés par chacun d'eux.

— Il me semble que je vous reconnais, monsieur.

— Ah !

— Eh oui ! n'êtes-vous pas le notaire de Courbevoie, Me Allain ?

— C'est moi, en effet ; mais où m'avez-vous vu ?

— A votre étude, où je suis allé deux ou trois fois de la part du pauvre jeune homme qui s'appelait le vicomte Henri de Séran pour toucher la pension que lui faisait M. le comte son père.

— Ah ! oui, reprit Allain en feignant de rassembler ses souvenirs, vous étiez à son service, Jean ?.. je crois.

— Non Valentin, monsieur ; j'étais au service du colonel, dont M. Henri était le secrétaire, le baron Stein-Steiner, reprit Valentin avec un accent de respect qui

témoignait de toute la déférence qu'il professait pour son maître.

Cette reconnaissance ayant eu lieu, Me Allain aborda le sujet qui l'avait fait accoster.

— Vous connaissez les villas qui entourent celle-ci?

— Parfaitement, monsieur.

— N'y en a-t-il pas une à louer?

— Pas que je sache.

— Ah! peut-être que les autres domestiques du baron sont mieux renseignés que vous, mon ami?

— M. le baron n'a pas d'autre domestique que moi à Bade, monsieur le notaire.

— Ah!

— M. le baron mange dehors ou se fait apporter ses repas du restaurant de l'Ours, dont vous voyez d'ici les jardins éclairés. Il n'aime pas à avoir beaucoup de monde autour de lui. Depuis la mort terrible de M. le vicomte, mon maître a beaucoup changé.

— Le remords, peut-être? hasarda Me Allain.

— Le regret de n'avoir plus Mme la baronne, surtout, monsieur. Monsieur ne sait peut-être pas toute l'histoire, c'est un vrai drame, plus noir que ceux de l'Ambigu. M. le vicomte était l'amant de madame, monsieur les a surpris...

— J'ai lu le procès, interrompit Me Allain.

— Voyez-vous, monsieur, poursuivit Valentin, enchanté de se voir écouté par un homme aussi considérable que Me Allain, depuis que nous avons quitté Paris, dès qu'il n'est pas surexcité, le colonel s'enfonce dans d'interminables réflexions et je suis sûr que chaque nuit il doit lutter ferme avant de trouver le sommeil.

— Il se couche trop tôt, sans doute?

— Oh! non, monsieur, car je dors au moins depuis deux ou trois heures lorsque mon maître rentre.

Le but de Me Allain était atteint; il savait, sur le colonel et ses habitudes, ce qu'il voulait savoir.

— C'est un homme à plaindre, dit-il; puis, changeant de ton : Alors vous ne connaissez rien à louer de ce côté de Bade?

— Non, monsieur le notaire.

— Merci, mon ami.

— Votre serviteur, monsieur.

Me Allain rejoignit aussitôt son compagnon qui n'était autre que Clément Morin, et dès qu'ils se furent éloignés dans la direction de Bade :

— Tout va bien, dit-il, et nous réussirons.

Une demi-heure après, ils rentraient au pavillon Hobermann que le comte Maurice de Séran n'avait pas quitté.

XI

BREBIS GALEUSE

Comme l'avant-veille, c'est-à-dire le premier jour des courses à Iffezheim, un soleil radieux se leva le lendemain de l'installation au pavillon Hobermann des trois Compagnons du Glaive.

Aussi les courses qui devaient avoir lieu pendant la journée s'annonçaient-elles aussi brillantes que celles du premier jour, à la grande joie des Badois et des étrangers.

A onze heures du matin, Madeleine fit son entrée à la Restauration accompagnée du duc d'Ambre.

Antonine était au comptoir à côté d'Angélique.

La Cagnotte leur adressa un charmant sourire et alla s'installer à une petite table avec le duc.

Lorsque leur repas fut achevé :

— Mon cher Olivier, lui dit-elle, le moment est venu de remplir votre promesse.

— Laquelle, ma toute belle?

— Mais celle que vous m'avez faite hier d'être mon ambassadeur auprès de Mme Lenoir.

— Je vais la tenir, reprit d'Ambre.

se leva aussitôt et s'approcha du comptoir.

En ce moment, Angélique était complètement absorbée par ses comptes.

Antonine, les yeux fixés sur l'allée des boutiques, à laquelle le temps superbe qu'il faisait donnait un aspect des plus riants, semblait regretter amèrement d'être clouée au comptoir.

— Chère madame, dit le duc à Angélique, voulez-vous bien me permettre de faire un grand plaisir à cette charmante jeune personne ?

— M. le duc est trop bon vraiment, répondit Mme Lenoir, avec son plus aimable sourire, de quoi s'agit-il ?

— Mademoiselle, reprit d'Ambre, mon petit doigt m'a dit que vous désiriez ardemment voir les courses d'aujourd'hui.

L'attaque était directe.

Antonine devint rouge comme une cerise et baissa les yeux, tandis que Mme Lenoir haussait légèrement les épaules.

— Monsieur le duc exagère, dit-elle, Antonine n'y pense plus ; elle est très raisonnable au fond, et sait que je ne puis m'absenter tous les jours.

— Je le sais aussi, ma chère madame Lenoir, approuva d'Ambre ; mais je suis chargé de vous transmettre l'invitation la plus gracieuse, car elle permettra à Mlle Antonine d'assister aux courses, et à vous, de ne pas quitter vos occupations.

Antonine avait repris son calme; néanmoins son cœur battait bien fort.

Songez donc au temps qu'il faisait !

Que la route serait belle, que de monde là-bas, que

de toilettes, de beaux messieurs, d'élégances de toute espèce, de mouvement, de plaisirs !

Certes, elle en avait fait son deuil et n'eût pas pleuré en voyant les voitures partir pour Iffezheim, emportant vers ce lieu de délices les gens heureux, les véritables privilégiés que comptait Bade, ce jour-là ; mais tout était changé depuis quelques secondes, l'espoir déçu renaissait par la quasi-certitude de sa réalisation certaine, puisqu'il ne s'agissait plus que de convaincre sa mère qu'elle ferait bien de perdre toute une journée. Il y avait donc bien de quoi se sentir envahie par une joie des plus vives.

Angélique était très-éloignée de soupçonner le projet de Madeleine ; aussi répliqua-t-elle :

— Ma fille ne peut aller aux courses sans moi, monsieur le duc.

— Pardon, chère madame, Mme de Berny m'a chargé de vous dire qu'elle se fera un véritable plaisir de mener à Iffezheim Mlle Antonine, dans sa calèche.

La Cagnotte s'était rapprochée.

Ayant saisi les dernières paroles du duc, elle jugea que le moment opportun d'intervenir était arrivé.

— Oui, ma chère madame Lenoir, je prends mademoiselle avec moi, dit-elle avec un sourire.

Et sans attendre la réponse d'Angélique :

— Allons, mademoiselle, allez vous apprêter, nous partirons dans une heure, ajouta-t-elle.

Presqu'involontairement la jeune fille fit un mouvement, mais aussitôt elle jeta sur sa mère un regard qui était tout à la fois une excuse et une supplication.

Mme Lenoir ne savait trop quel parti prendre.

Il lui semblait bien difficile de refuser sans blesser le duc d'Ambre ; d'un autre côté, tout en étant heureuse pour Antonine de la sympathie que lui témoignait la Cagnotte, elle n'était que médiocrement flattée de voir sa fille adoptive chaperonnée par la pécheresse.

Le duc mit un terme à ses indécisions.

— Je me joins à Mme de Berny pour vous faire accepter son offre gracieuse, madame, dit-il. Allons, mademoiselle, ne perdez pas un instant.

Antonine, agréablement agitée, sentait faiblir Angélique qu'elle ne quittait pas des yeux.

— Eh bien, va, mon enfant, dit Mme Lenoir.

Antonine se leva aussitôt.

— Merci, petite mère, s'écria-t-elle en laissant éclater toute sa joie, et vous aussi, vous surtout, madame, merci de tout mon cœur, car vous me faites vraiment bien plaisir.

Sur ces mots, elle sortit, tandis qu'Angélique adressait également à Madeleine l'assurance de sa profonde gratitude.

— C'est moi qui vous remercie, chère madame, répliqua la Cagnotte, je vous assure que la présence de Mlle Antonine sera pour moi une distraction des plus agréables. Dans une heure, je viendrai la prendre.

Sur cette promesse, la Cagnotte s'éloigna avec le duc.

Pendant ce temps, Antonine, qui avait commencé par sauter de joie dès qu'elle s'était trouvée seule dans sa chambre, bouleversait tous les tiroirs afin de

faire la plus jolie des toilettes que contenait sa garde-robe.

N'allait-elle pas traverser Bade et arriver à Iffezheim avec la belle, l'élégante Mme de Berny ?

Rien que cette pensée décuplait sa coquetterie naturelle.

Bientôt Angélique, qui se doutait parfaitement de ce qui se passait chez sa fille adoptive, vint la retrouver.

Son bon cœur l'empêcha de troubler la joie d'Antonine par le moindre reproche.

Ayant consenti à ce qu'elle accompagnât la Cagnotte, il n'y avait plus, selon elle, à revenir là-dessus.

Une seule chose la préoccupait pourtant.

— Que dirait Lenoir ?

Qu'importait, après tout ? Il ne la mangerait pas ; pouvait-elle rien refuser au duc d'Ambre ? c'était impossible ; puis, quel mal cela pourrait-il faire à Antonine ? Personne ne la connaissait à Bade ; elle était fiancée, du reste. Germain Bonard lui-même n'eût pas empêché sa future de passer quelques heures avec Mme de Berny. Il est vrai que celle-ci n'était pas la femme du duc ; mais d'Ambre ne la traitait-il pas avec autant d'égards et de respect que si elle l'eût été ? Puis Antonine était si heureuse, la joie rayonnait dans ses yeux et tant d'émotion altérait sa voix lorsqu'elle s'écria :

— Mon Dieu, que cette dame est bonne pour moi ! ah ! petite mère, je crois que si tu n'avais pas voulu, j'aurais pleuré pendant plus de huit jours !

Après avoir passé en revue ses plus beaux vête-

ments, sur le conseil d'Angélique, Antonine se décida à mettre une robe de barège d'un dessin très joli et nullement tapageur. Un chapeau neuf, qui n'attendait qu'une occasion solennelle pour sortir de son carton, coquettement orné de petites fleurs bleues, et une mantille noire garnie de dentelles complétèrent sa toilette.

Les accessoires étaient une ombrelle noire, au manche d'ivoire, un fin mouchoir de batiste, brodé par Antonine elle-même, ainsi qu'une paire de gants frais.

Un quart d'heure avant l'instant du rendez-vous, Antonine descendit et se mit à guetter l'arrivée de la voiture de Mme de Berny.

Madeleine fut exacte.

A Bade, les voitures ne pénètrent pas jusqu'au palais de la Conversation : du côté du restaurant, l'allée des boutiques leur est interdite, mais elles suivent une route parallèle à cette allée pour s'arrêter à une entrée de la promenade pratiquée entre les bâtiments de la Restauration et la dernière boutique de l'allée, consacrée exclusivement aux piétons.

Dès qu'Antonine vit s'arrêter à cet endroit la voiture de Mme de Berny, elle sauta au cou d'Angélique.

— La voilà, voilà Mme de Berny! Adieu! petite mère.

Elle s'échappa pour courir à la calèche de l'amie du comte Maximum.

Sans exagération nous pouvons affirmer que Madeleine avait fait une toilette étourdissante, véritable merveille de luxe, d'élégance et de goût.

Dès qu'Antonine eut pris place à ses côtés, tandis que la voiture s'éloignait de la Restauration, elle fut littéralement éblouie par l'accoutrement de la pécheresse.

— Que vous êtes élégante, madame ! la belle robe, les belles dentelles, les superbes diamants ! Vous êtes mise vraiment comme une reine.

— Vous exagérez, mon enfant ; mais, aux courses, un peu de toilette est indispensable, surtout aux eaux.

Antonine jeta un triste regard sur sa robe si simple et sur sa mantille, et vraiment confuse, elle dit :

— J'ai l'air de votre femme de chambre, n'est-ce pas ?

— Vous avez une toilette charmante, je vous le jure ; mais la mienne fait peut-être un peu trop de tapage auprès de sa simplicité de bon goût. Nous allons corriger cela.

Et aussitôt elle donna l'ordre au cocher de la reconduire à l'hôtel.

Elle fit monter Antonine dans sa chambre, et ayant tiré d'une armoire un superbe mantelet de dentelles blanches d'un très-grand prix :

— Mettez cela, mon enfant.

— Quoi, vous voulez ?...

— Je veux vous faire belle, très-belle, répliqua Madeleine en enlevant la mantille noire des épaules de la jeune fille, pour la remplacer par le mantelet de dentelles.

— Il vous va admirablement ; on dirait qu'il est fait pour vous, continua la Cagnotte en enlevant d'une main preste les petites boucles d'oreille de corail dont étaient ornées les oreilles d'Antonine.

— Que faites-vous, madame ?

— Laissez-moi faire... vous le saurez bientôt.

Elle puisa dans un écrin qui semblait être préparé tout exprès, et la jeune fille sentit bientôt que chacune de ses oreilles était parée d'un pendant quatre fois plus lourd que les bijoux dont on venait de la dépouiller.

Alors Madeleine, la menant devant une armoire à glace, reprit :

— Regardez-vous, maintenant.

Le mantelet de dentelles faisait merveille sur la robe de barège, dont elle rehaussait les couleurs qui, tamisées par les riches dessins à jour qui les recouvraient alors semblaient être celles d'une étoffe d'un grand prix.

Encadrant le charmant visage d'Antonine, deux dormeuses en brillants, d'une valeur de vingt mille francs au moins, scintillaient de mille feux.

— Comment vous trouvez-vous, mon enfant?

— Aussi bien que je le puis être, madame; les beaux diamants! s'ils n'étaient d'une blancheur complète, on pourrait les prendre, tant ils brillent, pour des morceaux du soleil.

— Je vous les prête pour aujourd'hui.

— Je ne puis porter de diamants, madame.

— Si vous croyez qu'ils vous font laide, ôtez-les et remettez vos petites boucles d'oreilles de corail, dit en riant la Cagnotte; tenez, les voici.

Et, prenant entre le pouce et l'index une des modestes boucles d'oreilles, Madeleine la plaça à côté d'une des dormeuses, de manière à ce qu'Antonine, les voyant dans la glace, si près l'une de l'autre, pût

juger de la différence qui existait entre les deux bijoux.

— Mais une jeune fille ne peut pas porter de diamants.

— A Paris; mais à Bade, qui le saura? puis cela vous apprendra pour plus tard quand vous ne serez plus jeune fille.

— M. Bonard n'est pas assez riche pour me donner des diamants, madame.

— M. Bonard? demanda Madeleine en feignant d'ignorer absolument quel pouvait être celui qui portait ce nom.

— Mon fiancé.

— Eh bien, alors ne l'épousez pas.

— Oh! madame, se récria Antonine, il m'aime tant.

— Je plaisante, mon enfant.

— J'en suis sûre.

— Et que fait-il, ce M. Bonard?

— Il est chef de rayon au grand magasin de nouveautés de la rue du Havre, *au Printemps*.

— Ah! courtaud?

— Non pas, madame, chef de rayon.

— Voyons, dit alors Madeleine en dardant son regard sur celui de la jeune fille, gardez-vous mes dormeuses pour un jour...

— Si j'allais les perdre?

— Il n'y a pas de danger, je les ai fermées moi-même et jamais elles ne se rouvrent. Partons.

Antonine la suivit après avoir jeté un dernier regard dans la glace pour admirer encore une fois l'éclat des dormeuses dont elle était parée.

— S'il savait ce que je viens de faire, c'est M. Bonard qui ne serait pas content, se dit Madeleine avec un mauvais sourire, en regagnant sa voiture; allons, allons, comte Fabiani, vos actions montent.

La calèche repartit au grand trot, dès qu'Antonine et Madeleine s'y furent réinstallées.

La jeune fille avait baissé son voile.

Elle ne fut pas reconnue pendant la route et fit son entrée dans l'enceinte de l'hippodrome au côté de Madeleine avec une aisance qui dénotait chez elle toutes les aptitudes nécessaires à la vie des élégantes désœuvrées.

La Cagnotte et sa jeune compagne gagnèrent la place que Madeleine occupait l'avant-veille en compagnie d'Olympe et de Yanka.

Celles-ci s'y trouvaient déjà installées avec quelques amies.

Comme l'avant-veille, Finet, d'Arteville, de Lhimours et quelques autres jeunes gens papillonnaient autour du groupe interlope.

Dès que Madeleine parut, elle fut reconnue de loin par ses amis et ses amies, mais personne ne put dire par qui elle était accompagnée.

Le mantelet de dentelles et les dormeuses déguisaient assez Antonine pour qu'il fût impossible de deviner que cette toilette élégante et ces bijoux de haut prix paraient la modeste demoiselle de comptoir de la Restauration.

Lorsque Mme de Berny et sa compagne arrivèrent près du groupe, il y eut un moment d'hésitation qui ne cessa qu'après quelques secondes d'examen.

Les hommes trouvèrent Antonine charmante, les

femmes la regardèrent avec une sorte de dédain qui n'était que le masque de la jalousie.

La Cagnotte, ayant prévu l'effet que produirait la jeune fille, l'accepta avec satisfaction, son résultat probable ne pouvant être qu'un isolement relatif pour elle et Antonine, ce qui devait favoriser ses projets et entrait absolument dans son plan.

Yanka ainsi qu'Olympe connaissaient les toilettes de Madeleine ainsi que ses bijoux.

Elles comprirent immédiatement ce qui s'était passé, mais ne virent, dans le prêt du mantelet et des dormeuses, que l'intention de faire valoir les charmes de la jeune fille au détriment des autres femmes.

Une action aussi abominable ne pouvait pas rester impunie; mais comme ni Olympe ni Yanka n'eussent osé s'attaquer à Mme de Berny, elles s'en prirent à Antonine tout en visant la Cagnotte.

— Quel beau mantelet et qu'il vous va bien, mademoiselle!

— Admirablement. J'ai toujours dit à Madeleine qu'il est un peu court pour elle.

— Et les dormeuses?

— Jamais elles ne m'ont paru aussi grosses; elles vous parent admirablement.

Antonine, rougissante et fort embarrassée par ces propos auxquels elle était bien loin de s'attendre en arrivant, baissait les yeux, sans répondre, en essayant de sourire pour cacher son embarras; néanmoins, elle dit enfin avec une certaine fermeté :

— Mme Berny a voulu me prêter ce mantelet et ces dormeuses, et si je les ai acceptés, c'est qu'en voyant ma toilette à côté de la sienne, j'ai cédé à la crainte

de l'humilier en prenant place dans sa voiture auprè
d'elle, dans mon modeste accoutrement.

— Et moi, mon enfant, reprit la Cagnotte en jetan
un regard de défi aux deux pécheresses, si je vous a
ainsi parée, c'est que je trouve que vous êtes plu
digne que n'importe qui de porter dentelles et dia-
mants et plus capable de les faire valoir.

La cloche vint mettre un terme à cette conversation
désagréable.

Les hommes coururent aux tribunes.

Madeleine, toujours accompagnée de Mlle Lenoir,
choisit un endroit à l'ombre pour s'y installer.

Le duc la rejoignit en cet instant.

Après avoir adressé quelques compliments à Anto-
nine, il fit apporter des chaises et s'excusa, au second
coup de cloche, qui annonçait le départ des chevaux,
d'aller suivre la course pour laquelle il avait fait de
gros paris.

— Voulez-vous monter dans une tribune, mon en-
fant? demanda Madeleine à la jeune fille.

— Merci, madame, je me trouve fort bien ici, ré-
pondit-elle, enchantée de se trouver un peu à l'écart
après l'effet qu'avait produit sa parure.

Quelques instants après, le comte Fabiani s'avança
vers Madeleine.

— Enfin, vous voilà, chère madame, je vous cher-
chais partout.

Il reconnut alors Antonine.

Jamais il ne l'avait trouvée aussi jolie, et il s'atten-
dait si peu à la rencontrer là, en compagnie de Mme de
Berny, qu'il ne put s'empêcher de pousser une excla-
mation de surprise et d'admiration.

— Oh! la jolie personne, eh quoi, mademoiselle, c'est vous !

Et il y avait un tel accent de sincérité dans le ton dont furent dites ces paroles que, pour la première fois, Antonine adressa au roi du trente et quarante un regard presque affectueux.

— Ma mère a bien voulu me permettre d'accompagner madame.

— Et je vous avais promis une agréable surprise, mon cher comte, continua la Cagnotte en regardant Fabiani et Antonine en souriant.

— Vous ne pouviez pas, en effet, m'en causer une plus grande et plus ravissante, chère madame, car Mlle Antonine ne peut ignorer qu'elle possède en moi le plus sincère, le plus fervent de ses admirateurs.

A ces paroles, le front de la jeune fille se plissa légèrement.

— Hum! hum! fit Madeleine, comme si elle toussait, ce qui signifiait :

— Mon cher comte, un peu de patience; vous allez trop vite; nous avons affaire à une jeune brebis encore chaste et vous vous conduisez comme un vrai salpêtre. Attendez, sapristi! le moment n'est pas encore venu.

Et, pour distraire immédiatement Antonine :

— Oh! voyez donc les belles toilettes de la petite baronne de Maureval, — depuis la disparition de Diane Stein-Steiner, Mme de Maureval avait repris ce nom, — et de la marquise de Puy-Gaillard, dit tout haut la Cagnotte, en indiquant du regard les deux cocodettes qui passaient près d'elle.

Le duc revint en ce moment.

Aussitôt Madeleine, s'emparant du bras de Fabiani, dit à d'Ambre :

— Remplacez-moi un instant auprès de mademoiselle, je vous prie, mon cher duc; je veux voir de près la robe de Mme de Puy-Gaillard, et vous la connaissez trop pour que je puisse me rapprocher d'elle, en votre compagnie.

— Très volontiers, répondit d'Ambre en s'installant auprès d'Antonine.

— Êtes-vous content de moi? demanda Mme de Berny à Fabiani dès qu'elle eut fait quelques pas avec Maximum.

— Enchanté, ravi.

— En ce cas, écoutez-moi bien; soyez prudent et patient, mais espérez. M. Bonard n'est pas encore l'heureux époux de votre belle, et je connais maintenant assez son caractère pour pouvoir vous affirmer qu'elle est très capable de se laisser éblouir par le luxe que vous déploierez en sa faveur. Vous pourrez vous lancer un peu dès aujourd'hui; mais, en attendant, offrez-nous du champagne et montrez-vous galant dans une juste mesure. Vous reviendrez avec elle et moi à Bade; je vous ai gardé une place dans ma voiture, ce qui vous ménage presque un tête-à-tête. Et demain nous irons passer deux jours à Gernsbach où j'emmènerai la petite.

— Vous êtes mon bon ange. Que puis-je faire pour vous prouver mon éternelle reconnaissance?

— Réussir d'abord, et après nous verrons, répliqua Madeleine en riant. Allez au buffet; je n'ai plus besoin de vous pour le moment, mais ne tardez pas à nous rejoindre, car voici le premier coup de cloche

de la seconde course, et le duc doit être très désireux, afin de surveiller ses paris, d'être relevé de faction.

D'Ambre, en effet, quitta Antonine dès qu'il aperçut Madeleine.

Celle-ci reprit sa place auprès de la jeune fille.

— Ce comte Fabiani, dit-elle, est un véritable grand seigneur.

— Ah! vraiment.

— Oui; ne vient-il pas de m'offrir vingt-cinq mille francs de mes dormeuses?

— Oh ! les voici, madame, dit vivement Antonine, en portant les mains à une de ses oreilles afin d'en détacher la boucle d'oreille.

— Que faites-vous? reprit Mme de Berny en la retenant du geste. Vous ne m'avez donc pas comprise? le comte me proposait cette somme pour vous faire hommage des dormeuses, et non pour vous forcer à les ôter.

— A quel titre, un tel cadeau!

— Mais à titre d'ami, d'admirateur, mû, dans sa générosité véritablement princière, par une irrésistible sympathie qui doit vous toucher, en somme, car sa sincérité ne peut être mise en doute.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas accepté l'offre du comte, madame? demanda Antonine en faisant preuve d'une dose de logique beaucoup plus grande que celle dont la Cagnotte supposait qu'elle pouvait disposer.

— Parce que je voulais vous consulter avant, mon enfant.

— Ce n'est pas moi, c'est ma mère qu'il faudrait

consulter d'abord, mais en ayant soin de lui affirmer que ces dormeuses sont fausses.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire, reprit la Cagnotte sans se déconcerter, et voilà ce que j'ai répondu au comte : Apportez-moi le consentement de Mme Lenoir et l'acceptation de ma petite amie — me permettez-vous de vous nommer ainsi?

— De tout mon cœur, madame, répondit la jeune fille, dont le visage, après s'être assez gravement assombri, venait de se rasséréner complètement aux dernières paroles de Madeleine.

— ... Et, reprit celle-ci, les dormeuses sont à vous, non pour vingt-cinq mille francs, mais pour vingt mille, ce que je les ai payées. Mais voici notre prodigue, plus un mot là-dessus.

Fabiani précédait un garçon qui apportait du champagne dans un seau de glace et des petits fours.

— Mesdames, dit-il, permettez-moi de vous offrir un verre de tisane frappée, c'est rafraîchissant et inoffensif.

Antonine allait refuser.

— Quelle bonne idée! dit Madeleine, j'accepte de grand cœur.

La prétendue tisane était de l'excellent cliquot carte blanche.

On se mit à boire.

Pressée par Mme de Berny, Antonine n'avait osé refuser.

Les autres pécheresses revinrent; d'Arteville, Finet, de Lhimours, raparurent aussi ; on forma un nouveau groupe.

Imitant Fabiani, chaque cavalier fit venir du vin.

On buvait, on riait aux éclats, les mots à double entente circulaient, volant de l'un à l'autre ; on s'amusait enfin tant qu'on le pouvait.

Surexcitée par trois verres de champagne qu'elle n'avait pu refuser, Antonine prenait un grand plaisir à tout ce qui l'entourait, heureuse au possible au milieu de cette société bruyante dont les allures libres l'étonnaient au dernier des points.

Yanka proposa bientôt de faire des poules à un louis, comme l'avant-veille.

Madeleine s'étant tenue à l'écart avec sa protégée depuis leur arrivée, le ressentiment de ces dames avait complètement disparu, et nulle d'entre elles ne se souvenait des petites escarmouches aigres-douces qui avaient suivi l'introduction de Mlle Lenoir dans le groupe des viveurs et des pécheresses.

Aussi la proposition de Yanka fut-elle acclamée.

— Au programme, mesdames, dit d'Arteville ; nous sommes trop nombreux pour nous contenter du tableau.

Expliquons brièvement ces paroles.

La poule au programme consiste à mettre tous les numéros des chevaux d'une course désignés sur le programme, dans un chapeau ; tant pis pour celui qui tire le numéro d'un cheval qui ne court pas pour un motif quelconque.

Celle au tableau ne comprend que les numéros des chevaux partants, c'est-à-dire inscrits au tableau indicateur.

Quinze chevaux figuraient au programme.

D'Arteville et Finet procédèrent rapidement aux apprêts du jeu.

Le chapeau de Finet reçut les quinze petits morceaux de papier tortillés, sur chacun desquels un numéro était tracé.

— Passez-moi l'urne, dit Madeleine.

— Voilà, répondit Finet en obéissant à la Cagnotte.

— A vous, mon enfant, reprit-elle en présentant le chapeau à Antonine.

— Comment, à moi?

— Oui.

— Que faut-il faire ?

— Prendre un des papiers au fond du chapeau de Finet, un seul.

La jeune fille obéit sans comprendre.

— Ouvrez-le et lisez.

— Numéro 5, répondit Antonine, après avoir terminé la petite opération indiquée.

— Cinq, répéta de Lhimours, qui tenait un programme à la main. Artaban, au duc d'Ambre.

— Oui, messieurs, affirma ce dernier en rejoignant le groupe, Artaban, qui est en ce moment à égalité et qui gagnera, du moins je l'espère.

— Bravo, alors, dit Fabiani à Antonine, vous allez gagner.

— Gagner? C'est donc un jeu?

— Oui, vous allez voir.

Le tirage continua.

Lorsqu'il fut terminé :

— Je vais faire la quête, reprit en riant Olympe, en s'emparant du chapeau de Finet qui se trouvait vide.

Les louis tombèrent les uns après les autres au fond du chapeau.

Antonine, en voyant cela, était devenue toute rouge; son embarras était visible. Il fut à son paroxysme lorsque Olympe, lui tendant le chapeau, lui dit:

— Allons, petite, votre louis; Artaban n'a pas encore gagné.

— Pour nous deux! reprit Madeleine, en jetant deux louis dans le chapeau.

— Mon Dieu, madame, balbutia Antonine, je ne savais pas...

— Vous allez gagner, répliqua la Cagnotte en riant; ne vous inquiétez de rien; le duc ne se trompe jamais.

On sonna bientôt le départ.

Fabiani, dans le mouvement qui s'opéra, entraîna Antonine au haut d'une tribune, et, lui passant ses jumelles:

— Tenez, voici votre cheval, toque rouge, veste bleue et rouge. Le voyez-vous?

— Là, le troisième?

— C'est cela. Vous pourrez le suivre pendant toute la course.

— Merci, oh! merci.

Qu'elle était heureuse et loin de se douter que doucement tous ceux qui l'entouraient l'entraînaient sur une pente fatale, aboutissant au plus sombre abîme!

Braquant les jumelles du comte sur Artaban lorsqu'il s'élança au milieu de ses concurrents, elle ne le perdit pas de vue, en proie à une émotion qui la ravissait tout en la troublant au point qu'elle ne sentait

pas le bras du comte lui enlaçant familièrement la taille.

Cela dura deux minutes remplies de péripéties, car à peine un espoir naissait-il dans l'esprit de la jeune fille, qu'une désillusion immédiate le suivait.

Artaban n'était pas le seul cheval du duc d'Ambre engagé dans la course.

Bric-à-Brac, son compagnon d'écurie, chargé de faire le jeu, courait à ses côtés.

De là, deux jockeys vêtus de même, ce qui troublait Antonine, qui, complètement ignorante des choses du turf, ne pouvait comprendre ce qui se passait.

Pour elle, tantôt Artaban était en tête et tantôt, dépassé par tous les autres, il restait en arrière.

Au dernier tournant, Bric-à-Brac était premier, et nécessairement la jeune fille, voyant en avant un jockey portant les couleurs du duc, croyait que c'était Artaban.

La plupart des spectateurs ignoraient complètement la volonté de d'Ambre de faire gagner Artaban.

Aussi Bric-à-Brac fut-il acclamé par les tribunes.

— Bric-à-Brac! Bric-à-Brac! criait-on.

Antonine n'y comprenait plus rien.

Tout à coup on vit sortir du groupe des chevaux que Bric-à-Brac avait devancés, un cheval, monté par un jockey portant les mêmes couleurs.

En trois bonds il rejoignit Bric-à-Brac.

En trois bonds il le dépassa.

Et, au milieu d'une immense clameur :

— Artaban ! Artaban !

Il atteignit, premier, le poteau d'arrivée.

— Bravo ! s'écria aussi Fabiani ; vous avez gagné, mademoiselle.

Ces mots rappelèrent Antonine à la réalité.

Pendant près d'un quart d'heure, surexcitée par tout ce qui se passait autour d'elle, elle avait oublié la poule, Fabiani, Mme de Berny et le reste.

— Gagné ! répéta-t-elle.

— Gagné la poule. Venez, on va vous verser la totalité des mises.

Un grand tumulte avait suivi la victoire d'Artaban.

Les tribunes se vidaient prestement.

Le spectacle était de nouveau dans la piste ; il fallait acclamer le vainqueur et complimenter son heureux propriétaire qui venait de battre les chevaux anglais et allemands.

Fabiani et Antonine descendirent de la tribune et rejoignirent Madeleine, très entourée en ce moment.

Un peu du succès que venait de remporter le duc, rejaillissait sur elle.

Antonine était d'une gaieté folle, ce qui enchantait le comte Maximum, car il profitait de la joie de la jeune fille pour lui adresser quelques tendres paroles qu'elle accueillait en riant, ce qui semblait au roi du trente et quarante, d'un excellent augure.

Dès que la Cagnotte les vit reparaître :

— Mesdames, dit-elle, voici la gagnante. Où sont les quinze louis ?

— Les voici ! dit Olympe en passant toutes les mises à Madeleine.

— Merci ! Tenez, mon enfant, reprit Mme de Berny, en les donnant à Antonine.

— Cet argent est à nous deux, madame, n'avez-vous pas mis pour moi ?

— C'est juste. Je reprends mon louis, et voici les quatorze autres qui sont bien à vous, et à vous seule.

— Certainement, certainement ! affirmèrent quelques personnes.

Antonine se rendit à cette affirmation et prit les quatorze louis, un peu confuse, mais bien heureuse.

Songez donc à la jolie toilette qu'elle pourrait acheter avec tout cet argent.

Le moment du départ arriva.

— Me permettez-vous d'offrir une place au comte Fabiani dans ma voiture ? demanda Madeleine au duc. Il est fort épris de ma petite amie et je lui ferais un grand plaisir.

— Vous êtes parfaitement libre, ma chère Madelon. Nous nous retrouverons à sept heures à la Restauration.

— Merci. A tantôt.

Se retournant alors vers le comte qui, pendant ce colloque, avait causé avec Antonine :

— Votre bras, je vous prie, dit-elle, nous partons.

Arrivé à la calèche de la pécheresse, Maximum fit monter les deux femmes :

— Je vous emmène, lui dit la Cagnotte ; mettez-vous là.

Et, du bout de son ombrelle, elle indiqua la banquette du devant.

Fabiani s'y installa aussitôt, et la voiture reprit immédiatement la route de Bade.

Bientôt le visage d'Antonine perdit peu à peu son expression gaie.

Elle s'était prodigieusement amusée, mais elle comprenait que le plaisir était fini.

Cette journée resterait dans son souvenir — elle en était sûre — comme un rêve ravissant dont les moindres détails ne s'effaceraient jamais de sa mémoire.

Le mantelet, les diamants, le champagne, la poule, les lestes propos, les courses, les galanteries, la foule, tout cela tourbillonnait dans la tête de la jeune fille qui éprouvait le sentiment qu'un spectateur, ravi par une représentation exceptionnellement réussie, ressent en voyant la toile se baisser, pour la dernière fois.

Fabiani qui, assis en face d'elle, pouvait l'observer à loisir, ne tarda pas à remarquer ce qui se passait chez Antonine, dont il signala la mélancolie apparente à Madeleine.

Aussitôt celle-ci s'empressa de tâcher de distraire sa jeune compagne et de ramener le sourire sur ses lèvres.

— Soyez donc gaie, mon enfant ; je le veux, dit-elle avec un accent affectueux admirablement joué.

— Je le suis, madame, répondit Antonine, avec un effort.

— A votre âge tout est joie ; l'avenir surtout. Le vôtre sera des plus brillants.

— Ce n'est pas possible, madame.

— Cela sera, dit Fabiani, moitié riant.

— Oui, cela sera, reprit Madeleine; vous le verrez, mon enfant.

Ces deux mots : mon enfant, dont la Cagnotte affectait de se servir en s'adressant à Antonine, lui donnaient, croyait-elle, une sorte d'autorité affectueuse qui devait faire considérer toutes ses paroles comme de véritables articles de foi, par la jeune fille.

Fabiani observait les recommandations de Madeleine, se montrant plus galant que tendre, afin de ne pas effaroucher Antonine.

Néanmoins ses admirations et ses louanges, dont il se montrait fort prodigue à l'italienne, troublaient légèrement la jeune compagne de Mme de Berny.

— Vous êtes-vous bien amusée, mon enfant? demanda Madeleine en souriant à Antonine.

— Oh! oui, madame, prodigieusement! J'en suis même encore tout étourdie.

— Un peu de fatigue; j'en éprouve moi-même aujourd'hui. Aussi, demain, fuirons-nous Bade. Je désire aller à Gernsbach. Serez-vous des nôtres, mon cher comte?

— Très volontiers, madame.

— Vous viendrez avec nous, mon enfant.

— Impossible, madame, jamais maman n'y consentirait.

— Je me charge de son consentement. Je veux vous montrer Gernsbach que vous ne devez pas connaître.

— En effet, madame, en fait d'excursions autour de Bade, je ne connais, jusqu'à présent, que celle du Vieux-Château.

— Eh bien, je vous montrerai Gernsbach, c'est un endroit ravissant, la route est splendide, d'un pittoresque remarquable ; nous pêcherons l'écrevisse et la truite et nous dînerons à l'air dans le jardin de l'hôtel.

— Tout cela est bien tentant, mais maman...

— Votre maman dira oui ; annoncez-lui dès ce soir que vous n'avez pas osé me refuser et soyez prête demain matin à dix heures.

— Je tâcherai, madame.

Ils arrivèrent à l'hôtel.

La Cagnotte s'y était fait conduire, afin qu'Antonine pût reprendre sa mantille et ses boucles d'oreilles de corail.

Sur l'invitation de Madeleine, Fabiani monta chez elle avec Antonine.

Au moment où la jeune fille allait ôter les dormeuses :

— Voulez-vous les garder? lui murmura Fabiani à l'oreille.

Antonine ne répondit pas; mais elle enveloppa le comte dans un regard indéfinissable qu'elle renvoya immédiatement dans la glace, afin de constater une dernière fois l'effet que produisaient sur elle les beaux bijoux de la Cagnotte.

— Attendez, dit celle-ci.

Et d'un main preste, elle enleva le chapeau de la jeune fille.

Puis, ayant pris sa boîte à bijoux, elle en tira successivement une splendide rivière, ainsi qu'une étoile qu'elle planta dans les cheveux d'Antonine, après avoir ceint son cou du riche collier qu'elle venait de sortir de son écrin.

— Voici la parure complète, dit-elle. Admirez-vous.

Antonine, qui en avait été éloignée par Madeleine, fut ramenée par elle, devant l'armoire à glace.

Depuis la Marguerite de Faust, toutes les jeunes filles sont les mêmes dans un cas semblable.

Antonine se trouva bien belle.

Puis, songeant qu'aucune de ces richesses ne lui appartenait et que son futur, Germain Bonard, ne lui en donnerait jamais de ce genre, elle se dépouilla nerveusement des bijoux tentateurs de Mme de Berny en étouffant un soupir.

XII

A LA CAMPAGNE

La première chose que fit Madeleine en rejoignant e duc d'Ambre, après avoir ramené Antonine à sa nère, fut de l'informer de son désir d'aller passer deux ours à Gernsbach.

Cela se trouvait admirablement si Madeleine con-entait à s'y rendre sans lui, car il avait été forcé, près le succès d'Artaban, d'accepter plusieurs invi-ations pour le lendemain et le surlendemain, et il 'apprêtait à s'en excuser vis-à-vis de sa toute belle, orsqu'elle lui avait appris son champêtre projet.

Pendant que le duc et Madeleine tombaient ainsi l'accord, Antonine racontait à Mme Lenoir les prin-cipaux incidents de la journée, en ayant bien soin de garder un silence complet sur le mantelet, les dor-neuses et l'essai des diamants de Mme de Berny, ainsi que sur les galanteries de Maximum.

Néanmoins elle ne cacha point qu'elle avait gagné quatorze louis dans une poule.

— Ne me gronde pas, je t'en supplie, petite mère, ajouta-t-elle aussitôt ; je te jure que tout le monde au-rait fait comme moi.

Et elle fit le récit, dans ses moindres détails, de la

manière dont elle avait atteint ce brillant résultat presque inconsciemment.

— Que vas-tu faire de tout cet argent? demanda Angélique, avec une certaine gravité.

— Veux-tu que je le donne aux pauvres? s'écria vivement Antonine.

Angélique l'embrassa en lui disant :

— Petite folle! une telle générosité dépasse tes moyens.

— Aussi tu verras tout le parti que je tirerai de mes quatorze louis, petite mère; laisse-moi faire; je saurai te prouver que je suis très raisonnable.

Les occupations d'Angélique ne lui permirent pas d'en entendre davantage.

Aucun incident n'eut lieu jusqu'à dix heures, et Antonine monta se coucher sans avoir osé parler à Mme Lenoir de l'excursion à Gernsbach, projetée pour le lendemain.

Un instant après, Me Allain entra à la Restauration.

— Je voudrais parler à M. Lenoir, madame, dit-il à Angélique.

Un garçon fut immédiatement chargé par elle d'aller prévenir Jean, qui ne tarda pas à paraître.

— Un mot, lui dit Me Allain à voix basse.

Aussitôt Jean Lenoir fit passer le notaire dans le petit salon du fond du couloir de la seconde salle, où avait eu la première entrevue avec les Compagnons du glaive.

Ils y restèrent un quart d'heure environ.

Lorsque la porte se rouvrit :

— Comptez sur moi, dit Jean.

Et il glissa dans la poche de son gilet une petite fiole dans laquelle se trouvaient une trentaine de gouttes d'une liqueur brune.

— A minuit, dit Me Allain.

— A minuit, répondit Lenoir.

Ayant quitté la Restauration, le notaire rentra dans les salons où l'attendait Clément Morin.

— Eh bien? demanda celui-ci à Me Allain.

— Tout est convenu.

— Cherchons notre homme, alors.

Ils firent le tour des salons.

Arrivés dans la salle du trente-et-quarante, Morin poussa du coude son compagnon, en lui indiquant quelqu'un du regard.

Me Allain se pencha et aperçut, assis à la table de jeu, le baron Stein-Steiner, qui risquait de fortes sommes avec un acharnement fiévreux.

Dès ce moment, les deux compagnons ne le perdirent plus de vue.

Après la fermeture du salon du trente-et-quarante, qui avait eu lieu à onze heures, tandis que celui de la roulette ne fermait qu'à minuit, combinaison ingénieuse,—la roulette étant plus meurtrière que le trente-et-quarante, — qui permettait souvent à la Banque de reprendre d'une main ce qu'elle venait de donner de l'autre, le colonel s'en vint à la table de roulette qu'il couvrit d'or pendant une heure, c'est-à-dire jusqu'à la clôture.

Les salons se vidèrent enfin.

Stein-Steiner gagna le jardin, suivi par Clément Morin et Me Allain.

Il se dirigea vers la Restauration, mais au lieu de

s'y arrêter il passa devant, monta en voiture et disparut bientôt aux yeux de ceux qui l'observaient.

— Allons, dit Mᵉ Allain, ce ne sera pas pour cette nuit.

— Le hasard le sert, demain nous agirons.

Sur ces mots, ils regagnèrent le pavillon de chasse.

— Eh bien? leur dit le comte de Séran qui les attdait, prêt à sortir.

— Attendons à demain, répondit Mᵉ Allain.

— Il ne se doute de rien, au moins?

— De rien; comment voulez-vous qu'il se doute de quelque chose? Le frère Lenoir est prévenu; il agira lui-même, le reste nous regarde. Patientez encore : nous sommes à jeudi; à moins d'un miracle, le meurtrier de votre fils ne verra pas le soleil de samedi se lever, je vous le jure.

— J'y compte, dit froidement le père d'Henri.

Au moment où les trois Compagnons du Glaive avaient entre eux cette conversation terrible, Antonine, sous l'impression des événements divers de cette journée si mouvementée pour elle, faisait les rêves les plus bizarres.

Elle se trouvait dans un palais de diamants, comme on en voit dans les féeries, avec cette différence que le paillon était remplacé par des pierres véritables d'un éclat sans pareil.

Placée sur une sorte de trône, elle se voyait adorée par une foule élégante, dans laquelle elle distinguait au premier rang, les mains pleines d'or, un riche seigneur ressemblant à Fabiani, tandis qu'au loin, une sorte de pauvre diable, ayant les traits de Germain

Bonard, faisait, les mains vides, d'inutiles efforts pour s'ouvrir un passage jusqu'à elle.

Puis la scène changeait.

Elle se trouvait avec Mme de Berny dans une sorte de char qui, traîné par deux gigantesques oiseaux fantastiques, fendait l'espace avec une vertigineuse rapidité, au milieu de nuées noires qu'éclairaient, à des intervalles réguliers, de grands éclairs illuminant l'espace d'un beau reflet couleur de feu.

Un pâle sourire errait sur les lèvres décolorées de sa compagne, et il lui semblait, au milieu de cet orage singulier, ressentir des frissons qui glaçaient jusqu'à son sang.

Puis, au loin, dans un endroit indescriptible et tel que seul le cauchemar, se faisant architecte, peut en élever dans notre imagination troublée, apparaissait une ronde infernale formée par des diables, un jockey et des femmes échevelées, buvant dans des coupes d'or des vins couleur de rubis et de topaze.

Hurlant à vau-de-route, cette ronde décrivait un grand cercle qui allait se perdant dans une sorte de fournaise.

A sa vue, Antonine voulait fuir; mais sa compagne s'emparait d'elle, lui serrant les poignets à les briser, tandis que Fabiani, qui venait de reparaître tout à coup, monté sur un des grands oiseaux de nuit traînant le char, redoublait leur marche rapide en les cinglant avec une tige de fer en fusion.

La jeune fille voulait crier et elle ne le pouvait pas; puis la scène changeait encore tout à coup :

Antonine se trouvait la nuit dans une forêt, aux arbres si élevés que leurs cimes feuillées semblaient se

mêler aux étoiles, et là Fabiani la poursuivait toujours, une cassette remplie de bijoux à la main.

Puis tout s'évanouit et le sommeil paisible et réparateur vint rendre à la jolie dormeuse son calme ordinaire.

Elle s'éveilla vers sept heures et aussitôt se mit à faire ses apprêts pour suivre Mme de Berny à Gernsbach.

Elle ne se dissimulait pas pourtant qu'obtenir la permission d'accepter cette invitation nouvelle ne serait pas facile ; mais elle brûlait d'un si vif désir de s'y rendre, qu'elle ne pouvait et ne voulait pas admettre qu'elle pût ne point y aller.

On frappa à la porte de sa chambre, et cette question fut posée :

— Puis-je entrer ?

— Certainement, mon père, répondit aussitôt Antonine en allant ouvrir à Jean Lenoir, dont elle avait immédiatement reconnu la voix. Que désirez-vous ?

— T'embrasser avant de partir, mon enfant.

— Où donc allez-vous, papa ?

— A Strasbourg, faire mes provisions ; mais je serai de retour ce soir.

— Ah bien ! approuva la jeune fille en comprenant immédiatement tout le parti qu'elle pourrait tirer de l'incident.

Jean la prit dans ses bras, l'embrassa tendrement sur les deux joues et disparut en lui disant :

— A demain, car tu seras couchée lorsque je rentrerai.

— A demain, cher père.

Cinq minutes après, elle le voyait monter en voiture.

Alors ayant fait appel à tout son courage, Antonine descendit auprès d'Angélique.

Après l'échange du bonjour quotidien, la jeune fille se mit à faire une petite moue qui devait attirer l'attention de Mme Lenoir.

— Ah ça, qu'as-tu ce matin? demanda-t-elle en tombant dans le piège que lui tendait Antonine.

— J'ai que...

Et elle s'arrêta.

— J'ai que, répéta Angélique, quoi? parle, c'est donc bien difficile à dire?

— Non, mais je crains que tu ne me grondes et pourtant, je te jure qu'il m'a été complètement impossible d'agir autrement que je ne l'ai fait.

— Voyons explique-toi, je n'aime pas les énigmes.

— Tu ne me gronderas pas, petite mère?

— Non, parle.

— Bien sûr?

— Bien sûr, bien sûr, cela dépend de ce que tu vas me dire.

— En ce cas, je ne dis rien.

— Méchante enfant, voyons, je t'écoute, on dirait vraiment que tu as peur de moi, je ne suis pourtant pas une marâtre.

— Oh! non.

Et Antonine couvrit de caresses la bonne Angélique, qui se sentait gagnée d'avance, tout en ignorant encore ce qu'avait à lui dire sa fille adoptive.

— Eh bien, petite mère, reprit Antonine, je n'ai pas osé te le dire hier, mais j'en ai tant, tant envie, que

si tu me refuses, je fonds en larmes, oh! certainement, et tu ne voudrais pas me faire du chagrin, n'est-il pas vrai ?

— Enjôleuse ! je t'écoute.

— Mme de Berny viendra me chercher à dix heures pour me conduire passer la journée à Gernsbach.

— J'en suis désolée pour toi, ma chère Antonine, mais lorsque Mme de Berny viendra, je ne pourrai que lui exprimer tous mes regrets les plus sincères de ne pouvoir te permettre de la suivre encore.

— Tu ne feras pas cela !...

— Si.

— Mais j'ai promis, Mme de Berny compte sur moi, nous avons tout arrangé.

— Tant pis! il fallait me consulter d'abord.

— Ce sera une impolitesse sans nom; songe donc combien elle a été bonne pour moi.

— Je lui en sais un gré infini et l'en remercie de tout mon cœur, mais certes je ne cèderai pas.

— Elle sera furieuse, tu verras.

— Je la calmerai et elle me donnera raison.

— Mais tu me désoles !...

— J'en suis navrée, mais je n'y puis rien.

— C'est si ravissant, paraît-il, Gernsbach, nous pêcherons l'écrevisse et la truite.

— Non, mon enfant.

— Ah! méchante mère !

Et perdant son sang-froid, Antonine, après cette dure parole, sentit les larmes envahir ses yeux.

Angélique, qui l'adorait, était désolée; mais un secret instinct la poussait à ne pas céder.

— Pourquoi n'as-tu pas demandé cette permission à ton père? dit-elle à bout d'arguments.

— En ai-je eu le temps? Papa n'est pas resté trois secondes dans ma chambre. Ah! certes j'ai eu grand tort, car il ne m'aurait pas refusé, lui.

— Oh! quant à cela, je t'affirme le contraire. Il a été déjà fort peu satisfait d'apprendre que j'avais eu la faiblesse hier de te permettre d'aller aux courses, je ne veux pas m'exposer à de nouveaux reproches.

— Mais puisqu'il est absent, il ne saura pas que je suis allée à Gernsbach.

La lutte continua ainsi jusqu'à l'arrivée de Madeleine.

En la voyant entrer, Antonine fondit en larmes.

— Que vois-je et qu'avez-vous, ma chère enfant?

Pour toute réponse, la jeune fille cacha son visage dans son mouchoir et donna un libre cours à ses sanglots.

— Voyons, reprit la Cagnotte, séchez vos larmes et partons, car vous voulez bien me la confier encore aujourd'hui, n'est-ce pas, ma chère madame Lenoir, et c'est un véritable service que vous me rendez. Je vous en remercie bien sincèrement.

Vainement Angélique avait cherché à couper cette tirade par une objection.

— Un service? répéta-t-elle.

— Oui, je suis seule, abandonnée, tout le temps du duc est pris, Mlle Antonine m'est indispensable.

— Là, tu vois bien, maman.

La résistance devenait impossible, Angélique le comprit.

— Je cède, mon enfant, puisqu'il le faut absolu-

ment, mais en suppliant Mme de Berny de ne plus compter sur toi à l'avenir.

— La recommandation est inutile, je quitte Bade dans quelques jours. Allons, mademoiselle, je vous attends.

Antonine monta chez elle.

Pendant qu'elle mettait sa mantille et son chapeau, Angélique s'excusa de sa résistance, la motivant sur les précautions qu'une mère, dans sa situation, devait prendre, de peur qu'un trop grand désir de dissipation ne se développe dans une jeune tête.

Madeleine l'approuva complètement et la rassura en lui dépeignant Gernsbach comme l'endroit le plus paisible de la terre et l'excursion projetée comme un impérieux besoin de solitude et de repos.

Antonine reparut, vêtue comme la veille, à cette différence près, que la robe de barège avait été remplacée par une robe de toile écrue, que relevait une garniture de lisérés blancs.

Son visage était souriant, nulle trace d'émotion n'y était restée.

Mlle Lenoir était à cet âge où les chagrins s'effacent vite, une trop belle journée s'ouvrait devant elle pour qu'elle n'eût pas oublié ses larmes, dès que la permission de suivre la Cagnotte lui avait été accordée.

— Que tu es bonne et que je t'aime ! dit-elle à Angélique, en lui tendant le front.

Madeleine et Antonine quittèrent la Restauration et montèrent en voiture.

Au coin de l'avenue de Lichtenthal, le comte Fabiani les attendait.

La voiture ne s'arrêta que le temps nécessaire pour que le roi du trente et quarante y prit place.

En affirmant que la route de Bade à Gernsbach est des plus pittoresques, Madeleine n'avait rien exagéré.

C'est à travers la forêt Noire que s'accomplit le trajet, et rien n'est plus beau, plus varié que les divers points de vue qui tour à tour s'offrent aux yeux des touristes.

Tantôt on gravit une pente escarpée, dominant un abîme au milieu des mélèzes, tantôt la route sillonne de vertes prairies et de larges allées de hêtres et de tilleuls; plus loin c'est une descente vertigineuse tant elle est rapide, aussi ne l'accomplit-on qu'en enrayant les roues qui glissent lentement de l'une à l'autre des larges traverses de bois dont est garnie la route, afin d'empêcher les voitures de rouler d'un coup, au bas de la côte.

Enfin apparaît Gernsbach, petite ville paisible et coquette, dont le plus bel ornement est sa rivière, la Murg, aux cascatelles moutonneuses, que les truites intrépides remontent en se jouant, par bonds, dans l'eau limpide entraînée par un vif courant.

Le principal hôtel s'élève non loin d'une colline surmontée de l'antique château d'Eberstein, le long de la Murg, dominant un horizon riant et champêtre, imprégné d'un air calme qui pousse à la douce rêverie et fait aimer cet endroit peu fréquenté, car on n'y est attiré ni par la splendeur du panorama qu'on admire du haut des ruines du Vieux-Château, ni par la singularité artistique de la Favorite, ce nid d'amoureux d'une époque brillante, ce château bizarre où, à côté de la retraite du parc dans laquelle la landgrave prati-

quait en carême le jeûne et la macération, on découvre, dans la chambre à coucher de son heureux vainqueur, une mosaïque dont la signification appartient à la cartomancie : un as de pique admirablement dessiné sur les riches dalles multicolores qui bordent le lit d'apparat.

Le duc d'Ambre avait mis galamment son landau à la disposition de la Cagnotte pour faire le trajet de Bade à Gernsbach.

Lorsque celle-ci arriva à l'hôtel avec le comte Maximum et Antonine, ils y trouvèrent réunis sous une tonnelle Yanka, Olympe, d'Arteville et Finet.

— Arrivez-donc, nous mourons de faim! leur crièrent-ils.

La vue de tout ce monde étonna légèrement Antonine, mais au fond elle fut ravie de le trouver là. Fabiani l'embarrassait un peu avec tous les compliments dont il avait été pendant toute la route d'une excessive prodigalité, malgré la présence de Madeleine qui semblait trouver la conduite du comte Maximum des plus naturelles.

Le déjeuner fut fort gai, saupoudré parfois de libres propos.

Mme de Berny, qui avait pris Antonine auprès d'elle, chaque fois qu'elle la voyait rougir et baisser les yeux, l'embrassait en riant et disait :

— Chère fillette, n'écoutez pas tous ces mauvais sujets.

Puis, riant toujours :

— Finet, je vous prie de vouloir bien mettre une feuille de vigne à vos saillies.

Mais, mis en verve par un petit vin du Rhin, d'un

goût acéré, l'homme de lettres, reprenant aussitôt la conversation, la dépouillait de tous ses voiles, en véritable Hypéride facétieux.

Au moment où on se levait de table, Antonine remarqua que le landau qui l'avait amené avec Madeleine et Fabiani reprenait la route de Bade.

Elle en fit l'observation à Mme de Berny.

— Je le sais, répondit la Cagnotte, le duc m'enverra une autre voiture ce soir, ne vous inquiétez de rien.

L'incident n'eut pas de suite.

La pêche commença bientôt.

Finet s'était déclaré pêcheur à la mouche de première force et il se faisait fort de dépeupler la rivière de toutes les truites qui y batifolaient.

On n'ignore pas que la truite est le plus gai de tous les poissons.

Sous une autre forme et dans des proportions moindres, on pourrait la nommer : le marsouin des rivières.

Tout un arsenal de lignes, d'hameçons, de mouches et d'appâts des plus variés, avait été apporté de Bade par Finet et d'Arteville.

— Si la truite ne mord pas à la mouche artificielle, nous lui offrirons l'araignée, la cerise, voire même le fromage, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le plat du jour dont elle se montrera friande, déclara superbement Finet. On dit bête comme un poisson ; montrons-nous plus intelligents que lui.

Chacun prit sa ligne et fit de son mieux.

— Suivez le courant ; ne retirez pas trop vite la ligne, Olympe. Vous avez trop de bannière et pas

assez de fond ; relevez votre flotteur. Allons, messieurs et mesdames, une poule à la première truite, disait le maître pêcheur avec un aplomb superbe.

Au bout de deux heures Finet avait pêché deux truites.

Plus heureux que lui, d'Arteville en avait pris quatre ; les femmes et Fabiani étaient bredouille.

Tout le monde se déclara très fatigué.

Blessé dans son amour-propre de pêcheur et voyant qu'on abandonnait les lignes, Finet déclara qu'il ne se reconnaissait pas battu et qu'il persévérait.

— D'Arteville ne sait pas pêcher, il a eu de la chance, voilà tout.

Puis s'adressant à Antonine, qui nécessairement prenait plus de plaisir que les autres à ses infructueuses tentatives ?

— Venez près de moi, mademoiselle; vous allez voir que nous réussirons ; tous ces gens-là remuent trop leur ligne : ils effrayent le poisson.

Personne ne daigna protester.

— Ouf ! avait dit Madeleine ; j'en ai assez, moi, de la pêche.

Et tout le monde l'avait approuvée, sauf Antonine et Finet.

On alluma des cigarettes et on s'étendit sur l'herbe en face du soleil couchant qui commençait à disparaître lentement dans le ciel.

D'Arteville s'empara de Yanka, et, s'installant au bord de l'eau, à ses côtés, commença à *flirter* avec elle, histoire de passer le temps.

Fabiani s'était rapproché de Madeleine.

— Que le diable emporte ce M. Finet ! lui

dit-il en baissant la voix afin de ne pas être entendu d'Olympe, qui regardait l'eau couler, accroupie, les mains sur les genoux, absorbée peut-être, au milieu de cette riante et calme nature, par un de ces souvenirs d'enfance qui reviennent parfois aux plus corrompues, jusqu'au milieu du tourbillon vénal dans lequel elles débitent leurs sourires et leurs faveurs.

— Qu'avez-vous contre Finet, mon cher comte?

— Je n'ai pas pu dire un seul mot à Antonine depuis notre arrivée ici, et voilà maintenant qu'il s'empare d'elle.

— Qu'importe? répliqua en riant Madeleine, ce soir vous mettrez les morceaux doubles.

Les nouveaux efforts de Finet n'ayant pas été plus heureux que les autres, il finit par se décourager.

— Décidément les poissons allemands n'ont pas même l'esprit de se faire prendre. J'y renonce, s'écria-t-il.

Et il rejoignit Olympe près de laquelle il s'allongea.

Antonine alla bientôt aussi reporter sa ligne sous la tonnelle où celles des autres avaient été rangées, et se demanda vers quel groupe elle allait diriger ses pas.

Finet tenait la main d'Olympe et la gantait de baisers, comme a dit un poëte. D'Arteville murmurait à l'oreille de Yanka de mystérieuses paroles qui amenaient sur les lèvres de la pécheresse un luxurieux sourire.

Lui tournant le dos, couché sur le ventre et appuyé sur les coudes, le comte Maximum avait entamé avec la Cagnotte une conversation à laquelle il prenait un intérêt assez vif pour n'avoir pas remarqué que la jeune fille avait également renoncé à la pêche.

La vue des trois groupes troubla Antonine.

La liberté des allures des six personnes avec lesquelles elle se trouvait ouvrait à sa vive imagination des horizons nouveaux qui éveillaient en elle une sorte de curiosité malsaine, dont l'influence la rendait timide, et cependant désireuse de surveiller de loin les manœuvres intimes du triple tête-à-tête dont les bords de la rivière étaient le théâtre.

Au bout de quelques instants, moins absorbée que ses compagnes, Madeleine releva la tête et aperçut Antonine.

— La petite ne pêche plus, dit-elle, allez donc la retrouver, cher comte.

— A l'instant, répondit Fabiani, et comme conclusion sans doute à la conversation qu'il venait d'avoir avec la Cagnotte, il ajouta :

— Ah! que je réussisse, et je vous assure que je ne serai pas ingrat envers vous, à qui je devrai mon bonheur.

— Ce n'est pas l'intérêt qui me guide, répliqua Madeleine, croyez-le bien, mais votre bonheur à tous les deux. Est-ce que cette enfant-là peut épouser M. Germain Bonard? Ce serait un crime!

Elle s'éloigna pour rentrer à l'hôtel sur cette belle parole qui exprimait entièrement sa pensée, car dans son désir de perdre Antonine en la jetant dans les bras de Fabiani, elle n'était mue que par le sentiment de sa propre abjection et faisait du mal pour le mal, comme certains convaincus font de l'art pour l'art.

Sans savoir l'allemand, Madeleine, dans ses divers voyages au bord du Rhin, en avait appris assez de mots pour pouvoir se faire servir.

Elle fit comprendre à l'hôtelier que peut-être deux ou trois personnes de sa société resteraient à Gernsbach jusqu'au lendemain et demanda à visiter les appartements.

L'hôtelier se mit immédiatement à sa disposition.

Il y avait justement, au rez-de-chaussée ayant vue sur la rivière, trois belles chambres libres, les plus confortables de l'hôtel d'ailleurs.

L'hôtelier les montra à Madeleine.

La première était de moyenne grandeur; rien de particulier ne la distinguait des chambres d'auberge, telles qu'on les rencontre partout en Allemagne.

La seconde et la troisième lui ressemblaient tout fait; seulement la dernière était complétée par un cabinet de toilette sans issue.

On saura bientôt pourquoi nous insistons sur ce point.

Cette troisième chambre, qui formait l'angle opposé à ceux de la façade de l'auberge, était, par cette disposition même, la plus retirée des trois; de plus, détail très important, une porte de communication la réunissait à la chambre du milieu, et le verrou qui fermait cette porte se trouvait non dans la chambre au cabinet de toilette, mais dans l'autre.

Tout cela fut constaté et examiné par Madeleine avec un soin extrême.

Satisfaite de son inspection, elle retint les trois chambres jusqu'au lendemain, et cela fait, rejoignit ses amis.

Au moment où elle reparut, on achevait de mettre le couvert.

L'air vif de la rivière avait aiguisé les appétits, et

lorsqu'on vint annoncer aux touristes que le dîner était servi, un cri général retentit.

— A table !

Plus luxueux que celui du déjeuner, le couvert avait été dressé sous la même tonnelle, qu'éclairaient, depuis quelques instants, deux grandes lampes, le crépuscule étant arrivé.

Couverte de fleurs, à la suite d'un pillage en règle auquel s'étaient livrées Yanka et Olympe dans le jardin de l'hôtel, quelques minutes auparavant, la table offrait le plus riant aspect, et ce fut le plus gaiement du monde que tous les convives s'y installèrent.

Antonine fut placée entre Fabiani et Madeleine.

Après l'éloquent silence qui témoigne de l'appétit des convives au commencement de tout repas, silence qui n'est interrompu que par le bruit des assiettes et des couverts, la conversation devint générale et les plaisanteries du matin recommencèrent de plus belle.

Les meilleurs vins de l'hôtel étaient largement versés aux femmes par les cavaliers, qui en usaient de même pour eux.

Le diapason montait.

La Cagnotte, riant avec les autres, ne daignait plus leur faire remarquer que les chastes oreilles d'Antonine n'étaient point habituées à tout entendre.

Elle riait franchement de tout, se contentant d'embrasser de temps en temps la jeune fille en lui disant :

— Ne retenez pas cela, mon enfant...

Et elle lui versait à boire de même que Fabiani, si bien qu'à la fin du dessert, Antonine, tout à fait grise, commençait à prendre part aux gaillardises des autres,

sans trop les comprendre, tout en cherchant à y répondre par de bonnes répliques.

Seuls dans le jardin de l'hôtel, ses compagnons agissaient comme si des murailles épaisses les dérobaient à tous les regards, et des baisers terminaient plus d'une phrase.

Fabiani, depuis quelques instants, embrassait de temps en temps Antonine, qui ne lui opposait qu'une très faible résistance, lorsqu'elle dit à Madeleine :

— Défendez donc au comte de m'embrasser, madame, je vous en supplie.

— Je m'en garderai bien ; il vous adore et ferait de vous la plus heureuse des femmes si vous le vouliez...

Encouragé de cette façon, Fabiani redoubla d'ardeur, mais il en mit trop, car Antonine se leva tout à coup en déclarant qu'elle partirait à l'instant si le comte ne la laissait pas tranquille.

Madeleine, à la sincérité de la jeune fille, comprit qu'il fallait lui donner raison pour ne pas risquer de compromettre le succès de la mauvaise action qu'elle méditait.

Aussi dit-elle :

— Vous avez raison, mon enfant, ce Fabiani est insupportable ; tenez, Antonine, ma chère, prenez ma place.

Mlle Lenoir accepta cette offre et vint occuper la chaise qu'en parlant de la sorte la Cagnotte avait laissée vide, tandis que celle-ci, se penchant à l'oreille de Fabiani, lui disait :

— Vous allez trop vite, voulez-vous donc tout gâter ?

Vers neuf heures, Olympe déclara que l'instant du départ était venu.

— Je veux jouer les trois derniers à la roulette, ce soir ; fais atteler, mon petit Gaston.

— Déjà ?

— Nous n'avons que le temps ; chaque fois que je joue en revenant de la campagne, je gagne, partons, partons.

D'Arteville donna l'ordre de dire au cocher de la calèche qui les avait amenés tous les quatre, de ratteler aussitôt.

— Nous partons aussi, n'est-ce pas, madame ? demanda Antonine, maman serait inquiète si je m'attardais trop.

— Très volontiers, mon enfant, répondit immédiatement Madeleine qui, après avoir échangé quelque mots d'allemand avec le garçon, ajouta :

— Impossible, la voiture du duc n'est pas encore arrivée ; mais, rassurez-vous, elle ne peut tarder.

Cette affirmation rassura la jeune fille.

Bientôt on annonça que la calèche était prête.

Olympe, Yanka, d'Arteville et Finet s'y installèrent.

— A bientôt, Madeleine, à tantôt, comte, à tantôt tout le monde.

— Oui, oui, à tantôt, répétèrent la Cagnotte et le roi du trente et quarante.

Antonine voulut parler, mais cela lui fut impossible.

Il lui semblait que la calèche, l'hôtel et le jardin oscillaient comme un navire.

Sa tête lui paraissait d'une lourdeur extrême.

Après avoir adressé un signe d'adieu aux quatre convives qui les quittaient, elle regagna la tonnelle,

se laissa tomber sur un siège et mit sa tête dans ses mains en fermant les yeux.

Eclairée par les deux lampes, on pouvait l'apercevoir de l'endroit où se trouvaient Fabiani et Madeleine.

— Laissons-la un instant, dit celle-ci en désignant la jeune fille, lorsque la calèche se fut éloignée, et suivez-moi, je vais vous faire voir nos appartements.

Suivie par le comte, elle entra dans l'hôtel.

— Voici ma chambre, dit-elle en introduisant Fabiani dans la première des trois qu'elle avait louées.

Cela fait :

— Voici la vôtre. Par cette porte dont le verrou est de ce côté — elle le tira en parlant — vous pourrez entrer ici.

-- C'est parfait, mais ne craignez-vous pas que cette aventure tourne mal ?

— Pour qui ?

— Pour nous.

— Peureux. Ne l'aimez-vous pas ?

— Oh ! pour cela, je l'adore !

— Eh bien, alors, je ne vois pas en quoi cette petite fille de comptoir peut se plaindre. Quelle est donc celle de nous qui, du premier abord, est tombée sur un homme capable de perdre six cent mille francs, sans sourciller, en une seule soirée ? Mais allons la rejoindre, car il faut qu'elle ne se doute de rien.

Depuis qu'Antonine s'était réinstallée dans la tonnelle, une lassitude invincible s'était emparée d'elle.

Le grand air, la pêche, cette gaieté étrange à laquelle elle avait fini par prendre part, après s'en être fortement émue, tout enfin avait contribué à faire éclore

en elle une sorte de prostration à laquelle elle cédait avec un certain plaisir ; le silence, le calme et le repos dont elle jouissait lui semblaient aussi doux que possible.

Madeleine et Fabiani revinrent auprès de la jeune fille.

Au bruit de leurs voix, Antonine fit un effort, releva la tête et rouvrit les yeux.

— Vous êtes fatiguée, mignonne? demanda affectueusement la Cagnotte.

— J'en conviens, oui, madame.

— Prenez un verre de chartreuse verte, pour vous remettre.

— Non, merci, répondit Antonine.

— Prenez, vous dis-je, cela vous fera du bien ; le grand air vous a fatiguée, ma chérie, il faut surmonter cela.

La Cagnotte avait rempli, tout en parlant, le verre de la jeune fille.

Antonine l'accepta de sa main et le porta à ses lèvres.

— C'est bon, dit-elle après avoir bu le quart du verre.

— C'est délicieux, surenchérit Madeleine. Nous allons en prendre aussi. Versez, mon cher comte.

Fabiani remplit deux autres petits verres et profita de la circonstance pour verser dans celui d'Antonine une quantité de liqueur égale à celle qu'elle venait déjà d'absorber.

Antonine ne le remarqua même pas.

— Est-elle jolie! dit Madeleine en la désignant

du regard à Fabiani ; ces yeux et ces lèvres-là sont d'inestimables trésors.

Puis, s'adressant à la jeune fille :

— Soyez gaie, ma mignonne, que je revoie votre gracieux sourire et vos dents admirables. A votre santé, ma belle !

— A votre santé, madame !

Ils trinquèrent.

Lorsqu'elle eut vidé son verre, Antonine ressentit d'abord un grand bien-être.

Le goût fin de la chartreuse verte et la chaleur qu'elle procure à l'estomac semblèrent ranimer la jeune fille.

Elle se mit à rire doucement, l'œil indécis et n'ayant compris qu'à moitié les éloges que venait de lui prodiguer Madeleine, à la grande satisfaction du roi du trente et quarante qui les avait approuvés du geste et en affirmait la sincérité par des regards ravis dont il enveloppait Antonine.

Celle-ci resta muette, cherchant à se rendre compte de ce qui se passait en elle, sans pouvoir y parvenir, car jamais elle n'avait rien éprouvé de semblable.

Le bien-être qu'elle avait savouré d'abord avait été de courte durée ; sa vue se troublait ; elle sentait tous ses nerfs tendus comme la corde d'un arc et il lui semblait qu'elle avait envie de rire et de pleurer tout à la fois, sans savoir pourquoi.

Elle se faisait une idée exacte des choses cependant, se savait à Gernsbach avec le comte Fabiani et Mme de Berny, où elle attendait la calèche du duc d'Ambre qui devait la ramener tout de suite à Bade, près de sa mère.

— Il se fait bien tard, madame, dit-elle, la voiture ne vient donc pas?

— Elle ne peut tarder, je vous le répète; n'ayez aucune crainte, ma mignonne, repondit Madeleine.

Depuis quelques instants, le vent avait changé de direction; aux tiédeurs du jour, succédait un froid relatif produit par cette modification de l'atmosphère ainsi que par le voisinage de l'eau qui coulait au pied de la tonnelle.

Antonine eut un frisson.

— C'est singulier, dit-elle, j'ai un peu froid.

— Rentrons, nous attendrons aussi bien la voiture du duc dans l'hôtel qu'ici, proposa Madeleine.

Disant cela, elle tendit la main à Antonine qui, sous l'impulsion de la pécheresse, se leva et prit le bras qu'elle lui offrait.

Fabiani gardait le silence.

Plus le moment décisif approchait, et plus il sentait grandir en lui certain trouble qui n'était point exempt d'hésitation.

Pendant qu'ils traversaient le jardin pour rentrer dans l'hôtel, Antonine, la tête nonchalamment penchée sur l'épaule de la Cagnotte, lui dit :

— Ah! que vous êtes bonne pour moi! Je vous aime bien, allez, madame.

— Chère petite! répondit Madeleine.

Et elle effleura de ses lèvres, le frontde la jeune fille.

Traversant alors le corridor, elle entra avec elle dans la troisième chambre; celle où se trouvait le cabinet de toilette.

Fabiani y pénétra avec elles.

Il régnait dans cet endroit une chaleur relativement

élevée, en comparaison de la température du dehors.

Ce changement d'air ne fut pas favorable à Antonine.

— Ah! que je suis lasse! dit-elle en se laissant tomber sur une chaise.

Mme de Berny regarda l'heure à sa montre.

— La voiture sera ici dans un quart d'heure au plus tard, dit-elle avec un aplomb admirable; profitez de ce temps pour vous reposer un peu là, ma chérie.

Et du geste, elle désigna le lit qui se trouvait au milieu de la chambre.

La jeune fille tombait de sommeil.

— Oui, oui, dit-elle, vous avez raison.

Elle se laissa conduire et s'étendit tout habillée sur les étroites couvertures allemandes.

La Cagnotte la contempla pendant quelques instants avec impassibilité, puis un sourire satanique erra sur ses lèvres, — le sourire de Méphistophélès lorsqu'il domine, à l'église, Marguerite en prière; — et au bout d'un instant, s'étant rapprochée de Maximum, elle lui dit :

— Elle dort! Venez, heureux mortel, car vous aurez là une bien jolie maîtresse.

Ils sortirent tous les deux, sur la pointe des pieds, de la chambre où reposait Antonine, et entrèrent dans celle d'à côté où se trouvait le verrou qui, tiré, mettait les deux chambres en communication.

Madeleine avait laissé une bougie allumée dans la chambre d'Antonine.

A l'aide d'une allumette que tira le comte de son étui de fumeur, elle en alluma une autre.

Le garçon qui veillait encore par extraordinaire —

à Gernsbach on se couche de bonne heure, — entra dans la chambre du comte après avoir frappé.

On lui fit comprendre qu'il pouvait se retirer, les voyageurs n'ayant plus besoin de rien.

Fort amoureux de son lit et beaucoup moins entêté que ne le sont les Allemands d'ordinaire, le garçon accueillit cette déclaration par un sourire d'entière satisfaction et il se retira aussitôt.

Le comte et Madeleine se mirent à causer de choses et d'autres, à voix basse, pendant près d'une heure.

Au bout de ce temps, la Cagnotte se leva et doucement alla tirer le verrou de la porte de la chambre d'Antonine, qu'elle ouvrit.

Cela fait, elle prêta l'oreille.

Enhardie par la régularité du bruit de la respiration de la jeune fille qui arrivait jusqu'à elle comme un souffle léger, elle s'approcha du lit et constata qu'Antonine était plongée dans le plus paisible, mais aussi le plus profond sommeil.

Fabiani, qui s'était levé en même temps que Madeleine, l'avait suivie jusqu'au seuil de la porte.

De loin, la Cagnotte lui fit signe qu'Antonine était toujours endormie, puis elle revint à lui.

Lorsqu'elle fut à mi-chemin :

— Soufflez la bougie, lui dit le comte à voix basse.

Mme de Berny refusa d'obéir du geste, et s'emparant de la main du roi du trente et quarante qu'elle fit rentrer dans sa chambre :

— Y pensez-vous, dit-elle, ne pourrait-elle pas vous prendre pour un voleur et mettre alors, par ses cris d'effroi, tout l'hôtel sur pied, tandis que lorsqu'elle vous reconnaîtra...

— Vous avez cent fois raison ; je n'avais pas songé à cela.

— Moi, je songe à tout, reprit Madeleine.

Et elle prit en main le chandelier de cuivre dans lequel se trouvait la bougie qui les éclairait :

— Je vais aller donner un tour de clef à sa porte dans le couloir, reprit-elle; il faut lui couper la retraite.

Elle exécuta ce qu'elle venait de dire avec adresse et promptitude, puis rentra.

— Maintenant, dit-elle, bonne chance, mon cher comte, et que Cupidon vous protége!

Sur cette parole encourageante, elle regagna la première chambre qui lui était destinée avec autant de quiétude que si elle eût employé toute sa journée au plus vertueux des offices.

XIII

LE PLAN DE Me ALLAIN

Retournons à Bade, afin de savoir ce qui s'y passait pendant que la fille adoptive de Jean Lenoir était tombée dans le piège le plus infâme que la corruption puisse tendre à la pureté et à l'innocence.

Délaissés pour les courses, la veille, les salons du palais de la Restauration avaient repris toute leur animation, et toutes les tables de jeu étaient entourées d'une triple rangée de pontes acharnés qui faisaient, pour la plupart, de vains appels à la fortune marâtre.

Parmi les plus intrépides se trouvaient le chevalier Théobald de Boulingrin et le baron Karl Stein-Steiner.

Boulingrin, qui avait commencé par jeter des louis sur la table, était descendu aux pièces de cent sous; mais, malgré les calculs les plus habiles et les combinaisons les plus ingénieuses, ses pièces de cent sous ne ramenaient pas devant lui les louis que lui avaient enlevés les râteaux des croupiers.

Stein-Steiner suivait, avec non moins de déveine que le chevalier Théobald, un système diamétralement opposé au sien.

Il avait commencé par perdre des billets de cent francs et perdait, à la fin, des billets de mille.

Quoique dix fois plus forts qu'eux, les derniers ne rattrapaient pas les premiers.

On parlait vaguement, autour du mari de Diane, d'une perte de près de deux cent mille francs, subie par lui dans la soirée, et le baron Karl n'en continuait pas moins à lutter avec des alternatives de gains et de pertes dont les dernières étaient toujours les plus nombreuses.

Me Allain, accompagné de Clément Morin, entra à la Restauration, au moment où Boulingrin renonçait à la lutte dans la salle du trente et quarante.

— Je voudrais dire un mot à votre mari, madame, dit le notaire à Angélique, qui n'attendait que le retour d'Antonine pour remonter avec elle dans sa chambre.

— Il est absent, monsieur, répondit-elle.

— Absent? répéta Me Allain en s'efforçant de cacher la contrariété vive que lui faisait éprouver cette nouvelle.

— Il est parti ce matin pour Strasbourg, mais il doit revenir par le dernier train, qui arrive ici à onze heures cinq.

La physionomie du notaire se rasséréna.

— Fort bien, je reviendrai.

Et s'adressant à Morin, il ajouta :

— Allons à la gare; j'y verrai Lenoir, et nous rentrerons prendre le comte de Séran.

— Parfaitement.

Ils s'engagèrent sous les grands arbres dans la route qui conduit à la station.

Cette route était déserte; néanmoins, par excès de prudence, ils causaient à voix basse tout en marchant.

Après s'être éloigné de trois cents mètres environ du palais de la Restauration, Me Allain dit :

— Vous verrez que ce sera pour cette nuit, frère Morin.

— J'appartiens au Glaive et je suis prêt, répondit le compagnon; mais toutes nos précautions sont-elles bien prises ?

— Admirablement, je vous en réponds, et j'ai choisi l'endroit le plus propice à l'exécution de la sentence.

— Il perd beaucoup, ce soir, n'est-il pas vrai ?

— Devant moi, on lui a enlevé plus de cent cinquante mille francs.

— Bade était bien choisi ; ce jeu nous sert évidemment.

Ils étaient arrivés près de la gare.

Un coup de sifflet se fit entendre et un bruit sourd retentit.

— Voilà le train, dit le notaire; s'il nous ramène Lenoir, Stein-Steiner est un homme mort.

— S'il soupe...

— Il soupera ; ne soupe-t-il pas tous les soirs ?

— Excepté hier.

— Raison de plus pour qu'il soupe aujourd'hui.

Peu de voyageurs avaient pris à Oss le train pour Bade ce soir-là.

A l'époque des courses, les Français, et surtout les Parisiens, formaient la majorité des voyageurs, et généralement ils donnaient la préférence au train qui,

partant de Paris à huit heures du soir, les faisait arriver à Bade à dix heures du matin.

Jean Lenoir parut bientôt.

Apercevant Me Allain et Clément Morin, Jean alla à eux.

— C'est pour ce soir, lui dit le notaire à demi-voix, à moins qu'il n'entre pas à la Restauration.

— Si cela arrivait, je viendrais vous prévenir au pavillon Hobermann, reprit d'une voix émue Jean, qui avait pâli à la déclaration de Me Allain.

— C'est cela, approuva le notaire. A quelle heure?

— Si, à minuit et demi, vous ne m'avez pas vu, c'est qu'il sera attablé. Venez alors à deux heures : il n'y aura plus que lui.

— A ce soir.

Ils se séparèrent.

Me Allain et Clément Morin prirent le chemin du pavillon de chasse, tandis que Jean Lenoir s'installait dans une voiture, en donnant au cocher, sous la promesse d'un fort pourboire, l'ordre de le conduire rapidement à la Restauration.

Angélique Lenoir, après la sortie des deux Compagnons du Glaive, commença à se tourmenter un peu de la prolongation de l'absence d'Antonine.

Elle prit une chaise et s'installa sur la première marche de la Restauration, qui, de plain-pied avec les salles, forme terrasse, afin de guetter le retour de sa fille, qu'elle désirait ardemment voir s'opérer avant celui de son mari.

Elle était là, scrutant l'horizon d'un œil avide, lorsque son attention fut attirée à quelques pas d'elle par un groupe de trois personnes qui s'avançaient lentement.

Il était formé par un grand vieillard en costume de bal que soutenaient deux garçons des salles de jeu.

Angélique le reconnut sans peine.

— Le duc d'Ambre, s'écria-t-elle. Mon Dieu, qu'est-il donc arrivé?

Et, descendant précipitamment les marches du large perron, elle unit ses efforts à ceux des deux hommes qui soutenaient les pas chancelants du protecteur de la Cagnotte.

On installa le duc dans un fauteuil de la seconde salle ; il était pâle, l'œil atone, sans force, sans voix.

— Un médecin tout de suite! commanda Angélique.

Un des garçons se précipita.

Sur son ordre, un autre apporta du vinaigre.

A l'aide de son mouchoir, Mme Lenoir en imbiba les tempes du duc qui, ranimé bientôt, dit, d'une voix faible encore cependant :

— J'étouffe! de l'air, je vous prie.

On ouvrit une fenêtre.

Mme Lenoir dénoua la cravate de d'Ambre et ouvrit le col de sa chemise.

L'air frais fut également favorable au malade.

Un médecin ramené par le garçon de salle qui, sur l'ordre d'Angélique, était allé le quérir, arriva en ce moment.

— Qu'avez-vous eu, monsieur?

— Je ne sais trop, docteur, une sorte de syncope, d'étourdissement.

— Voyons le pouls? reprit l'homme de l'art.

Il tira sa montre et compta les pulsations.

— Ce ne sera rien, dit-il au bout d'une minute; un

peu de faiblesse ; couchez-vous et adoptez un régime très confortant pendant quelques jours.

Quelques curieux avaient pénétré dans la salle.

Leur vue irrita le duc.

— Une voiture tout de suite, je vous prie, dit-il.

Angélique allait la faire chercher lorsqu'elle aperçut Boulingrin qui venait d'entrer à la Restauration, la mine renfrognée, comme doit être celle de tout professeur de roulette et de trente et quarante qui sort d'un néfaste combat contre la Banque.

Elle alla à lui.

— Monsieur le chevalier ?

— Qu'y a-t-il pour votre service, ma chère madame Lenoir ?

— M. le duc d'Ambre vient de se trouver mal; prévenez-en ses amis au plus vite, je vous prie.

— Je viens de voir d'Arteville à la roulette, dit Boulingrin. Je vous le ramène.

Il reparut bientôt avec Gaston.

Celui-ci, aidé du médecin, mit le duc dans la voiture que Mme Lenoir avait fait chercher pendant la courte absence de Boulingrin, et s'installa auprès de lui.

Lorsque la voiture se fut éloignée, Angélique, revenant au chevalier Théobald, reprit :

— Si j'osais, je vous demanderais encore un service, monsieur de Boulingrin.

— Osez, madame Lenoir, osez.

— Un service non pour moi, mais pour M. le duc d'Ambre et pour Mme de Berny.

— Expliquez-vous, je suis prêt à le rendre.

— Prenez une voiture et faites-vous conduire sur

la route de Gernsbach, vous y rencontrerez Mme de Berny et ma fille; elles ne peuvent être loin à cette heure, et il est, je crois, utile d'apprendre à Mme de Berny, avec tous les ménagements possibles, ce qui vient d'arriver au duc.

— Évidemment, c'est indispensable, s'écria Boulingrin en flairant une occasion de se mettre bien avec des gens dont il pourrait peut-être tirer un grand parti à un moment donné, seulement je viens d'être ratissé complètement au trente et quarante, et...

— Voici un louis, interrompit Angélique qui avait compris immédiatement où le chevalier Théobald allait en venir, ne perdez pas une minute.

— Demain, chère madame Lenoir, je vous rendrai cela.

— Bien, bien, chevalier, mais hâtez-vous et qu'Antonine revienne le plus tôt possible.

Boulingrin sortit, et quelques secondes après, la voiture qu'il avait prise, d'après les ordres d'Angélique, roulait vers la route de Gernsbach.

Au coin de l'avenue de Lichtenthal, elle croisa celle dans laquelle Jean Lenoir était moitié, à la station, quelques minutes auparavant.

En rentrant chez lui, le mari d'Angélique qui vainement, depuis la gare, avait cherché à dompter l'émotion qui s'était emparée de lui depuis que Me Allain lui avait appris que le moment d'agir était venu, embrassa sa femme et, sans remarquer l'absence d'Antonine, gagna aussitôt l'office où il donna ses ordres pour la fin de la soirée.

Très-heureuse de n'avoir pas été questionnée par son mari au sujet d'Antonine, Angélique se hâta de

regagner sa chambre, d'où elle pouvait aussi bien que d'en bas guetter le retour de sa fille et de Mme de Berny.

Jean la vit de loin s'engager dans l'escalier qui conduit aux appartements.

Taciturne et morne, il revint dans la première salle, et pendant quelques instants y demeura immobile, absorbé par les plus sombres pensées.

Obéirait-il au Glaive?

Une terrible hésitation s'empara de lui, mais il se souvint du serment qu'il avait prêté jadis et de son implacable formule :

« — Celui que nous condamnerons, fût-il mon frère, mon père même, ne trouvera pas grâce devant moi. Avant d'être frère, fils, époux, je serai Compagnon du Glaive. Maitre, lorsque tu me diras : Frappe! je frapperai lorsque tu me diras : Meurs! je mourrai; je le jure sur mon honneur, sur ma vie et sur Dieu! »

Et il conclut ainsi :

— Il faut obéir, et d'ailleurs si le Glaive a condamné cet homme, c'est qu'il est coupable, je ne suis, comme mes autres frères, que l'agent de la justice divine.

Malgré cette réflexion, Lenoir faisait des vœux ardents pour que, mû par une de ces idées providentielles qui sauvent parfois d'un grand danger sans même qu'on puisse jamais se douter de son existence, Stein-Steiner ne vint pas souper chez lui.

Minuit sonna.

Les salons du palais de la Conversation se vidèrent.

Les soupeurs entrèrent à la Restauration.

Le colonel n'était pas parmi eux.

Après un quart d'heure d'angoisse, Jean Lenoir commença à se rassurer.

Il finit même, au bout de quelques instants, par être persuadé que le baron ne viendrait pas, et il allait s'apprêter à aller en avertir les habitants du pavillon Hobermann, lorsque Stein-Steiner parut sur le seuil de la première salle.

A sa vue, Jean Lenoir éprouva une sorte de tremblement nerveux qu'il ne put dominer qu'au bout de quelques secondes.

Après avoir perdu plus de deux cent mille francs au trente et quarante et à la roulette, chassé par l'heure de la fermeture quotidienne des salons, le baron, au moment où il reprenait son pardessus et son chapeau au vestiaire, avait aperçu tout à coup, dans la foule des joueurs quittant le palais, une jeune femme dont la vue l'avait fait tressaillir.

L'inconnue ressemblait un peu à la belle Diane de la Roche-Carignan, et il n'en avait pas fallu davantage pour que le baron Karl éprouvât une émotion vive qui aussitôt s'était traduite par un impérieux désir de suivre ce mystérieux fantôme d'un passé si rempli pour lui d'ivresses et de tortures.

Et de loin il avait accompagné cette jeune femme dont la tournure plus encore que les traits faisait revivre devant ses yeux cette créature au visage d'ange et au cœur de boue, qui, grâce à lui, avait été la reine des cocodettes.

L'inconnue demeurait dans un des hôtels situés place Léopold. Lorsqu'elle fut rentrée, le colonel re-

vint lentement à la Restauration, en fumant son cigare, car, sous l'empire des cruels regrets, des sourdes colères et des tendresses réveillées, il lui semblait avoir plus que jamais besoin de chercher dans l'ivresse l'oubli du passé.

Morne et solitaire, il gagna la table où d'ordinaire il prenait place et se fit servir des côtelettes de chevreuil et une bouteille de champagne.

Après l'avoir bue avec une précipitation relative, il en commanda une deuxième, qu'il absorba complètement.

Seulement alors il se sentit gagner par l'ébriété qu'il cherchait et, chassant tous ses souvenirs, après avoir demandé qu'on lui servît du café et de la fine champagne, il s'absorba dans la vue des spirales blanches de la fumée qui s'échappait de ses lèvres ainsi que du cigare qu'il avait allumé quelques instants auparavant.

Il était alors une heure et demie du matin.

La plupart des soupeurs avaient déjà quitté le restaurant.

Jean Lenoir apporta lui-même le café et la liqueur au colonel et remplit sa tasse.

Quelques minutes après, le baron Karl la vida d'un trait.

Jean qui ne le perdait pas de vue s'approcha aussitôt.

— Qu'a-t-il donc, ce café, ce soir? lui demanda le colonel en faisant la grimace.

— Rien, monsieur le baron, c'est le même qu'hier, vous aurez mis moins de sucre sans doute.

— C'est possible, reprit le colonel en remplissant

son verre à champagne d'eau-de-vie jusqu'au bord.

Jean s'éloigna en emportant la tasse.

Il était très pâle et sa main tremblait à ce point qu'au moment où il rentrait dans l'office, il heurta la porte violemment.

Lancées au loin par la secousse, la tasse et la soucoupe sautèrent de l'assiette qui les contenait et, tombant sur la dalle rouge, s'y brisèrent en plus de vingt morceaux.

— Balayez-moi ça, tout de suite, dit Jean à un garçon, et trempant la serviette blanche qu'il avait sous le bras, au jet d'eau froide d'un robinet qu'il ouvrit, il imbiba son front pendant quelques secondes, afin de combattre une sorte de défaillance qu'il sentait l'envahir depuis quelques instants.

Seul, dans la première salle, Stein-Steiner, pendant ce temps, vidait son verre à petites gorgées.

Au bout d'un quart d'heure, ses yeux se fermèrent.

Il les rouvrit deux ou trois fois, cherchant à lutter contre le sommeil; mais ce fut vainement.

Sous l'empire d'une prostration subite, il s'endormit bientôt profondément.

Jean, redevenu plus maître de lui, reparut.

Après avoir jeté un regard à la dérobée sur le baron, dont le profond sommeil ne pouvait l'étonner, il passa dans la seconde salle et constata que, comme la première, elle avait été abandonnée par tous les soupeurs.

Stein-Steiner était le dernier, le seul!

Les deux garçons qui attendaient son départ pour fermer, étendus sur des chaises près de l'office, s'étaient également endormis.

En ce moment, et comme Jean Lenoir, après avoir scrupuleusement observé tous ces détails, revenait dans la première salle, il entendit au loin le bruit d'une voiture qui seule troublait le silence dans lequel Bade était plongé.

Deux heures sonnèrent.

— Ce sont eux ! se dit Jean Lenoir.

Et il sortit sur le perron.

A la lueur des becs de gaz qui éclairaient la route des voitures, parallèle à l'avenue des boutiques, il vit s'arrêter une des voitures-paniers que nous avons déjà décrites.

Sur la banquette de derrière étaient assis deux hommes que Lenoir reconnut immédiatement pour Me Allain et Clément Morin.

Le siège de derrière était occupé par un troisième personnage, que le lecteur a déjà nommé : le comte de Séran.

Jean Lenoir, éclairé par le lustre de la première salle, était encore plus facilement reconnaissable de la voiture que ne l'étaient Clément Morin et ses compagnons du perron.

Dès qu'ils aperçurent Jean, Me Allain et Morin allèrent à lui.

Du geste, Lenoir leur montra Stein-Steiner.

— Assurez-vous de la profondeur de son sommeil, ordonna Me Allain à Jean.

Jean s'approcha du dormeur, et après plusieurs appels auxquels celui-ci ne répondit pas, il lui prit le bras et le secoua fortement sans plus de succès.

— Bien, dit Clément.

— Mettez un buvard, de l'encre et une plume sur

cette table, reprit Mᵉ Allain, en désignant la table du colonel.

Lenoir s'empressa d'obéir.

Mᵉ Allain tira alors de son pardessus un cahier de papier à lettre sur la première page duquel quelques mots étaient tracés.

Il déchira cette page et mit dans le buvard tout le papier blanc.

Quant au demi feuillet qu'il venait d'en supprimer, il le serra dans son portefeuille après l'avoir plié en quatre.

Cela fait, le notaire renversa le verre du dormeur dans l'encrier, et s'adressant à Lenoir :

— Son pardessus et son chapeau, dit-il, et portons-le à la voiture.

On comprend aisément que Lenoir avait hâte d'en finir.

Il jeta le pardessus du baron sur son épaule, se couvrit de son chapeau, et, aidé de Morin, il souleva le dormeur qui, quelques secondes après, fut placé sur la banquette de devant de la voiture-panier dans laquelle Morin et Mᵉ Allain avaient repris leur place, ce qui permettait, en le maintenant, d'empêcher le dormeur qui se trouvait en face d'eux de rouler sur la route.

On jeta le pardessus du baron sur ses genoux, et son chapeau fut replacé sur son front par Lenoir, à qui Mᵉ Allain dit :

— Nous n'avons plus besoin de vous, frère.

Aussitôt, le comte de Séran donna un coup de fouet vigoureux, et le cheval partit aussi rapidement que le lui permit le poids des quatre personnes qui occupaient la voiture.

Lenoir rentra dès qu'elle se fut éloignée sans remarquer qu'à la fenêtre ouverte de la chambre de sa femme, plongée dans les ténèbres, se mouvait une ombre.

C'était celle d'Angélique, qui, dans une anxiété croissant à chaque instant, attendait toujours vainement le retour d'Antonine et du chevalier Théobald de Boulingrin.

Jean alla secouer ses garçons en leur donnant l'ordre de fermer, et il remonta chez lui fiévreux et troublé, en se disant :

— Le Glaive ne peut se tromper, n'est-ce pas, mon Dieu? il est sans passion et sans haine; quand il frappe, c'est en votre nom, car il supplée aux défaillances humaines, et j'ai fait mon devoir au nom de la suprême justice! Après tout la séduction d'une femme n'étant possible que si elle est précédée de certain acquiescement préliminaire et encourageant de sa part, le mari qui tue ne devrait être excusé que s'il a tué d'abord l'épouse coupable, cause principale du crime qu'il veut punir; or, elle vit, la complice du malheureux jeune homme que le Glaive venge aujourd'hui. Décidément il fait bien de frapper.

Au moment où Jean Lenoir se livrait à ces graves réflexions, les premières maisons de Gernsbach apparaissaient aux yeux de Boulingrin.

A force de s'avancer à la rencontre de Mme de Berny et d'Antonine, le professeur de roulette et de trente et quarante, le créancier du marquis Achille de Clamelle avait fini par se trouver plus loin de Bade que de Gernsbach, dont il connaissait parfaitement la route.

Retourner n'était ni le moyen de trouver promptement un gîte, ni celui de rendre service en même temps à la Cagnotte et à cette excellente Mme Lenoir, laquelle certainement n'oserait pas, à l'avenir, lui refuser un petit crédit qui pourrait être fort utile.

Sous l'empire d'une certaine lassitude et de la pensée précédente. notre homme se décida à pousser jusqu'à l'hôtel de Gernsbach, et il allait atteindre l'avenue qui mène à l'entrée des jardins où avaient dîné Madeleine et ses amis six heures auparavant, lorsqu'à son grand étonnement, il vit venir à lui, courant dans la route solitaire, une femme dont les vives allures révélaient la jeunesse et la vigueur.

Elle allait, toujours courant, passer la voiture, lorsque Boulingrin la reconnut à la lueur des lanternes du panier.

— Mademoiselle Antonine! s'écria-t-il.

La jeune fille, en entendant son nom, s'arrêta aussitôt.

— Monsieur le chevalier, dit-elle, ah! sauvez-moi! sauvez-moi, je vous en supplie.

Et elle monta près de Boulingrin, qui, se réservant de lui demander plus tard l'explication de sa terreur, fit tourner bride au cheval, qui reprit au galop la route de Bade.

XIV

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

Nous avons laissé le comte Fabiani dans la chambre dont la porte, ouverte par Mme de Berny, donnait accès dans celle où Antonine s'était endormie.

Si le nouvel ami de la Cagnotte, autant par son sang-froid que par les chances heureuses qu'il avait rencontrées, avait su mériter le nom de roi du trente et quarante, il était loin d'avoir autant d'audace devant une jeune fille sage que devant le tapis vert.

Il ne manquait généralement pas cependant d'aplomb ni de vantardise.

Si on l'interrogeait sur ses aïeux, Fabiani n'hésitait pas à déclarer qu'il descendait directement de l'illustre famille romaine des Fabius, qui fonda la tribu de Fabia, d'où sortirent les trois cent six guerriers qui, sous les ordres de Fabius Vibulanus, vers l'an 477 avant Jésus-Christ, combattirent victorieusement les Veïens jusqu'au moment où ceux-ci firent tomber dans une embuscade près de Gréméra les trois cent six Fabiens, et les écrasèrent par le nombre.

Les Fabius s'étant donnés jadis pour les petits-neveux d'Hercule et d'Evandre, la prétendue noblesse du roi

du trente et quarante remontait, selon lui, aux temps les plus reculés.

La vérité était que son grand-père, né à Urbino en 1723, avait été l'ami d'enfance de Laurent Ganganelli, qui, sous le nom de Clément XIV, devint pape en 1769.

En atteignant l'âge mûr, Antonio Fabiani s'était fait remarquer parmi les hommes les plus capables d'Urbino, qui fut le berceau de Raphaël et de Polydore Virgile, le célèbre historien que le pape Alexandre VI et le roi d'Angleterre Henri VIII honoraient de leur amitié.

Clément XIV se souvint d'Antonio Fabiani et le fit venir à Rome, et Fabiani aida puissamment le saint-père à recouvrer Bénévent, qui avait été enlevé à son prédécesseur Clément XIII, au moment où il avait soutenu les jésuites contre l'Espagne, le Portugal, la France et le royaume de Naples qui les avaient expulsés.

Pour récompenser les services d'Antonio Fabiani, Clément XIV le nomma comte et le fit riche; mais lorsque le successeur de Clément XIV, Pie VI, fut arraché de Rome par Bonaparte en 1798, à la suite de la mort du général Duphot, victime d'une sédition dans la ville éternelle, Fabiani perdit la majeure partie de ses biens et le chagrin l'emporta quelque temps après.

Il laissait un fils.

Celui-ci, le père de Maximum, se fit avocat et eut quatre enfants, dont l'amoureux d'Antonine était le troisième.

D'une probité grande, tout en cachant son titre de

comte, l'avocat Fabiani n'acceptait que les causes qui lui semblaient excellentes, non-seulement au point de vue du droit, mais surtout du fond, refusant sans exception de prêter son talent à quiconque ne lui semblait pas avoir complètement raison.

Cette conduite, aussi belle que rare, lui valut une réputation d'honnêteté exceptionnelle, mais ne l'enrichit pas. Néanmoins, il fit élever ses enfants le mieux possible, et déclara à chacun d'eux, lorsqu'ils eurent atteint l'âge de raison, qu'ils avaient à choisir une profession quelconque afin de subvenir désormais eux-mêmes à leurs besoins.

Julio, c'est-à-dire le futur amoureux d'Antonine, adorait la musique et possédait une assez belle voix de baryton.

Il se mit au théâtre et eut, pendant quelques années, bon nombre de succès à la Scala et à San-Carlo.

Une sorte de paralysie des cordes vocales vint brusquement interrompre sa carrière artistique, et il se consacra alors au professorat; mais le succès n'avait pas couronné ses efforts, et il ne lui restait guère que quelques billets de mille francs, lorsqu'une nuit, dans une forte partie de jeu chez un prince florentin, Fabiani avait gagné en quelques heures près de quatre-vingt mille francs.

Cet incident heureux avait opéré un changement aussi brusque que complet chez notre homme qui, non-seulement se trouvait du jour au lendemain à la tête d'une petite fortune, mais encore avait découvert en lui une puissance de sang-froid extraordinaire, et cette hardiesse qui touche à l'imprudence, sans laquelle

aucun joueur ne peut profiter entièrement d'une veine.

Quelques jours après il quittait l'Italie pour la France, où il reprenait son titre de comte, et, après s'être fait remarquer dans les cercles, il avait fini par conquérir, dans les villes de jeu d'Allemagne, le surnom de Roi du trente et quarante.

Aucun amour bien sérieux n'avait marqué dans sa vie.

Alors qu'il chantait sur les théâtres d'Italie, il avait vu venir à lui ces succès faciles dont certaines femmes romanesques et peu scrupuleuses honorent volontiers Figaro et Don Juan.

Plus tard, le jeu l'avait trop absorbé pour qu'il restât place dans son cœur à une autre passion sérieuse, et jamais le baryton Julio, ni le comte Maximum n'avait rencontré aventure pareille à celle que Madeleine lui avait préparée à Gernsbach, avec toute l'habileté et l'expérience d'une âme et d'un esprit pervertis.

Quand la Cagnotte se fut retirée dans la chambre qu'elle s'était choisie, Julio hésita pendant plus d'une heure encore, attendant que tout l'hôtel fut endormi.

Tous les habitants des bords de la Murg étaient plongés depuis longtemps dans le plus profond sommeil, que le comte, trompé par de vagues craintes qu'il n'était pas encore parvenu à vaincre, s'imaginait encore entendre des voix étouffées et des pas lointains aux étages supérieurs de l'hôtel. La profondeur du silence dont il était entouré finit par le convaincre que s'il voulait agir, le moment était venu.

Hésiter, n'était-ce pas s'exposer à tous les sarcasmes de Madeleine et de ses amis?

Puis pourquoi reculerait-il?

N'adorait-il pas Antonine et n'était-il pas résolu à en faire la plus heureuse, la plus élégante des femmes?

Allait-il la laisser à M. Bonard?

Antonine était trop séduisante sous tous les rapports pour qu'on lui permît de vivre comme une petite bourgeoise.

L'occasion qui s'offrait était unique, providentielle, jamais le comte n'en rencontrerait de plus favorable pour faire sortir la belle Antonine de la médiocrité et la lancer dans le monde des joies quotidiennes et des constants plaisirs.

Fabiani se dit tout cela et bien d'autres choses encore, ce qui fit qu'il se leva, et qu'ayant franchi le seuil de la chambre d'Antonine, il s'avança doucement vers le lit où elle reposait, bercée par le plus paisible sommeil.

La bougie, laissée allumée par Madeleine, éclairait les traits de la jolie dormeuse, auxquels elle prêtait des tons lumineux d'une blancheur extrême qui lui seyaient à ravir.

Julio se pencha et toucha de ses lèvres le front d'Antonine.

A ce contact, elle fit un léger mouvement et ouvrit les yeux.

Aussitôt le comte prévint son étonnement.

— Ne craignez rien, c'est moi, Fabiani, dit-il.

A ces mots, Antonine se redressa.

— Vous ! dit-elle, cherchant à rassembler ses souvenirs en jetant des regards stupéfaits sur les objets qui l'entouraient. Où suis-je donc?

16

— Mais à Gernsbach, où nous avons passé la journée.

— C'est juste; je me souviens, je me suis endormie; mais la voiture de M. le duc d'Ambre doit être arrivée; excusez-moi et partons.

— Non, ma chère Antonine, la voiture n'est pas arrivée, et pour partir, il nous faut attendre le jour.

— Le jour? s'écria la jeune fille, en se rappelant que sa mère l'attendait et que son absence devait l'avoir plongée dans une inquiétude mortelle. Quelle heure est-il donc?

En ce moment deux heures sonnèrent à l'église de Gernsbach.

— Deux heures! reprit-elle avec terreur, deux heures du matin.

— Oui.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais que s'est-il passé? Et Mme de Berny, où est-elle?

— Dans sa chambre. Elle dort. Lorsque je l'ai vue succomber au sommeil, je l'ai forcée à se retirer, en m'engageant à guetter votre réveil pour vous apprendre ce qui est arrivé.

Antonine l'écoutait à peine.

— Je vous en supplie: une voiture et partons, monsieur le comte.

— Vous devez bien comprendre, ma chère Antonine, que si nous sommes restés à Gernsbach, c'est qu'il nous a été complètement impossible de nous procurer la voiture que vous désirez.

— Eh bien, marchons alors; mais par grâce, ne restons pas ici une minute de plus et retournons à Bade.

— Y songez-vous ? La route est longue, nous n'arriverons qu'après l'heure à laquelle nous serons de retour en attendant, car on nous a promis une voiture de très grand matin.

— Je comprends ; mais ma pauvre mère, quel émoi pour elle !

— Ne vous sait-elle pas en compagnie de Mme de Berny ?

— Si fait ; mais je la connais, jamais elle ne me laissera plus sortir.

— N'êtes-vous pas en âge de vous passer de sa permission ?

— Que dites-vous ?

— Une chose simple ; vous ne pouvez toujours rester en tutelle et être perpétuellement traitée comme une petite fille !

— Dieu, si maman vous entendait !

— Oui, mais maman ne m'entend pas, et ce que je vous dis là est une incontestable vérité.

Il lui avait pris la main.

Il la porta à ses lèvres et se mit à l'embrasser tout doucement.

Toute à l'émoi de se savoir encore aussi loin de sa mère, la jeune fille s'en apercevait à peine.

— Chère Antonine ! hasarda Fabiani à voix basse.

Ces tendres paroles rappelèrent la jeune fille à la réalité.

Elle rougit et se dégagea.

— Comment êtes-vous ici près de moi, monsieur le comte ? reprit-elle au bout d'un moment.

— Ma chambre est là, répondit Fabiani en désignant du geste la porte ouverte.

— Eh bien, rentrez chez vous, dormez; au jour, je frapperai à cette porte, nous éveillerons Mme de Berny et nous partirons.

— Vous quitter? Non pas.

— Croyez-vous donc que j'aie peur? Je vous jure que non; vous devez être très fatigué à votre tour, bonsoir.

— Vous êtes vraiment aussi bonne que jolie; mais je ne suivrai pas votre conseil.

— Et pourquoi?

— Je suis si bien près de vous!

Il chercha vainement à s'emparer de nouveau de sa main.

— Non, non, laissez-moi, dit Antonine au bout de quelques secondes.

— Que de cruauté envers moi, envers moi, répéta-t-il, qui vous aime tant!

Et il l'embrassa dans un regard passionné qui força Antonine à baisser les yeux.

Il y eut un silence.

Une vague crainte venait de s'emparer de la jeune fille.

En un instant un monde de pensées avait traversé son cerveau.

Malgré les explications de Fabiani, sa présence dans sa chambre, au milieu de la nuit, ne lui semblait pas naturelle; toutes les tendresses qu'il lui avait débitées depuis deux jours lui revenaient à l'esprit, et l'existence d'un danger inconnu, mais réel, lui semblait probable.

Elle alla à la porte qui donnait dans le corridor et essaya de l'ouvrir; mais on doit se rappeler que la

Cagnotte l'avait fermée à double tour du dehors.

Fabiani la laissa faire, sentant que le moment décisif, dès l'instant qu'il poursuivrait son but, ressortirait bientôt de l'état même des choses.

— Fermée! se dit en tremblant Antonine.

Et elle courut aussitôt au cabinet de toilette, dans lequel elle ne resta que le temps nécessaire pour s'apercevoir qu'il était sans issue.

Elle reparut un peu pâle, mais résolue.

— Je veux aller retrouver Mme de Berny, dit-elle en faisant un pas vers Fabiani, qui, devant la porte communiquant avec la seconde chambre, lui barrait le passage.

— Vous n'y pensez pas, reprit-il, laissez-la donc reposer; elle était très lasse quand elle nous a quittés, et...

Antonine l'interrompit :

— Pourquoi cette porte est-elle fermée? demanda-t-elle en désignant du geste la porte qu'elle avait vainement essayé d'ouvrir.

— Je l'ignore, répondit Fabiani.

Puis se rapprochant :

— Voyons, qu'avez-vous? N'êtes-vous pas bien ici, près de moi qui vous aime, qui vous adore et qui donnerais tout au monde pour vous rendre heureuse! vrai, je vous le jure sur l'honneur, je suis votre meilleur ami.

Sa voix était tendre, son ton doux; il soulignait chacune de ses phrases par un regard suppliant.

Antonine fut un peu rassurée.

— Bien vrai? dit-elle.

— Pouvez-vous en douter ?

Et doucement, il l'entraîna vers un canapé où il s'assit à côté d'elle.

Alors, baissant la voix, il murmura à son oreille toutes les tendresses que son cœur débordant lui fit monter aux lèvres, parlant de dévouement, d'amitié pour invoquer l'amour d'abord, puis après la passion impérieuse, folle, implacable.

Antonine se mit à trembler alors, et elle voulut s'éloigner de lui.

Mais, doucement, il avait glissé son bras derrière elle, et elle se sentit captive dans un véritable étau.

— Par grâce, laissez-moi.

— Je vous aime !

— Je vous en prie, par pitié !

— Je t'adore !

— Au nom du ciel, vous me faites mal.

Loin de céder, il l'avait attirée à lui, fiévreux, altéré, faisant courir le long des bandeaux des beaux cheveux de la jeune fille, des traînées de baisers.

Et il parlait après chacun d'eux, avec ardeur et cynisme, cette fois, car il avait franchi la limite des restrictions hypocrites et mensongères : il parlait avec l'autorité de l'homme résolu et le despotisme de l'amant sûr de la victoire, impérieux et tendre, mais implacable et fort, malgré la résistance désespérée, l'affolement qu'il avait causé.

— Vous voulez donc me perdre?

— Te perdre, répéta-t-il, ange d'amour, créature divine, enivrante et superbe, digne d'un roi, d'un dieu! Par mon aïeul Hercule, je veux te faire le sort que tu mérites, te faire riche et t'aimer, t'aimer toujours !

Émue, elle écoutait.

Jamais on ne lui avait parlé ainsi.

Elle songeait à Bonard, à son mariage, aux diamants de Mme de Berny, et l'ardeur de Fabiani la magnétisait malgré elle.

Comme un beau lys qui se penche, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du comte.

— Elle est à moi, se dit-il.

Et il se mit à ses genoux; mais aussitôt Antonine se releva tremblante et fébrile.

Il voulut la retenir.

— Non, non, laissez-moi ou je crie! j'appelle, je réveille tout le monde; laissez-moi, vous m'avez brisée!

— Pardonnez-moi, ma bien-aimée.

Et il la laissa libre; mais aussitôt, courant à la porte de communication, il la tira à lui, et la fermant à double tour avec une promptitude surprenante, il en retira la clef, qu'il mit dans sa poche.

— Oui, appelle à présent, si tu le veux, reprit-il, on viendra; on enfoncera cette porte, on nous trouvera enfermés ici, seuls, la nuit; je n'en demande pas plus, car, après cela, je te défie d'épouser M. Bonard et de n'être pas à moi.

La voix de Julio tremblait pendant qu'il parlait ainsi.

Un secret instinct fit comprendre à Antonine qu'elle le dominait par la passion qu'elle lui avait inspirée.

Employer la force eût été tout perdre.

La ruse restait.

Elle eut alors un singulier sourire, sourire qu'elle

tenait de sa vraie mère, car il ressemblait complètement à celui de Madeleine le jour où Paul de Brives s'était échappé de ses bras avant de tromper d'Orchamps avec elle.

Et ce sourire vint errer sur les lèvres d'Antonine, alors qu'ayant jeté un rapide regard vers le cabinet de toilette, elle venait de voir que la clef qui le fermait se trouvait à la serrure.

Le comte prit l'expression nouvelle du visage d'Antonine pour un encouragement, et résolu complètement à vaincre toute hésitation, déterminé à tout, il s'avança vers elle.

Vraie fille d'Ève, au lieu de trembler encore, plongeant ses yeux dans ceux de Fabiani :

— A genoux ! lui ordonna-t-elle doucement.

Il obéit aussitôt sans même avoir la pensée d'opposer la moindre objection, la plus petite résistance à cet impérieux caprice qu'il pouvait prendre pour un commencement de capitulation.

— Vous voilà comme je vous veux, reprit-elle en appuyant ses deux mains sur les épaules du comte.

Et elle sourit encore, séduisante autant que railleuse, le sein doucement agité.

Fabiani lui saisit la taille et, par un geste trop brusque, involontaire, sans doute, il dégrafa le haut du corsage d'Antonine.

Aussitôt, la jeune fille se dégagea vivement de son étreinte avec un geste éloquent et énergique.

— Je vous aimerai toute la vie, ne le comprenez-vous donc pas? reprit le comte toujours à genoux.

Elle sembla réfléchir, hésiter même pendant un instant, puis :

— Eh bien ! dit-elle en se penchant vers lui, entrez là.

Et, du doigt, elle lui montra le cabinet de toilette.

— Là ?

— Oui, un instant, je vous en prie.

Pour toute réponse, il lui ressaisit les mains et se mit à les couvrir de baisers.

Molles et froides, ces mains reçurent avec une complète insensibilité ces brûlantes caresses.

— Oui, toujours, je t'aimerai toujours, répétait le comte en ponctuant ses baisers.

Il se leva et, plein d'espérance, convaincu que l'ordre d'Antonine n'émanait que de cette pudeur singulière qui veut supprimer toute lutte et, en enlevant tout voile, se plonger d'un seul coup dans l'abandon, il entra dans le cabinet.

A peine eut-il disparu qu'Antonine se précipita et que, d'un tour de clef rapide et sûr, elle enferma le roi du trente et quarante.

Figurez-vous un homme recevant sur le crâne une douche d'eau glacée de la force des chutes du Niagara, et vous vous ferez encore une idée incomplète de l'immense déconvenue du comte Maximum.

Il se mit à jurer en italien comme un possédé, et sa rage redoubla en entendant rire Antonine.

— Vous allez réveiller tout l'hôtel, dit-elle en le raillant impitoyablement ; on viendra, on enfoncera la porte et on vous verra là. Ah ! ah ! ah !

C'était trop.

Il bondit comme un lion furieux cherchant à briser les barreaux de sa cage, ébranlant d'un coup d'épaule

la porte du cabinet. Aussitôt le rire d'Antonine expira sur ses lèvres.

Elle comprit que si cette porte, qui tremblait encore de la secousse qui venait de lui être imprimée, s'ouvrait sous un second effort, elle était perdue.

Heureusement la porte était solide, car une seconde tentative du comte fut aussi infructueuse que la première.

Il y eut un silence.

— Ouvrez, dit-il, je vous jure que vous n'avez rien à craindre de moi, la plaisanterie est bonne, je l'ai méritée.

Malgré le sens rassurant de ces paroles, leur ton dénotait une sourde colère.

Antonine ne répondit pas.

Depuis quelques secondes elle n'avait qu'une pensée : fuir, aussi avait-elle ouvert la fenêtre.

A la clarté de la lune, elle avait constaté que douze à quinze pieds la séparaient du sol qui, en cet endroit, descendait en pente vive.

Sauter pouvait être d'un grand danger.

La porte du cabinet de toilette était solide, pourquoi ne pas attendre le réveil des gens de l'hôtel?

Elle allait adopter cette résolution, lorsque certain bruit partant du cabinet de toilette, attira son attention.

On doit aisément comprendre que Fabiani, dans la situation désagréable et burlesque où l'avait mis Antonine, avait fait appel à toutes les ressources de son imagination pour en sortir et prendre immédiatement une terrible revanche.

La porte résistant à tous ses efforts, et craignant en les multipliant, non-seulement de ne pas réussir,

mais encore de réveiller les garçons, se rappelant qu'il avait en poche un couteau assez solide, dont il aimait à s'armer pendant les excursions pour couper des branches d'arbre qu'il façonnait en canne, il s'était mis, à l'aide de la lame, à dévisser la serrure qui le tenait captif.

Antonine ne fut pas longtemps sans comprendre à quel genre d'opération se livrait Fabiani.

Évidemment, malgré l'obscurité, à la longue il réussirait, déjà il lui avait semblé entendre le bruit d'une des vis tombant sur le plancher.

Il fallait prendre une décision immédiate.

Elle alla au lit, défit un des draps et l'attacha solidement à la barre de la fenêtre.

Le comte poursuivait fébrilement son œuvre : la porte s'ébranlait légèrement déjà.

Antonine souffla la bougie, revint à la fenêtre, monta sur la tablette, enjamba la barre et s'aidant du drap, se laissa glisser jusqu'à terre.

Puis, sans bien savoir encore où elle irait, elle gagna la porte du jardin, près de laquelle, quelques secondes après, elle était recueillie par Boulingrin, dans son panier.

Les circonstances exceptionnelles de leur rencontre autorisaient le chevalier Théobald à adresser à la jeune fille toutes les questions que pouvait lui suggérer l'étrangeté de l'événement.

Antonine ne vit aucun inconvénient à lui raconter ce qui venait de se passer, laissant à la sagacité de son sauveur le soin de compléter certains détails sur lesquels elle glissa avec autant d'adresse que de pudeur.

Elle s'attendait à faire naître chez Boulingrin une

indignation sans bornes; mais dès que celui-ci eut appris que le roi du trente et quarante avait joué un rôle important dans le drame dont le hasard venait de le faire le *Deus ex machinâ*, trop bon courtisan pour se brouiller avec le comte Maximum, il s'était promis de suivre attentivement tout le récit de la jeune fille avant de se prononcer.

— Eh bien! lui demanda Antonine, très surprise de la prolongation de son silence.

— Ma chère demoiselle Lenoir, dit-il enfin, êtes-vous bien sûre que je sois votre ami?

— Je vous crois très bon, monsieur ; c'est pourquoi je n'ai pas hésité à me confier à vous.

— Oh! cela ne suffit pas. Sachez que si je suis ici à Gernsbach, c'est que cette excellente madame Lenoir...

— Ma mère, interrompit Antonine.

— Oui, mon enfant, votre bonne, votre estimable mère, m'a prié de venir à votre rencontre, ainsi qu'à celle de Mme de Berny, si bien que j'ai poussé jusqu'à l'hôtel des bords de la Murg.

— Ma mère était inquiète, n'est-ce pas? O monsieur, ne me cachez rien, je vous en supplie.

— Inquiète, oui, mais nullement d'une façon exagérée; néanmoins je n'ai pas hésité à lui rendre le petit service qu'elle réclamait de moi, et cela pourquoi? Parce que je suis le sincère ami de madame votre mère, comme je suis également le vôtre, chère demoiselle Antonine.

— Je vous crois.

— Eh bien alors, permettez-moi de vous donner un conseil, un conseil d'ami.

— Je vous écoute.

— Malgré ses torts envers vous, croyez-le bien, je puis l'affirmer, moi qui le connais depuis longtemps, le comte Julio Fabiano est un homme de cœur.

— Vous croyez cela, monsieur?

— Un homme de très grand cœur, mademoiselle, de trop grand cœur, et voilà d'où vient la faute énorme qu'il a commise, faute dont il se repent amèrement déjà, j'en suis sûr.

— Je l'espère bien pour lui.

— Eh bien! poursuivit Boulingrin sans s'arrêter à cette réflexion de la jeune fille; si vous m'en croyez, vous ne raconterez à personne ce qui s'est passé cette nuit à Gernsbach entre le comte et vous.

— Il faut pourtant que maman sache...

— Il faut surtout que madame votre mère ne sache rien.

— Mais que lui dirons-nous en arrivant?

— Tout ce qu'il faudra; mais nous n'y sommes pas encore; en venant on descend bien plus qu'on ne monte, ce qui fait qu'il faut beaucoup plus de temps pour aller de Gernsbach à Bade que de Bade à Gernsbach, comprenez-vous?

— Parfaitement.

— Il fera jour lorsque nous arriverons. Soyez bien sûre que Mme Lenoir nous attend, et que par conséquent votre arrivée lui causera une grande joie; ne la troublez pas, cette joie douce, cette joie maternelle, par des récits qui ne pourraient que vous priver du peu de liberté qu'on vous accorde, et causer peut-être de graves ennuis à un parfait gentilhomme dont le plus grand tort est de vous aimer comme un fou.

Antonine commençait à trouver que le chevalier Théobald ne manquait pas de logique.

— Puis, poursuivit ce dernier, songez aussi à Mme de Berny. Si vous parliez, ne serait-elle pas en butte aux reproches de madame votre mère, et d'après ce que vous m'avez dit, je suis certain qu'elle ne se doute nullement, à l'heure qu'il est, de ce qui s'est passé.

— Vous avez raison, dit Antonine, Mme de Berny a été trop bonne pour moi pour que je ne fasse pas tout au monde pour lui épargner la moindre des choses désagréables. Mais comment éviter une explication ?

— Je me charge de tout, songez seulement que nous sommes revenus trois, c'est-à-dire qu'il faudra dire à madame votre mère que Mme de Berny est rentrée à Bade avec nous, et que nous l'avons conduite à son hôtel, avant de revenir à la Restauration, afin qu'elle puisse plus promptement avoir des nouvelles du duc d'Ambre qui était indisposé hier au soir.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, M. le chevalier, car je vous vois préoccupé tout autant que moi de l'obligation d'éviter tout désagrément à Mme de Berny; et pourvu qu'elle n'ait pas à regretter ses bontés pour moi, tout le reste m'est indifférent.

Le panier avait fait du chemin pendant cette causerie, de laquelle Boulingrin se promettait de tirer le plus grand parti possible, car il avait en tête depuis quelques heures un projet qui lui semblait tout bonnement gigantesque, et ce projet mirifique, il pourrait plus que probablement le réaliser en exploitant adroitement la reconnaissance du roi du trente et qua-

rante, lorsque celui-ci apprendrait de la bouche même du chevalier Théobald toute la diplomatie qu'avait déployé ce dernier pour que ce qui s'était passé à Gernsbach restât éternellement entre Antonine et lui.

Le prétendu sincère ami de Mme Lenoir et de sa fille se livrait à ces réflexions lorsqu'à la moitié de la route de Gernsbach à Bade, le cheval, qui côtoyait une sorte de ravin garni de grands arbres, fit un écart.

Antonine poussa un cri de terreur.

Sangler d'un vigoureux coup de fouet la bête rétive, en tendant les guides de façon à l'avoir complètement en main, ne fut pour Boulingrin que l'affaire d'une seconde; mais, à son grand étonnement, l'animal, au au lieu de s'élancer en avant, s'arrêta net, se roidissant sur ses jarrets, afin de ne pas faire un pas de plus.

Malgré les arbres qui bordaient la route, la lune éclairait assez pour que Boulingrin pût immédiatement constater qu'elle était complètement déserte et vierge de tout obstacle.

— C'est singulier, dit-il tout haut ; qu'a donc le cheval ?

Il s'apprêtait à descendre lorsque Antonine, qui venait de jeter un regard rapide autour d'elle, poussa un second cri bien plus terrible que le premier.

— Ah ! grand Dieu ! là ! voyez...

Et elle s'évanouit aux côtés de Boulingrin.

Celui-ci ne manquait ni de sang-froid, ni de courage.

Il redressa le corps inanimé d'Antonine et leva la tête.

— Ah bah ! fit-il ; tiens, tiens, tiens ! on s'est nettoyé ici !

A vingt pas devant lui, à la branche d'un chêne, un homme était pendu.

Boulingrin sauta à terre.

Cinquante centimètres séparaient à peine du sol les pieds du pendu.

Sans pouvoir reconnaître les traits du suicidé, car sa tête se perdait dans l'ombre des branches, dont l'éclat argenté de la lune, formant çà et là des plaques lumineuses, épaississait les tons noirs, il saisit une des mains du cadavre.

Cette main était glacée.

— Inutile de couper la corde; son compte est bon, se dit Boulingrin en revenant prendre une des lanternes du panier pour examiner les traits du mort. Le baron Stein-Steiner! s'écria-t-il stupéfait, dès qu'il eut projeté la lumière de sa lanterne sur le visage du pendu qu'il avait reconnu aussitôt, malgré la hideur que lui avait donnée l'affreuse mort qu'il semblait avoir choisie.

— Ah çà, se serait-il entièrement décavé, par hasard? se demanda le professeur de roulette avec un certain effroi.

Et après s'être assuré qu'Antonine était incapable de l'épier en ce moment, il glissa la main dans la poche du baron Karl et en retira un portefeuille dont il examina immédiatement le contenu.

Trois mille francs, en trois billets de banque, s'y trouvaient.

Ils disparurent avec une rapidité vertigineuse dans le gousset du chevalier Théobald, qui continua l'inspection du portefeuille.

Cette inspection fut promptement terminée.

Le portefeuille ne contenait que deux lettres insignifiantes, des cartes de visite et une photographie représentant une jeune femme d'une rare beauté en toilette de bal.

C'était le portrait de la belle Diane de la Roche-Carigan, dont le colonel n'avait jamais eu la force de se séparer.

Ayant restitué au portefeuille du mort tout ce qu'il contenait de non-valeurs, voire même le portrait en question, — il ne fallait pas commettre d'imprudence, — Boulingrin retira de la poche de droite du pantalon du colonel un porte-monnaie, duquel il extirpa trois cents francs en or, avec le plus grand calme, dédaignant les florins et la menue-monnaie.

Cela fait, il se disposait, ayant reglissé le porte-monnaie où il l'avait trouvé, à remonter dans son panier, lorsqu'il aperçut aux pieds du mort le chapeau et le pardessus, que Jean Lenoir avait mis dans la voiture lorsque le baron Karl y avait été placé par Me Allain et Clément Morin.

Se détachant sur la couleur foncée du pardessus, un papier blanc, plié en quatre, y était fixé par une épingle de cravate d'une assez grande valeur.

Boulingrin, qui l'avait remarquée dans la soirée à la cravate du baron, reconnut immédiatement l'épingle.

Cette épingle était un joli butin; mais il ne fallait pas tenter le diable; aussi, le chevalier Théobald ne la détacha-t-il que pour déplier le papier blanc.

Une ligne et une signature, tel était son contenu:

« J'ai assez de la vie, je la quitte!

« Baron STEIN-STEINER. »

— Chacun son idée, se dit Boulingrin en rétablissant tout dans l'état primitif; ma foi, cette excellente Mme Lenoir a eu ce soir une bonne inspiration, en m'envoyant à la recherche de cette petite. Songeons maintenant à celle-ci et hâtons-nous de nous éloigner.

Il raccrocha la lanterne au panier, prit le cheval par la bride et le força à marcher jusqu'à ce que le voisinage du mort n'eût plus d'influence sur lui ; puis, reprenant sa place dans le panier, ayant d'un bon coup de fouet relancé sa bête, il la conduisit d'une main tandis que de l'autre il soutenait Antonine, en se disant, en proie à une satisfaction qu'il n'avait aucune raison de chercher à dissimuler en un pareil moment :

— Trois mille trois cents francs qui me tombent du ciel ! Allons, à quelque chose malheur est bon, me voilà à même de jouer ma fameuse martingale, la huitième décomposée, ma sublime trouvaille de ce soir. Mais quel malheur que je n'aie pas osé couper la corde du baron pour en prendre un morceau !

XV

LA FORTUNE DE BOULINGRIN

Après avoir quitté la Restauration quelques heures avant la découverte du cadavre du colonel, dans la voiture où ils entraînaient ce dernier, que Jean Lenoir avait endormi, à l'aide du laudanum, sur l'ordre de Me Allain, les trois Compagnons du Glaive avaient gagné la forêt et étaient arrivés à mi-chemin de Gernsbach, à certain endroit choisi le matin même par le notaire pour l'accomplissement de la mortelle sentence prononcée contre Stein-Steiner, par les frères réunis, à la requête du comte Maurice de Séran.

L'endroit répondait à toutes les exigences de la situation, car il fallait donner à l'exécution toutes les apparences d'un suicide.

Forts de leur conscience, agissant avec calme, après s'être entourés de toutes les sécurités nécessaires, ainsi que des précautions indispensables, les Compagnons du Glaive s'étaient toujours appliqués à frapper ceux qu'ils avaient condamnés, avec assez d'habileté pour qu'aucune de leurs terribles représailles ne fît jamais soupçonner l'existence de la puissante association à laquelle ils avaient tous juré d'appartenir jusqu'à la mort. Cette fois encore, aucun soupçon

ne pouvait les atteindre et voici comment ils procédèrent.

Au pied du chêne à la branche duquel Boulingrin avait découvert le colonel suspendu, se trouvait une pierre de soixante-quinze centimètres de hauteur sur une surface d'un mètre carré environ.

L'endroit était suffisamment désert et assez éloigné de toute habitation pour qu'un homme déterminé à en finir avec la vie, l'eût choisi de préférence à bien d'autres.

En outre, la branche dans laquelle la corde était glissée se trouvait à la hauteur nécessaire pour qu'on pût croire qu'après être monté sur la pierre, le suicidé avait lui-même et seul, attaché facilement à cette branche l'instrument de sa sinistre mort.

Enfin l'écartement des arbres du bord de la route en cet endroit permettait de faire pénétrer une voiture-panier jusqu'au pied même du chêne en question.

On se rappelle que la vue de la remise du petit pavillon de chasse du tailleur Hobermann avait satisfait complètement maître Allain.

Depuis deux jours il avait acheté le panier dans lequel il était arrivé à deux heures du matin, avec ses compagnons, pour chercher celui qu'ils n'appelaient plus que le condamné.

Lorsque la voiture atteignit l'endroit où le cheval qui avait mené Boulingrin à Gernsbach avait fait l'écart qui avait causé le premier émoi d'Antonine, Me Allain dit au comte de Séran:

— A droite.

La voiture fit un demi-tour et pénétra sous bois.

Elle n'avait pas fait dix tours de roue, qu'un nouvel ordre sortit des lèvres de Me Allain.

— Halte!

On sait que Clément Morin, ainsi que Me Allain, soutenaient le dormeur qu'ils avaient placé sur la banquette du devant, tandis que le comte Maurice de Séran, assis sur le siège suspendu derrière la voiture, faisait l'office du cocher.

Le notaire descendit, et, prenant le cheval par la bride, il le fit tourner de façon à ce que le baron Karl se trouvât placé juste sous la branche du chêne.

Cela fait, Me Allain remonta dans la voiture, et ayant détaché de la cravate du colonel l'épingle qui la décorait, sortit de sa poche le feuillet arraché au cahier de papier qu'il avait mis dans le buvard resté à la Restauration sur la table de Stein-Steiner, et après avoir jeté le pardessus et le chapeau par terre près de l'arbre, il redescendit pour fixer l'écrit sur le pardessus à l'aide de l'épingle.

Pendant ce temps, Clément Morin avait tiré de sa redingote une corde d'un mètre cinquante de longueur qu'un nœud coulant terminait à chacune de ses extrémités, et il avait glissé l'un d'eux autour du cou du condamné.

Me Allain, s'adressant alors au comte Maurice, lui dit à demi-voix:

— Allons, Séran!

Aussitôt le comte quitta le siège où Me Allain prit place, tandis que M. de Séran passait dans la voiture.

Morin, alors aidé du père d'Henri, éleva le colonel, dont le sommeil était plus profond que jamais, sur la banquette de devant et l'y maintint debout.

M. de Séran passa l'autre nœud coulant dans la branche et tout aussitôt le mot :

— Allez! étant sorti de ses lèvres, Morin lança le baron Karl Stein-Steiner dans le vide.

— Henri! dit alors M. de Séran avec un indéfinissable accent, Henri, mon pauvre enfant, mon fils bien-aimé, te voilà vengé!

Il n'avait pas encore achevé que la voiture, sortant du bois, reprenait le chemin de Bade et du pavillon Hobermann, tandis que le corps du mari de Diane, convulsivement agité dans un spasme suprême, oscillait encore sous la potence improvisée.

L'exécution du pendu de la forêt Noire ayant été relatée, rejoignons Boulingrin au moment où il se mettait à regretter amèrement de n'avoir pas pris un morceau de la corde.

Au bout d'une demi-heure pendant laquelle il continua sa route vers Bade, dans les mêmes conditions que celles que nous avons décrites, la plaine succéda à la montagne, et le chevalier Théobald ne tarda pas à découvrir ce qu'il cherchait, c'est-à-dire un petit ruisseau qui, aux rayons de la lune au milieu de l'herbe ras coupée, ressemblait à de l'argent liquide ou à une coulée de mercure sillonnant le gazon.

Aussitôt il s'arrêta et courut au ruisseau y tremper son mouchoir, puis étant revenu, il imbiba le front et les tempes d'Antonine.

La fraîcheur de l'eau fit merveille et, au bout de quelques instants, la jeune fille revint à elle.

— Où suis-je? dit-elle tout étonnée de se trouver au milieu de la nuit sur la route dans un panier.

— Près de moi, chère demoiselle, près de moi,

vous n'avez rien à craindre, répondit paternellement Boulingrin.

Ces simples paroles suffirent pour qu'Antonine, instantanément, se souvînt.

En une seconde, elle revit tout ce qui s'était passé depuis quelques heures, comme si ces divers événements eussent été retracés sur une toile sans fin, qu'un éclair eût déroulé d'un seul coup devant elle.

— Vous l'avez vu, n'est-ce pas? reprit Mlle Lenoir, c'est affreux! où est-il?

— Qui, chère enfant? demanda le chevalier en relançant le cheval après avoir repris les guides.

— Le pendu, dit-elle.

— Je l'ai vu parfaitement, mais ce genre de spectacle ne m'offrant pas plus d'attrait qu'à vous, dès qu'ayant touché sa main froide, j'eus constaté qu'il était mort, j'ai repris notre chemin avec d'autant plus de rapidité que vous étiez évanouie et que le plus pressé était de vous faire reprendre vos sens.

— Vous avez été bien bon pour moi et je vous en remercie, monsieur le chevalier.

— C'était bien naturel.

Ils se turent pendant quelques instants, durant lesquels ils rentrèrent dans la route boisée.

Les grands arbres étendaient leurs hautes branches feuillées au-dessus du chemin, tandis que les reflets de la lune, dont l'éclat emplissait le ciel, leur donnait de fantastiques allures.

Antonine, un peu tremblante depuis qu'elle avait aperçu le cadavre de Stein-Steiner, sondait les abords de la route en se demandant si quelque autre pendu

n'allait pas s'offrir, mannequin sinistre, tout à coup à ses regards.

La plaine reparut, suivant la pente de la colline rapide.

Au loin, de leurs toits, les premières maisons de Bade reflétaient la clarté lunaire, qui les faisait briller dans le ciel pur.

— Se pendre ! reprit la jeune fille ; et suivant tout haut le cours de ses réflexions, quelle chose horrible !

— Il faut croire que non, puisque tant de gens, pleins de santé et riches même, choisissent ce procédé baroque pour passer de vie à trépas, objecta le chevalier Théobald d'un ton plaisant.

— Ne riez pas de semblables choses ! vous me faites frémir.

— Diable ! prenons garde ; plus de faiblesse, chère demoiselle ! Songeons que nous serons bientôt devant cette excellente Mme Lenoir.

— Il faudra tout de suite, c'est-à-dire dès que maman sera rassurée, aller chez le commissaire lui dire qu'il y a un pendu dans la forêt.

— Oh ! la mauvaise idée, et que je m'empresserai de ne pas la suivre !

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il est complètement inutile que quelqu'un sache que nous sommes revenus à deux de Gernsbach au milieu de la nuit. Rien que ce fait, à la suite de l'enquête qui suivra immédiatement la découverte du pendu, nous obligerait à tout raconter. Voilà alors cette bonne Mme de Berny compromise ; vous perdez sa protection, son amitié, et le comte Fabiani, qui n'est coupable, je vous le répète encore, que de

trop d'amour envers vous, se trouvera exposé à un tas de désagréments.

— Vous avez toujours raison, monsieur le chevalier; je le reconnais. Mais songez à ce pauvre corps sans sépulture, sur lequel les corbeaux s'abattront dès demain.

— Nul n'a plus que moi le respect des morts, chère demoiselle; mais, rassurez-vous, dès l'aube les paysans de Gernsbach qui viendront à Bade y apporteront la nouvelle de ce suicide, et la guenille du pauvre diable, qui vous a causé tant d'émoi, n'aura à craindre ni les corbeaux, ni même l'oubli.

Les premières lueurs du soleil illuminèrent l'horizon au moment où Boulingrin termina sa phrase.

Ils traversaient alors la place Léopold.

Ils eurent bientôt franchi le pont, qui, construit sur l'Os, mène au palais de la Conversation, et, quelques secondes après, ils entraient dans l'allée des voitures, parallèle à celle des boutiques.

Comme l'avait prévu Boulingrin, Angélique ne s'était pas couchée, la chaleur de la nuit lui ayant permis de rester appuyée contre la barre de la fenêtre de sa chambre qu'elle avait ouverte, pour pouvoir mieux guetter le retour de sa chère Antonine.

Dès que la voiture parut, Angélique fit signe à Boulingrin qu'elle allait descendre. Et, en effet, quelques secondes après, elle sortait de la Restauration par une petite porte et accourait, les bras ouverts, vers la jeune fille, qui venait de mettre pied à terre.

— Méchante, cruelle enfant, enfin te voilà! j'étais dans une inquiétude mortelle, dit-elle à demi-voix, de crainte d'attirer l'attention de Jean Lenoir.

Et, sans attendre d'explication, Angélique embrassa avec transport sa fille adoptive.

— Ma bonne mère, reprit Antonine sur le même ton, après avoir rendu à Mme Lenoir ses tendres caresses; je te jure qu'il n'y a pas de ma faute.

Boulingrin crut prudent d'intervenir.

— Oh! certes, murmura-t-il. Figurez-vous, madame Lenoir, qu'en arrivant à Gernsbach, car je suis allé jusque-là, j'ai trouvé Mme de Berny et votre chère enfant dans un embarras terrible. Mme de Berny avait compté que M. le duc d'Ambre lui enverrait une voiture, mais la voiture ne vint pas, et lorsque ces dames voulurent s'en procurer une autre, afin de vous épargner la contrariété d'une vaine attente et l'inquiétude qui nécessairement devait en résulter, tout Gernsbach était couché : impossible d'avoir même une brouette. Heureusement que je parus enfin, et nous venons de rentrer à Bade tous les trois.

— Mme de Berny? demanda Angélique.

— Je viens de la déposer à la porte de son hôtel; elle était trop inquiète de l'état de M. d'Ambre, malgré toutes les précautions dont j'ai usé pour lui raconter ce qui s'est passé hier au soir, pour que je ne me sois pas formellement opposé à ce qu'elle prît la peine de venir jusqu'ici remettre cette ravissante enfant dans vos mains.

— Vous avez bien fait, monsieur le chevalier. Merci, reprit Mme Lenoir.

Puis, s'adressant à Antonine ;

— Rentrons, mon enfant, et pas de bruit, pour ne pas réveiller ton père.

Après avoir tendu la main au chevalier Théobald,

Antonine suivit Mme Lenoir, et elles disparurent bientôt dans la Restauration, tandis que Boulingrin, tournant bride, reprenait la route de la place Léopold.

— Décidément, se disait-il, toute réflexion faite, je ne puis encore songer à gagner mon lit. Il est très important que Mme de Berny et que le comte apprennent ce que je viens de faire dans leur intérêt ; donc, il faut retourner à Gernsbach le plus tôt possible.

Tout aussitôt il se dirigea vers la Leopold-strasse, où demeurait le loueur de voitures à qui appartenait le panier dont il s'était servi pour aller à Gernsbach.

Au moment où il pénétrait dans la cour du loueur, malgré l'heure matinale, une grande animation y régnait déjà.

Prodigue ainsi qu'il l'était toujours au moindre sourire de la fortune, Boulingrin exprima son désir de louer immédiatement un autre panier pour la journée, ajoutant, avec des airs de don César de Bazan, que si on lui donnait un bon cheval, vigoureux et rapide, quand même ce ne serait que le meilleur de toute l'écurie, il se montrerait sur le pourboire d'une générosité presque princière, et, pour appuyer par un fait convaincant tout le sérieux de sa promesse, il donna un florin à chaque palefrenier.

Stimulés par cette largesse, ceux-ci se mirent à la hauteur des circonstances avec une ardeur remarquable, si bien que cinq minutes ne s'étaient pas encore écoulées que le chevalier Théobald pouvait, le cigare aux lèvres, reprendre la route de Gernsbach.

Laissons-le franchir la distance qu'il avait parcourue déjà deux fois pendant la nuit et rejoignons le comte

Julio Fabiani au moment où, ignorant encore la fuite d'Antonine, il continuait à faire sauter les vis de la serrure du cabinet de toilette.

La première vis était tombée, ce qui avait suggéré à Antonine la pensée de s'échapper par la fenêtre, en s'aidant d'un des draps du lit : le plus difficile était fait. Aussi, sous une pression du comte, la porte qui le tenait captif s'ouvrit-elle juste au moment où Antonine prenait place dans le panier de Boulingrin, à la porte du jardin de l'hôtel.

La lune, à travers la croisée ouverte, dessinait sur le plancher un parallélogramme allongé sur les côtés, dont l'éclat épaississait les ténèbres dans lesquelles la chambre était plongée.

Malgré cela, le comte, qui sortait d'une obscurité plus grande encore que celle dans laquelle il venait de pénétrer, s'aperçut immédiatement que la chambre était vide et s'étant élancé à la croisée, comprit par quel moyen Antonine était parvenue à lui échapper.

S'emparant à son tour du drap de lit qu'elle avait lié à la barre de la fenêtre, il se laissa glisser dans le jardin.

Le bruit des sabots du cheval que menait Boulingrin, sur le pavé de la route, arriva jusqu'à Fabiani, mais il n'y attacha aucune attention.

Quel rapport cette voiture qui s'éloignait au galop pouvait-elle avoir avec Antonine?

Aucun, évidemment.

Et sur cette fausse assurance, Julio se mit à parcourir le jardin en tous sens, dans l'espoir de rejoindre la jeune fille.

Au bout d'une demi-heure, il acquit la conviction

formelle qu'Antonine n'y était plus, et ayant constaté que la porte donnant sur la route avait été ouverte, il s'arrêta sur son seuil et sonda l'horizon du regard.

Aucun des deux mille quatre cents habitants que compte Gernsbach ne veillait, et le silence qui entourait Fabiani était aussi complet que si tout fût mort autour de lui.

Hésitant, car il ne savait vraiment quel parti prendre, et fort penaud de sa mésaventure, dont le dénouement, suffisamment ridicule pour lui, était la seule chose qu'il n'avait nullement prévue lorsqu'il s'était laissé guider par la Cagnotte, il revint à la croisée, et afin d'éviter toute explication au moment du réveil des gens de l'hôtel, il remonta, non sans peine, à l'aide du drap, dans la chambre qu'il venait de quitter.

Son premier soin fut de détacher le drap et de le jeter sur le lit; puis, ayant rallumé la bougie, après avoir fermé la croisée, il se mit à rétablir le mieux possible dans son état primitif la serrure du cabinet de toilette qu'il avait forcée.

Cette seconde opération était beaucoup plus difficile que la première; aussi, quoiqu'il ne parvînt qu'à l'achever fort imparfaitement, fût-elle si longue que le jour vint au moment où il constatait qu'il lui était impossible de faire mieux, afin de cacher l'effraction dont il s'était rendu coupable.

Prenant alors une résolution soudaine, il rouvrit la seconde chambre, la traversa, alla donner un tour de clef dans le corridor à la serrure de celle qu'il venait de quitter, afin de rétablir tout dans son état normal, et cela fait, il frappa chez la Cagnotte.

Celle-ci dormait profondément du plus calme sommeil, admirable vraiment de cynisme et d'indifférence.

Ce ne fut qu'au second appel du comte qu'ouvrant à demi les yeux, elle demanda d'une voix alanguie :

— Qui est là ?

— Moi.

— Mon cher comte, je dors.

Il refrappa.

Madeleine eut un geste de mauvaise humeur, puis s'étant mirée dans une glace de poche qui ne la quittait jamais, et que, selon son habitude, elle avait placée, avant de s'endormir, à la portée de sa main :

— Entrez ! se décida-t-elle à dire.

Julio pénétra dans la chambre de la Cagnotte, et, s'approchant du lit qu'occupait la pécheresse, sans daigner accorder la moindre attention à la blancheur de ses épaules admirables, ni à la perfection de ses beaux bras aux fines attaches, il lui dit :

— Je suis joué, il faut partir.

Cette nouvelle était si peu attendue par Mme de Berny que, se redressant aussitôt, elle s'écria :

— Que me dites-vous là ?

— La triste vérité.

Et le comte se mit à faire rapidement le récit de ce qui s'était passé entre Antonine et lui.

— Que pensez-vous de tout cela ? demanda-t-il en terminant.

Madeleine l'avait écouté avec intérêt, mais sans émotion, car elle n'était pas femme à s'inquiéter un seul instant des suites que pourrait avoir pour elle l'aventure dont elle avait réglé la mise en scène sans en prévoir le ridicule dénouement.

Lorsque Julio eut fini de parler, un sourire vint errer sur les lèvres de Mme de Berny et elle dit :

— Mon pauvre comte, pourquoi aussi avez-vous été assez simple pour entrer dans ce maudit cabinet de toilette ?

Le visage de Fabiani exprimait en ce moment un regret si comique que Madeleine ne put s'empêcher de rire.

— Ah ! ah ! ah ! mon pauvre ami !

— Je suis dans une fureur ! reprit Julio d'une voix exclamative.

— Rien n'est encore perdu, retenez bien ceci ; après l'argent, la plus précieuse qualité pour un amoureux, c'est la persévérance ; persévérez et vous réussirez.

— Je n'ose l'espérer.

— Vous êtes un enfant.

— Mais où peut être Antonine ?

— Pour ceci, mon cher comte, je ne vous en dirai absolument rien et je vous conseille fortement d'aller faire à la découverte un petit tour dans Gernsbach, afin de rattraper la fugitive qui sans doute se sera réfugiée sur quelque banc en attendant l'aurore.

— C'est probable, en effet, dit-il. Eh bien, je sors.

— C'est cela, je vais me lever et m'habiller, procurez-vous une voiture et nous partirons dès que vous aurez ramené la vertueuse Antonine, car vraiment c'est tout bonnement sublime ce qu'elle a fait là, fuir par la fenêtre à l'aide d'un drap de lit votre ardent amour et vos aurifères promesses, pour épouser M. Bonard ; il faut remonter dans l'histoire de France

jusqu'à Jeanne d'Arc pour trouver un pareil héroïsme.

— Ne raillez pas, je vous en prie, je vous jure que je n'ai pas envie de rire.

— Dépêchez-vous alors, le grand air et la vue du beau soleil qui se lève en ce moment dissiperont votre humeur morose.

— C'est probable. A tantôt.

— A tantôt, répéta Madeleine, tandis que Fabiani quittait sa chambre pour aller dans Gernsbach à la recherche d'Antonine.

Au chant des oiseaux qui se faisait entendre depuis une heure environ, venait de se mêler depuis quelques instants, le bruit des nombreuses scieries mécaniques qui transforment en planches toute l'année, à Gernsbach, les sapins et les mélèzes de la forêt Noire, ce qui constitue l'industrie principale de cette petite ville, rendez-vous général des flotteurs et centre du commerce des bois des bords de la Murg, dont la plus grande partie est achetée par la Hollande.

L'activité qui régnait déjà dans ces usines, véritables ruches actives et matineuses, apprit au comte que Gernsbach venait de s'éveiller.

Les volets verts des maisons blanches s'ouvraient, les portes tournaient sur leurs gonds, et les rues se peuplaient lentement d'enfants joueurs et d'artisans pressés de se rendre au travail, ainsi que des ménagères que les approvisionnements du jour obligeaient à quitter leur demeure. Parcourir Gernsbach en tous sens n'est pas une longue affaire. Fabiani l'exécuta promptement sans découvrir la moindre trace de la jeune fille.

Elargissant alors le cercle de son exploration, il suivit les bords de la Murg jusqu'au *Saut du Comte*, sorte de roche surplombant la rivière qui emprunte son nom à une légende se rattachant à l'histoire d'Eberstein.

Un seigneur, Wolf d'Eberstein, pour échapper à ses ennemis, s'élança à cheval, dit-on, de cette roche dans la Murg, dont il sortit sain et sauf sur l'autre bord, aux acclamations enthousiastes de ses propres agresseurs.

Du haut du *Saut du Comte*, Julio sonda l'horizon du regard, n'y découvrant rien qui ressemblât à Antonine, et il allait abandonner l'observatoire qu'il avait improvisé, lorsque ses regards furent attirés par la marche vers Gernsbach d'un panier lancé à fond de train et occupé par un homme que le comte crut reconnaître.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que le panier étant arrivé au bas de la roche, Boulingrin cria à Fabiani :

— C'est vous que je viens chercher à Gernsbach, mon cher comte, descendez donc.

Très surpris de ces paroles, Fabiani se hâta d'acquiescer au désir de celui qui les avait prononcées.

Dès qu'il fut près de Boulingrin :

— Montez, lui dit ce dernier, et apprenez que vous me devez une fameuse chandelle.

Et, tout aussitôt, il mit Julio au courant de tout ce que nous savons déjà,

Il finissait son récit au moment où la voiture s'arrêtait devant le perron de l'hôtel des bords de la Murg, au haut duquel Madeleine attendait le retour de Fabiani.

— Eh bien ! dit-elle, et la petite?

— A Bade, depuis longtemps; venez, chère madame, nous vous dirons tout, répondit Boulingrin en descendant de la voiture pour prendre place sur le siège de derrière, afin de permettre à Madeleine de s'installer sur la banquette du fond.

Fabiani était rentré dans l'hôtel pour y solder l'addition.

Le chevalier Théobald, pendant son absence, apprit à Madeleine, avec tous les ménagements possibles, ce qui était arrivé au duc d'Ambre la veille au soir.

— Il est très âgé, dit-elle avec une froideur dont elle ne se donna même pas la peine de tâcher d'amoindrir toute la sécheresse devant un seigneur d'aussi peu d'importance que mons Théobald de Boulingrin.

Et ce fut tout.

Le récit des manœuvres diplomatiques exécutées par le narrateur pour prévenir tout désagrément à la suite de ce qui était arrivé à Antonine, n'eut pas plus de succès près de Madeleine. Que lui importaient Mme Lenoir et ses colères? Si la petite n'avait pas compris qu'elle l'avait poussée sur la route de la fortune, c'était tant pis pour elle, rien de plus.

Mais le comte, une fois remonté dans la voiture, qui s'était mise en route aussitôt, avait accueilli les précautions prises par Boulingrin avec autant d'enthousiasme que de reconnaissance.

En revenant à Gernsbach pour la seconde fois, le chevalier Théobald avait fait un léger détour dans la forêt afin d'éviter de passer sur le chemin d'où on pouvait apercevoir le cadavre du baron Karl Stein-Steiner.

Il n'avait pour but en agissant ainsi que d'éviter un retard au cas où quelque paysan viendrait à passer et à découvrir le pendu au moment même où il arriverait devant le chêne.

N'ayant plus les mêmes raisons au retour, Boulingrin suivit la route ordinaire, se gardant bien de faire la moindre allusion au suicide du colonel.

A trois cents mètres environ de l'endroit où se trouvait le chêne dont les Compagnons du Glaive avaient fait une potence, Boulingrin aperçut un groupe qui ne pouvait s'être formé sous bois qu'à la suite de la découverte du corps du baron.

— Eh ! voyez donc, dit-il à Madeleine et au comte, qu'y a-t-il là-bas, devant nous ?

— Quelque voiture brisée, sans doute.

— Je ne pense pas, c'est sous bois.

Et feignant une curiosité qu'il ne pouvait ressentir, il appliqua au cheval un coup de fouet qui lui fit notablement augmenter la vitesse de son allure.

Ils arrivèrent au groupe et Fabiani sauta à terre pour savoir ce qui attirait les regards des gens rassemblés en cercle.

Il s'approcha et vit, étendu sur le gazon, contre la pierre qui se trouvait au pied du chêne, le cadavre du baron Stein-Steiner.

Le reconnaissant aussitôt, il revint à Madeleine.

— Venez ! venez ! Un suicide, dit-il.

Madeleine ne se fit pas prier, et Boulingrin sauta à terre.

— Vous ne devineriez jamais qui ?

— Le baron Stein-Steiner ! fit Madeleine, stupéfaite par la vue du mort qu'elle venait d'apercevoir.

— Il s'est pendu, voilà la corde.

— Lui, reprit Mme de Berny, pendu! un millionnaire !

— C'est de la folie, s'écria Boulingrin avec une sincère indignation.

— J'ai une idée, dit Madeleine.

Et s'adressant au paysan qui semblait avoir pris pour tâche de garder le cadavre, en attendant que le commissaire arrivât :

— Mon ami, lui dit-elle en mauvais allemand, si vous me donniez un bout de cette corde, ce frédéric d'or serait à vous.

Et elle fit briller aux yeux du villageois une pièce de monnaie qu'elle venait de sortir de sa poche.

Le paysan, après une courte hésitation, prit son couteau, et, coupant dix centimètres environ de la corde du pendu, les remit à Madeleine, qui lui glissa la pièce d'or dans la main avec adresse et rapidité, de façon à ce que personne ne pût se douter du marché singulier qu'elle venait de conclure.

Un murmure accueillit ce que les assistants prenaient pour une largesse de la part du villageois.

— Mon cher comte, dit Mme de Berny, jetez donc quelques florins à ces braves gens.

Fabiani ne se fit pas prier.

— Prenant à même dans son gousset une dizaine de pièces de monnaie, il les lança au milieu du groupe en disant :

— Voici pour vous, mes amis.

Aussitôt une formidable bousculade eut lieu, car la majeure partie des curieux s'abattirent sur le sol, comme des épis courbés par un coup de fou-

dre, afin de ramasser la monnaie du comte Julio.

Pendant ce temps, les trois voyageurs remontèrent dans leur panier et continuèrent leur route.

Le plus ému des trois était Fabiani.

A la vue du cadavre du baron, il avait pâli énormément, et bon nombre de sombres pensées étaient venues le troubler instantanément.

Ne finirait-il pas aussi peut-être de la même façon que le colonel Stein-Steiner, si la fortune le trahissait? car après avoir joué soixante mille francs sur une carte, à quel métier pourrait-il jamais redemander son painr si le jeu le ruinait un jour.

Madeleine remarqua son trouble.

— Vous êtes ému, mon cher comte ?

— Un peu, j'en conviens, madame.

— Décidément, dit-elle avec une certaine raillerie, vous êtes très sensible.

Puis, baissant la voix, afin de n'être entendue que par Julio seul :

— Et je comprends le cabinet de toilette, ajouta-t-elle en riant.

Puis, voyant que ces réflexions ne semblaient pas être du goût de l'amoureux d'Antonine, changeant de ton elle lui demanda :

— Avez-vous un canif?

— Oui, le voici.

— Merci.

Et Madeleine, coupant en deux le bout de corde, ajouta en en présentant un morceau à Fabiani :

— Tenez! mon cher comte, cela vous portera bonheur.

— Et moi? dit une voix suppliante.

C'était celle du chevalier Théobald de Boulingrin, qui, on le sait déjà, professait pour la corde de pendu un respect tout particulier.

— Ah! vous aussi? reprit Madeleine; eh bien! attendez, je vais rogner ma part.

Et, joignant le geste à la parole, elle coupa un morceau du bout de corde qu'elle avait conservé, et le passa à Boulingrin, qui s'écria :

— Merci mille fois, madame; maintenant la banque n'a qu'à bien se tenir!

Et il souligna cette rodomontade de joueur superstitieux par un vigoureux coup de fouet dont le pauvre cheval qui n'en pouvait mais, fut la victime.

Une heure après, Boulingrin l'arrêtait avenue de Lichtenthal, devant l'hôtel qu'habitait Madeleine.

Lorsque celle-ci les eut quittés, Boulingrin dit à Fabiani :

— Je vais vous reconduire, mon cher comte.

— Volontiers, car je suis brisé et me mettrai au lit avec un grand plaisir, je ne vous le cache pas.

— J'ai trouvé un nouveau système, reprit le chevalier Théobald.

— Ah! fit avec indifférence Julio.

— Un système infaillible, j'en réponds absolument.

— Tous les joueurs de système disent cela, et tous sautent et se font décaver.

— La belle raison! avant que Franklin n'eût inventé le paratonnerre, nul ne pouvait se garer de la foudre.

— Et votre système?

— Est le paratonnerre de tous les joueurs, car il peut servir aussi bien à la roulette qu'au trente-et-quarante

Plein de son sujet, le professeur poursuivit :

— J'appelle mon système la huitième décomposée et je l'appuie sur un axiome que voici : Supposer que les huit coups qui vont sortir ne seront pas exactement dans l'ordre des huit coups precédents, équivaut à parier contre la banque, après un huitième coup, que la série n'ira pas jusqu'à seize. Me suivez-vous?

Fabiani, les yeux à demi fermés, ne répondit que par un signe de tête.

— Eh bien! reprit le chevalier Théobald, tant que je ne rencontrerai pas de série de seize, je gagnerai cent sous à tous les coups, ce qui, en six heures de séance quotidienne, doit donner de quinze à seize cents francs par jour; de quarante-cinq à quarante-huit mille francs par mois, et de cinq cent quarante à cinq cent soixante-seize mille francs par an; or, savez-vous, d'après d'Alembert, combien il faut de coups pour que, suivant le calcul des probabilités, une série de seize noires ou de seize rouges se rencontre, comme toute série, sur les chances simples?...

La voiture était arrivée devant l'hôtel Victoria.

— Combien vous faut-il pour jouer ce système? interrompit Fabiani.

— Une misère. Trois mille francs, mon cher comte.

— Eh bien! venez à deux heures aujourd'hui, et montez chez moi; vous m'éveillerez et je vous avancerai la somme.

— Mon cher comte, s'écria Boulingrin avec un véritable enthousiasme, vous êtes tout simplement le plus grand seigneur de toute l'Italie.

Fabiani l'entendit à peine, car il avait hâte de regagner son appartement.

— Sixmille trois cents francs, se dit Boulingrin, et la huitième décomposée, je ne connais pas en Europe de fortune plus solide et mieux établie que la mienne.

Et sur ces rêves brillants, Boulingrin alla prendre à l'hôtel de Saint-Pétersbourg un bain qu'il parfuma outre mesure.

Il était alors huit heures du matin, et Me Allain, ainsi que Clément Morin et M. de Séran, prenaient place dans le train de Paris.

Leur terrible mission était terminée.

XVI

L'ENQUÊTE

Une demi-heure après le départ des trois Compagnons du Glaive pour la France, les autorités badoises arrivèrent à l'endroit où le baron Karl Stein-Steiner avait été trouvé pendu.

Le papier fixé par l'épingle de la cravate du mort sur son pardessus, dont chaque lettre avait été calquée, comme la signature, par Me Allain, sur des fragments de l'écriture du mari de Diane, pris dans des lettres que ce dernier avait adressées autrefois à Henri de Séran, ne laissait aucun doute sur un suicide prémédité d'avance et accompli avec un rare sang-froid.

Il importait cependant surtout, dans l'intérêt de l'administration des jeux, qui était toute-puissante à Bade, de rechercher les causes qui avaient amené le baron à prendre la fatale résolution de se tuer, afin d'éviter qu'on ne vît en lui une victime des avantages que les zéros et les refaits constituaient à la banque.

L'enquête ne pouvait donc pas se borner à constater la mort et l'identité du suicidé, mais devait recueillir sur lui le plus de renseignements possibles, afin

de rechercher avec soin la cause véritable de ce suicide.

Le commissaire badois, qui dirigeait l'opération, fit porter le mort dans un des deux fiacres qui l'avaient amené, ainsi que les gendarmes, et aussitôt le funèbre cortège reprit le chemin de Bade le plus rapidement possible, afin d'éviter d'être suivi par les curieux réunis autour du chêne du suicidé et d'éviter tout rassemblement.

Avant tout il fallait découvrir l'adresse du mort à Bade.

Le commissaire n'avait trouvé aucun renseignement sur ce point dans le portefeuille du baron.

Il fit arrêter sa voiture à la poste, où la villa de l'avenue de Lichtenthal lui fut indiquée.

Aussitôt les deux voitures se dirigèrent de ce côté et ne tardèrent pas à s'arrêter devant l'entrée de la villa, sur le seuil de laquelle Valentin, qui venait de constater l'absence de son maître, sondait l'horizon du regard pour guetter son retour.

A la vue des deux voitures dont descendaient les gens de justice, un sombre pressentiment s'empara du valet de chambre; il s'approcha au moment où on s'apprêtait à retirer le cadavre du fiacre et, aussitôt qu'il aperçut le baron :

— Grand Dieu! s'écria-t-il, mon pauvre maître s'est tué!

Cette exclamation qu'entendit le commissaire le confirma dans la conviction que le baron lui-même avait mis fin à ses jours; mais néanmoins il se promit de questionner le domestique le plus tôt possible.

On se hâta de déposer le cadavre dans la chambre

à coucher qu'occupait Stein-Steiner et tout aussitôt le commissaire fit appeler Valentin.

— Veuillez répondre à une question, dit-il au domestique, qui ne se fit point attendre.

— Je suis prêt, monsieur.

— Votre nom ?

— Valentin.

— Valentin qui ?

— Valentin Manu.

— Vous êtes Français ?

— Oui, monsieur, du département du Nord; je suis né à Lincelles, près de Lille.

— Votre âge ?

— Trente-cinq ans.

— Votre profession ?

— Valet de chambre du baron Karl Stein-Steiner, ancien colonel des dragons de Windischgraetz, attaché militaire supérieur de l'ambassade autrichienne à Saint-Pétersbourg, dit Valentin avec un certain orgueil.

— Bien. Depuis quand étiez-vous à son service ?

— Depuis trois ans.

— Ne vous êtes-vous pas écrié tout à l'heure, dès que vous avez aperçu le cadavre : Grand Dieu ! mon pauvre maître s'est tué !

— Oui, monsieur.

— Comment avez-vous appris son suicide ?

— En le voyant mort.

— Vous connaissez donc le motif qui a pu porter votre maître à cet acte de désespoir ?

— Je ne le connais pas précisément; mais, d'après

l'humeur sombre de M. le baron depuis quelques mois, sa mort ne pouvait m'étonner.

— Veuillez me dire tout ce que vous savez sur votre maître, dans l'intérêt même de sa mémoire.

Valentin raconta le drame de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, dont le vicomte Henri de Séran était la victime, et tout ce que le baron Karl avait fait depuis ce moment.

Lorsqu'il eut terminé :

— D'après vous, alors, reprit le commissaire, le motif de ce suicide serait l'amour qu'avait conservé M. Stein-Steiner pour sa femme, ainsi que le regret d'avoir dû la chasser comme une infâme de sa maison ?

— Oui, monsieur.

— Le jeu n'y fut pour rien ?

— Non, monsieur ; mon maître était riche et je l'ai toujours regardé comme un homme très large, très généreux, sur lequel la question d'argent n'avait aucune prise.

— Qui votre maître voyait-il ici ?

— Personne. Il y a douze jours seulement que nous nous sommes installés dans cette villa, et mon maître y vivait solitaire.

— Il n'a pas d'enfant ?

— Non, monsieur.

— De frère ?

— Non plus. Quelques parents éloignés, des cousins, sont les seuls que possédait mon maître, à ma connaissance.

— Mais, à qui devons-nous annoncer sa mort ?

— Au ministère de la guerre, à Vienne, qui s'occupera d'en informer la famille.

— C'est juste. Merci, monsieur Manu, je n'ai plus besoin de vous pour l'instant ; mais veuillez me promettre de ne pas quitter Bade et de vous tenir constamment à ma disposition jusqu'à ce que l'enquête que je viens de commencer, soit complètement terminée.

— Je vous le promets, monsieur ; d'abord j'aimais trop mon maître pour l'abandonner, je veux veiller sur lui.

— Vous êtes un brave et fidèle garçon, monsieur Valentin, je vous en félicite.

Pendant qu'avait lieu cet interrogatoire, les curieux, attirés par la vue des gendarmes et des deux fiacres, avaient formé devant la villa un groupe assez considérable pour que la circulation de l'avenue fût presque complètement interceptée.

Le nom du baron Karl Stein-Steiner circulait rapidement, et, colportée de tous les côtés, la nouvelle inattendue du suicide du mari de Diane se répandait dans Bade, où l'on apprenait en même temps que, la veille, le mort avait perdu plus de deux cent mille francs.

Passant de bouche en bouche, la somme grossit énormément, et quelques heures après, les gens qui se disaient bien informés affirmaient que le mort, depuis huit jours, avait perdu plus d'un million.

A l'heure du déjeuner, l'événement défrayait toutes les conversations des clients de la Restauration, et les garçons montraient la table où la veille au soir le suicidé avait soupé pour la dernière fois avant de gagner la forêt.

Jean Lenoir n'était pas encore descendu.

A sa prière, Angélique avait pris place au comptoir et surveillait seule le service.

La brave femme faisait preuve de courage, car encore très-fatiguée de la nuit d'angoisses qu'elle avait passée presque sans sommeil, le facteur l'avait forcée à descendre à la première distribution, pour lui remettre une lettre et une petite boîte.

Cette lettre était conçue de la manière suivante :

« Chère madame Angélique,

« J'espère que ce message vous trouvera en bonne santé ainsi que M. Lenoir et mademoiselle Antonine. Depuis votre départ je compte les jours qui me séparent de votre retour et du moment, tant désiré par moi, où je deviendrai votre fils. Heureusement la saison s'avance ; je compte absolument sur la promesse que m'a faite en partant M. Lenoir de revenir à Paris avec vous et Mlle Antonine, immédiatement après la saison de Bade, et, fort de cet espoir, j'y puise la patience qui m'est nécessaire pour que votre absence ne devienne pas pour moi un véritable supplice. Dites bien à ma charmante fiancée que je l'aime de tout mon cœur et que son souvenir ne me quitte pas un seul instant, et veuillez, je vous prie, lui remettre de ma part le petit présent que je vous adresse pour elle avec cette lettre, comme gage de mon profond amour et de ma sincérité complète.

« Daignez, ma chère madame Lenoir, présenter mes plus respectueux compliments à votre mari et croire que je vous aime tous les deux comme si déjà j'étais votre gendre.

« GERMAIN BONARD. »

Après avoir lu cette lettre, Mme Lenoir ouvrit la petite boîte qui l'accompagnait.

Elle y trouva un écrin dans lequel était une petite bague en or, ornée d'une turquoise, qui valait une cinquantaine de francs environ.

A l'extérieur, deux lettres entrelacées, G et A avaient été gravées, avec la date de l'envoi.

Aussitôt Angélique remonta chez Antonine ; mais elle trouva celle-ci si profondément endormie qu'elle crut bien faire en respectant son sommeil, et, enchantée de la lettre de Germain Bonard et de son cadeau, elle entra chez Jean pour lui communiquer l'une et lui montrer l'autre.

Lenoir avait passé une terrible nuit.

Poursuivi pendant son sommeil par l'ombre du baron Stein-Steiner, depuis un moment qu'il s'était réveillé, il se demandait anxieusement ce qu'était devenu, entre les mains des trois Compagnons du Glaive, celui qu'il avait endormi sur l'ordre de Me Allain, lorsque sa femme pénétra dans sa chambre.

Dans les dispositions d'esprit où se trouvait Jean, la bague et le message de Bonard devaient être assez indifféremment accueillis par lui.

Lorsque Angélique, qui en fit la remarque, lui en demanda l'explication, Lenoir mit ses préoccupations sur le compte d'une prétendue migraine qui l'avait fait souffrir toute la nuit et ne l'avait point encore quitté.

Angélique engagea son mari à rester au lit et elle s'en retourna près d'Antonine pour attendre son réveil.

Lorsque celui-ci eut lieu, Mme Lenoir remit à sa

fille la lettre et la bague, mais à son grand étonnement, la joie d'Antonine fut bien moindre qu'elle ne s'y attendait.

Qu'était-ce que cette bague à côté des diamants de Mme de Berny et des pendants d'oreilles que le comte Fabiani voulait acheter vingt-cinq mille francs pour elle ?

A Gernsbach, Antonine avait évidemment agi en fille honnête ; mais les actions du pauvre Germain Bonard baissaient néanmoins beaucoup.

Resté seul pendant ce temps, Jean Lenoir continuait à songer aux Compagnons et à leur condamné.

Me Allain avait jugé inutile d'initier Lenoir à son plan approuvé par Clément Morin et le comte Maurice de Séran, et Jean n'avait pas osé questionner le notaire, ce qui fait que, tout en présageant qu'une chose terrible s'était accomplie, car il savait le Glaive impitoyable, il se demandait ce qu'elle avait pu être.

Un des garçons, en arrivant vers dix heures, apprit à Angélique le suicide du baron Stein-Steiner.

Cette nouvelle mit la brave femme dans un émoi facile à comprendre.

La veille encore, le colonel avait dîné en face d'elle ; il lui avait même parlé, et, tout à coup, voilà qu'on lui annonçait qu'il s'était pendu !

Il y avait bien de quoi être émue ; aussi Angélique remonta-t-elle chez Jean aussitôt.

— Mon Dieu, mon ami, quel événement !

Cette exclamation répondait si bien aux secrètes pensées de Jean, qu'il pâlit légèrement.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu sais bien, le baron, l'Autrichien, notre

client, ce bel homme si poli et qu'on disait si riche?

Lenoir, à l'aide d'un suprême effort, parvint à rester calme.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Il s'est pendu!

— Pendu! répéta Jean stupéfait, car il ne s'attendait nullement à apprendre qu'un dénouement aussi étrange avait été donné par les trois Compagnons du Glaive, à la sombre tragédie qu'ils étaient venus jouer à Bade.

— Oui, pendu dans la forêt Noire. Son corps vient d'être ramené à la villa qu'il habitait: ce sont des maraîchers de Gernsbach qui l'ont aperçu accroché à un chêne ce matin, au petit jour; il parait qu'en une semaine il a perdu toute sa fortune; quelle horrible chose que le jeu!

Jean respira.

D'après le court récit d'Angélique, il avait compris que jamais personne ne pourrait se douter qu'il avait été pour quelque chose dans la mort du baron Karl Stein-Steiner.

C'était tout ce qu'il souhaitait, tout ce qu'il espérait, car la crainte seule de se voir arracher un jour des bras d'Angélique et d'Antonine, qu'il adorait, comme si vraiment il eût été son père, était la cause de son abandon du Glaive qui lui avait été si sévèrement reproché par Me Allain devant le comte de Séran et Clément Morin, le soir de leur arrivée à Bade.

— Oui, le jeu a tué bien des gens, reprit-il.

Puis, comme le sujet qu'avait entamé Angélique l'impressionnait péniblement:

— Quoi de nouveau en dehors de cela ? demanda-t-il.

Mme Lenoir lui raconta ce qui était arrivé la veille au duc.

Elle venait d'envoyer prendre de ses nouvelles, son état était aussi bon que possible et il ne se ressentait presque plus de son indisposition.

— Ah ! fit Jean avec indifférence.

Que lui importait M. d'Ambre et sa santé en ce moment !

— Je ne descendrai pas ce matin, je me sens souffrant aussi, ma bonne Angélique, reprit-il au bout d'un moment.

— Très bien, mon ami, je veillerai à tout.

Puis ayant communiqué à Jean la lettre de Germain Bonard, elle alla chercher Antonine pour que celle-ci montrât sa bague à Lenoir.

Cela fait :

— Maintenant, repose-toi, mon ami, dit Angélique, et toi, mon enfant, regagne ta chambre. Je t'appellerai, si j'ai besoin de toi.

Pendant ce temps, le commissaire badois avait envoyé une dépêche au ministère de la guerre, à Vienne, et s'était immédiatement rendu chez le consul autrichien.

La situation officielle du baron Karl Stein-Steiner obligeait le consul à faire du zèle ; aussi s'empressa-t-il de déclarer au commissaire, dès que celui-ci lui eut appris tout ce qu'il savait sur le suicide du colonel, qu'il désirait faire une contre-enquête lui-même.

Et tout aussitôt il se rendit, avec le commissaire, à

la villa du baron, où, sur la demande du consul, un médecin les avait accompagnés.

Une sorte de procès-verbal fut dressé, et le consul, ayant questionné à son tour Valentin sur les habitudes de son maître, entraîna le commissaire à la Restauration.

Le commissaire, après s'être fait connaître à Mme Lenoir et lui avoir présenté le consul, lui demanda de vouloir bien les installer dans un endroit où ils pourraient, sans être dérangés, l'interroger, ainsi que son mari et les garçons, au sujet des derniers moments du baron Karl Stein-Steiner.

Mme Lenoir répondit aussitôt qu'elle ne savait personnellement rien de particulier sur ce sujet.

La veille, à l'heure du dîner, elle avait vu le baron et même échangé quelques paroles avec lui; mais, depuis, les garçons lui avaient appris qu'il était venu souper après la fermeture des jeux, comme il en avait l'habitude, mais que rien dans ses allures n'aurait pu faire soupçonner qu'il méditât un projet aussi sinistre que celui qu'il avait accompli.

— Voilà tout ce que je sais pour ma part, messieurs, dit-elle en terminant; mais je vais vous installer dans le cabinet de mon mari, et le prévenir de votre présence.

Quelques secondes après, le commissaire et le consul furent introduits par Angélique dans le cabinet de Jean.

— Vous serez ici à merveille, messieurs, je vais vous envoyer mon mari.

Et elle remonta chez Lenoir.

— Qu'y a-t-il encore, ma bonne amie? demanda Jean en voyant entrer Angélique.

— Le commissaire de police est en bas.

— Eh bien? demanda Lenoir d'une voix légèrement altérée, que nous veut-il?

— Te questionner sur le baron Stein-Steiner, paraît-il.

— Moi! reprit Jean en se levant avec un geste brusque, mais que lui dirai-je? Je ne sais rien.

— Le consul autrichien accompagne le commissaire; ils désirent te parler, tu ne peux pas faire autrement que de descendre.

Jean hésitait.

— Je suis bien souffrant, dit-il.

— Eh bien, un peu de courage; si tu ne sais rien, ce que je comprends parfaitement, la corvée ne sera pas longue; mais ces messieurs tiennent, paraît-il, à connaître les moindres faits et gestes du baron avant son suicide.

Jean Lenoir releva la tête.

— Ils disent aussi qu'il s'est suicidé?

— Mais certainement; comment veux-tu, mon ami, qu'ils puissent dire le contraire? Le suicide de M. Stein-Steiner ne peut être mis en doute par personne.

— J'y vais, reprit Lenoir que ces paroles rassurèrent complètement et qui se sentait assez maître de lui pour supporter, sans se trahir, tous les incidents qui pourraient se produire dans l'enquête commencée.

Quelques minutes après, il rejoignait le consul et le commissaire.

Nous ne relaterons que les fragments importants de son interrogatoire.

— Ainsi, vous avez constaté que le baron était fort taciturne?

— Oui, messieurs, beaucoup plus que d'ordinaire. Il avait perdu, dans la soirée, une somme énorme, m'a-t-on dit.

— Le baron Stein-Steiner avait plus de cinq cent mille livres de rentes, objecta le consul.

— A-t-il bu plus que de coutume?

— Oui, deux bouteilles de champagne coup sur coup.

— Et du cognac?

— De la fine champagne aussi.

— Combien de petits verres?

— Je ne lui en ai compté que deux, mais il se peut qu'il en ait pris davantage, parce qu'il a renversé le carafon dans l'encrier qu'il s'était fait apporter.

— Il a donc écrit ici?

— Oui, messieurs, hier au soir, pendant son souper.

— Une lettre?

— Non, quelques mots seulement sur un demi-feuillet qu'il a détaché lui-même d'un cahier de papier, je crois.

— Pourrait-on retrouver le buvard dont il s'est servi?

— Très facilement, messieurs; nous n'en avons que trois.

— Pourriez-vous nous les montrer?

— A l'instant.

Et Jean Lenoir se retira sur ces paroles, pour revenir bientôt avec les trois buvards dont les clients de la Restauration se servaient lorsqu'ils voulaient y faire leur correspondance.

— Voici, messieurs, dit Jean, je viens d'interroger mes garçons, personne n'a demandé de buvard ce matin, et par conséquent celui dont s'est servi M. le baron Stein-Steiner doit être dans l'état où il l'a laissé, après avoir écrit hier au soir.

Le premier buvard qu'ouvrit le commissaire ne contenait que des enveloppes.

Dans le second se trouvait un cahier de papier, dont une demi-feuille était arrachée.

C'était celui que M[e] Allain y avait glissé la veille.

Le commissaire tira de son portefeuille l'écrit trouvé près du cadavre dans la forêt Noire.

Dès qu'il vit le cahier dont un feuillet manquait, il compara le papier de l'écrit à celui du buvard et fit reconnaître par le consul que non-seulement c'était le même, mais encore que la sinistre déclaration du mort s'adaptait parfaitement à la déchirure du demi-feuillet.

Il en résultait que le baron Stein-Steiner avait dû exprimer sa volonté de quitter la vie, quelques instants seulement avant de se rendre dans la forêt.

— A quelle heure est-il sorti d'ici?

— A une heure et demie environ, reprit Jean Lenoir, je ne saurais préciser.

— Seul?

— Il était le dernier.

Quelques questions insignifiantes furent encore posées à Jean Lenoir, puis, sur la demande du consul et du commissaire, il fit venir les deux garçons qui étaient restés les derniers la veille.

Ceux-ci ne purent que confirmer tout ce qu'avait dit Jean Lenoir, et leur interrogatoire fut rapidement terminé.

En ce moment Angélique rentra dans le cabinet.

Elle venait gracieusement demander à ces messieurs s'ils ne voulaient pas accepter un verre de madère.

Un refus poli accueillit cette offre généreuse.

— Le baron est-il parti à pied ou en voiture? reprit alors le consul.

— Je l'ignore, répondit Lenoir.

— S'il a pris une voiture, nous retrouverons facilement le cocher.

Angélique se préparait à parler.

Elle allait apprendre au commissaire que le baron était parti en voiture, et que trois hommes l'accompagnaient; mais heureusement elle réfléchit aussitôt que cette révélation l'obligerait à révéler à Jean le motif qui l'avait fait rester à la fenêtre toute la nuit, et elle se tut.

Ceux qui faisaient l'enquête sur le suicide cherchèrent vainement la voiture qui avait pu ramener le mort sur la route de Gernsbach et, ne l'ayant pas trouvée, il fut définitivement acquis que le baron Stein-Steiner, après avoir pris depuis quelque temps la résolution de se tuer, s'était décidé la veille à mettre ce projet à exécution pendant la nuit, et qu'ayant alors signé une déclaration catégorique de sa détermination fatale, il avait gagné à pied la forêt en sortant de la Restauration pour s'y donner la mort !

Dans la soirée, une dépêche arriva de Vienne au consul autrichien.

Elle lui annonçait que le comte de Zara, cousin du baron Karl, serait à Bade deux jours après, pour y chercher le corps de son parent, afin de le ramener à

Vienne où se trouvait le caveau de famille du baron Stein-Steiner.

— Il paraît qu'un des parents du baron qui s'est suicidé arrivera après-demain ici, dit, une heure après, au chevalier Théobald de Boulingrin un aigrefin de son espèce, avec lequel il causait quelquefois.

— Je m'en moque, répondit Boulingrin en entrant à la Restauration, où il alla s'asseoir à une table isolée.

Là, ayant déposé devant lui une carte piquée dans laquelle il venait de marquer tous les coups de la dernière taille du trente et quarante, il la considéra avec une scrupuleuse attention pendant quelques instants, puis il se mit à jurer comme un païen entre ses dents.

Inutile de dire qu'à deux heures précises, notre homme était entré à l'hôtel Victoria, chez le comte Fabiani qui, réveillé par l'arrivée du chevalier Théobald, fidèle à sa promesse, lui avait compté les trois mille francs.

— Mon cher comte, merci vraiment, c'est la fortune pour moi, je vous l'assure encore. Je viens de passer deux heures au trente et quarante, sans jouer, mais piquant les coups. Tenez, voici mes cartes...

Le comte encore à moitié endormi, l'écoutait à peine.

— Eh bien! poursuivit Boulingrin, la huitième décomposée est décidément le système infaillible par excellence...

Il allait recommencer ses théories.

— Ne perdez pas une minute alors, reprit Julio en souriant, et bonne chance!

— Vous avez cent fois raison ; excusez-moi et merci encore.

Une demi-heure après, le chevalier s'installait à la table du trente et quarante et, après avoir changé les trois billets de mille francs que lui avait remis Fabiani, il les divisa en huit masses progressives, puis ces divers préparatifs étant terminés, il se mit à entamer contre la banque ce que, grâce à sa trouvaille de la huitième décomposée, dans son enthousiasme de joueur convaincu, il appelait : le bon combat !

Celui-ci fut, en effet, excellent dès le début, et à l'heure du dîner, le chevalier Théobald se leva ayant réalisé un très joli bénéfice.

Il traversa alors d'un air vainqueur l'allée des boutiques, jetant des regards sur les étalages les plus luxueux de l'air de l'homme qui peut se dire :

— Un mot, un geste, et tout cela m'appartiendra.

Il souriait de loin aux marchands d'un air d'adorable protection, et adressait aux femmes des œillades assassines, gonflé d'orgueil, se sentant supérieur aux autres, tout préparé à se laisser gâter par la fortune autant qu'elle le voudrait et de toutes les façons.

Il était si satisfait qu'il offrit à dîner à deux décavés et les écrasa de son bonheur depuis le potage jusqu'au sixième des verres de cognac qui suivirent le café.

Et, à neuf heures, il les quitta, en leur disant :

— Mille excuses ; mais les affaires avant tout. Je vais au bureau.

Le bureau du chevalier Théobald de Boulingrin, c'était le trente et quarante.

Il s'y installa avec un aplomb sans pareil, une sûreté

de coup d'œil qui, d'après ses impressions intimes, devait défier victorieusement tous les caprices les plus improbables de la fortune, un dédain immense et plein de commisération pour tous ceux qui l'entouraient.

Tandis que les autres luttaient vainement contre les refaits et les caprices du sort, n'avait-il pas, lui, la huitième décomposée, cette marche logique, sûre, dont un irréfutable axiome était la base et faisait une merveille?

Lentement, méthodiquement, le chevalier Théobald de Boulingrin apprêta ses mises et sans broncher commença l'attaque au moment voulu.

Les huit coups qui venaient de passer et qui, par conséquent, devaient servir de base à Boulingrin, étaient deux coups de deux rouges et deux coups de deux noires; ils se reproduisirent immédiatement dans le même ordre, au grand étonnement du chevalier, qui perdit plus de deux mille francs en quelques minutes.

La huitième décomposée n'était donc pas infaillible?

Que croire et à qui se fier?

Cette conviction contraria fortement le chevalier; néanmoins, il conserva le culte de son système, car, ce qui venait de se produire équivalait, d'après ses théories, à une série ou coup de seize; or, pour lui qui avait étudié les théories de d'Alembert et qui savait combien les séries de seize sont rares, c'était plus que jamais le moment de jouer.

Il augmenta sa mise, et, une heure après, il était complètement décavé par la répétition immédiate de trois noires suivies de cinq rouges.

Voilà pourquoi il s'était isolé à la Restauration, dardant sur sa carte piquée des regards lugubres et effarés, en se demandant encore s'il n'avait pas commis quelque funeste erreur, qui, seule, avait causé sa perte.

Lorsqu'il fut bien convaincu que le résultat fâcheux obtenu n'avait d'autre cause que la marche qu'il avait adoptée, les jurons se pressèrent sur ses lèvres, et il se mit à les mâchonner en une véritable litanie, ainsi que nous l'avons dit déjà.

Puis, au bout d'un quart d'heure de réflexion :

— Je suis un sot, dit-il, la huitième décomposée ne suffit pas, c'est la dixième qu'il faut jouer? Dès que j'aurai été assez adroit pour me refaire un capital, je prendrai ma revanche.

Le lendemain de cette journée, qui avait été si pleine d'émotions pour le chevalier de Boulingrin, il se croisa vers onze heures dans l'allée des boutiques avec M[me] de Berny, qu'il n'avait plus aperçue depuis le moment où Fabiani et lui l'avaient reconduite à son hôtel en revenant de Gernsbach.

Madeleine n'était pas sortie depuis.

Le médecin ayant conseillé au duc de garder la chambre au moins pendant vingt-quatre heures, il avait fallu qu'elle tînt compagnie au vieillard.

Celui s'étant déclaré complètement rétabli, la Cagnotte lui avait donné rendez-vous à la Restauration.

Madeleine répondit à peine au salut obséquieux que lui adressa Boulingrin.

— Chipie! se dit ce dernier; aurait-elle déjà oublié le service que je lui ai rendu?

Ce service, on doit s'en souvenir, consistait à avoir empêché Antonine de raconter à sa mère ce qui s'était passé à Gernsbach entre elle, la Cagnotte et le roi du trente et quarante.

Non-seulement Mme de Berny avait en effet perdu la mémoire de la prudente intervention du chevalier Théobald, mais encore elle ne songeait plus guère aux incidents de l'excursion qu'elle avait entreprise dans le but de protéger les amours du comte Maximum.

Lorsqu'elle arriva à la Restauration, Antonine était seule au comptoir.

Sa vue rendit la mémoire à l'insoucieuse Mme de Berny.

— Bonjour, cher enfant, dit-elle avec son plus gracieux sourire, vous êtes donc une petite sauvage?

Antonine, qui se demandait depuis la veille si à tout prendre elle n'avait pas interprété la conduite de Fabiani d'une façon trop tragique, se mit à sourire aussi.

— J'ai eu peur, dit-elle.

— Et vous avez sauté par la fenêtre ! Mais cela ne se fait plus depuis longtemps qu'à l'Ambigu.

Puis, avec une dignité admirablement jouée, passant du plaisant au sévère :

— Que pouvait-il donc vous arriver de fâcheux ? n'étais-je pas là ? ajouta-t-elle.

— C'est vrai, madame, j'ai vraiment agi comme une folle.

Angélique parut.

— Voici maman, reprit la jeune fille en baissant la voix.

— Fabiani vous en veut beaucoup, dit de même et vivement la Cagnotte, mais comptez sur moi.

Le sujet fut fatalement épuisé par l'arrivée de Mme Lenoir. On se mit à parler de choses et d'autres, échangeant sur les derniers événements des propos dont la relation ne pourrait être qu'oiseuse.

Fabiani passa en cet instant devant les tables qui entourent le perron de la Restauration.

D'un signe Madeleine l'appela.

Depuis l'incident du cabinet de toilette de Gernsbach, Julio n'était plus entré à la Restauration.

Il se sentait ridicule vis-à-vis d'Antonine et, comme l'avait deviné la Cagnotte, il en voulait à la jeune fille, non-seulement pour sa résistance, mais à cause du procédé mis en œuvre par elle pour lui échapper.

Après quelques secondes d'hésitation, sur un nouveau signe de Madeleine, Julio se décida à entrer.

Antonine n'avait pu voir à qui les appels de Mme de Berny s'adressaient.

L'apparition inattendue du comte Maximum lui causa une émotion que trahit la légère pâleur qui vint couvrir son visage.

— Déjeunez avec nous, mon cher comte; le duc va venir me rejoindre dans un moment, dit la Cagnotte.

Après avoir salué d'un seul coup les trois femmes, Julio, affectant de ne pas regarder Antonine, s'était aperçu néanmoins que sa présence avait un peu ému la jeune fille et cela lui avait fait plaisir.

— Très volontiers, dit-il à Madeleine.

Le duc, qui venait de descendre de voiture à la place où, l'avant-dernière nuit, les Compagnons du

Glaive avaient installé dans la leur, le baron Karl Stein-Steiner endormi, entra en cet instant.

Fabiani et Mme Lenoir s'empressèrent de lui demander de ses nouvelles.

Madeleine profita de l'incident pour se rapprocher d'Antonine.

— Vous voyez que j'ai saisi la première occasion pour vous le ramener, dit-elle à voix basse. Il vous pardonnera.

Mme de Berny exerçait évidemment sur la jeune fille un réel empire, car Antonine accueillit sans étonnement et comme toute naturelle, cette parole étrange qui, bouleversant les rôles, faisait du coupable la victime et réciproquement.

Un secret instinct l'avait fait comprendre à Madeleine et elle prenait un âpre plaisir à tout mettre en œuvre pour faire tomber dans l'abîme cette enfant chaste encore, que le pauvre Germain Bonard, dans ses plus beaux rêves d'avenir, appelait de sa plus douce voix :

— Ma chère petite femme !

Lorsque M. d'Ambre et le comte Fabiani se furent attablés pour déjeuner avec Madeleine, le suicide du baron Stein-Steiner devint bientôt le sujet de leur conversation.

Le duc, en apprenant la mort du colonel, avait été douloureusement impressionné et, pendant le repos auquel son indisposition de l'avant-veille l'avait condamné pour vingt-quatre heures, il était remonté dans son passé et s'était souvenu de ses premiers rapports avec Stein-Steiner, alors que s'appelant encore le marquis Olivier de Beaupré, d'Ambre avait assisté,

dans le jardin du comte Maurice de Séran, au duel qui y avait eu lieu entre le capitaine autrichien et le mari de la princesse Hermine.

La balle de M. de Chagny ne l'avait donc épargné que pour que plus tard il allât lui-même vers la mort, une corde au cou, la nuit, au fond d'un bois, fuyant la vie comme les misérables auxquels leurs fautes et leurs crimes n'ont plus laissé pour refuge que la tombe.

— J'ai de sa corde, dit le roi du trente et quarante. Madeleine ne s'était pas vantée d'en avoir aussi.

— Ah ! fit d'Ambre froidement.

— Nous verrons si vraiment cela porte bonheur, continua Julio.

— Je vous le souhaite, reprit le duc. Et quand enterre-t-on ce pauvre baron ?

— Un de ses parents doit arriver chercher le corps demain, pour le ramener à Vienne.

On sait déjà que cette nouvelle était parfaitement exacte.

Le comte de Zara fut à Bade à l'heure qu'il avait indiquée par sa dépêche.

Aussitôt arrivé, il se rendit avec le consul autrichien et le commissaire badois à la villa où se trouvait étendu, sur un lit de parade, le corps du baron Stein-Steiner.

Le comte de Zara, cousin par alliance du mort, était un gentilhomme d'une quarantaine d'années, élégant et distingué, qui semait les sympathies sur son passage.

Il mit un grand tact dans l'accomplissement de la triste mission dont il s'était chargé.

Dès qu'il se trouva en face du cadavre, après avoir soulevé le drap qui cachait les traits tuméfiés du mort, il ordonna de le mettre dans le cercueil que Valentin, de sa propre initiative, avait commandé dès l'avant-veille, aussi solide et aussi luxueux que le comportaient le rang et la fortune de son maître.

Cela fait, il envoya à Saint-Pétersbourg et à Vienne, où la chose avait été convenue préalablement entre lui et le ministre de la guerre, une dépêche annonçant que le baron Karl Stein-Steiner était mort subitement, à la suite de la rupture d'un anévrisme.

Les journaux badois s'étant bornés à annoncer le décès sans en déterminer la prétendue cause, celle-ci, grâce à cette précaution, devait rester éternellement un secret pour la plupart des personnes qui s'étaient trouvées en rapport avec Stein-Steiner pendant sa vie, tant à Vienne qu'en France et en Russie.

Mais ce secret, que le comte de Zara désirait rendre impénétrable, ne devait pas exister pour tous.

Avant de quitter Bade, il prit la plume et écrivit une lettre au marquis de la Roche-Carignan pour lui annoncer la fin aussi tragique qu'inexplicable de son gendre, le baron Karl Stein-Steiner.

Le père de Diane, en recevant cette triste nouvelle, éprouva une grande émotion.

— Ce n'est pas lui qui s'est tué, s'écria-t-il, c'est par la trahison de l'infâme que ce loyal gentilhomme, qui lui avait donné tout son amour, a été conduit au suicide. Et c'est une la Roche-Carignan, c'est ma fille, qui a fait cela ; honte et malheur sur elle et sur nous !

Ainsi, la véritable cause de la mort du baron Karl resta un mystère pour presque tout le monde.

Le public de Bade s'en occupa encore un peu, on en causa à Iffezheim la troisième et dernière journée des courses; puis le sujet étant épuisé, on ne s'occupa plus du mort, que la plupart des gens continuèrent à considérer comme un décavé qu'avait tué la fortune contraire.

Le matin, le comte de Zara et Valentin étaient partis pour Vienne, emportant le corps du baron.

Dès le lendemain, la plus belle époque de la saison étant terminée, on vit à chaque départ de trains la gare envahie par ceux qui quittaient les bords de l'Os.

Suivant un itinéraire arrêté depuis longtemps, le duc d'Ambre partit pour Milan et Venise, où l'appelait le soin d'une grosse affaire.

Quant à Mme de Berny et à ses amis, ils se dirigèrent sur Hombourg, ayant résolu de rentrer à Paris par Wiesbaden, Ems et la Belgique.

Les salons du palais de la Conversation se vidèrent, il ne resta plus autour des tables de jeu que ces acharnés qui iraient s'installer autour d'une roulette ou d'un trente et quarante jusque dans le plus affreux désert de la Sibérie.

Le chevalier Théobald de Boulingrin, après avoir, non sans peine, arraché encore vingt-cinq louis au roi du trente et quarante, qu'il perdit en grande partie trois jours après le départ de Madeleine, que le comte Fabiani, d'Arteville et Finet avaient accompagnée, se décida à rentrer à Paris, afin d'y chercher un commanditaire sérieux pour la dixième décomposée, qui

vraiment était le vrai, le seul, l'infaillible système capable de ruiner toutes les banques présentes et futures.

Il ne resta plus à Bade, de tous les personnages qui ont joué un certain rôle dans ce récit, que Jean Lenoir, Angélique et Antonine.

Parmi ceux qui s'étaient éloignés des lieux charmants où tant d'animation et d'élégance venaient de régner, Fabiani avait été le plus difficile à se décider à partir.

Comme l'avait annoncé Mme de Berny à Antonine, le surlendemain de leur excursion à Gernsbach, le comte n'avait pas tenu longtemps rancune à la jeune fille de l'incident du cabinet de toilette, à l'hôtel des bords de la Murg.

Pendant les quelques jours qui s'étaient écoulés entre ce moment et son départ, il s'était montré aussi aimable et aussi réservé que possible avec Mlle Lenoir.

Cette conduite était le résultat des conseils de la Cagnotte.

— Vous avez effarouché cette pure colombe, mon cher comte ; retenez-le bien, la première chose à faire est de lui rendre toute la confiance qu'elle vous témoignait, lui avait-elle dit.

— Vous avez peut-être raison.

— Si j'ai raison ! mais cent fois, mille fois.

— Bien ! je vous crois ; mais quel est, selon vous, le meilleur moyen d'atteindre ce beau résultat ?

— Feindre d'avoir perdu tout espoir et de ne plus éprouver pour la cruelle qu'une amitié sincère, mais sans le moindre amour apparent.

— Et à quoi cela m'avancera-t-il ?

— A la faire réfléchir, à vous comparer à M. Bonard et à la vie qu'il lui fera vis-à-vis de celle que vous lui auriez faite.

— Tout cela est parfait ; mais mon rôle me paraît difficile à jouer, car je tiens plus que jamais à réussir et je n'ai pas un instant à perdre vis-à-vis des projets arrêtés avec ce Bonard que le ciel confonde.

— Je le crois bien, nous partons dans trois jours.

— Moi, je reste.

— Mon cher comte, avez-vous oui ou non confiance en moi et en la valeur de mes conseils ?

— Pouvez-vous le demander et ne les ai-je pas servilement suivis jusqu'à présent ?

— Eh bien alors, faites vos malles et suivez-nous ; vous n'avez plus rien à faire à Bade. A Paris, nous agirons ; un peu de patience et tout ira bien, croyez-moi,

Fabiani s'était rendu à ces observations, très sincères de la part de Madeleine, assez rusée pour deviner que ce qu'elle avait fait voir à Antonine de la vie des pécheresses avait dû faire germer en elle des aspirations nouvelles, et naître de grands regrets qui ne feraient que se développer considérablement à la longue chez une nature du genre de celle de la jeune fille.

Profitant d'un moment opportun, la veille de son départ, très satisfaite de la façon dont le roi du trente et quarante se conduisait vis-à-vis d'Antonine, la Cagnotte dit à celle-ci :

— Ma chère enfant, j'habite à Paris le n° 34 de

la rue des Vignes, aux Champs-Élysées, promettez-moi de ne point l'oublier ?

— Je vous le promets, madame.

— Alors, à bientôt.

Et d'un air railleur, elle reprit :

— A bientôt, madame Bonard !

Puis, après avoir fait semblant de s'éloigner, elle revint pour jouir de l'effet produit par ses dernières paroles sur la jeune fille.

Antonine avait reçu le choc sans broncher, en vraie fi le d'Ève qui commence à avoir assez d'empire sur elle-même pour se faire un visage impénétrable à l'occasion, contre la raillerie et toutes les déconvenues qui n'ont pas un caractère trop poignant.

— Très-bien, se dit Madeleine, en constatant le sang-froid d'Antonine, cette petite ira loin.

Puis tout haut, elle termina l'entretien par ces mots :

— Chère enfant, je vous écrirai dans quelques jours, poste restante, car je veux vous traiter en amie, et les amies ont toujours entre elles de petits secrets que les mamans ne doivent pas savoir.

— Je trouverai le moyen d'aller chercher votre lettre, madame.

— Très-bien ! et aussitôt votre retour à Paris, faites-le moi savoir, 34, rue des Vignes, aux Champs-Élysées.

— 34, rue des Vignes, répéta Antonine, comme pour incruster cette adresse dans son souvenir.

— Oui, ne l'oubliez pas.

Et la Cagnotte, quittant la Restauration, se dirigea vers les salons de jeu.

XVII

AU PRINTEMPS

Madeleine de Berny et les amis et amies qui, après avoir quitté Bade avec elle, l'avaient accompagnée sur les bords du Rhin et en Belgique, venaient de rentrer à Paris, ainsi que le duc d'Ambre.

Celui-ci rapportait de Venise une cargaison d'objets d'art dont il avait destiné le plus grand nombre à l'hôtel de la Cagnotte, avec une somptueuse galanterie.

« On rentrait, » selon l'expression consacrée, qui marque l'époque où les Parisiens, las de villégiature après l'été, comme ils ont été las du bois et des boulevards après l'hiver, reviennent au bercail ou à la tanière, selon leur moralité.

C'est le soir.

Le temps était frais, mais sec, et, par conséquent très favorable à la marche.

Neuf heures allaient sonner lorsqu'un jeune homme de taille moyenne, vêtu convenablement, et dont il était impossible de distinguer les traits, plongés dans l'ombre en ce moment, traversa vivement la cour de la gare du chemin de fer de l'Est et se dirigea vers l'endroit de l'arrivée par où sortent les voyageurs qui débarquent à Paris.

— Le train de Strabourg n'est pas en retard ? demanda-t-il au premier employé dont il aperçut l'uniforme.

— Non, monsieur, dans deux minutes, il sera en gare.

— Merci, monsieur.

Quelques instants après, un coup de sifflet se fit entendre, et bientôt le bruit que fait une locomotive en s'engouffrant sous la voûte vitrée du débarcadère arriva jusqu'à ceux qui attendaient là leurs parents ou leurs amis.

Eclairé par les becs de gaz de la salle d'attente, le jeune homme, ayant ôté son chapeau pour s'essuyer le front, sur lequel perlaient quelques gouttes de sueur, produites par une marche précipitée, avait, cette fois, le visage en pleine lumière.

Il était blond, et avait l'air doux et timide avec des yeux bleus assez expressifs et des lèvres bien arquées sous la moustache, qui se mêlait à la barbe légère, d'un ton clair, dont le bas de son visage était encadré.

Le défilé des arrivants commença, ceux sans bagages ou n'ayant qu'une valise qu'ils portaient à la main, passant immédiatement devant les curieux pour gagner au plus tôt les voitures qui stationnaient dans la cour; les autres pénétrant dans la salle où les voyageurs attendent que le déchargement des malles soit terminé pour reprendre les leurs après les avoir soumises aux investigations des employés de l'octroi.

Bientôt, Jean Lenoir, sa femme et Antonine parurent parmi les arrivants qui gagnaient la salle en question.

Aussitôt le jeune homme les salua de loin et se hâta de les rejoindre dès que le passage devint libre.

— Bonsoir, madame Angélique.

— Bonsoir, Germain.

— Puis-je vous embrasser ?

— Eh ! je crois bien.

Et la bonne Mme Lenoir tendit ses joues fraîches au jeune homme.

Dès qu'il les eut effleurées de ses lèvres, celui-ci serra la main de Lenoir et vint à Antonine.

— Bonsoir, mademoiselle ; enfin vous voilà de retour ; si vous saviez combien j'ai pensé à vous, pendant cette longue absence ! chaque jour, chaque heure, chaque minute, votre souvenir était là vivant dans mon cœur et dans ma pensée.

— Vous êtes bien bon, monsieur Bonard.

— Embrasse-la donc, souffla Jean à l'oreille du jeune homme, je te le permets.

Germain Bonard, le fiancé d'Antonine, ne se fit pas répéter deux fois cette permission qui le ravissait, il en usa tout de suite.

Son étreinte laissa froide la jeune fille.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Germain.

— Je suis horriblement fatiguée, répondit-elle, songez donc que voilà près de quatorze heures que nous sommes en route.

— Ma pauvre Antonine, il ne faut pas rester ici une minute de plus.

Et s'adressant à Angélique, ainsi qu'à Jean :

— Donnez-moi vos bulletins de bagages, leur dit-il, je me charge de tout, vous devez avoir hâte d'être

chez vous, je vous y rejoindrai dès que j'aurai pu faire charger vos malles sur un fiacre.

Cette offre aimable fut acceptée, et tandis que Jean Lenoir, sa femme et sa fille montaient dans une voiture, Germain Bonard se disposa à accomplir la mission pour laquelle il venait de s'offrir.

Jean Lenoir occupait avec Angélique et Antonine un appartement situé au quatrième étage d'une vieille maison de la rue Sainte-Anne.

La proximité de cette rue avec le boulevard des Italiens où Jean était ordinairement employé dans les restaurants élégants de cette zone luxueuse du Paris qui s'amuse, plus encore que la disposition des pièces qu'il occupait avec sa famille, avait fixé son choix sur cette localité qui répondait à toutes les exigences de la situation.

Il y avait vingt minutes environ que les trois voyageurs étaient rentrés, lorsque Germain Bonard monta, précédant les commissionnaires à qui il avait confié le soin de transporter les malles de la voiture dans l'appartement.

Malgré cela, Bonard n'avait pas les mains vides.

Prévoyant que la famille Lenoir pourrait avoir faim, il avait fait arrêter son fiacre faubourg Montmartre et y avait acheté toutes les provisions nécessaires pour constituer un petit souper improvisé.

Cette prévenance avait un double but.

Se montrer gracieux envers sa fiancée et ses futurs beaux-parents et s'offrir le moyen de passer la soirée auprès d'Antonine.

Les victuailles de Germain Bonard eurent un vrai

succès. Angélique ouvrit les armoires et, aidée par Antonine, eut bientôt mis le couvert.

Tout aussitôt le souper commença, fort cordial et fort gai. N'était-on pas en famille et n'avait-on pas mille choses à se dire, après une longue absence?

Seule Antonine se tenait, vis-à-vis de Germain, dans une réserve presque inappréciable pour un autre que pour lui, réserve dont il chercha vainement la cause; mais sa joie de revoir sa future était si grande qu'il ne s'en inquiéta pas plus que de raison.

— Et ton oncle? demanda Angélique à Bonard.

— C'est le plus brave homme de la terre; six mois après notre mariage, il nous établira, il a consenti à en prendre l'engagement à la signature de notre contrat.

— A la santé de l'oncle Bonard! dit Jean.

— A sa santé!

Angélique connaissait depuis très longtemps Germain Bonard, qui était le fils d'une de ses anciennes amies, morte depuis trois ans.

Le père Bonard, petit employé du ministère des finances, était parvenu à laisser à sa veuve de quoi vivre, après avoir donné à Germain, leur unique enfant, une excellente éducation, en ayant soin de lui inspirer l'horreur de la carrière administrative et le goût du commerce, qui peut enrichir son homme et, après lui avoir donné l'aisance pendant les années du labeur, procure souvent le bien-être complet lorsque l'heure du repos est arrivée.

Mme Bonard était une payse d'Angélique.

Elles s'étaient retrouvées par hasard un beau jour dans une allée des Tuileries; depuis lors, les relations

les plus suivies s'étaient établies entre elles, relations que la mort du père Bonard n'avait fait que resserrer davantage encore.

De la vie presque commune que menaient la veuve et son fils avec la famille Lenoir, était né l'amour de Germain pour Antonine.

Le brave garçon qui était l'honnêteté même et qui considérait Angélique comme sa seconde mère, s'en était ouvert à elle, dès qu'il avait compris ce qui se passait en lui.

Cet aveu ne pouvait que charmer les Lenoir.

Ils estimaient fort Germain pour lequel Antonine, depuis longtemps, avait de l'amitié, ce qui fit qu'on les fiança bientôt, le plus simplement et le plus naturellement du monde, fixant le mariage à quelques mois de date, afin de pouvoir prendre à loisir toutes les dispositions les plus favorables à un événement de cette importance.

Germain, depuis deux ans, était commis de nouveautés au *Printemps,* ce vaste établissement qui forme le coin de la rue de Provence et du boulevard Haussmann. Le *Printemps* est, on le sait, un de ces modernes capharnaüms où tout se trouve, depuis le porte-monnaie jusqu'à l'armoire à glace, depuis les épingles jusqu'au costume complet, depuis tout ce qu'on veut jusqu'à tout ce qu'on désire. Très estimé de ses chefs, Germain Bonard s'était fait une très jolie situation dans l'établissement, et l'avis de tous ceux qui avaient pu apprécier son zèle et son intelligence, était qu'il réussirait le jour où il deviendrait patron à son tour.

— Ton oncle est un brave homme, Germain, reprit

Lenoir, qui avait fini par tutoyer Bonard comme le faisait depuis longtemps Angélique ; mais, puisqu'il est décidé à t'établir, pourquoi ne le fait-il pas tout de suite ?

— C'est moi-même qui lui ai demandé six mois de délai.

— Dans quel but ? reprit à son tour Angélique.

— Ne faut-il pas que ma chère Antonine, mon adorable petite femme, se mette au courant ? reprit Germain. Comment voulez-vous qu'elle puisse supporter sa part de besogne si elle ne fait pas d'abord un apprentissage ?

— Bien raisonné, mon fils.

— Aussi me suis-je occupé d'elle, poursuivit le jeune homme ; si vous y consentez, dès demain elle peut entrer au *Printemps* comme demoiselle au rayon des confections pour dames.

— C'est une excellente idée, dirent ensemble Angélique et Jean.

— Qu'en dis-tu, fillette ? ajouta Mme Lenoir en s'adressant à Antonine.

La jeune fille tressaillit comme si cette question l'eût brusquement éveillée.

Elle faisait un songe, les yeux ouverts, se rappelant Gernsbach, la Cagnotte et ses amies, le comte Fabiani et certaine adresse de la rue des Vignes, où elle se promettait d'écrire dès le lendemain pour apprendre à Madeleine de Berny son retour à Paris.

— Quoi, maman ?

— Tu as entendu ce que vient de te proposer Germain ? c'est une excellente idée !

— Oui, certes, répondit Antonine de confiance, sans nullement savoir ce dont il s'agissait.

— Ainsi tu consens ? ajouta Lenoir.

— Oui, mon père.

— Eh bien ! ce sera pour lundi, je viendrai vous prendre à huit heures du matin toutes les deux, ma chère madame Lenoir, et, de cette façon, Antonine aura quarante-huit heures pour se reposer du voyage que vous venez de faire.

— C'est convenu.

— Oui, dit une seconde fois la fiancée de Bonard, qui ne comprenait pas encore très bien ce dont il s'agissait.

La suite de la conversation la mit au courant de ce qu'elle avait accepté, et cette découverte n'éveilla chez elle ni enthousiasme, ni regret bien vif.

Ce qui la charma même fut l'assurance de ne pas vivre enfermée dans l'appartement qui lui paraissait petit, écrasé par son plafond, triste et sans air, en comparaison du logement et des vastes salles de la Restauration de Bade.

Puis elle sentait qu'elle avait besoin de distraction, que la solitude lui serait mauvaise et qu'elle trouverait un charme véritable dans les allées et venues des nombreuses clientes du *Printemps*.

Ensuite un secret espoir lui faisait comprendre que si Mme de Berny voulait la voir et lui parler, rien ne lui serait plus facile au magasin.

Elle pourrait venir même au *Printemps* accompagnée par Olympe ou Yanka, voire même aussi par Fabiani.

Toutes ces réflexions firent que, dès le lendemain,

qui était un dimanche, elle trouva le moyen d'écrire en cachette à la Cagnotte en lui apprenant son entrée au *Printemps* et de mettre sa lettre à la poste, sans que Jean ni Angélique ne se doutassent de rien.

Dès sept heures et demie du matin, le lundi, elle fut prête, ainsi que Mme Lenoir, qui s'était engagée vis-à-vis de Jean à aller conduire le matin et chercher le soir, au magasin, Antonine jusqu'au jour de son mariage. Présentée par Germain Bonard à son patron comme sa future, la jeune fille fut admirablement accueillie et on l'installa immédiatement au comptoir désigné d'avance par son fiancé comme étant celui qui devait le mieux lui convenir.

C'était, comme l'avait dit Bonard, le rayon des confections pour dames.

Germain n'avait pas choisi à la légère ce poste pour sa chère Antonine, le compartiment des tapis dont Bonard avait la direction étant situé au-dessous.

Il comptait faire ainsi sa besogne en ayant presque constamment Antonine sous les yeux; mais dès le lendemain du retour de la famille Lenoir, le principal caissier de la deuxième caisse étant tombé malade, Germain fut prié de se charger par intérim de ces fonctions de confiance, et le jeune homme n'oyant pas osé refuser, il se fit qu'au lieu de se trouver près d'Antonine, trois ou quatre vastes salles le séparèrent d'elle.

Deux jours après l'installation de la jeune fille dans le rayon de la confection, un élégant coupé s'arrêta devant l'entrée des vastes magasins du *Printemps*, et Madeleine de Berny en descendit.

Elle fut bientôt près d'Antonine.

— Bonjour, chère enfant.

— Eh quoi, madame, c'est vous !

— Mais oui, je serais même venue plus tôt, mais j'ai été tellement occupée ces jours-ci que cela ne m'a pas été possible. Montrez-moi des vêtements de chambre, je vous prie, il ne faut pas que je vous fasse perdre votre temps, dès aujourd'hui je donne ma pratique au *Printemps*.

Une autre demoiselle s'approcha.

— Inutile de vous déranger, mademoiselle, lui dit aussitôt la Cagnotte, Mlle Antonine sait ce qu'il me faut.

La nouvelle venue se retira aussitôt après avoir salué Madeleine.

Celle-ci s'était assise tandis qu'Antonine tirait des rayons des vestons brodés de différentes étoffes et de diverses couleurs.

La Cagnotte les examinait avec une extrême attention, faisant des observations sur leur coupe, leurs broderies et la qualité des draps et des molletons.

A les voir ainsi toutes deux, on eût dit vraiment qu'une seule pensée les avait réunies et les occupait uniquement, l'une cherchant la confection qui lui conviendrait le mieux pour l'acheter, l'autre déployant un véritable zèle pour trouver celle qui pourrait tenter son élégante cliente.

Cela dura assez longtemps, puis brusquement :

— Et votre mariage ?

— Il aura lieu bientôt, madame.

— Ah ! avec M. Bonard ?

— Mais oui.

— N'est-il pas employé ici, M. Bonard ?

— Oui, madame, il est à la seconde caisse, au fond à gauche pour le moment.

— Il l'emportera un jour ou l'autre pour vous faire riche.

Et Madeleine se mit à rire, tandis qu'Antonine protestait contre cette plaisanterie de mauvais goût par un :

— Oh ! madame, auquel son interlocutrice ne daigna pas faire la moindre attention.

— Je plaisante, dit-elle en changeant de ton.

Puis, brusquement, regardant bien l'effet que les paroles qu'elle allait prononcer pourraient produire sur la jeune fille, elle ajouta :

— Vous savez qu'il vous aime toujours.

— Qui cela ? demanda Antonine en rougissant, les yeux baissés.

— Le comte Fabiani, parbleu ! vous ne pouvez l'ignorer, ma chère mignonne. Il paraît que dans les lettres que vous lui avez adressées depuis son départ de Bade vous vous êtes montrée plus aimable qu'à Gernsbach. Vous voyez que je sais tout.

— Oui, madame.

— Mais rassurez-vous, jamais personne ne pourra trouver une confidente plus discrète et plus dévouée que je le serai pour le comte et pour vous.

— Oh ! j'en suis sûre.

— A la bonne heure, si nous étions seules, je vous embrasserais pour ce mot-là.

— Et je vous rendrais votre baiser de bon cœur aussi, madame, car je n'ai jamais rencontré personne qui m'ait témoigné autant d'intérêt que vous.

— J'ai dit au comte que vous étiez employée ici.

— Ah !

— Oui ; il voulait accourir, je le lui ai défendu. Ai-je bien fait ?

— Sans doute. Mais l'accès du magasin appartient à tout le monde.

— C'est juste. Alors, si je lui permettais de m'accompagner à ma première visite, vous ne m'en voudriez pas trop ?

— Pourquoi vous en voudrais-je ?

— Voilà une réponse qui rendra le comte Fabiani bien heureux, chère enfant... A bientôt !... Vous me ferez envoyer ce veston-là ce soir, rue des Vignes.

Et Madeleine, après avoir indiqué le vêtement qu'elle voulait acheter, s'éloigna en adressant à Antonine son plus gracieux sourire.

Les employées du *Printemps* se divisent en deux catégories : celles qui, comme Antonine, logent chez leurs parents ou ont un appartement en ville, et celles qui habitent au sixième étage de la maison même où se trouve ce vaste établissement.

Parmi ces dernières, la demoiselle qui s'était le plus attiré les sympathies d'Antonine s'appelait Agathe.

C'était une belle personne de vingt-huit à vingt-neuf ans, dont la taille élevée et bien prise était incomparable pour faire valoir les confections qu'elle essayait en présence de la clientèle.

Mlle Agathe, qui passait à juste titre pour une bonne personne, ne s'était jamais montrée cruelle ; mais elle avait su agir avec tant de prudence et de discernement que sa réputation n'en souffrit jamais et qu'elle jouissait, parmi les employés du *Printemps*,

d'une notoriété de sagesse si bien établie que l'évidence même ne l'eût pas complètement modifiée d'un seul coup.

Complaisante de son naturel, à la prière de Germain Bonard elle avait pris Antonine sous sa protection et s'était immédiatement liée avec elle en quelques jours.

Le lendemain même de sa visite, Madeleine revint au *Printemps* accompagnée par Fabiani.

Antonine, qui venait de s'asseoir pour se reposer un instant, les aperçut de loin, au moment où, après être montés par l'ascenseur, ils entrèrent dans la première salle du rayon de la confection ; et, rougissant légèrement, feignant de ne les avoir pas vus, elle se leva vivement et se mit à ranger dans les armoires, avec la plus louable ardeur, les vêtements que les essais qui venaient d'avoir lieu lui avaient fatalement fait éparpiller sur la large table de chêne blanc qui occupe tout le centre de la pièce.

— Ma mignonne, le comte vient vous remercier lui-même, lui dit la Cagnotte, dès qu'elle fut près d'Antonine, en ménageant sa voix de façon à ce que la jeune fille seule pût l'entendre.

Ils se mirent à causer intimement, tout en ayant l'air de vendre et d'acheter un manteau.

Fabiani trouvait que, depuis Bade, Antonine avait encore embelli et était enchanté de l'accueil gracieux de la jeune fille, qui, dès que Madeleine lui avait adressé la parole, s'était retournée vivement en souriant au comte avec tant de grâce et de sincérité, qu'il ne pouvait douter du plaisir avec lequel on le revoyait.

Ainsi, tantôt seule, tantôt accompagnée par Fabiani, Madeleine revint deux ou trois fois par semaine au *Printemps*, dont elle était devenue promptement une des meilleures clientes, car non-seulement elle ne se contentait pas des confections que vendait Antonine, qu'Agathe aidait souvent dans ses opérations, mais encore, en quittant leur département, s'engageait-elle dans ceux dépendant de la seconde caisse, afin d'avoir le plaisir de voir de près Germain Bonard, qui, poliment, encaissait le prix de ses achats, sans soupçonner qu'il avait devant lui la plus mortelle ennemie de son futur bonheur.

Fidèle à sa promesse, Angélique conduisait, chaque matin, Antonine au *Printemps*.

La course n'était pas longue de la rue Sainte-Anne au boulevard Haussmann ; et, dans le cas contraire, disons tout de suite que la brave Mme Lenoir n'eût pas hésité à la faire quand même, afin de remplir jusqu'au bout ses devoirs de mère adoptive.

Le soir, Germain et Antonine, qui quittaient ensemble les magasins, la trouvaient les attendant à la porte.

Lorsque le temps était beau, on gagnait la rue de Rivoli par la rue Royale et la place de la Concorde, et on rentrait par la rue Neuve-des-Capucines et la rue Saint-Augustin.

Lorsqu'il pleuvait ou qu'il faisait froid, Germain reconduisait Mme Lenoir et Antonine, directement chez elles.

Il montait pendant une heure faire sa cour et parler de l'avenir en homme qui le considère comme devant être un véritable paradis pour lui sur la terre.

Un soir, Germain sortit seul du *Printemps*.

— Entrez un instant, ma chère madame Lenoir, Antonine a une permission à vous demander, lui dit-il.

Angélique franchit le seuil du magasin.

Antonine vint à elle.

— Chère maman, ma meilleure amie du magasin, Mlle Agathe, est très-malade, il faut absolument que tu me donnes la permission de passer la nuit auprès d'elle ?

Mme Lenoir hésitait.

Germain, qu'Antonine avait gagné à sa cause, crut bien faire en intervenant.

— Je n'ai pas osé résoudre la question sans vous, ma chère madame Lenoir, dit-il; mais si Antonine était déjà ma femme, je n'hésiterais pas à lui accorder la permission qu'elle sollicite, car Mlle Agathe est vraiment très mal depuis ce matin ; je lui sais une amitié très grande, très profonde pour votre fille, et de plus, c'est une personne extrêmement recommandable sous tous les rapports.

— En ce cas, Germain, j'aurais fort mauvaise grâce à m'opposer à ce qu'Antonine veille son amie, si elle se sent les forces nécessaires pour accomplir cette mission pénible.

— Sans aucun doute, reprit la jeune fille; une nuit blanche est bientôt passée, et dès le matin une autre demoiselle me remplacera, ce qui me permettra de me reposer un peu avant de paraître au magasin.

Cette dernière considération persuada Angélique qu'en accordant à sa fille adoptive la permission qu'elle demandait, elle avait agi sagement.

En effet, cette demande était parfaitement motivée

par une indisposition subite et grave, sorte de transport au cerveau qui faisait beaucoup souffrir Agathe, depuis le matin.

Grâce au dévouement d'Antonine, qui lui prodigua pendant toute la nuit les soins les plus assidus, la malade se trouva, le lendemain, complètement rétablie.

Ce jour-là, vers trois heures, Mme de Berny, qui n'y avait point paru depuis deux jours, fit son entrée au *Printemps*. Antonine, présumant trop de ses forces, n'avait pas fermé les yeux un seul instant depuis la veille ; son air fatigué frappa la Cagnotte.

— Je vous trouve un peu pâle, ma chère mignonne, remarqua-t-elle.

Antonine lui expliqua ce qui était arrivé, et la Cagnotte en tira immédiatement cette conclusion qu'il ne serait pas impossible de soustraire, pendant toute une nuit, la jeune fille à la surveillance de sa mère.

Depuis quelques jours, Fabiani, plus amoureux que jamais, se creusait vainement la tête pour trouver le moyen de tendre à la vertu de la fiancée de Germain Bonard, un piège décisif.

— Patientez un peu ! avait beau lui répéter Madeleine, la patience du roi du trente et quarante était à bout.

Il y eut, le soir même, une grande conférence entre la Cagnotte et lui, d'où sortit un plan dont l'exécution commença dès le lendemain.

Madeleine vint annoncer à Antonine qu'elle donnait un bal masqué dans son hôtel de la rue des Vignes, quatre jours après ; il lui fallait un domino qu'elle pourrait mettre sur un autre costume de ma-

gicienne très riche qu'elle venait de commander chez une des couturières les plus en renom.

La commande du domino n'était qu'un prétexte à causer du bal.

Madeleine s'ingénia à en faire d'avance, à la jeune fille, une description si affriolante qu'Antonine, subjuguée, finit par s'écrier :

— Ah ! que ce sera beau ! Mon Dieu, que je voudrais voir ça !

— Rien n'est plus facile. Venez à mon bal, ma chère enfant ; je vous offre le costume, et votre présence me fera plaisir.

— Hélas ! Et maman ?

— Vous croyez qu'elle ne consentirait pas ? reprit Madeleine, qui en était certaine d'avance.

— Oh ! non, certes.

— Eh bien ! alors, passez-vous de son consentement.

— Ce n'est pas possible.

— Rien n'est plus simple, au contraire.

— Vous croyez cela ?

— J'en suis sûre. Mais tout dépend de Mlle Agathe.

— Ah ! je comprends, reprit Antonine, après un silence de quelques secondes, pendant lequel elle avait dissipé le profond étonnement que lui avait causé l'intervention du nom de son amie dans cette affaire ; je comprends parfaitement : il faut qu'elle demande que je la veille encore une nuit.

— C'est cela même, chère enfant. Eh bien ?

— C'est très possible.

— Parfait ! Écoutez alors. Je vais acheter un cos-

tume ; il y aura à y retoucher, et je demanderai qu'on vous envoie demain chez moi à deux heures, pour que je l'essaye devant vous, afin de m'assurer si les modifications que j'aurai demandées ont été faites. Tout cela n'est qu'un moyen de vous faire passer une demi-heure rue des Vignes, — où on vous prendra mesure pour le costume que je vous destine.

— Que vous êtes bonne, madame !

— Ce n'est pas moi qu'il faudra remercier, c'est le comte ; il m'a laissé carte blanche en me recommandant seulement de faire en sorte que vous soyez adorable. Ce sera facile.

— Le comte ! répéta Antonine, en hésitant.

— Mais oui ; il vous doit bien cela pour vous prouver qu'il a complètement oublié l'histoire du cabinet de toilette de Gernsbach.

— Permettez, je ne puis accepter d'un étranger...

— Allons donc, et pourquoi pas ? mais cela se fait tous les jours ; l'offre d'un costume pour un bal masqué est une galanterie sans aucune conséquence, soyez-en bien convaincue ; d'ailleurs il serait désolé si vous refusiez, et m'a menacée de se brouiller avec moi dans ce cas-là ; vous ne voudriez pas me mettre mal avec un ami aussi riche et aussi aimable que M. Fabiani, n'est-il pas vrai, ma mignonne ? Allons, c'est dit, je vous attends demain, à deux heures, 34, rue des Vignes, et lorsque vous verrez mon bal, vous me remercierez joliment de vous avoir presque forcée à y venir, car, vanité à part, je vous affirme d'avance qu'on parlera de ma fête ; je m'arrange pour cela et ne négligerai rien pour qu'elle soit splendide ; puis vous vous y retrouverez en pays de connaissance, tous mes amis

de Bade seront là, on dansera jusqu'au jour; Chevet dressera le buffet : il y aura un souper superbe à trois heures; les costumes seront magnifiques; vous verrez, vous verrez!

Antonine ouvrait de grands yeux, se sentant déjà palpiter de joie rien qu'en entendant la nomenclature de toutes les splendeurs qui devaient rehausser le bal de Mme de Berny.

— Oui, oui, dit-elle; à demain.

La Cagnotte choisit promptement le costume qui devait motiver la sortie d'Antonine le lendemain, et après avoir recommandé qu'on lui envoyât celle-ci et non une autre demoiselle de la confection, elle quitta le Printemps.

On n'ignorait pas, parmi les employés du Printemps, que Germain Bonard devait épouser bientôt Antonine. Mlle Agathe l'avait appris l'une des premières, et elle en avait éprouvé un grand dépit, mais fidèle à ses habitudes de dissimulation, elle avait su soigneusement le cacher à tout le monde.

De là était née la sympathie qu'elle avait témoignée à la fille adoptive de Jean Lenoir.

Agathe voulait juger de près sa rivale.

En employant ce dernier mot, nous exagérons sans doute un peu; mais, si cette expression demandait à être justifiée devant les autres, Agathe ne l'avait pas moins adoptée dans les intimes et secrètes appréciations qu'elle faisait des événements.

Depuis longtemps Germain Bonard lui plaisait beaucoup, et les yeux d'Agathe s'étaient vainement efforcés de le lui faire comprendre.

Bonard ne l'avait pas remarquée, et, timide autant

que sage, avait pris pour de l'amitié toutes les preuves de passion que lui avait prodiguées la belle Agathe.

Celle-ci n'en avait pas conçu une grande haine pour Germain, ni même pour Antonine.

Sa nature, un peu molle, lui interdisait tous les grands sentiments, qu'ils fussent bons ou mauvais; néanmoins, elle se trouvait dans des dispositions assez hostiles au fond, contre les fiancés, pour qu'elle accueillît avec joie tout ce qui pouvait faire naître entre eux une brouille.

On doit comprendre après cela avec quel empressement Agathe se mit à la disposition d'Antonine lorsque celle-ci lui eût raconté ce qui venait de se passer entre elle et Mme de Berny.

— C'est convenu, ma chère; samedi, je serai mourante.

Le lendemain, à l'heure convenue, Antonine sonnait, 34, rue des Vignes, et était introduite.

Mme de Berny, en compagnie d'un des costumiers de l'Opéra, attendait la fiancée de Germain Bonard.

Il ne fut nullement question du costume acheté la veille au Printemps, qu'apportait Antonine dans un carton, et immédiatement on s'occupa de celui que devait revêtir la jeune fille, pour le bal masqué de la Cagnotte.

Vingt projets différents furent proposés et rejetés tour à tour.

— Ma chérie, dit tout à coup Madeleine; suivez-moi un instant dans le boudoir, je vous prie.

— Volontiers, madame.

— J'ai mon idée, continua la Cagnotte en s'adressant au costumier, nous vous demandons une minute.

Et elle entraîna la fiancée de Germain Bonard dans la pièce à côté.

— Que désirez-vous ? demanda-t-elle.

La Cagnotte se mit à rire.

— Je veux voir vos jambes, dit-elle.

— Comment ?

— Oh ! c'est indispensable.

Et faisant le nécessaire pour qu'elle pût satisfaire son caprice, Madeleine, riant toujours, ajouta :

— Ne faites pas l'enfant, j'ai mon idée.

Si la tête d'Antonine était celle d'une madone, son corps était celui d'une Vénus.

Lorsque la Cagnotte découvrit la jeune fille jusque près du genou, elle resta émerveillée, car quoiqu'un peu grêle encore, sa jambe pouvait passer à juste titre pour un modèle de perfection capable de charmer adorablement les sculpteurs les plus difficiles.

— Je sais ce qu'il vous faut, reprit-elle. Rentrons dans le salon.

Et dès qu'elle y fut :

— Habillez-la en page, dit-elle au costumier, rien ne peut lui aller mieux.

— Oh ! je n'oserai jamais porter un semblable costume, dit Antonine.

— Allons donc ! quelle plaisanterie ; vous serez enchantée de l'avoir choisi.

La jeune fille tenta quelques objections qui furent immédiatement combattues, et finit par se résigner.

Lorsque le costumier eut pris mesure à Mlle Lenoir, Madeleine recommanda bien à celle-ci d'arriver rue des Vignes, le soir du bal, à dix heures précises, et ainsi toutes les dispositions préliminaires ayant été

prises, tandis que la fiancée de Germain Bonard, en proie à une émotion très grande, rien qu'en songeant à ce prochain bal qu'elle entrevoyait dans sa jeune et ardente imagination, comme un songe des Mille et une nuits, retournait au Printemps dans la voiture qui l'avait amenée chez la Cagnotte, cette dernière écrivit à Fabiani que tout marchait à merveille.

Au moment voulu, Agathe s'alita de nouveau, et, après avoir prié Germain d'expliquer ce qui se passait à Mme Lenoir, Antonine monta prendre place au chevet de la prétendue malade.

La nuit étant venue, une demi-heure avant la fermeture des magasins, Antonine fit ses adieux à Agathe.

— Amuse-toi bien, ma chère Antonine.

— Je tâcherai.

— Et sois ici à l'ouverture du magasin.

— Oh! pour cela certainement. Adieu, ma bonne Agathe, merci encore.

Et la jeune fille, lorsque le moment fut arrivé, sortit en ayant soin d'éviter Germain Bonard.

XVIII

LE BAL

En affirmant à Antonine qu'on parlerait de sa fête, la Cagnotte n'avait fait que supputer justement l'effet que pourrait produire un bal ayant lieu dans son hôtel, avec le luxe qu'elle s'était plu à réunir afin de lui donner tout l'éclat possible.

Lorsque la fiancée de Germain Bonard arriva, à dix heures précises, comme lui avait recommandé Madeleine, toute l'habitation de la rue des Vignes resplendissait déjà de lumière.

Au rez-de-chaussée avait été annexé, sur toute l'étendue du jardin, une construction provisoire dont la décoration de glaces et de verdures était illuminée par de nombreux lustres et girandoles.

Au fond, dans un espace ménagé par la disposition des arbustes et des plantes rares qui décoraient ce grand salon, s'élevait, dressé dans toutes les règles du confort, de l'élégance et de la gastronomie la plus raffinée, un buffet splendide, copieusement garni de tout ce qui peut tenter les palais les plus délicats.

Au premier s'allongeait, dans deux grands salons réunis en un seul pour la circonstance, une longue table où cent convives devaient trouver place à trois

heures du matin, tandis que, tout autour d'elle, se dressaient, soit dans les mêmes pièces, soit dans le boudoir et même dans la chambre à coucher de la pécheresse, disposée de façon à se prêter à la circonstance, d'autres tables de quatre, six, huit et dix couverts destinés aux invités qui désireraient former de petites coteries pendant la fête, sans se mêler à la foule des soupeurs.

Au second avait été établi le fumoir, à côté des appartements où Madeleine s'était réfugiée depuis deux jours, afin de laisser les nombreux ouvriers tout disposer pour son bal.

Devant le perron une construction volante était disposée en vestiaire, et du bas des marches de pierre qu'on devait franchir pour gagner le vestibule, jusqu'à l'entrée des salons, des fleurs jonchaient le sol entre deux doubles rangées de plantes rares qui épandaient leur parfum dans tout l'hôtel.

Des ordres ayant été donnés en conséquence, dès qu'Antonine arriva, on la fit monter au second où l'attendait la Cagnotte.

— Vous êtes exacte, ma chère mignonne, c'est parfait. Entrez là, lui dit-elle, vous y trouverez tout ce qu'il vous faut et on viendra vous y aider.

— Merci, madame, répondit la jeune fille en pénétrant dans la pièce que venait de lui désigner Madeleine.

Sur le divan était disposé le plus luxueux costume de page qu'on pût rêver, fait de satin blanc, de velours grenat et de broderies d'or fin.

— Oh ! que c'est beau ! s'écria la jeune fille.

— Vous êtes contente?

— Ravie, madame.

— Tant mieux, mignonne.

Une femme de chambre parut et la toilette d'Antonine commença aussitôt.

Lorsqu'après avoir dépouillé ses vêtements féminins, elle se trouva n'ayant plus qu'un maillot de soie, dont de petits souliers à la poulaine en velours grenat brodé d'or faisaient ressortir l'éclatante blancheur, il lui sembla qu'elle était nue, et son embarras ne fit que redoubler au moment où le costumier fut introduit par la Cagnotte auprès d'elle.

— Que vais-je mettre là-dessus? leur demanda Antonine avec une certaine anxiété qui les fit sourire.

— Mais rien du tout, grâce à Dieu, mademoiselle, répondit le costumier en s'agenouillant devant elle pour tirer encore un peu le maillot en glissant fortement la main de bas en haut, ce qui mit le comble à l'embarras de la jeune fille.

— J'ai eu joliment raison de vous choisir un costume de page, dit Madeleine, vous allez avoir un succès fou, je vous le garantis, mon enfant.

Après le costumier vint le tour du coiffeur.

Lorsque la toque fut posée sur sa belle chevelure qu'un art véritable avait disposée pour la recevoir, Antonine ne put s'empêcher, se trouvant ravissante, de se sourire à elle-même. Et pendant que la femme de chambre boutonnait son justaucorps, elle resta songeuse sans que sa pensée s'arrêtât un seul instant sur Germain Bonard et le Printemps, ni même sur le paisible intérieur de ses parents, rue Sainte-Anne : tout cela était trop loin d'elle!

Elle mettait ses gants, assise devant une grande ar-

moire à glace, dans laquelle elle ne se lassait point d'admirer son beau costume, à la coupe élégante et si gracieuse, lorsque Madeleine, qui venait également de terminer sa toilette, reparut.

Le costume de magicienne qu'avait revêtu la pécheresse, après l'avoir orné de tous ses diamants, était d'une grande richesse et séyait à merveille à sa beauté sévère.

Antonine s'extasia sur la toilette de Mme de Berny et la façon dont elle le portait, mais elle fut bientôt interrompue par celle-ci, qui lui dit :

— Le duc et le comte sont là, ils désirent vous admirer, mon enfant.

Et avant que le joli page eût eu le temps de répondre :

— Entrez, messieurs, continua-t-elle en introduisant d'Ambre et Fabiani auprès de la jeune fille.

Le duc s'était soustrait à l'obligation de se travestir, en jetant sur son habit noir un manteau vénitien. Quant à Fabiani, dont le corps était mieux doué que le visage, il s'était coquettement mis en Méphistophélès.

A la vue du page, les deux hommes poussèrent un cri d'admiration.

— Ravissante !

— Divine !

Et pourtant Antonine, fort intimidée par leur présence, se tenait assez gauchement, les yeux baissés, devant eux.

Les salons se remplissaient, l'orchestre avait commencé à défiler le chapelet des valses entraînantes, des mazurkas gracieuses, des sautillantes polkas et

des quadrilles à tout casser que devait terminer un cotillon monstre.

— Ne vous moquez pas de moi, je vous en supplie, reprit Antonine.

Le duc et le comte se récrièrent, et comme elle insistait, finissant par dire que jamais elle n'oserait entrer dans le bal ainsi vêtue, ils l'entraînèrent et la forcèrent à descendre jusqu'au seuil des salons où Fabiani, l'enlevant d'un bras vigoureux, la précipita en tournant avec elle au milieu de la foule des valseurs.

Ainsi que l'avait prévu la Cagnotte, Antonine obtint un très grand succès, et certains compliments lui furent décochés avec des appréciations si détaillées sur le mérite de ses formes exquises, qu'elle eut à rougir plus d'une fois; mais le comte, ayant employé le bon moyen, qui consistait à immerger d'un seul coup le joli page dans le torrent roulant en cadence autour de l'orchestre, au milieu d'une atmosphère chargée de parfums, bientôt elle sentit naître en elle un certain aplomb, qui réussit, au bout d'une heure, à l'acclimater complètement dans ce milieu si nouveau, si tentant pour elle.

Dès cet instant, elle s'amusa si franchement, dansa de si bon cœur, fut si sincèrement gaie, que les femmes finirent par la regarder sans envie et même avec une certaine bienveillance, la prenant pour cavalier en se prêtant complaisamment aux petites mutineries qu'inventait Antonine afin de jouer consciencieusement son rôle.

— Allons, Chérubin, lui dit Olympe, qui s'était mise en sultane, tandis que Yanka, poétiquement

déguisée en ange déchu, gardait le silence, allons, *mio Cherubino d'amore*, mène-moi au buffet.

Et Antonine obéissait.

A la limonade et à l'orgeat avait succédé le bordeaux.

Elle arriva insensiblement au champagne, comme tout le monde, car il était convenu d'avance qu'on se grìserait quelque peu dans cette folle nuit, et puisa dans quelques libations un nouvel entrain, qu'observait discrètement Fabiani, mais avec l'œil que doit avoir l'épervier au moment où il s'apprête à fondre sur la colombe.

Disons, à la louange de l'intelligence du roi du trente et quarante, qu'il se conduisait avec une rare adresse, s'occupant juste assez d'Antonine pour qu'elle ne pût l'accuser de froideur vis-à-vis d'elle, sans la troubler en rien dans son plaisir ; et cette conduite était fort méritoire à certains points de vue, car, plus épris que jamais, depuis qu'il avait valsé avec la jeune fille, dont le costume non-seulement faisait valoir les charmes sans pareils, mais encore donnait, à leur contact, une éloquence capiteuse que ne peuvent atteindre les accoutrements féminins, Fabiani déployait, en agissant ainsi, une force de volonté indéniable, afin de ne point retomber dans la faute qui avait fait échouer à Gernsbach ses projets séducteurs, en inspirant à Antonine une nouvelle terreur, qui l'eût fatalement conduite à se mettre sur la défensive.

Il semblait, à la fiancée de Germain Bonard, qu'elle venait à peine d'entrer dans le bal lorsque trois heures sonnèrent et qu'on annonça que le souper était servi.

Méphistophélès, c'est-à-dire Fabiani, offrit son bras au joli page.

On se mit à gagner le second étage.

Tout en montant :

— Tenez, ma chère Antonine, risqua le comte, si jamais vous deveniez Mme Bonard, ce serait un crime irréparable.

Antonine lui serra le bras et lui dit d'un ton moitié sérieux, moitié comique, qui était complètement au diapason de celui auquel étaient montés les invités de la Cagnotte :

— Ne parlons pas de cela, mon cher diable ; je suis capable de mourir vieille fille.

Le succès de la grande table fut énorme.

Madeleine avait placé le joli page à ses côtés ; Fabiani venait après.

Antonine se laissait guider : un monde nouveau s'était ouvert pour elle ; son plaisir était trop grand pour qu'elle ne s'y abandonnât pas entièrement.

Méphistophélès lui versait à boire, riant de bon cœur comme elle, l'appelant mon garçon, mon camarade, chérubin et farceur de page.

Et Antonine se prêtait à la chose avec un entrain que le champagne avait développé considérablement.

— Nous sommes des hommes, nous, n'est-ce pas, Méphisto ?

— Oui, mon garçon, à ta santé !

— A la tienne !

On buvait, on mangeait, on riait, on criait. Finet, pour animer son bout de table, appliquait de grands coups de latte sur le dos d'un gros banquier qui était en Cassandre, en lui criant :

— Je lâche Colombine pour Isabelle; seigneur, il faudra me la donner.

Quant à d'Arteville, qui avait obtenu un grand succès en marchand de coco, dont la fontaine ne contenait que du Rœderer, carte blanche, il faisait le tour de la table remplissant les verres des convives à son robinet d'argent.

Les toasts commencèrent.

— A Mme de Berny !

— Oui, à Madelon.

— C'est ça, à la Ca...

La voix s'arrêta heureusement.

— Aux femmes !

— A la Loire, mesdames, qui vous donne un si bel exemple par ses débordements.

Et on riait après chaque toast qui était un prétexte pour boire encore, boire toujours.

— A Chérubin ! dit la Cagnotte en se levant.

— A Chérubin !

— Chérubin demande la parole.

— Bien, bien, qu'il parle !

— Remerciez-les, dit tout bas Madeleine au page.

— Je ne sais que leur dire, répliqua Antonine, à qui le champagne avait donné toute la hardiesse proverbiale du personnage qu'elle représentait.

— Nous vous soufflerons.

— Debout !

On la hissa sur sa chaise.

— Mesdames et messieurs, répéta Antonine, je suis touchée jusqu'aux larmes de votre aimable attention. Je tâcherai de m'en rendre digne en dansant tant que le voudra l'orchestre.

Elle dit cela tout d'une haleine, sans chercher, sans peur, les mots arrivant tout seuls à ses lèvres ; la fille de la Cagnotte s'acclimatait.

Un hourrah général accueillit le petit discours, des bravos frénétiques partirent de tous les côtés, ce fut un vrai triomphe.

Antonine s'apprêta modestement à descendre pour se rasseoir. Aussitôt Fabiani l'y aida en la faisant glisser dans ses bras jusqu'au moment où le cou de la jeune fille fut près de ses lèvres ; alors, il l'embrassa, et elle, tournant la tête aux mots :

— Tiens, mon garçon, qu'avait prononcés le comte, l'embrassa à son tour en lui disant :

— Merci, mon camarade !

Il était quatre heures et demie du matin lorsque le cotillon commença.

Aucun accessoire n'ayant été oublié, il dura jusqu'au petit jour.

Littéralement exténuée, Antonine, qui ne s'était pas arrêtée un seul instant, ainsi qu'elle en avait pris l'engagement, s'étendit sur un canapé dans le salon jaune.

— Eh bien ! mon garçon ? vint lui demander le comte, continuant la plaisanterie avec préméditation.

— J'ai soif ! Ah ! je n'en puis plus !

— Un instant.

Et Fabiani revint bientôt.

— Voilà du punch ! dit-il en tendant à Antonine un verre dans lequel se trouvait une liqueur jaune d'un ton foncé que ne pouvait donner ni le rhum, ni l'eau-de-vie, ni même le thé très fort.

Alors seulement Méphistophélès la quitta et bientôt Madeleine vint le remplacer auprès de la dormeuse.

— Quelle drôle de couleur ! remarqua Antonine.

— Bois donc, Chérubin, il est excellent.

Le page obéit.

D'un trait il vida le verre et ayant poussé un soupir de satisfaction, s'étendit et se mit quelques minutes après à dormir du plus profond sommeil.

Quelques personnes restaient encore, mais elles ne tardèrent pas à quitter l'hôtel.

Dès qu'elles eurent disparu, Madeleine sonna sa femme de chambre et, aidée par elle, se mit à déshabiller le joli page et à lui remettre ses vêtements féminins.

Inerte, sans résistance aucune, Antonine subit cette opération qui fut longue, sans sortir de la profonde torpeur dans laquelle elle était plongée.

La femme de chambre de Mme de Berny venait d'achever d'agrafer la robe de la jeune fille, lorsque Fabiani rentra.

Il avait ôté son costume pour revêtir un habit de voyage.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien, cela n'a pas été sans peine, mais nous y sommes arrivées, répondit Madeleine en faisant signe à la femme de chambre de se retirer.

Lorsque le comte et la Cagnotte furent seuls auprès d'Antonine endormie :

— Nous n'avons pas un instant à perdre : le train part à sept heures vingt, reprit Julio.

Aidé par la Cagnotte, il enveloppa Antonine dans

un manteau garni de fourrure; on assujettit sur sa tête, une élégante toque de voyage et aussitôt Fabiani, la prenant dans ses bras, transporta la fiancée de Germain Bonard dans le coupé qui l'attendait dans la cour.

Madeleine les avait suivis.

— Bon voyage, mon cher comte, et à bientôt, dit-elle.

— Dans huit jours nous serons de retour, répliqua Fabiani, qui envoya un dernier signe d'adieu à la Cagnotte; après quoi, il cria au cocher :

— Gare du Nord, et tandis que le cheval partait au grand trot dans la direction indiquée, il se blottit dans la voiture auprès de la jolie dormeuse.

. . . .

A l'heure où, la veille au soir, Antonine entrait dans l'hôtel de la rue des Vignes, Germain Bonard sortait de la maison qu'habitaient rue Sainte-Anne Jean Lenoir et sa femme.

Le caissier du Printemps, après avoir expliqué à Angélique qu'une rechute inattendue de M[lle] Agathe contraignait Antonine à passer une seconde fois la nuit auprès de son amie, l'avait accompagnée jusque chez elle, et sur l'invitation de la mère adoptive de sa fiancée, y était monté.

En invitant ce soir-là Germain Bonard à prendre une tasse de thé avec elle et Jean, M[me] Lenoir avait un but plus sérieux que celui de faire une politesse à son futur gendre.

Jusqu'alors Jean avait cru qu'Antonine était la propre fille de Jean et d'Angélique; or, l'époque de son

mariage avec celle-ci étant très prochaine, il fallait bien lui révéler qu'au lieu de signer Antonine Lenoir sur le registre de l'état civil, la future Mme Bonard signerait Antonine d'Orchamps.

— Jean, dit en rentrant Angélique à son mari, Antonine veut veiller encore ce soir son amie Agathe; j'ai prié Germain de monter, afin que nous puissions profiter de l'absence de la fillette pour lui dire ce que tu sais.

— Tu as eu une bonne idée. Bonsoir, Germain, assieds-toi là, mon ami, j'ai une chose grave à te révéler.

— Une chose grave !

— Dame, oui; tu vas en juger, car je ne sais pas faire de façons, moi, et j'ai l'habitude d'aller droit au but. Antonine n'est pas notre fille.

— Eh ! que m'importe ! s'écria Bonard aussitôt; est-ce que je puis l'aimer moins pour cela? Si vous me la donnez, c'est que vous me jugez digne d'elle ; et pour moi, quelle que soit son origine, c'est un bonheur sans pareil et un grand honneur, je vous le jure.

Après une telle déclaration, l'histoire de Mme d'Orchamps était facile à raconter, et lorsque Germain prit congé de ceux qu'il regardait comme ses futurs parents, il leur dit :

— Rien de changé si ce n'est mon amour pour elle. Il a grandi par votre révélation, car moi aussi, en dehors de tous les sentiments de l'époux pour sa femme, je veux avoir au cœur ce dévouement sans bornes, cette affection, cette amitié sans limites qui vous a fait l'adopter et la traiter comme votre véritable fille.

— Embrasse-moi, mon fils, pour cette bonne parole, s'écria Angélique avec attendrissement, en ouvrant les bras au jeune homme, qui mit un baiser sur chaque joue de la bonne Mme Lenoir avec un empressement qui témoignait de son affection toute filiale.

— Pas un mot à Antonine de tout cela, reprit Jean.

— Comment, elle ignore?...

— Sa naissance? interrompit Lenoir, oui, Germain, et nous avons résolu, Angélique et moi, de ne la lui révéler qu'au dernier moment.

— Vous avez bien fait, car cette révélation inévitable ne pourra causer à ma chère Antonine qu'une douleur réelle, et les mauvaises nouvelles arrivent toujours trop vite.

Il était près de minuit lorsque Bonard s'exprima de la sorte.

Il prit bientôt congé d'Angélique et de Jean et regagna la rue de l'Arbre-Sec, où était situé le modeste logement qu'il occupait.

XIX

LA BAGUE D'ANTONINE

En arrivant le lendemain matin au Printemps, le premier soin de Bonard fut de se rendre à la confection pour savoir si Antonine n'était pas trop fatiguée par la nuit blanche qu'elle avait dû passer au chevet d'Agathe.

Ne la voyant pas, il se dit que, se trouvant très lasse, la jeune fille ne descendrait que plus tard.

A onze heures, étant encore sans nouvelles, il prévint un de ses collègues qu'il s'absentait pour un quart d'heure et monta chez Agathe.

— Où est Antonine ? demanda Bonard.

— Antonine m'a quittée hier au soir à dix heures, et depuis je ne l'ai pas revue, répondit Agathe d'une voix émue.

— O ciel ! s'écria Bonard en devenant d'une pâleur livide. Mon Dieu, mon Dieu, que lui est-il arrivé ?

— Je l'ignore, reprit Agathe qui, se doutant bien, par la prolongation de l'absence d'Antonine, qu'une brouille pourrait arriver entre elle et Germain, ce qui la ravissait au fond, voulait avant tout, mettre sa responsabilité à couvert.

— Que vous a-t-elle dit en vous quittant?

— Je sommeillais un peu ; mais je crois bien pouvoir vous affirmer qu'elle est sortie en me promettant de revenir tout de suite. J'ai vainement attendu assez longtemps, puis le sommeil m'a prise, et ce n'est qu'en me réveillant au petit jour, ce matin, que je me suis rendu compte de la longueur inquiétante de son absence.

— Oh ! je la retrouverai, s'écria Germain.

Et, descendant l'escalier d'un pas rapide, fou d'anxiété, oubliant le Printemps et sa seconde caisse, il courut chez Jean Lenoir.

Celui-ci qui, depuis trois semaines, était entré en qualité de maître d'hôtel au café Anglais, était absent lorsque Bonard arriva rue Sainte-Anne.

Son air navré frappa Angélique ; mais Germain eut assez de force sur lui-même pour ne rien dire à la brave femme, et il alla rejoindre Jean, auquel il raconta tout.

Dire le désespoir de ce dernier est chose impossible.

Après les angoisses vinrent les larmes; puis, dominant sa douleur, Lenoir entraîna Germain à la Préfecture, après avoir passé au Printemps, où Antonine n'avait pas reparu.

Après cette démarche, la police leur ayant promis de faire immédiatement d'actives recherches, il fallut revenir rue Sainte-Anne et y révéler l'affreuse vérité à Mme Lenoir.

La douleur de celle-ci fut horrible également, et il eût été difficile de dire celui qui, du père et de la mère adoptifs, ou du fiancé, avait été le plus cruellement frappé par la disparition de la jeune fille.

Quatre jours se passèrent pour tous les trois dans des angoisses indescriptibles.

Agathe avait repris sa place au rayon de la confection.

Voyant Bonard qui semblait souffrir horriblement, elle vint à lui.

— Vous la croyez donc morte ? lui demanda-t-elle.

— Hélas ! puis-je en douter encore ?

— Peut-être, reprit l'amie d'Antonine.

Et aussitôt elle raconta qu'un jeune homme, qu semblait connaître Mlle Lenoir depuis quelque temps, était venu assez fréquemment au Printemps, et qu'il se pourrait bien que le jeune homme en question ne fût pas étranger à la disparition de celle-ci.

— Que Dieu fasse que vous disiez vrai ! s'écria Bonard ; car, s'il en est ainsi, il faudra bien que cet homme lui rende l'honneur, et alors je serai seul à souffrir.

Le cinquième jour, une lettre d'Antonine arriva d'Allemagne.

« Mes chers parents,

« Pardonnez-moi ; mais je suis si coupable que jamais je n'oserai reparaître devant vous. Dites à Germain qu'il m'oublie, je n'étais pas la femme qu'il lui faut.

« Un abîme nous a séparés pour toujours ; mais je n'oublierai jamais ni vos bontés, ni toutes les preuves de tendresse qu'il m'a prodiguées. Je suis aimée, j'aime ; ne me plaignez pas.

« Celle qui fut votre fille,

« ANTONINE. »

— Elle vit, mais elle est perdue ! s'écria Lenoir ; honte et malheur sur nous ! Que faire, que résoudre ? On l'aura trompée, séduite, la malheureuse enfant ; ah ! celui qui a fait cela le payera bien cher.

Germain arriva.

Lorsqu'il eut pris connaissance de la lettre de celle qui devait être sa femme :

— Je tuerai cet homme ! dit-il.

— Ou il te tuera, n'est-ce pas ? répliqua Jean Lenoir. Allons donc ! il est une justice plus puissante que toutes les autres, va, Germain ; laisse-moi faire ! cette justice sera pour nous, je te le jure. Mais ne me questionne pas, ne m'interroge jamais ; arme-toi de patience et sois certain que le jour de la vengeance, terrible, implacable, viendra bientôt pour nous. Adieu ! espère.

— Où allez-vous ?

— Implorer ceux qui nous aideront à punir.

Et, laissant Angélique éplorée dans les bras de Bonard, Jean gagna la rue, prit la première voiture qui passa vide et se fit conduire à la gare Saint-Lazare.

Une heure ne s'était pas encore écoulée qu'il entrait, à Courbevoie, chez Me Allain, le notaire.

. . . .

A la suite du bal de la Cagnotte, Antonine, plongée dans une torpeur profonde, avait été transportée dans un coupé du train de la ligne du Nord qui quitte Paris à sept heures vingt du matin et correspond directement, par la Belgique, avec l'Allemagne.

Il faisait à peine jour et l'installation de la jeune fille endormie, opérée par Fabiani et son valet de chambre, ne causa aucun émoi dans la gare.

Le duc d'Ambre, qui ne se doutait nullement des motifs de la demande, avait, à la requête de Madeleine, obtenu, pour le comte Julio, un passeport diplomatique, ce qui fait qu'à la frontière, il ne fut pas forcé de descendre et de réveiller la jeune fille.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Antonine se trouvait dans un hôtel de Cologne.

Fabiani se montra à la fois si tendre, si passionné, si désireux de la rendre heureuse en satisfaisant tous ses caprices, qu'elle lui pardonna.

Le lendemain, ils furent à Hombourg.

Toutes les chances devaient échoir au comte cette semaine-là.

En quatre jours, il gagna cinq cent mille francs; après quoi, avec la prudence qu'il avait toujours déployée au jeu, il exprima à sa belle maîtresse le désir de revenir immédiatement à Paris.

La veille, la lettre qu'avait adressée Antonine à ses parents fut jetée par elle-même à la boîte de la poste qui se trouve dans le Zeil, à Francfort.

Le comte jurait à son adorée de la cacher à tous les yeux, de la soustraire à tous les regards; elle se sentait vraiment aimée et en avait témoigné sa reconnaissance en consentant à faire présent à Julio, de cette petite bague que Germain Bonard lui avait envoyée, alors qu'elle était à Bade.

Le roi du trente-et-quarante l'avait jointe, comme un fétiche infaillible, à ses brelcques.

Ils convinrent de repartir pour Paris le lendemain.

La première visite de Fabiani fut pour la Cagnotte.

Il arriva rue des Vignes, porteur d'un écrin qui

renfermait une parure de vingt mille francs, que Madeleine d'Orchamps reçut le sourire sur les lèvres, sans se douter qu'elle était le prix du déshonneur de son unique enfant, de la fille de Robert !

Maximum faisait bien les choses ; il était si heureux de sa conquête qu'il ne réfléchissait même pas à ce qu'il avait fallu que le cœur d'Antonine contînt d'instincts de courtisane pour qu'elle acceptât la situation aussi facilement qu'elle l'avait fait.

Le soir même le duc d'Ambre réunissait ses amis au café Anglais.

Madeleine invita Fabiani seul, Jean Lenoir étant un des maîtres d'hôtel de ce restaurant.

Une exécution capitale devait avoir lieu le lendemain et il s'agissait de passer gaiement la nuit jusqu'au moment de se rendre place de la Roquette

Tous les convives du duc furent exacts.

Madeleine, Olympe et Yanka représentaient la partie féminine, Finet, d'Arteville, Fabiani et trois autres cavaliers avaient pris place à leurs côtés.

Le duc présidait.

Le souper ne tarda pas à s'animer.

Finet se levant proposa un toast.

— Aux dames, dit-il, à ces êtres charmants et irrésistibles qui sont les caméléons des sentiments, comme les conservateurs sont les caméléons de la politique.

— Bravo ! Bravo ! Et les coupes s'entrechoquèrent.

— Finet aurait dû dire cela en vers.

— Oh ! oui, des vers, c'est charmant, fit Olympe.

— Mais pas quand il sont vides, n'est-ce pas, Georges ! dit d'Arteville. Allons, Auguste !

— Vous ne versez pas, ajouta le duc en s'adressant aux garçons.

— Que donnait-on ce soir à l'Opéra? demanda Yanka, qui craignait que son silence ne fût remarqué.

— Les *Huguenots*, répondit Fabiani.

— L'histoire d'une femme qui trompe son mari! ajouta de Lhimours.

— Ah! vous avez vu la *Dame aux Camélias*, monsieur le comte? interrompit Madeleine.

— Je l'apprends par cœur tous les soirs.

— C'est le cas de dire avec Dumas fils, alors : une femme qui trompe son mari, c'est si commun, remarqua Finet.

— Il y a mari et mari, lança Madeleine.

Yanka la remercia du regard.

— C'est commun lorsque le mari se fâche.

— Il y en a.

— Les imbéciles!

— Oh! Gaston!...

— Eh certes! Quand on l'ignore, c'est peu de chose, et quand on le sait, ce n'est rien.

D'Arteville fut acclamé pour ce paradoxe.

— Il a raison, s'écria Finet. La vie n'est qu'une vaste plaisanterie. Au diable les esprits moroses qui croient qu'il faut se conduire dans le monde comme les héros des drames de l'Ambigu. Soyons jeunes, soyons riches, soyons fous, aimons, soupons, chantons et narguons le chagrin, comme dit un refrain connu.

— Ce qui prouve qu'il n'est pas de toi.

— Je demande que l'interrupteur soit rappelé à l'ordre. D'Arteville passe les bornes.

— Au contraire, je suis si gris que déjà je cause avec elles.

En ce moment une voix jeune mais légèrement avinée se fit entendre dans le couloir :

— Des larmes! quelle bonne charge, c'est pas l'émotion... ce sont des truffes... Gredinette a la truffe triste!... c'est une fausse écuyère... je demande des femmes du monde... des femmes du vrai monde... du grand, du plus gigantesque monde... moi !

Et un jeune homme de vingt ans pénétra dans le grand seize, où se trouvaient le duc et ses invités, en répétant sur un rhythme connu :

—Des femmes du monde... des femmes du monde...

Le nouveau venu était le jeune Gabriel de Saint-Till qui, depuis quelques mois, était un des soupeurs les plus assidus du café Anglais.

— Mais en voilà... en voilà, continua-t-il... Tiens, pardon, messieurs, d'Arteville, de Lhimours..., monsieur le duc... et Yanka... Bonsoir, chérie, Hip, hip, hip, hourra !

Yanka n'aimait point les familiarités; elle était d'avis, vu sa pose perpétuelle, que l'oubli de ses faveurs, dans une constante attitude cérémonieuse, était le premier de tous les devoirs de ceux à qui elle avait daigné les vendre.

— Monsieur le comte est ivre, dit-elle avec rage.

— Ivre, moi? ma charmante, mais non, mais non... C'est Gredinette... qui ne veut pas venir voir guillotiner le docteur... Elle a eu jadis un amoureux que M. de Paris a frappé de mort subite... paraît-il.

Madeleine s'était levée, la beauté de Gabriel qu'elle voyait pour la première fois, l'avait frappée.

Cette beauté était du reste très grande.

Figurez-vous la grâce, l'élégance, la distinction et la jeunesse réunies en un seul être, un corps svelte et découpé par le plus habile ciseau, une figure d'une angélique douceur, empreinte d'une expression féminine qui tempérait une moustache ombrageant la plus fraîche, la mieux garnie et la plus adorable bouche que l'on pût voir; des yeux bruns, grands et remplis d'intelligence et de feu, dont la couleur foncée formait, avec l'éclat du teint d'une blancheur de lait, une opposition que rehaussait encore la nuance blond-doré de la chevelure; une douceur extrême dans les traits; quelque chose de charmant et d'efféminé dans les allures, et sur le visage déjà des traces de fatigue, qu'accusait surtout le cercle bistré dont les yeux étaient entourés.

Madeleine lui prit la main et l'entraînant vers un canapé où le jeune de Saint-Till se laissa tomber :

— Calmez-vous, lui dit-elle.

— Tu es bonne et belle, toi, reprit Gabriel, mais aussitôt elle lui mit la main sur la bouche, en lui disant tout bas :

— Silence, petit maladroit.

De Saint-Till dévora rapidement de baisers la main qui lui fermait les lèvres, puis ces mots à peine articulés sortirent de sa bouche :

— De l'air... on étouffe ici.

Aussitôt sur l'ordre du duc on le transporta dans un cabinet voisin.

— Ne l'abandonnez pas, recommanda Madeleine à un des garçons.

— N'ayez aucune crainte, madame, dès que monsieur

le comte sera remis j'irai le reconduire jusque chez lui.

— Cinq heures, dit en ce moment le duc, les voitures vont arriver !

— Les voitures? demanda-t-on.

— Oui, nous allons là-bas, reprit Madeleine, voir exécuter le docteur.

De Lhimours se récria :

— A quoi bon ?

— Je n'ai jamais vu cela, reprit Madeleine, c'est une fantaisie ; le duc a commandé deux calèches chez Brion, pour cinq heures. Qui m'aime me suivre.

— J'en suis, dit d'Arteville.

Finet fit chorus.

Les femmes l'imitèrent en engageant tous les convives à les accompagner.

— Venez donc, dit Madeleine, ça doit être drôle de voir mourir un homme.

Comment résister à d'aussi engageantes paroles.

— Allons-y tous, fut le cri général.

Tous descendirent, mais Madeleine resta la dernière.

Dès quelle fut seule, elle se précipita dans le cabinet sur le canapé duquel Gabriel de Saint-Till avait été étendu, et saisissant la tête du jeune homme dans ses mains elle lui imprima longuement sur les lèvres le baiser le plns passionné qui ait jamais été donné par une bouche humaine; puis, pâle, émue, frémissante, elle rejoignit les invités du duc.

Deux grandes calèches attelées en poste étaient à la porte.

Bientôt elles furent remplies et les balayeurs regardèrent d'un œil d'envie ces viveuses élégantes qui montaient en voiture.

— Place de la Roquette! dit la Cagnotte aux postillons.

Il y eut un murmure sur le trottoir; mais ni le duc ni sa compagnie ne l'entendirent, car les deux calèches s'étaient ébranlées, et l'indignation populaire n'était pas encore calmée que les huit chevaux, lancés à toute volée par les postillons, galopaient déjà sur le macadam du boulevard Montmartre.

Jean Lenoir n'avait pas paru pendant la première partie du souper du duc.

Voici pourquoi.

Lorsqu'après avoir reçu la lettre d'Antonine, Jean s'était rendu à Courbevoie, lorsqu'il eut expliqué au notaire le motif cruel de sa visite, Me Allain lui dit :

— Jean Lenoir, dans trois jours, le trente décembre, nos frères se réuniront. Frappe, compagnon, viens, renégat repenti, j'aurai plaidé pour toi et l'asile de justice se rouvrira devant tes paternelles douleurs.

— Ah ! je vous bénis, Me Allain.

Trois jours après, au moment où le duc d'Ambre entrait dans le grand seize, Jean Lenoir frappait à la maison des Compagnons.

— Qui es-tu ? lui demanda le frère introducteur.

— Jean Lenoir.

— Qui t'amène?

— Le désespoir! Pitié pour un renégat.

Aussitôt il était introduit devant le maître et les frères assemblés.

Le maître lui ayant donné la parole, Jean s'écria :

— Maître, je viens vous demander ainsi qu'à mes frères, pardon et justice. Pardon, parce qu'après m'être vengé, grâce à vous, je vous ai oubliés pour

veiller sur ma fille, sur ma chère Antonine, un ange du bon Dieu qu'il avait mis sur ma route; justice, parce que cet ange, un misérable l'a séduite, et qu'il me faut découvrir et punir cet infâme. Je viens vous demander son honneur et son sang.

—Jean, dit le Maître, tu as racheté une partie de tes fautes en secondant, à Bade, les frères Morin, de Séran et Allain, dans l'exécution d'une de nos sentences : le Glaive ne t'abandonnera pas. Nous rechercherons avec toi le coupable et il sera puni.

Cette promesse solennelle rendit le calme à Lenoir.

Après le départ des voitures à la Daumont pour la place de la Roquette, Jean, qui aidait les garçons à débarrasser le grand-seize des traces du souper du duc d'Ambre, aperçut des breloques sur le tapis.

Il les ramassa et allait les serrer à l'endroit où il renfermait ordinairement tous les objets oubliés par les clients, lorsqu'il s'arrêta tremblant et stupéfait.

Parmi les multiples bijoux attachés à l'anneau d'or qui les reliait, il venait de reconnaître la bague d'Antonine.

Aussitôt, il se fit conduire place de la Roquette et, s'approchant d'une des voitures :

— Qui de vous a perdu ses breloques? demanda-t-il.

— Moi ! répondit Fabiani, sans se douter que cet aveu était l'arrêt de mort de son honneur.

FIN DU *PENDU DE LA FORÊT NOIRE.*

L'épisode qui suit, dans lequel sont racontées les amours de Gabriel de Saint-Till avec Madeleine d'Orchamps, ainsi que la fin tragique de celle-ci et du séducteur d'Antonine, le comte Julio Fabiani, est intitulé :

LES VIVEUSES DE PARIS.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01675638 1